



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



DAGUET-SENAINVILLE.

N^o 18







VET. FR II A. 2213

16.

N O U V E A U
RECUEIL,

CONTENANT
LA VIE, LES AMOURS,
LES INFORTUNES,

Et les Lettres d'Abailard & d'Heloïse :

Les Lettres d'une Religieuse Portugaise &
du Chevalier * * *

CELLES DE CLEANTE ET BELISE.

Avec l'Histoire de la Matrone d'Ephese.



A BRUXELLES,
Chez **FRANÇOIS FOPPENS,** au Saint-
Esprit.

M. DCC. XIV.

AVIS AU LECTEUR.

CE Recueil contient la *Vie, les Amours, les Infortunes, & les Lettres d'Abailard, & d'Héloïse. On y a joint les Lettres d'une Religieuse Portugaise, & du Chevalier***. Celles de Cleante & de Belise, & quelques autres Anonimes écrites dans le même goût, avec l'Histoire de la Matrone d'Ephese. C'est la première fois que ces differens Ouvrages sont donnez au Public en un seul Volume, dont la diversité, le stile simple, noble, délicat, naturel & tendre est original en ce genre d'écrire, où personne n'a encore atteint. Ainsi, cher Lecteur, j'ai crû vous faire un present agréable dont vous m'aurez quelque obligation, & vous de la satisfaction.*

B



HISTOIRE

ABREGÉE

DE LA VIE

D'ABAILLARD.

LE fameux Pierre Abailard naquit en 1079. dans le Bourg appelé Palais, éloigné d'environ trois lieuës de Nantes en Bretagne. Son pere Berenger, quoique de la profession des armes, avoit quelque étude, & prenoit soin de faire étudier ses Enfans; Abailard qui étoit le plus jeune, & qui avoit beaucoup de disposition pour les sciences, se sentit entraîner par la subtilité de son esprit à l'étude de la Philosophie, & particulièrement à la Logique; dans ce dessein il quitta son País, voyagea en divers lieux, & y fréquenta les Ecoles, dans l'envie de s'aguerrir dans les sciences, en disputant par tout, & cherchant avec ardeur les occasions de se signaler.

Il termina ses courses à Paris, où il étudia sous Guillaume Deschampeaux le plus fameux Professeur de ce tems-là. Après avoir vécu quelque-tems en bonne intelligence, Abailard encourut sa disgrâce, parce qu'il entreprit de refuter ses opinions, & de disputer contre lui avec tant de force, qu'il sembloit

Histoire abrégée

quelquefois remporter l'avantage.

La présomption qu'il avoit de son sçavoir, le porta, quoique fort jeune, à chercher un lieu où il pût professer. Le Château de Melun qui étoit alors une Maison Royale, lui parût propre pour cela, à cause du voisinage de Paris. Il obtint permission d'y enseigner publiquement : & ce fut avec tant de succès qu'il obscurcit la réputation de Deschampeaux; ce qui porta Abailard à venir s'établir à Corbeil; afin qu'étant plus près de Paris les disputes fussent plus fréquentes.

Quelques tems après, Abailard fut contraint par une maladie causée par son trop grand attachement à l'étude, de retourner en son País. Pendant son absence, Guillaume se fit Chanoine Régulier dans le Monastere de S. Victor, & continua de faire ses leçons.

Abailard étant revenu en cette Ville, recommença les disputes de Philosophie qu'il avoit eues autrefois avec lui, & le poussa si fort sur la nature des Universaux, qu'il l'obligea de changer de sentiment; ce qui acquit tant de réputation à Abailard, que celui qui avoit succédé à Guillaume pour enseigner la Dialectique à Paris, lui ceda sa place. Guillaume les en chassa l'un & l'autre. Abailard retourna à Melun, & revint peu de tems après à Paris, & fit ses leçons à sainte Genevieve, où il eut grand nombre d'Ecoliers qui s'exerçoient par des disputes fréquentes contre les Ecoliers de Guillaume. Le pere d'Abailard
s'étant

de la vie d'Abailard.

s'étant fait Moine, & sa mere Lucie voulant aussi se retirer, il fut obligé de faire un voyage en son País; à son retour il trouva que Guillaume étoit Evêque de Châlons, & il alla dans cette Ville pour étudier la Theologie sous Anselme, Chanoine & Doyen de l'Eglise de Laon qui l'y enseignoit avec réputation. Abailard ne trouva pas que la science d'Anselme répondit à l'estime qu'on en avoit, & au lieu d'assister à ses leçons, il s'avisa d'en faire à ses Condisciples. La jalousie d'Anselme s'éleva aussi-tôt, & fit défendre à ce nouveau Maître de les continuer; Abailard revint à Paris, où il fit des leçons publiques sur Ezechiel.

Les applaudissemens qu'il reçût, & l'argent qu'il gagna dans cette profession lui inspirerent de l'orgueil, & le jetterent dans le dérèglement; mais Dieu le punit de l'un & de l'autre, en permettant qu'il fût privé de parties qui avoient servi d'instrument à sa cupidité; en sorte qu'il devint chaste par nécessité & humble par force. Voici de quelle maniere la chose arriva. Il y avoit à Paris une jeune fille nommée Heloise, nièce de Fulbert Chanoine de Paris, belle & bien faite, que son oncle qui l'aimoit tendrement faisoit étudier. Abailard qui lui montroit en devint bien-tôt amoureux; & afin de pouvoir en jouir plus facilement, il engagea l'Oncle de cette fille de le prendre en pension; sous prétexte qu'il lui pouroit donner plus de tems étant logé chez lui. L'Oncle qui ne se défioit ni de la vertu de sa Niece, ni

de

Histoire abrégée

de la sagesse d'Abailard, qui avoit vécu jusques-là d'une manière très-églée, accepta volontiers la proposition, & lui confia Heloïse, à laquelle Abailard fit l'amour d'autant plus facilement que le prétexte de l'étude lui fournissoit l'occasion d'être souvent seul avec elle : Le prétendu Précepteur répondit d'une manière fort opposée à l'attente de Fulbert ; il se conduisit en Amant de son écolière, & fut bien plus occupé de son amour que du soin de lui expliquer les Auteurs ; Heloïse répondit à l'amour d'Abailard, & en peu de tems la chose fut scûë de tout le monde, à l'exception de l'Oncle d'Heloïse, qui fut le dernier à l'apprendre ; mais il n'en fut pas plutôt informé qu'il chassa Abailard de sa maison ; quelques jours après Heloïse dont l'amour n'étoit pas ralenti par cette séparation, écrivit à Abailard qu'elle étoit grosse : il l'enleva de la maison de son Oncle, & l'emmena dans son País déguisée en habit de Religieuse, où elle accoucha d'un fils qui fut nommé Astrolabe.

L'Oncle d'Heloïse outré de douleur de la perte de sa Nièce, se seroit vengé de cet affront sur la personne d'Abailard, s'il n'eût craint qu'on n'en eût fait de même à sa Nièce. Abailard pour l'apaiser l'alla trouver, & lui offrit d'épouser Heloïse, pourvû que le mariage fût secret. L'Oncle y consentit, & Abailard partit aussi-tôt pour l'aller querir, & en faire sa femme ; Elle résista long-tems à cette
résolu-

de la vie d'Abailard.

résolution, aimant mieux passer pour concubine que pour femme, prévoyant qu'elle perdroit la fortune & la réputation d'une personne qu'elle aimoit passionnément ; s'étant enfin renduë aux pressantes sollicitations d'Abailard, elle revint avec lui à Paris, où elle reçût la benediction du mariage en secret dans une Eglise, en presence de son Oncle, & de quelques-uns de leurs amis : si-tôt que la cérémonie fut faite ils se séparèrent, & ne se virent que rarement & secretement.

L'Oncle & ses amis divulguerent aussi-tôt par tout le mariage : mais Heloïse qui préferoit l'honneur & les interêts d'Abailard aux siens, & qui craignoit que si son mariage étoit découvert, il ne perdît une Chanoinie qu'il avoit, & sa réputation, protestoit souvent même avec serment qu'elle n'étoit point mariée. Cela donna occasion à son Oncle de la maltraiter : de sorte qu'Abailard prit la résolution de la mettre dans le Monastere d'Argenteüil où elle avoit autrefois été élevée, & de lui faire prendre l'habit de Religieuse, à l'exception du Voile. Cela ayant fait croire à son Oncle & à ses parens qu'il s'étoit moqué d'eux, & qu'il vouloit abandonner Heloïse : ils prirent la résolution de s'en venger de la maniere du monde la plus cruelle. En effet ils entrerent de nuit, dans la chambre de l'Auberge où il étoit, & le punirent, en le privant des parties par lesquelles il les avoit offensez. On ne peut s'imaginer la confusion où se trou-

Histoire abrégée

va Abailard de se voir en cet état : il avoué que ce fut elle plutôt que la dévotion qui le porta à embrasser l'état Monastique , après avoir fait résoudre Heloise à se faire Religieuse. Ils firent tous deux profession en même-tems : Abailard à saint Denis , & Heloise à Argenteüil.

La disgrâce d'Abailard n'empêcha pas plusieurs personnes de l'aller trouver à saint Denis, & de le prier de leur donner des leçons ; mais l'Abbé & les Religieux de S. Denis l'envoyèrent tenir les Ecoles dans une de leurs Maisons en Champagne : Sa réputation y attirera un grand nombre d'Ecoliers de toutes parts. Il leur enseignoit les belles Lettres & la Theologie. Ce grand concours d'Ecoliers excita bien-tôt l'envie & la jalousie des autres Maîtres contre Abailard , & lui imputerent des erreurs qui l'obligerent de paroître au Concile de Soissons de l'an 1121. Ensuite il fut enfermé dans l'Abbaye de saint Medard de Soissons , d'ou il sortit peu de tems après par l'entremise du Legat, qui le renvoya dans son Monastere ; mais s'étant avisé d'avancer que S. Denis de France n'étoit pas l'Areopagite, les Religieux se souleverent contre lui , & ne se croyant pas en sûreté, il se sauva de nuit , & se retira à Provins dans un Hospice des Moines de Troyes ; ensuite il se retira dans une Solitude près de Troyes, où il bâtit une Chapelle dans un champ qui lui fut donné par quelques particuliers du lieu , du consentement de l'Evêque

de la Vie d'Abailard.

vêque de Troyes ; il y fut suivi d'un grand nombre d'Ecoliers qui bâtirent des Cellules , & une Eglise dédiée à la sainte Trinité ; Abailard lui donna le nom de Paraclet en mémoire de la consolation qu'il avoit reçûë en celieu ; ses ennemis l'inquierent sur cette Inscription, & prétendirent qu'on ne pouvoit dédier une Eglise au Saint-Esprit seul. Abailard remarqua là-dessus que le nom de Paraclet peut convenir aux trois Personnes de la sainte Trinité , & que l'on peut dédier un Temple au Saint-Esprit. Ses Adversaires ne se sentans pas assez forts pour le détruire , exciterent contre lui S. Norbert & S. Bernard , qui décrierent sa foi & ses mœurs auprès des Puissances Ecclesiastiques & Seculieres. Pour se délivrer de persecution , il accepta l'Abbaye de S. Gildas de Ruis au Diocèse de Nantes en Bretagne ; dans le même tems les Religieuses d'Argenteuil ayant été dispersées de leur Monastere, par Suger Abbé de S. Denis, Abailard donna à Heloïse qui en étoit la Prieure , & à quelques autres Religieuses qui l'avoient suivie , l'Eglise du Paraclet & ses dépendances ; l'Evêque de Troyes & le Pape Innocent II. confirmèrent cette donation , & le Convent qui étoit pauvre dans son commencement, fut enrichi par les liberalitez des Fidèles. Abailard y venoit souvent pour les assister dans leurs besoins ; ce qui donna lieu à la médifance de l'accuser d'avoir encore de la passion pour Heloïse , & d'attribuer à des mouvemens de cupidité

Histoire abrégée

cupidité charnelle, ce qu'il faisoit par un pur motif de charité.

C'est ce qu'Abailard marque dans la première de ses Lettres, qui étant tombée par hazard entre les mains d'Héloïse, elle lui écrivit qu'en ayant connu le caractère, elle n'avoit pû s'empêcher de la lire avec toute l'avidité que la passion qu'elle avoit pour lui, lui pouvoit inspirer; que l'ayant perdu, il étoit bien juste qu'elle reçût au moins quelque consolation par la lecture de ses Lettres; que celle-ci néanmoins l'avoit beaucoup affligée, en la faisant souvenir des malheurs qui lui étoient arrivez; qu'elle le conjuroit de lui faire sçavoir souvent de ses nouvelles, afin qu'elle pût participer à sa douleur ou à sa joye; qu'il ne pouvoit se dispenser de lui donner cette consolation & à ses Religieuses, qu'il devoit considérer non seulement comme des amies qui lui étoient entièrement dévouées, mais comme ses propres filles qui lui étoient redevables du Monastere qu'elles habitoient, & que puis qu'il avoit rendu le premier cette Solitude habitable, & qu'il en étoit le Fondateur, il devoit y donner tous ses soins, & travailler pour elles. Depuis ce tems-là Abailard ne pensa qu'à donner à Heloïse & à ses Religieuses les conseils nécessaires pour les entretenir dans la ferveur qu'elles avoient à remplir exactement les règles & les devoirs de la vie Religieuse, à étudier pour se rendre capables de lire & d'entendre l'Ecriture Sainte, en les
congratulant

de la Vie d'Abailard.

congratulant de ce qu'elles avoient une Abbesse sçavante, capable de leur aprendre le Latin, le Grec & l'Hebreu.

Ses Adversaires l'accuserent de nouveau d'hérésie, & le défererent l'an 1139. à Geofroy Evêque de Chartres & à saint Bernard, qui en écrivit au Pape Innocent II. Abailard se voyant ainsi accusé, eut recours à Henry Archevêque de Sens, & lui demanda qu'il fît venir saint Benard au Concile, afin qu'il pût entrer en dispute avec lui sur les chefs d'erreurs qu'il lui imputoit. L'Archevêque de Sens écrivit à saint Bernard, & lui indiqua le jour du Synode dans l'Octave de la Pentecôte de l'an 1140. Abailard prévoyant qu'il seroit condamné par le Concile, en apella au Pape, & se retira de l'Assemblée accompagné de ceux de son parti.

Les Eveques surpris de cette apellation qui n'étoit point dans les règles, parce qu'il apelloit des Juges qu'il s'étoit lui-même choisis, ne voulurent point par respect pour le S. Siege prononcer de Sentence contre sa personne, ils se contenterent de condamner ses sentimens; mais le S. Siege confirma la condamnation d'Abailard, & lui imposa un silence perpetuel, comme à un Heretique, & que les Sectateurs & les Défenseurs de ses erreurs devoient être séparez de la Communion.

Abailard pour se justifier publia une Apologie, ou plutôt une Confession de Foy, & partit ensuite pour Rome; mais étant arrivé à Cluny
il

Histoire abrégée de la Vie d'Abailard.

il y fut retenu par Pierre le Venerable Abbé de ce Monastere. L'Abbé de Cîteaux qui s'y rencontra dans le même tems, conseilla à Abailard d'aller trouver S. Bernard: il suivit son conseil, & fit la paix avec lui, par l'entremise de l'Abbé de Cîteaux: il revint ensuite à Cluni où il résolut de passer le reste de ses jours hors du tumulte des Ecoles. Pierre le Venerable crût devoir acorder cela à son âge, à sa foiblesse, & à sa pieté, ne doutant point que sa science ne pût être utile à l'instruction de ses Religieux: il écrivit au Pape Innocent, & le pria de trouver bon qu'Abailard passât le reste de sa vie chez eux. Il est à croire que le Pape le lui permit; car Abailard continua de demeurer dans cette communauté jusqu'à sa mort, & y vécut avec beaucoup de pieté & humilité pendant deux ans. Se trouvant sur la fin de ses jours accablé d'infirmitez, il fut envoyé au Monastere de saint Marcel de Châlons sur Saône comme dans un lieu plus sain & plus agréable, & il y mourut l'année 1142. la soixante-troisième de son âge. Pierre le Venerable fit sçavoir sa mort à Heloise par une Lettre, dans laquelle il fait l'éloge de la maniere dont il avoit vécu depuis sa retraite dans leur Communauté, y joignit une Epiraphe à sa louange, & envoya son corps à l'Abbaye du Paraquet pour y être inhumé.





LES AMOURS

D'ABAILARD

ET

D'HELOISE.

Les plus grands Clercs ne sont pas toujours les plus sages : c'est une vérité dont on peut voir des exemples dans tous les siècles. Pour moi je me contenterai de rapporter celui du fameux Abailard, qui autorise si bien cette maxime. Personne n'ignore que ce ne fût un grand Docteur, & un des plus sçavans de son tems, & cependant chacun sçait qu'il n'en fut pas plus sage pour cela. Sa science ni ses livres ne purent l'empêcher de devenir amoureux. L'amour fut le prendre au milieu de son Academie & de ses Ecoliers, il interrompit ses leçons, & mit en désordre toute sa Morale, pour lui faire avouer qu'il n'est ni retraite ni occupation, qui puisse mettre les hommes à couvert de ses traits & de ses feux.

Pierre Abailard vivoit environ l'année onze cens trente, sous les Roys Louïs le Gros & Louïs le Jeune. Il estoit natif d'un Village

nom.

Z

Les Amours

nommé Palais en Bretagne, distant de quatre lieues de Nantes, qui est une des principales Villes de cette Province. Son Pere s'appeloit Berenger, & sa Mere Luce; & tous deux, par certain caprice qui étoit fort ordinaire alors, quitterent le monde quelques années après leur mariage. Pour éviter l'équivoque, quand je dis qu'ils quitterent le monde, je veux dire qu'ils se retirerent dans des Convents, pour y chercher l'un & l'autre une tranquillité qui ne s'y trouve presque jamais, & qu'ils n'y trouverent pas aussi.

Comme leur famille étoit une des plus considerables de Bretagne, soit par la noblesse, soit par les biens, ils laisserent une ample succession à Abailard leur aîné, qui ayant pris le goût des Lettres, & croyant tres-monacalement sans doute que les richesses étoient un obstacle au progrès qu'il y prétendoit faire, laissa à ses freres les biens que son droit d'aînesse lui acquerroit, & s'adonna tout à l'étude de la Philosophie & de la Theologie.

Pour y mieux réussir, il alla à Paris, qui étoit déjà la Ville où les beaux Arts fleurissoient. Il se rendit si habile, que dans peu de tems, il surpassa ses Maîtres, & faillit à les faire enrager, en inventant de nouvelles opinions qu'il soutenoit publiquement: par ce moyen il s'attira bien-tôt leur haine, & l'envie de ses compagnons. Ce qui fut cause
que

d'Abailard & d'Heloïse.

que sa vie fut presque aussi cruellement traversée que celle des Heros des Romans, bien que la vie d'un homme semble devoir être beaucoup plus en repos sous un bonnet quarré que sous un casque. Ses ennemis n'eussent pourtant eu aucun avantage sur lui s'il eut pû défendre son cœur, & si l'Amour ne se fût mis de la partie pour faire le comble de ses infortunes. Ce petit Dieu ne pût voir la grande tranquillité de l'esprit d'Abailard, sans avoir envie de la détruire; il voulut regner sur ce savant & sur ce sage, montrer à tout l'Univers qu'on cesse d'être l'un & l'autre à mesure qu'on commence d'être amoureux; & comme c'étoit lui qui avoit autrefois débrouillé ce Chaos pour en former ce que nous admirons dans le monde, il voulut faire en Abailard un chef-d'œuvre contraire, & mettre le désordre & la confusion dans un esprit que l'étude de la sagesse & des choses divines avoit si bien réglé.

Il ne lui fut pas mal-aisé de réussir dans son dessein: rien n'est impossible à l'Amour, rien même ne lui est difficile. Ce grand homme enseignoit la Theologie dans l'Evêché, parce que l'Université n'étoit pas encore établie, & ce fut en cette maison où l'on en jetta les premiers fondemens. Là il se faisoit admirer de tous les doctes, il s'érigeoit en Tyran des Ecoles, & obligeoit jusqu'à ceux qui avoient été ses maîtres à venir être ses audi-

teurs. Dans le voisinage de l'Evêché logeoit un Chanoine nommé Fulbert, qui élevoit auprès de lui une jeune fille dont il croioit être le Pere. Il l'entretenoit en cette qualité; mais pour éviter le scandale qu'une pareille circonstance auroit pû apporter dans l'esprit de bien des gens, il disoit que c'étoit une de ses nièces, de l'éducation de laquelle son frere l'avoit particulièrement chargé en mourant. Il croyoit par-là de bien cacher la verité de la chose, mais il se flatoit. On sçavoit en ce tems comme en celui-ci, que la nièce d'un Prêtre lui est souvent quelque chose de plus, & n'est ordinairement que la nièce de ses freres. Le Chanoine avoit toujours eu un soin extrême de cette fille : Il lui avoit trouvé un naturel si admirable, & un si grand penchant pour les sciences, qu'il se crût obligé d'achever ce que la nature avoit si heureusement commencé. Ce fut pour ce sujet qu'il lui fit apprendre des langues, qu'elle posseda si bien en peu de tems, qu'elle en faisoit des leçons à son Pere, & lui expliquoit quelquefois des passages de son Breviaire qu'il n'entendoit pas.

Le bruit du sçavoir d'Abailard étoit trop grand pour n'être pas venu aux oreilles du Chanoine son voisin, qui pour son particulier ne portoit point d'envie à la réputation du Docteur. Heloise, c'est ainsi que s'appeloit la fille de Fulbert, n'écoûtoit pas avec tranquillité les merveilles qu'on disoit d'Abailard.

bailard. Elle n'étoit encore que dans sa quatorzième année : mais son esprit supléant au défaut de l'âge, elle se trouvoit capable d'apprendre les plus difficiles leçons, & n'entendoit gueres parler d'Abailard sans émotion. Fulbert s'en aperçût, & ayant pris le dessein qu'elle avoit d'avoir des conférences avec lui, il chercha les moyens de la satisfaire.

Il ne fut pas mal-aisé au Chanoine de proposer à Abailard l'intention d'Heloïse : mais certes il fut bien mal-aisé de la lui faire approuver. La proposition lui parut d'abord extraordinaire, & il le témoigna à Fulbert. Il lui dit que la science n'avoit jamais été le partage des femmes : que semblables inclinations dans ce sexe étoient plutôt un effet de leur caprice ou de leur curiosité, qu'un véritable amour de la sagesse ; que tout ce qui leur en revenoit étoit de passer pour sçavantes & pour précieuses, & s'attirer ainsi quelques froides railleries des ignorans ; qu'en tout cas il ne falloit rien presser, & qu'on devoit examiner auparavant si sa nièce persisteroit long-tems dans cette résolution.

Un Docteur a toujours un grand ascendant sur un homme qui ne l'est point. D'ailleurs les raisons d'Abailard étoient assez aparentes, le seul ton dont il les disoit les rendoient fortes, si bien que le Chanoine les goûta, & se laissa persuader contre sa coutume, car c'étoit un des hommes du monde qui

avoit le plus de méchantes raisons pour ne se rendre point à celle des autres. Il porta cette nouvelle à sa fille, qui en fut d'autant plus affligée, que dans ces raisons elle vid qu'il y avoit quelque chose d'injurieux; elle déguisa néanmoins ses sentimens, sans pourtant les étouffer, & n'attendit qu'une occasion pour les faire éclater.

Elle s'offrit bien-tôt. Le Chanoine étant allé dehors pour quelques jours, elle voulut s'éclaircir de ses doutes avec Abailard même & le fit prier de la venir voir. Cette priere le surprit, il s'étoit déjà repenti d'avoir refusé si ciûment la demande de cette fille, & ce remords lui passoit souvent dans l'esprit, mais il ne s'attendoit pas à cette seconde attaque. Il sembla balancer sur ce qu'il avoit à faire; pourtant, comme il étoit fort honnête, & que sa profession n'étoit pas en lui incompatible avec la civilité, il fut d'abord remis, & s'en alla chez Heloise qui l'attendoit. Il la trouva seule, & ne pût la voir cette premiere fois sans étonnement. Heloise avoit la taille tres-bien prise, tous les traits de son visage étoient dās une juste proportion; mais sur tout sa bouche & ses yeux étoient la plus belle chose du monde. Elle avoit le teint vif & animé, l'air jeune, fin & spirituel, la mine fiere & relevée. Enfin tout ce qui paroissoit de cette divine personne étoit si engageant, qu'entre la voir & en être éperdûment amoureux, il n'y avoit

d'Abailard & d'Heloïse.

avoit pas un moment à consulter. Abailard la vid en cet état , & y prenoit tant de plaisir, qu'il ne fit que la regarder pendant quelque tems. Elle de son côté consideroit cet homme, dont elle croyoit avoir si grand sujet de se plaindre. Il n'avoit alors que vingt-sept ou vingt-huit ans. Sa taille étoit riche , sa mine haute , son air & sa démarche d'un homme de qualité. On n'a gueres vû de Maître és Arts , ni de Professeur mieux fait que lui, ni mieux mis. Heloïse ne pût s'imaginer sans chagrin, qu'un aussi galant homme que sembloit être celui qu'elle voyoit, l'eût refusée pour son écoliere. Quoi, lui dit-elle avec un petit dépit, est-il possible que vous soyez ce fameux Abailard dont le merite est si universellement reconnu , & dont les grandes qualitez sont l'objet de l'admiration de tous ceux dont elles n'excitent pas l'envie ? & s'il est vray, comme je n'en sçauois douter , que vous soiez cet illustre Abailard, pourquoy m'avez-vous donné sujet de me plaindre de vous ? à moi, qui voulois avoir sujet de m'en louer éternellement , par les solides obligations que je prétendois vous avoir ; Je sçai, lui répondit-il, le juste reproche que vous avez à me faire , & je puis vous asseurer que je me le suis déjà fait souvent à moi-même ; mais si vous pouviez comprendre combien plus fortement je me le fais à cette heure devant vous , vous me pardonneriez cette

premiere faute , que sans doute je n'aurois jamais commise si j'avois eu l'avantage de vous connoître plutôt. Je vois dans vos paroles, répartit Heloise, une nouvelle marque de la mauvaise opinion que vous avez de moi & de celles de mon sexe; vous vous imaginez qu'il n'est question pour appaiser une femme qu'on a offensée , que de lui conter des douceurs. Pour moi ce n'est point-là mon goût , & je vous supplie de croire que ce n'est point pour m'attirer vos complimens que je vous ai prié de venir, je voulois seulement que vous me fissiez raison des sentimens injurieux que vous avez eu , ne me croyant pas capable de profiter de vos leçons. Ce n'a jamais été là mon sentiment , repliqua Abailard , & ce l'est bien moins encore aujourd'hui , continua-t'il d'un air doucereux , puisque je me crois même incapable de vous apprendre quelque chose de nouveau , à moins que je ne vous apprisse ce qui se passe dans mon ame. Heloise étoit ravie d'entendre de pareilles galanteries d'un Docteur ; cela lui paroissoit nouveau, & la nouveauté lui en plaisoit: elle n'en témoigna pourtant rien ; au contraire, elle mit la main devant son visage pour faire croire qu'elle rougissoit. Je pense, dit-elle, voyant la liberté dont vous usez avec moi, que vous croyez être déjà mon maître : & vous ne vous ressouvenez peut-être plus que vous m'avez refusée pour écoliere. Le ton dont

d'Abailard & d'Heloïse.

dont elle prononça ce peu de mots défit un peu le Docteur, & mettant fin à cet entretien, fit place à un autre plus sçavant & plus élevé. Ce fut dans cette conversation qu'Heloïse admira l'étendue de la doctrine d'Abailard, & sa belle maniere de la distribuer. La vaste profondeur de cet esprit lui donna pour ce grand homme une espece de veneration, qui se changea bien-tôt en amitié particuliere, & encore en quelque chose de plus, quand elle vint à penser que sa bonne mine accompagnoit son bel esprit. Abailard de son côté voyant la beauté du genie d'Heloïse, & les connoissances qu'elle possedoit déjà, faillit à mourir de regret d'avoir refusé une si belle & si docte disciple. Ils avoient trop d'envie de se revoir l'un & l'autre pour n'en pas chercher les moyens de concert. Ils en chercherent en effet, mais inutilement, & Fulbert revint de la campagne avant qu'ils eussent pû convenir de quoi que ce soit. Ce retour rompit les mesures de leur entrevûe: Le Chanoine étoit défiant, soupçonneux & malin. Si bien que ces deux grandes personnes eurent bien le loisir de penser mutuellement l'un à l'autre, mais ils ne trouverent nulle cōmodité pour se communiquer leurs pensées. Abailard avoit l'idée si remplie des grâdes qualitez d'Heloïse, qu'il ne songeoit à autre chose. Ah! qu'elle est belle, s'écrioit-il souvent, & qu'il seroit doux de pouvoir

être le maître d'une si aimable personne. Ah ! qu'elle est spirituelle, s'écrioit-il encore, & qu'il seroit glorieux de contribuer quelque chose à rendre cette belle fille la plus illustre de son sexe. Et si l'on pouvoit être aimé de cette belle & spirituelle, que l'on seroit heureux, & qu'on quitteroit bien volontiers pour ce plaisir toutes les fortunes les plus éclatantes.

Ces reflexions l'ayant quelque tems occupé, il rencontra un matin Fulbert, & lui demanda des nouvelles de sa nièce ; il apprit qu'elle étoit partie pour Corbeil avec le dessein d'y demeurer quelques mois chez une parente qu'elle y avoit. Ce départ toucha sensiblement Abailard, parce qu'il sembloit rompre toutes les mesures qu'il avoit prises pour être heureux. Il chercha de nouvelles inventions, & l'amour qui n'en manque pas, lui en fit trouver une dans ce départ même, qu'il jugea tres-propre à avancer son bonheur. Le malheur de ses affaires particulieres ne contribua pas peu au succès de son entreprise. Comme son merite augmentoit chaque jour, le nombre de ses envieux & de ses ennemis en faisoit de même. Ils murmuroient hautement, & formoient déjà le dessein de l'obliger à sortir de la Ville. Il en fut averti, & prit de là pretexte de demander un azile à Fulbert contre l'injustice & la violence de ses persecuteurs, & de le prier de lui chercher quelque

que retraite hors la Ville , où il pût seurement attendre que cet orage fût dissipé. Le Chanoine qui véritablement estimoit Abailard, & n'avoit nul engagement dans le parti contraire, lui offrit une maison qu'une de ses parentes avoit à Corbeil ; Mais comme ma niece y est , ajouta-t'il , je crains que vous ne vouliez pas y aller. Abailard dissimula la joie qu'il reçût de voir que tout répondoit si bien à ses intentions. Il remercia Fulbert ; & quant à Heloïse , il dit que peut-être changeroit-il d'avis en la voyant, & pourroit lui enseigner en ce lieu une partie de ce qu'elle souhaitoit si fort d'apprendre. Le Chanoine voyant cet obstacle surmonté, donna ordre au départ du Docteur, qui de son costé fut congédier les jeunes gens qui le venoient oüir. Fulbert avoit écrit à Corbeil pour disposer sa niece à la reception de ce nouvel hôte , qui arriva presque aussi tôt que la lettre , & fut reçu avec grande civilité.

Son arrivée ne laissa pas de surprendre la belle niece du Chanoine , qui n'avoit quitté Paris que pour éviter les occasions de voir Abailard. Ce n'est pas qu'elle ne l'estimât toujours infiniment , mais elle avoit fait un funeste songe la dernière fois qu'elle l'avoit vû , & comme toute précieuse dans son Noviciat de bel esprit s'adonne à la Chitoman- ce, à la Phisionomie, à la science d'interpreter les songes , & d'autres pareilles bagatelles ,

celle-ci en avoit fait de même, & sur tout elle avoit assez souvent réussi à l'explication des songes. C'est pourquoy elle ne voulut point voir un homme de qui elle devoit causer tous les malheurs, suivant les funestes présages d'un songe qu'elle avoit fait. Elle n'en témoigna pourtant rien, croyant qu'elle trouveroit quelque autre occasion pour l'éloigner de sa présence.

Abailard ravi de joye de se voir auprès d'Heloïse, de s'imaginer qu'il y seroit long-tems, & qu'il pourroit l'entretenir à son aise du motif qui l'obligeoit à quitter Paris pour Corbeil, remercia cent fois ses ennemis qui lui procuroient à son avis la souveraine félicité. Il témoigna sa joie à celle qui la causoit avec un transport que l'amour seul étoit capable d'exciter, mais elle reçût tous ses complimens avec une certaine froideur qui le tourmentoit d'autant plus, qu'il n'en pût deviner la cause. Il ne trouva plus en elle cet empressement qu'elle lui avoit peu auparavant témoigné pour devenir son écolière, il n'y découvrit qu'un fonds de chagrin & d'indifférence pour le Docteur & pour l'érudition, & pour toute la doctrine. Elle le regardoit néanmoins de tems en tems d'une manière à lui persuader que la haine ni le mépris n'étoient pas ce qui la faisoit agir avec cette indifférence aparente. Abailard tira bien de ses regards des raisons pour ne desespérer pas

pas tout-à-fait, mais il n'en pût jamais tirer assés pour s'en consoler absolument. Ce Heros de Lettres qui avoit souvent bravé ses Maîtres avec une audace admirable, & soutenu des propositions contraires aux leurs avec une constance qui degeneroit en opiniâreté, se trouva pour lors sans hardiesse & sans force auprès d'une simple écoliere, dont depuis quelques jours seulement, il avoit fait sa maîtresse. Bien plus, il ne lui put rien dire, son sçavoir l'abandonna, & jamais cette définition de l'amour ne s'est rencontrée plus juste, qui dit que c'est une passion qui donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point, & qui l'ôte à ceux qui en ont. Ce premier entretien se passa sans parler, si du moins sans se parler on peut faire des entretiens. De tout ce jour-là ils ne pûrent se rejoindre. Le lendemain leur trouble se trouva tant soit peu dissipé : & Abailard ayant heureusement trouvé Heloïse seule dans sa Chambre, lui dit que l'excez de son amour étoit le veritable motif qui l'avoit fait venir à Corbeil, & que la haine de ses ennemis, bien que veritable, n'y avoit fait que servir de pretexte. Il lui communiqua le dessein qu'il avoit fait de n'enseigner plus qu'à elle, & d'abandonner la gloire & la fortune à laquelle son sçavoir lui pouvoit faire aspirer, pour s'adonner entierement à son amour. Mais Heloïse qui apprehendoit les suites de la passion d'Abailard, voulut la dé-

truire, en chargeant une femme qui avoit eu soin d'elle depuis sa naissance, de découvrir à ce nouvel Amant les circonstances de son origine. Elle ne pouvoit comprendre à quel dessein on lui avoit donné une pareille commission, elle obéit néanmoins, & vint vers Abailard, qu'elle trouva extrêmement réveur. Après lui avoir exposé l'ordre qu'elle avoit reçu de sa Maîtresse, elle commença ainsi.

Comme le recit que j'ai à vous faire, concerne un secret de famille assez important, & connu de très peu de personnes, je l'ai fait si peu souvent depuis que je le sçai, que j'aurai peut-être de la peine à m'en ressouvenir.

FULBERT, dont je vous dois apprendre aujourd'hui l'amoureuse histoire, est d'une maison assez considérable de Paris. Aiant été destiné par ses parens à être d'Eglise, il quitta ses études plutôt qu'il n'auroit fait, les croyant inutiles à la profession qu'on lui faisoit embrasser. Après quoi on le vit paroître avec une propreté admirable, une feinte modestie, une contenance étudiée devant les gens, & les autres marques essentielles auxquelles on connoît ceux qu'on appelle ordinairement Abbez de Cour.

En effet, avant qu'il fût Chanoine, on ne l'appelloit que l'Abbé Fulbert. Mais comme le revenu de cette Abbaye n'étoit qu'imaginaire, non plus que le Benefice, il le permuta contre un Canoniat, dès qu'il en trouva l'occasion. Il étoit encore Abbé, & en faisoit.

faisoit exactement les fonctions, il jouïoit, il voyoit les Dames, faisoit agréablement des contes, disoit quelquefois de de bons mots, & faisoit souvent de méchans vers avec grande facilité; si bien qu'à peu de frais il s'aquit la réputation de bel esprit parmi quelques troupes de femmes qu'il frequentoit. Il étoit sur ce pied, quand l'amour, qui sans crainte de la Justice, blesse un Ecclesiastique comme un autre homme, se servit des yeux de la fille d'un Bourgeois de Paris nommée Geneviève, pour s'affujettir cet Adonis aux cheveux courts. Cette fille alloit souvent dans la boutique d'une Marchande de ses voisines pour y voir le monde, & ce fut-là où Fulbert la vit, ce fut-là qu'il l'aima, & qu'ensuite il le lui dit. La galanterie, comme chacun sçait, est une des occupations, ou plutôt des caracteres de Messieurs les Abbez; si bien qu'on ne s'étonna point de ce qu'il avoit avec Geneviève. Il ne la voyoit que devant les gens, ce qui empêchoit qu'on n'en fit aucun mauvais jugement, quoique les voisins remarquassent assez tous les bouquets, qu'il lui donnoit, & tous les presens qu'il lui faisoit.

Comme l'amour est mystérieux, il fut fâché d'être exposé aux yeux d'un chacun. Il persuada à l'Abbé de faire un secret de sa passion, & elle en devint un dès qu'il se fut déclaré par un billet. Ce billet fut bien reçu, on fit seulement semblant de douter de la verité de ce qu'il contenoit, & dès lors leur

intrigue commença à passer la galanterie: Ils étoient en bonne intelligence quand la jalousie s'en mêla.

Un homme d'épée nommé Arnulfe, qui avoit eu divers emplois considérables dans l'armée, vit Geneviève; il lui trouva les yeux pour le moins aussi beaux que l'Abbé les lui avoit trouvez, & l'aima aussi bien que lui. Depuis cette nouvelle amitié, Fulbert ne pouvoit gueres voir sa Maîtresse pendant le jour, à cause que ce Mars en racourci l'observoit par tout. Il en enrageoit entièrement, & Geneviève un peu moins, car une fille n'enrage jamais d'avoir un galant homme d'épée. Elle aimoit pourtant mieux l'Abbé qui étoit plus agreable & plus mignon, & par de petites faveurs secretes, l'empêchoit de mourir de jalousie. Le Cavalier n'avoit pas encore aperçu un rival dans la personne de l'Abbé, mais ils se connurent bien-tôt l'un l'autre pour ce qu'ils étoient véritablement, & cette connoissance ne produisoit sur eux aucune amitié. Leur commune jalousie fit qu'ils conçurent d'abord un sentiment assez avantageux l'un de l'autre, pour croire chacun que son rival étoit aimé. Cette estime reciproque qu'ils avoient n'étouffoit pourtant pas celle que leur propre merite excitoit en eux-mêmes: chacun d'eux croyoit valoir plus que l'autre, & se ju roit à soy-même qu'on lui déroboit

toutes

toutes les faveurs qu'on accordoit à son rival. L'avantage d'Arnulfe étoit qu'il parloit hautement & sans contrainte de sa passion, & le malheur de Fulbert étoit qu'à cause de sa profession il n'osoit ni s'expliquer, ni protester devant le monde. Il avoit en recompense un avantage qui valoit bien l'autre; c'est que quelque peu & quelque bas qu'il parlât, il étoit toujours oui, & oui favorablement; qu'on lui tenoit compte non seulement de toutes ses paroles, mais encore de son silence, & que bien souvent on l'en recompensoit. L'Abbé ne pouvant pas se taire incessamment, n'étant pas assez fou pour aller parler aux Arbres, aux Rochers & aux fontaines, ni assez heureux pour pouvoir parler le jour, à cause d'Arnulfe, dont l'épée auroit pu gêner sa Soutane, pria Geneviève de lui accorder quelques entretiens nocturnes. Après qu'elle eût fait toutes les difficultez préalables pour faire valoir la faveur qu'elle accordoit, elle l'accorda: Mais comme la nuit n'est jamais si sage que le jour, & qu'elle inspire autant de hardiesse que le jour exige de respect; ces deux Amans à force d'être moins sages & plus hardis, profiterent de tous les momens de la nuit à peu près comme faisoit autrefois Jupiter avec Alcmene. Fulbert eût même fait durer chaque nuit vingt-quatre heures, s'il eût pu: ne le pouvant pas, il se contenoit

toit de bien employer les quatre ou cinq qu'il avoit en sa disposition. Je demeuroid alors avec Geneviève dont j'étois la confidente, à qui je rendois aussi tous les bons services dont j'étois capable.

Ces rendez-vous ayant duré quelque tems, elle s'aperçût qu'ils n'étoient pas sans fruit. Elle en avertit Fulbert, qui lui dit, que si son caractère l'empêchoit de l'épouser, il ne l'empêcheroit pas de lui rendre tous les services qu'elle souhaiteroit. De nouveaux malheurs qui arriverent dans la famille de Geneviève, ne contribuerent pas peu à la tirer de ce fâcheux pas. Son Pere étoit veuf, & n'avoit que cette Fille, il fut accusé d'un meurtre, on le cherchoit pour l'en punir, il en fut adverti. Sa conscience le convainquit d'abord de ce crime, dont il voulut être lui-même le juge, de crainte qu'un autre ne lui fût plus severe. Il se condamna à un bannissement hors du Royaume, & s'étant déguisé, executa lui-même son jugement. Geneviève sçut cet accident, & l'aprit à l'Abbé, qui la consola dans cette nouvelle disgrâce, lui promit de la retirer dans une maison qu'il avoit à Corbeil, & de l'y entretenir le reste de ses jours. D'abord la Justice, ou du moins les Officiers se saisirent des biens du Pere de Geneviève; & elle, sous pre-
texte de vouloir quitter son Pere, quitta Paris, & vint secretement à Corbeil, où je
l'acom-

l'accompagnai, & où dans trois ou quatre mois elle accoucha d'une fille fort heureusement. Arnulfe qui étoit passionnement amoureux, ayant appris le malheur arrivé au Pere de sa Maîtresse, fit son possible pour lui offrir du secours : mais comme il en avoit été averti trop tard, il ne trouva personne. On lui dit que Geneviève avoit suivi son Pere dans sa fuite : il les chercha, & toujours sans les trouver. Enfin lassé de tant d'inutiles poursuites, il en devint extrêmement réveur & mélancolique.

En cet état, il commença à considérer le monde, à en examiner les abus & les tromperies, à le mépriser, & se resolut après à le quitter ; aussi bien avoit-il mangé son patrimoine à la guerre, & n'avoit plus de quoi subsister. Il le quitta donc, & un peu par nécessité, & très-peu par devotion ; il se jetta dans un Couvent de Moines : Cependant Heloïse, c'est le nom de la fille de Fulbert & de Geneviève, après avoir été nourrie jusqu'à la septième année fut mise dans un Couvent, où elle demeura près de trois ans. Après quoi Fulbert qui avoit eu un Canonat pendant ce tems-là en l'Eglise Nôtre-Dame, la retira auprès de lui, & la faisant passer dans le monde pour sa nièce, il a eu tant de soin de son éducation, qu'à cela seul on ne sçauroit manquer de l'en reconnoître pour le pere. Geneviève & moi
sommés

sommes depuis toujours demeurées dans cette maison, où le Chanoine nous vient voir fort souvent, & par ses bons traitemens nous fait admirer & benir la fidelité & l'honnêteté des Gens d'Eglise, auxquels les femmes ne sçauroient trop faire de plaisir. Voilà ce que j'avois ordre de vous apprendre. Vous voyez combien il importe que cette histoire soit secrette, & combien on se fie à vôtre prudence de la découvrir.

Dans l'impatience où étoit Heloïse de sçavoir l'effet que feroit sur l'esprit d'Abailard l'histoire de sa naissance, elle vint deux ou trois fois à la porte de la chambre où il étoit avant qu'elle fut achevée. Enfin elle entra & heureusement pour le confus Abailard, Fulbert parut un moment après, qui venoit apprendre s'il se trouvoit bien dans cette maison, & lui donner avis en même tems de quelques desseins que ses ennemis tramaient contre lui. Il le remercia de l'un & de l'autre, & prit le pretexte d'une legere indisposition pour aller dans sa Chambre prendre des mesures sur sa conduite.

Jamais Docteur n'a été moins résolu que le nôtre dans cette fâcheuse conjoncture. Certains sentimens de fierté lui reprochoient son amour comme une passion indigne d'un grand cœur. Il ne pût repasser sans rougir, sur les choses qu'il venoit d'entendre. Il demeura néanmoins peu de cet avis, l'esprit

prit & la beauté d'Héloïse l'en tiroient. Dès qu'il se la representoit si charmante, si engageante, si spirituelle, il ne pensoit plus à ses parens, & disoit qu'elle n'étoit si aimable que pour être aimée. Sa naissance, disoit-il en lui-même, n'a rien qui doive me rebuter : s'il y a quelque tache, le silence & le secret la couvrent. Au fonds elle a un naturel si heureux, une éducation si belle, des sentimens si nobles, des inclinations si honnêtes, un esprit si fin, si rempli, si éclairé, une ingénuité si grande, une franchise si particulière, un cœur si genereux, que tant de perfections qui lui sont essentielles peuvent bien la mettre à couvert d'un je ne sçai quoi, auquel elle n'a nullement contribué, & dont on ne la peut accuser sans injustice.

Cette dernière pensée comme la plus raisonnable lui plût davantage. Il s'y arrêta, il la goûta, il s'y rendit, & remit ainsi son ame dans sa tranquillité Philosophique. Il revit le Chanoine à qui il témoigna le ressentiment de l'obligation qu'il lui avoit. Venant ensuite à parler d'Héloïse, il lui dit que c'étoit une divine fille; que quand il avoit refusé de lui faire part de ses connoissances il ne sçavoit pas de quoi son esprit étoit capable; que maintenant il donneroit volontiers tous ses soins pour son instruction, & qu'il profiteroit de ce tems que ses affaires l'obligeoient à passer

à passer avec elle. Fulbert qui ne voyoit rien au-delà du compliment d'Abailard, accepta son offre après quelques façons, & s'en retourna le lendemain à Paris assez content quand il songeoit qu'Heloïse seroit satisfaite. Elle ne le fut pourtant guère quand elle aprit que l'histoire de sa naissance n'avoit point changé la résolution de son Amant. Tout ce qu'elle pût faire dans l'état où étoient les choses, ce fut de lui dire le motif qui l'avoit poussée à tout ce qu'elle avoit fait; elle lui raconta son songe & le presage qu'elle en craignoit pour lui, la résolution qu'elle avoit prise de ne le voir jamais, pour éviter les malheurs dont ce songe sembloit le menacer, elle lui dit combien la résolution qu'il avoit prise de n'enseigner qu'à elle, l'avoit confirmée dans ses soupçons, qu'elle avoit quitté Paris pour s'éloigner de lui; que pour le dégoûter de sa poursuite, elle lui avoit voulu apprendre ce qu'il y avoit de plus rebutant dans sa naissance, qu'elle voyoit à regret que tout étoit inutile, & qu'en vain on s'oposeroit aux decrets du Ciel. Enfin, continua-t'elle puisque vôtre affection surmonte tous mes obstacles, je ne m'y oposerai plus. Tout ce que je veux absolument, c'est que vous repreniez vos premiers exercices, que vous retourniez à vôtre chaire de Professeur, dès que vous le pourrez seurement, sans quoi je ne vous permettrai jamais de me voir, ne voulant contribuer en aucune
maniere

maniere à la perte de vôtre gloire ni de vôtre fortune. Abailard admira dans ce discours la grande generosité des sentimens de cette admirable fille, & ne manqua pas d'en faire dans son esprit une comparaison avec le magnanime d'Aristote, dans laquelle sans doute le magnanime n'eut pas du bon. Il la remercia le plus obligamment & le plus tendrement du monde du soin qu'elle prenoit de sa réputation & de sa fortune, lui promit tout ce qu'elle voulut, lui jura une passion qui ne finiroit jamais. Cachez vôtre amour, lui dit-elle, qu'il ne vous oblige à rien faire d'indigne, & vous verrez en moi une personne qui n'est pas insensible à une amitié soutenue d'un grand merite.

Nos Amans en étoient en ces termes, quand une troupe d'Ecoliers; qui avoient scû le lieu de la retraite d'Abailard, l'y vinrent trouver; & le prierent avec tant d'instance de recommencer ses lectures, qu'il ne les pût refuser, scachant sur tout que c'étoit la volonté de son incomparable Maîtresse. Il exerça donc fort long-tems sa profession à Corbeil en public, sans comter les leçons particulieres qu'il faisoit à Heloïse, dont il remarquoit avec plaisir qu'elle profitoit chaque jour davantage. Cette savante fille n'entendoit rien de si beau que ce qu'enseignoit Abailard, & Abailard ne trouvoit rien de si merveilleux que la facilité d'Heloïse à comprendre

prendre d'abord les plus difficiles. Ce fut là qu'elle lui faisoit des questions ingenieuses, dont on voit quelques-unes encore presentement, dans lesquelles on admire autant l'esprit qui forme le doute que celui qui le résout.

L'étude ni les entretiens sçavans ne faisoient pas toute leur occupation en ce lieu, l'amour en faisoit la plus agreable partie. Ils se voyoient, ils s'aimoient, ils se le persuadoient, & ne faisoient quelquefois semblant d'en douter que pour s'en voir agreablement convaincus par mille caresses. Sous prétexte de s'adonner aux sciences, ils s'adonnoient entierement aux plaisirs que cause une réciproque amitié. Comme l'étude & la meditation demandent des retraites & des lieux écartez, leur amour en profitoit sans que ceux qui s'en apercevoient, y pussent trouver à redire. C'étoit dans ces retraites qu'il s'entretenoient beaucoup plus de leur ardeur que des questions de Philosophie, ils s'y donnoient plus de baisers qu'ils n'expliquoient d'axiomes; Abailard portoit plus souvent la main au sein d'Heloïse qu'à ses livres, & en se moquant des diverses opinions de la morale, il y trouvoit à son sens la souveraine felicité. Il faisoit même semblant quelquefois de son autorité de maître; & pour mieux tromper ceux qui auroient voulu examiner leurs actions, il se fâchoit contre Heloïse; il lui reprochoit devant les gens son peu d'assiduité, & lui faisoit même

même des menaces ; mais qu'elles étoient différentes de celles que la colere inspire, & que l'amour prenoit plaisir à ce jeu, & entendoit bien ce petit badinage ! Jamais deux Amans n'ont goûté tant de douceurs que les nôtres engouèrent à Corbeil pendant trois ou quatre mois, qu'ils épuiserent toutes les inventions que la passion la plus forte & la plus tendre peut trouver, pour faire le bonheur de deux personnes.

Que cette vie étoit douce ! mais qu'elle fut courte, & que la fortune en vint troubler mal-à-propos la tranquillité ! Il sembloit que cette aveugle Déesse ne pût faire deux faveurs en même tems à un Docteur qui le meritoit si bien, car toujours son amour ou ses interêts avoient à se plaindre d'elle. Elle avoit favorisé l'amour d'Abailard quand elle l'avoit contarié dans ses affaires, & elle commença à traverser sa passion, à mesure qu'elle travailloit à le rétablir dans Paris.

Un de ses ennemis nommé Champenu, s'étant retiré dans un Convent, laissa vuide la Chaire dans laquelle il enseignoit. Abailard sollicité par les jeunes gens qui l'écoutoient, & par Heloise même, quitta Corbeil, & prenant la place de Champenu, se remit à enseigner publiquement dans l'Evêché, & perdit ainsi le plaisir qu'il avoit de voir sa Maîtresse à toutes heures. Ce premier accident fut bjen-tôt suivi d'un second plus fâcheux :

cheux. Heloïse qui l'avoit accompagné à Paris, n'y eût pas demeuré huit jours, qu'Abailard s'apperçût qu'il avoit un rival. C'étoit un de ses écoliers nommé Alberic, natif de Reims, qui ayant suivi Abailard à Corbeil, y vit Heloïse, & l'aima dès qu'il la vit, sans faire scrupule de courir sur les plaisirs de son Maître, ou ne croyant pas qu'un si grand Docteur pût être devenu amoureux. Abailard ne s'étoit pas apperçû à Corbeil de cette nouvelle conquête d'Heloïse, parce que comme il enseignoit chez elle, il n'avoit rien remarqué qui pût lui faire soupçonner qu'Alberic fut plutôt amoureux de sa Maîtresse, qu'empreslé de ses leçons. En effet, ce nouvel Amant ayant la liberté de voir à tous momens ce qu'il aimoit, se contentoit de ce plaisir, & chargeoit ses regards du soin de découvrir ce qu'il avoit dans l'ame; mais cette commodité ne se trouvant plus à Paris, il chercha d'autres interprètes que ses regards, & par des visites assiduës fit voir la violence de son amour.

Abailard n'avoit pas besoin d'être Docteur pour découvrir ce nouveau rival, il suffisoit pour cela qu'il fût Amant. Pour Heloïse, elle s'en étoit déjà bien aperçûe, mais elle n'avoit osé le dire à Abailard, de peur de le fâcher. Il se plaignit à elle de l'amour d'Alberic; elle se servit de l'excuse ordinaire, qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'être aimée. Il se plaignit de

de ce qu'elle n'avoit pas par ses rigueurs étouffé cette passion dès sa naissance : elle lui dit qu'Alberic ne lui en avoit point parlé, qu'il la lui avoit seulement fait connoître par ses actions.

Enfin il se plaignit encore de ce qu'elle lui en avoit fait un secret, & elle s'en excusa, disant que c'étoit pour ne troubler pas son repos. Abailard qui mouroit d'envie de quereller, continuoit à se plaindre : comme c'étoit souvent sans sujet, ses plaintes fâchoient Heloise, dont les réponses ne satisfaisoient point Abailard : si bien que ces deux Amans se querellerent alors pour la première fois ; & de peur des mauvaises conséquences, se raccommoderent avant que de se séparer. Ils continuerent de se voir assiduëment à Paris, sous le beau pretexte de leurs leçons, & ils auroient passé de bonnes heures ensemble, s'il eût plu à Alberic de n'être point amoureux, ou de l'être en quelqu'autre endroit. Ce n'est pas qu'Heloïse aimât véritablement ce dernier, elle ne pouvoit se résoudre à se défaire d'un homme. Ils vécurent de cette manière près d'une année. Cependant Alberic se déclara, & jura un amour éternel à sa Maîtresse, qui de son côté fit mystere de tout à Abailard, croyant que de pareilles confidencès sont de tres-méchans ragoûts à un Amant. Un jour qu'Abailard alloit voir sa chere Heloise, il s'arrête à sa por-

te pour oïr le discours de quelqu'un qui parloit avec beaucoup de chaleur. Il connut d'abord la voix d'Alberic, qui étoit aux pieds d'Heloïse, & lui exageroit l'excès son amour. Il remarqua qu'elle lui répondit sans s'émouvoir & sans quereller, & faillit à en mourir de regret. Sa jalousie s'éveilla, & réveilla avec elle sa curiosité; l'une & l'autre lui firent passer deux tres-mauvaises heures à cette porte. Le passionné écolier étant sorti, le Maître encore plus passionné entra, qui fit voir sur son visage tour à tour des marques de sa jalousie, de sa colere, de son amour & de sa crainte. Heloïse aprit avec chagrin le sujet de ce désordre, aussi-bien que les emportemens avec lesquels il le lui raconta. Elle suportoit impatiemment ses reproches, elle les suportoit un peu par menaces, un peu par douceurs, un peu par promesses; elle se tira de cet embarras, se justifia; & ayant versé quelques larmes à dessein, laissa Abailard plus amoureux & plus jaloux qu'auparavant.

Ce qu'il y eut de singulier dans cette aventure, fut qu'Alberic commença seulement ce jour-là à soupçonner son Maître d'être amoureux d'Heloïse. Pour s'en éclaircir l'ayant vu entrer chez elle dès qu'il en étoit sorti, il s'arrêta à la porte au même endroit d'où Abailard venoit de l'entendre. Là il oït tous leurs discours, leurs querelles, leur raccommodement, & bût tout à loisir le poison
d'une

qu'une juste jalousie inspire à un Amant qui se voit sacrifié. Le lendemain Alberic étant allé ouïr Abailard comme il avoit accoutumé, il en fut mal reçu ; quelques jours après sur de legers pretextes, il lui défendit de ne plus assister à ses leçons. Abailard s'aplaudit du beau coup qu'il venoit de faire, il crut avoir beaucoup gagné de s'être défait d'un écolier qui lui causoit tant de déplaisir, mais il s'y trompa, & ce coup fut la cause de tous les malheurs de sa vie.

Alberic étoit aussi opiniâtre qu'Abailard, bien qu'il ne fût pas si sçavant ; d'ailleurs il étoit irrité autant du procédé que de l'amour de son Maître, ce qui l'obligea à pousser les affaires bien loin. Pour cet effet il cessa la poursuite de ses études, mit son écritoire au croc, se rendit plus assidu près Héloïse, profita pour l'entretenir du tems que le Docteur employoit à ses lectures, & sçachant l'heure qu'elles finissoient, il se retiroit toujours avant qu'il y pût être rencontré par Abailard. Héloïse de son côté avertissoit son cher Amant de toutes choses, pour lui ôter le sujet de plainte, & cependant il enrageoit beaucoup plus lorsque la prudence de sa Maîtresse lui cachoit les particularitez de l'amour de son rival.

Alberic n'en demeura pas-là, voyant que Héloïse ne pouvoit l'aimer, aiant appris d'elle-même l'inclination qu'elle avoit pour Abailard.

lard, la jalousie, la vengeance, la rage le déchirerent à même tems, & lui firent prendre la résolution d'avoir sa Maîtresse malgré tout le monde, & malgré elle-même. Dans cette pensée, il la fit demãder en mariage à Fulbert qui trouva le parti fort avantageux, lui promit tout, & donna le même jour cette nouvelle à sa fille. La maniere d'agir d'Alberic la fâcha, elle trouva mauvais qu'il l'eût demandée à son pere sans permission, & commença dès lors à le craindre & à le haïr presque également. Elle découvrit ce nouveau malheur à Abailard, qui la pressa plus que jamais de lui permettre de quitter sa profession, de rentrer dans ses biens, & de l'épouser du consentement du Chanoine, qui ne lui refuseroit pas quand il verroit qu'il avoit beaucoup plus de bien qu'Alberic. Mais cette genereuse fille n'y voulut point cõsentir. Pourquoi penser, lui dit-elle, au mariage, qui peut causer vôtre malheur & aussi vôtre honte: je ne vous parle pas du peu de rapport qu'il a avec la Philosophie, qui perdrait patience elle-même parmi l'embaras du ménage, le désordre des suivantes, le cris des enfans? Ne sçavez-vous pas qu'il n'est point d'action dans la vie si infailliblement suivie du repentir, & dont le repentir soit si long & si infructueux; Vous vous figurez des douceurs à être éternellement attaché à moi, mais sçachez qu'il n'est point de douces chaînes: vous me verrez trop,
quand

quand vous me verrez toujours; vous n'estimerez plus mon amour ni mes faveurs dèsqu'elles vous seront dûes, & qu'elles ne vous coûteront aucuns soins. Vous ne songez pas à ces choses maintenant, & vous ne songerez à rien autre quand il n'en sera plus tems. Je laisse à part ce que dira le mode, de vous voir prendre une femme en l'état où vous êtes, vous en perdrez peut-être votre réputation & nôtre fortune, outre votre repos. Qu'il vous suffise donc, pour vôtre satisfaction, que je vous promets de n'être jamais à personne, & moins à Alberic qu'à tout autre, si la chose peut être en ma disposition. Elle le quitta à ces mots, & pour lui tenir exactement sa parole, elle représenta le jour même à Fulbert son inclination pour le célibat, l'aversion naturelle qu'elle avoit pour le mariage, & sa haine particulière cõtre celui qu'on lui destinoit: mais pour tout cela l'opiniâtre Chanoine n'échangea pas d'avis, il se résolut seulement d'employer Abailard pour disposer l'esprit de sa fille à lui obéir sans répugnance. Je ne dirai pas de quelle maniere Abailard reçût cette commission, il est aisé de s'imaginer que ce ne fut pas sans un horrible chagrin; & quãtité de Heros amoureux, à qui la même aventure est arrivée dans les Romans, vous représenteront admirablement bien l'état pitoyable auquel se trouve un homme en de pareilles conjonctures. Il tâcha de détourner doucement l'esprit

de Fulbert de la violence qu'il faisoit à Heloïse: il lui apporta des raisons, des autoritez, & des exemples, pour lui montrer combien de pareilles mariages forcez étoient infortunez; mais le Chanoine étoit le plus souvent insensible aux raisons, aux autoritez & aux exemples, & se croyoit toujourns mieux luy-même que le plus éclairé de ceux qui se mêloient de lui donner des avis. Cela fut cause que pour ce coup, la doctrine d'Abailard fut de reste: il le vit bien, & se réduisit à profiter de l'employ qu'il avoit pour éloigner du moins ce mariage qu'il ne pouvoit rompre. Il se conduisit avec beaucoup d'adresse dans son dessein, & il avoit déjà gagné quelques mois, quand Alberic s'impatientant de tant de délais, pressoit Fulbert de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Fulbert dit qu'il le vouloit bien, que pourtant, s'il étoit possible, il le voudroit sans violenter sa nièce: qu'il avoit prié Abailard qui l'enseignoit, & en qui elle avoit une grande confiance, de la porter doucement à ce mariage: qu'il attendoit..... Alberic n'en pût ouïr davantage sans interrompre le Chanoine avec précipitation, pour lui dire qu'il étoit fort trompé d'as le choix qu'il avoit fait; qu'Abailard étoit fortement amoureux: bien plus qu'il étoit fortement aimé d'Heloïse: que cette reciproque amitié étoit tout ce qui empêchoit sa nièce de consentir au mariage qu'on lui pro-

posoit. Fulbert surpris & irrité de cette nouvelle, promit à Alberic toute sorte de satisfaction, & le quitta d'abord pour aller donner à sa fille des marques de sa colere & de son emportement ; mais l'un & l'autre firent bien peu d'effet sur l'esprit de cette constante personne: elle fit la forte, & sans contraindre ses sentimens, déclara qu'elle aimoit Abailard, & qu'elle l'aimeroit toujours, comme le seul qui meritoit parfaitement toute son amitié. Fulbert au desespoir de cette circonstance, qu'il apeloit opiniâreté & rebellion, la maltraita de paroles, & prenant son humeur farouche, jura que dans trois jours elle seroit la femme d'Alberic, & luy ordonna de ne voir Abailard que pour luy dire de ne la voir jamais.

Abailard vint un moment après, & aprit d'Heloïse avec un chagrin inconcevable le mauvais état de leurs affaires. Jamais ces deux Amans ne se sont si tendrement aimez, jamais ils ne s'en sont donnez tant de marques. Les difficultez augmentent merveilleusement l'amour. Abailard revenu de sa douleur dit, que puisqu'il sembloit que tout étoit perdu, il n'y avoit plus rien à ménager : que le desespoir dans lequel on les avoit jettez les exemptoit d'avoir aucunes considerations ; que leur malheur ne pouvoit devenir plus grand, mais que la prudence tiroit souvent de grands biens des plus grands maux.

Comme en disant ces choses il avoit oublié qu'il étoit Philosophe & Theologien, il l'oublia dans ses actions comme dans ses paroles, pour songer seulement qu'il étoit homme, amant & malheureux. Il déroba quelques faveurs à Heloïse, qu'elle ne lui pouvoit empêcher de prendre dans la foiblesse & dans le désordre où elle étoit. Elle se contentoit de soupirer, de se plaindre, & de pleurer, pendant que le Docteur croyant ces amusemens indignes de lui, & ne voulant pas demeurer sans rien faire, poussoit les choses aussi avant que l'amour & l'occasion le lui inspiroient. Mais Heloïse revenant comme d'un profond assoupissement, s'avisa de trouver mauvais ce procedé d'Abailard qui avoit déjà bien fait du chemin. Elle se plaignit à lui de son indiscretion & de son peu de respect, lui reprocha qu'il ne l'aimoit gueres, puis que dans leur commun malheur il conservoit assez de tranquillité pour songer à de pareilles choses, lui dit que son hōneur lui étoit plus cher que la vie. Enfin elle en vint à la dernière raison que les femmes employent en ces conjectures, ce fut à lui représenter le crime qui se rencontroit dans son dessein. A tout cela Abailard parût intrépide, & répondant fort à propos à chaque chef lui prouva que ce n'étoit que par amour qu'il en agissoit de la sorte, & que l'amour autorise tout ce qu'il fait faire, qu'elle devoit considérer qu'il alloit la perdre pour
 tou-

toûjours; qu'au fonds son mariage si prompt la mettroit à couvert de tout ce qui pouvoit arriver: Après cela il fit des actions si passionnées, dit des paroles si touchantes, témoignant tant d'amour & de douleur, qu'Heloïse se rendit, consentit, & permit à l'ardeur d'Abailard de prendre avec elle quelque soulagement. Le tems leur étoit précieux pour n'en pas bien profiter, aussi n'en perdirent-ils pas un moment, & cependant l'amour qui n'abandonne jamais les siens, fit un grand miracle en leur faveur.

La veille du jour auquel la solemnité des nôces étoit conclüe, Alberic au milieu de ses plus fortes esperances, reçût une lettre de Rheims, qui lui aprit la maladie de son pere, qui étoit extrêmement dangereuse. On lui marquoit encore qu'on l'attendoit, & qu'il vint le plutôt qu'il lui seroit possible, pour mettre ordre à ses affaires qui demandoient necessairement sa presence. Alberic fut bien fâché de cette conjoncture, qui lui enlevoit un bien qu'il se croyoit acquis. Il ne pût pourtant differer ce voyage, auquel son honneur & son propre interêt l'engageoient. Tout ce qu'il pût faire fut de prier Fulbert de lui garder la parole qu'il lui avoit donnée, de l'assurer qu'il viendrait épouser Heloïse dès que ses affaires le lui permettroient, & de le supplier qu'elle ne vît aucunement Abailard, afin qu'à son retour elle se resolut à l'épouser

avec moins de répugnance. Le Chanoine promit tout, & Alberic partit aussi satisfait que le peut être un Amant qui quitte une Maîtresse amoureuse de son rival.

Ses volontez furent ponctuellement exécutées, du moins Fulbert n'y oublia rien. Il défendit de nouveau à sa fille de voir Abailard, que s'il aprenoit qu'il eût aucun commerce avec Heloïse, il se porteroit contre l'un & l'autre à de dangereuses extremitez. Nos Amans avertis de la résolution & de la colere du Chanoine, ne songerent à rien moins qu'à lui obéir: ils étoient trop passionnez pour n'être pas opiniâtres & entreprenans: aussi se mocquerent-ils de la severité de Fulbert, & il n'y a jamais eu d'ordres plus mal observez que ceux qu'il leur avoit prescrits.

Pendant que le Docteur avoit fréquenté Heloïse, il avoit mis dans ses interêts une vieille fille qui servoit dans cette maison, la même qui lui avoit raconté l'histoire des amours de Fulbert & de Geneviève: Nos amans s'y confierent en cette rencontre, ils la prierent de favoriser leurs entrevûes, de les tenir secretes, & de leur donner des moyens de n'être point surpris. Cette fille avoit été trop bonne en son tems, pour pouvoir jamais cesser de l'être: elle s'étoit accoutumée dès ses plus jeunes ans à ne rien refuser, & n'avoit pas encore perdu cette habitude. Elle leur dit donc que le Chanoine étoit tres-exact aux Offices.

di-

divins ; qu'il n'y manquoit jamais sans de puissantes considerations , & que cela leur donneroit une grande commodité de se voir pendant qu'il seroit occupé au divin Service. Ils profiterent de cet avis ; les cloches (qu'il croyoit qu'elles fussent propres à de pareils usages ,) en les avertissant du commencement & de la fin des Offices, les empêcherent quelque tems d'être découverts. L'heure de Matines, & celle de Vêpres, étoient celles de leur rendez-vous, & s'il se trouvoit que par hazard Fulbert manquât à quelque Office , on mettoit un Surplis aux fenêtres pour en avertir Abailard. Ils se virent souvent de la sorte ; & comme vraiment ces visites étoient fort dangereuses, ils en profitoient beaucoup mieux que si elles l'eussent été moins : ils en consideroient le prix par la difficulté ; aussi ne les employoient-ils pas à de simples bagatelles. Ce que l'amour a de plus grand , de plus saint & de plus mystérieux se traitoit dans ces périlleuses visites.

Nos Amans prenant un jour une matiere de conversation des délices qu'il venoient de goûter ensemble, tomberent insensiblement sur une moralité ; sçavoir, sur le peu de confiance qu'on doit avoir aux plaisirs du monde, qui sont si courts, si fragiles & si passagers. En effet, dit Héloïse, le plaisir que nous ressentons presentement , cessera lorsque nous y penserons le moins ; & il ne faut que l'arrivée d'Alberic

beric pour nous en priver pour toujours. Peut-être, continua-t'elle en soupirant, les faveurs que je vous ai accordées aujourd'hui, sont véritablement les dernières faveurs; & peut-être un mariage auquel je ferai forcée de consentir, m'empêchera d'écouter votre amour, & de vous donner aucune preuve de la mienne. Cette réflexion les fit un peu rêver, puis Abailard comme le plus hardi, prenant la parole: Je ne vois pas, dit-il, comment ce mariage pourroit mettre fin à nôtre bonheur, hors que vous seule ne le vouliez. Ne pouvez-vous pas me laisser ce cœur, qu'aussi-bien vous ne pouvez donner à votre prétendu mari? Pourquoi m'ôterez-vous votre affection, puisque vous êtes aussi incapable de la lui accorder, que vous le croyez incapable de la mériter? Et si vous me laissez ce cœur & cette affection, pourrez-vous vous empêcher de m'en donner des témoignages, ni par conséquent de me rendre heureux? Ah! répondit-elle, se rendant presque à la force de cet agreable raisonnement, que vous poussez loin vos conséquences, & que je souhaiterois qu'elles s'accordassent autant avec la vertu, qu'avec mes inclinations: mais vous sçavez à quoi l'honneur & le devoir engagent celles de mon sexe, quand elles ont fait un choix, ou quand elles se sont résolues d'approuver celui qu'on a fait pour elles. Alors Abailard oubliant, comme il avoit déjà fait, qu'il étoit Theologien, s'étendit sur
certaines

certaines maximes du monde , pour établir qu'une femme mariée pouvoit sans scrupule, entretenir un commerce galant. On mettroit ici ces belles leçons, n'étoit qu'elles sont assez connues, & qu'on n'en profite que trop, s'il en faut croire les maris. Leur entretien fut alors interrompu par le son d'une cloche, qui les avertit du retour de Fulbert: mais il fut recommencé si souvent, qu'enfin Heloïse tomba dans les sentimens du Docteur, & lui promit que quelque mari qu'elle eût, elle ne s'empêcheroit jamais de l'avoir pour ami. Tout étoit si bien disposé entr'eux, que l'arrivée même d'Alberic ne les auroit guere incômodez; mais la fortune changea. Un jour que nos Amans heureux étoient ensemble, à peine y avoient-ils demeuré quelques momens, que Fulbert qu'on n'attendoit pas vint, entra & trouva Abailard prés d'Heloïse. Une affaire pressante l'avoit appellé chez lui, lors qu'on le croyoit à Vêpres, si bien qu'il les surprit, & fut très-surpris lui-même. Sa colere, ou plutôt sa rage, l'obligerent à faire un grand desordre, qui fut la source de bien d'autres. Il envoya sa fille à Corbeil chez Geneviève, avec ordre de ne lui permettre de voir personne, pour des raisons dont, disoit-il, il ne pouvoit pas s'expliquer.

Comme il étoit encore plus animé contre Abailard, il chercha les occasions de le perdre, qu'il trouva facilement, à ce qu'il crût. La réputation du Docteur lui avoit fait quan-
tité

tité d'ennemis considérables : Fulbert se joignit à eux, ranima leur jalousie presque éteinte, & fit un parti si fort contre lui, qu'il fut contraint de sortir de Paris une seconde fois. La fortune fit encore un coup de son caprice; & venant de quitter le soin des affaires d'Abailard, recommença à favoriser son amour.

Héloïse l'avoit averti par un billet du lieu où elle étoit, si bien qu'il trouva dans cet exil d'assez fortes raisons pour s'en consoler. Il quitta effectivement la chaire & la Ville; & faisant courir le bruit qu'il alloit à Melun, il fut à Corbeil déguisé, après avoir laissé à Paris beaucoup de ses amis qui travaillèrent avec chaleur à son rétablissement. Il ne lui fut pas mal-aisé de voir sa Maîtresse à Corbeil, puisqu'elle y étoit, & l'amour fait bien de plus grands miracles; il la fit avertir de son arrivée, & il lui apprit des moyens pour la voir.

Il y avoit derrière la maison où logeoit Héloïse, un grand jardin entouré de murailles assez basses pour y pouvoir entrer sans peine, ce fut là que le Docteur eut ordre de se trouver : elle s'y rendit facilement, sous prétexte d'une légère indisposition qui l'obligeoit à coucher seule dans une chambre auprès de ce jardin.

Jamais Amans n'ont été plus satisfaits l'un de l'autre que le furent Abailard & Héloïse à cette première vûe. Ils avoient tous deux un si grand fonds de tendresse, & ils s'en donnoient

noient de si pressans témoignages , qu'ils étoient très-persuadez de leurs mutuels empressements , bien qu'ils cherchassent quelquefois des raisons pour en douter.

Abailard avoit déjà demeuré près d'un mois à Corbeil pendant qu'on le croyoit à Melun, quand un soir étant à son rendez-vous ordinaire , il aprit d'Heloïse deux choses qui ne le surprirent pas peu. La première, qu'Alberic, qui étoit parti il y avoit près de quatre mois, avoit écrit à Fulbert que la mort de son pere avoit laissé de grandes affaires dans sa famille qui le retiendroit encore cinq ou six mois à Rheims, qu'il le prioit pourtant de lui conserver sa nièce, qu'il viendroit épouser dès que ses affaires y seroient disposées. Cette première nouvelle n'eût rien été sans la seconde, qu'Heloïse ne lui aprit qu'après bien des façons. Abailard se servit de toute son adresse pour tirer d'elle ce qu'elle vouloit bien , mais ce qu'elle n'osoit lui dire. Enfin après bien des grimaces, elle rougit , elle se tût quelque tems , puis baissant les yeux , & lui parlant plus doucement qu'à l'ordinaire, elle lui dit qu'elle croyoit être grosse. A ces paroles Abailard, quoique fort étonné, en revint bien-tôt, & après avoir assuré sa maîtresse que ce nouvel accident ne pouvoit point alterer son amour , il la pressa plus fortement qu'au paravant de consentir qu'il l'épousât, & qu'il la fit demander au Chanoine, qui ne la lui re-

fuseroit

fuseroit pas, sur tout quand il seroit averti de
 l'état où elle se trouvoit: mais rien ne fut capa-
 ble de faire changer d'avis à cette admirable
 fille, qui accablant le Docteur de mille caresses,
 lui dit qu'elle l'estimoit pour lui-même, qu'elle
 souhaiteroit bien de ne l'abandonner jamais;
 mais qu'elle aimeroit mieux être son esclave
 que sa femme, & qu'elle l'aimeroit mieux pour
 son maître que pour son mari, si cette dernière
 qualité pouvoit porter préjudice à son cher
 amant. Je vous l'ai déjà dit, ajoûta-t'elle, & je
 le repete encore à present; vous, non plus que
 bien d'autres, ne sçavez ce que vous faites
 quand vous songez au mariage: il est le tom-
 beau de l'amour entre ceux qui s'aimoient
 auparavant, & il l'empêche de naître jamais
 entre ceux qui ne s'aimoient pas encore. Je
 suis belle, j'ai de l'esprit, à ce que vous dites;
 & ces deux qualitez qui font aujourd'hui
 votre plaisir, si la jalousie s'en mêloit, seroient
 un jour votre douleur; jugez de ce que ce seroit
 si vous vous trompiez aux jugemens favorables
 que vous faites de moi, & si vous ne trouviez
 dorénavant qu'une laide & une sottise, où vous
 avez crû trouver une belle & spirituelle per-
 sonne. Ce changement est assez ordinaire, ne
 vous y trompez pas, car je ne changerai point
 vos yeux pourroient changer: un mari ne voit
 jamais la femme des mêmes yeux dont il la
 voyoit n'étant encore que son galant: en vain
 vous entreprendriez de vous défendre, l'ex-
 périence

périence vous condamneroit , & qui pis est
votre propre expérience.

Héloïse ayant prononcé ce peu de mots
avec chaleur , se remit un peu ; puis acca-
blant de nouveau son cher amant de mille
faveurs nouvelles , ne le quitta qu'avec re-
gret , & après qu'il lui eût juré de l'aimer
toujours uniquement. Abailard sortit de cer-
te conversation assez rêveur. Il aimoit vrai-
ment Héloïse avec excès , & sa grossesse
avoit plutôt augmenté que diminué sa pas-
sion : mais quand il venoit à penser qu'el-
le ne le vouloit point , & que cependant
elle alloit se rencontrer exposée à la colere
& à la rage du Chanoine ; cette pensée le
tourmentoit cruellement. Il la communi-
qua à Héloïse qui le tira en partie de son em-
baras, en consentant qu'il mît ordre à lui faire
faire ses couches secretement & loin de la
presence de Fulbert. Les affaires étoient en
cet état, quand on avertit Abailard que la fac-
tion de ses ennemis étoit dissipée ; que Cham-
penu , qui l'avoit tourmenté avec plus de
violence depuis qu'il s'étoit fait Moine ,
avoit été élu Evêque de Châlons , où il
s'étoit retiré. Cela l'obligea à retourner
encore une fois à Paris , où il fut reçu
avec tout l'aplaudissement imaginable. Il y
demeura depuis assiduëment , sans qu'il lui
arrivât rien de singulier , jusqu'à ce qu'He-
loïse se trouvant si avancée dans sa grossesse ,
qu'elle

qu'elle ne pouvoit plus cacher, pria son
amant de l'enlever, afin qu'elle pût faire ses
couches en feureté. Il l'enleva un soir de la
maison de sa mere, la mena chez lui en Bre-
tagne, où l'ayant mise chez une sœur qu'il y
avoit, elle y accoucha d'un fils, qui pour sa res-
semblance avec Abailard sembloit porter le
nom de son pere écrit sur son visage. Cet en-
levement & sa cause ne pouvoient pas être
long-tems secrets, aussi furent-ils bien-tôt
découverts, par une aventure neanmoins as-
sez particuliere. Alberic étoit arrivé à Paris le
jour avant qu'Abailard eût enlevé Heloise;
& ayant été le même jour chez Fulbert dans
le dessein d'exécuter sa parole, il aprit de lui
que sa nièce étoit à Corbeil, où il l'avoit en-
voyé pour éviter la presence & les importuni-
tez du Docteur. Alberic fut très-satisfait du
soin qu'on avoit pris de lui conserver l'objet
de son amour, & se disposa à aller le lende-
main à Corbeil, pour tâcher de résoudre He-
loise au choix que son oncle avoit fait, en lui
destinant sa nièce; mais son amour impatient
ne lui permit pas d'attendre si long-tems, &
le fit partir le soir même, afin qu'il s'y trouvât
plus matin le lendemain. Dès que le jour pa-
rût, il fut dans la maison où elle logeoit, de-
mander de ses nouvelles. Comme on ne s'é-
toit pas encore aperçû de sa fuite, on lui dit
que sans doute elle seroit dans sa chambre, il
y alla, & n'y trouva personne; il s'y arrêta
pendant

pendant qu'on la fut chercher, mais on en revint sans l'avoir trouvée. Les uns & les autres commençoient à être en peine du lieu où elle étoit, quand on trouva un billet dans sa chambre, adressant à la femme qui demeuroit dans cette maison, qu'Alberic, ne sçavoit point être la mere d'Heloïse: il étoit ouvert, & Alberic l'ayant lû, aprit avec un grand étonnement la naissance & la qualité des parens d'Heloïse, & à même tems son enlevement par Abailard. La surprise de cet Amant, à la lecture de cette Lettre, ne se peut exprimer: la fuite de sa Maîtresse, dont il ne sçavoit ni les raisons ni les circonstances, l'embarassa d'abord: mais venant à penser qu'elle étoit fille du Chanoine Fulbert & de cette femme, il conçut un tel dégoût, qu'il ne pouvoit songer à elle, ni à tout ce qu'il avoit fait pour elle, sans un furieux chagrin. Il ne demeura gueres dans cette maison, & sous prétexte de venir apprendre à Fulbert ce qui s'étoit passé, il s'en revint à Paris, où ayant d'abord appris qu'Abailard en étoit absent, il ne douta plus que ce fut lui qui eût enlevé Heloïse. Un peu de jalousie réveilla le reste de son amour, & l'un & l'autre lui fit concevoir une si forte haine contre Abailard, qu'elle dura autant que sa vie. Il fit avertir Fulbert de l'enlevement de sa fille, & témoignant y prendre grand part, lui promit de le vanger du ravisseur. Jamais colere ne fut pareille à celle du
Chanoine

Chanoine à cette fâcheuse nouvelle. S'il eût scû le chemin que ces deux amans avoient pris, sans doute qu'il les auroit suivis, & auroit donné des marques de son ressentiment par quelque cruelle action: mais ignorant leur route, il fut contraint de suspendre l'exécution de sa vengeance. Cependant son humeur s'adoucit un peu, le retardement du retour d'Abailard lui permit de faire des réflexions qui le désarmerent en partie & lui inspirerent des desseins moins violens. Abailard, donc bien lui prit, vint dans le tems de ces réflexions. Le Chanoine n'eût pas plûtôt appris son arrivée, qu'il alla chez lui, & l'y trouvant seul, lui demanda froidement des nouvelles d'Heloïse. Le Docteur ne fit pas le fin, & sur sa première question le croyant instruit de tout, lui dit sans façon, qu'il l'avoit menée chez une sœur qu'il avoit, pour y faire ses couches plus secrettement qu'elle n'eût pu faire à Paris ni à Corbeil. Fulbert, qui n'avoit fait provision que d'autant de constance qu'il lui en falloit pour supporter le rapt de sa fille, en manqua lors qu'il aprit sa grossesse. Il ne pensa pas qu'il avoit été autrefois dans un pareil embarras. Toutes les paroles que la rage & le desespoir peuvent suggerer à une personne outrée, furent proferées par le Chanoine. Il n'est injures, reproches, ni menaces dont il n'accablât Abailard, qui s'examinant lui-même pendant

pendant qu'on le querelloit, se disposoit à faire au Chanoine toutes sortes de réparations. Il lui laissa tout dire, & quand il vit qu'il s'étoit épuisé à force de crier : Il prit la parole, & lui confessa ingenuëment son crime. Cette confession ingenuë réveilla les emportemens de Fulbert, qui ayant repris quelque peu de forces, les eût bien-tôt épuisées à quereller de nouveau. Enfin s'étant tû, Abailard reprit la parole, & voyant combien le tems lui étoit précieux, il dit le plus vîte qu'il pût, qu'un ardent amour étoit la seule cause de tout ce qui étoit arrivé; que cet amour duroit encore, & qu'il étoit prêt de donner à lui & à Héloïse toutes les satisfactions qu'il faut à ces sortes d'injures. Vous l'épouserez donc, interrompit brusquement Fulbert ? Oüi, répondit Abailard, si vous le voulez, & si elle y veut consentir. Si je le veux ! dit le Chanoine, puis s'arrêtant un peu, si elle y consent reprit-il, & doutez-vous de l'un ni de l'autre ? Il s'alloit encore emporter là-dessus en raisonnemens bilieux & coleriques, si l'impatient Docteur ne l'eût prié premièrement de se taire, & ensuite de permettre que son mariage fût secret pendant quelque tems. Le Chanoine ne pouvoit consentir que le deshonneur fait à sa fille ayant été public, la réparation qu'on lui en faisoit fût secrette : Mais Abailard lui representa que puis qu'il alloit

alloit être son gendre..... Mon gendre, interrompit Fulbert, qui ne croyoit pas que le Docteur sçut son histoire amoureuse, vous vous trompez, c'est mon neveu que vous allez devenir. Je m'en raporte à Heloise, de qui je le sçai, reprit Abailard; qui ne vouloit pas contester sur cet article: Mais vôtre gendre ou vôtre neveu, puis que je vas entrer dans vôtre famille, il me semble que vous devez avoir quelque égard à mes interêts, qui vont devenir communs entre nous: & vous voyez quelle confusion ce me seroit, si mon mariage, sur tout dans ces circonstances, étoit si-tôt sçû dans le monde. Fulbert rougit de voir qu'Abailard n'ignoroit pas les petites galanteries de sa jeunesse, & il en fut mortifié; ce qui ne contribua pas peu à lui faire accorder ce qu'on lui demandoit. Il fut donc résolu entr'eux, que quand Heloise seroit accouchée, Abailard l'épouserait: que néanmoins on tiendroit l'affaire secreta jusqu'à nouvel ordre. Les choses ainsi pacifiées, Abailard retourna en peu de jours en Bretagne, pour y voir sa femme prétenduë, & l'avertit de tout ce qui s'étoit passé. Le couroux de son pere ne l'étonna pas: la seule résolution de l'épouser où elle vit son Amant la fâcha. Elle lui reedit alors plus fortement que jamais tout ce qu'elle lui avoit dit autrefois sur ce sujet, & ce fut-là qu'Abailard admira son esprit, son amour & son desinterressement: mais il lui
re-

représenta si bien la nécessité qu'il y avoit, qu'ils s'épousassent; la parole qu'il en avoit donnée, la colere de Fulbert s'il manquoit à ce qu'il lui avoit promis, & les dangereux effets de sa colere contre l'un & l'autre, qu'elle consentit enfin à tout ce qu'il voulut, avec regret néanmoins. L'amoureux Docteur voulut demeurer auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fut accouchée, ce qui arriva bien tôt. Je ne sçai si la voyant dans les douleurs, il ne lui échapa point, par pure tentation humaine, de souhaiter d'être veuf avant que marié. Quoiqu'il en soit, il n'en fit nul semblant; & quand elle fut remise, il revint avec elle à Paris, où il tint sa parole à Fulbert; qui de son côté n'en fit pas de même. Cela veut dire qu'Abailard épousa Heloïse, & que le Chanoine le publia d'abord par tout.

Si je n'écrivois qu'une histoire ordinaire, je pourois finir en cet endroit, le mariage étant toujours la conclusion des Romans, des Nouvelles & des Comedies : Je ne le ferai pourtant pas encore; & puisque je me suis engagé à écrire les amours d'Abailard & d'Heloïse, comme leur mariage n'a pas été la fin de leurs amours, j'aurois grand tort d'en faire celle de mon Ouvrage. Les Heros prophanes ne reconnoissoient aucun amour au-delà de l'union conjugale; là se terminoient tous leurs soins, & tous leurs empressements : mais nôtre Heros étoit plus éclairé; il étoit aussi bon Chré-

rien que le peut être un grand Philosophe ; & un grand Theologien à même tems , & n'avoit garde de n'aimer plus Heloïse devenue sa femme , lui qui sçavoit & qui avoit cent fois parlé de l'obligation & de l'effet du Sacrement de Mariage.

Fulbert , comme j'ai déjà dit , publia par tout celui de sa fille, qu'il s'étoit engagé à tenir secret. Alberic, qui avoit toujours entretenu un petit commerce avec le Chanoine , pour sçavoir de lui quelle seroit l'issuë des amours d'Abailard & d'Heloise , fut le premier à qui le mystere fut revelé, & ne fut des derniers à en faire le conte. Déjà presque tout le quartier en étoit informé ; cette nouvelle se disoit par tout à l'oreille : on commençoit même à le dire si hautement, qu'on ne se cachoit pas d'Abailard ni d'Heloise , à qui chacun en venoit parler. Abailard se retiroit de honte & de confusion , il n'osoit paroître devant les gens, & son sçavoir qui l'avoit fait connoître de tout le monde, fut en partie la cause qu'il fut aussi blâmé de tous ceux qui le connoissoient. C'eût bien été pis, si Heloise qui aimoit cent fois plus Abailard qu'elle-même, & plus la réputation de son cher Docteur que sa propre gloire, ne se fût opiniâtrée à désabuser chacun de cette opinion : Elle soutenoit par tout que c'étoit pure médifance & calomnie que le bruit qu'on faisoit courir de leur mariage ; qu'Abailard n'avoit jamais eu de

de pareilles pensées; que quand il les auroit eues, ce n'auroit été qu'inutilement, puisque jamais elle n'y auroit consenti. Enfin elle parla de cette affaire si negativement & avec tant de chaleur, pour en ôter la créance, qu'elle en vint presque à bout, & l'on commençoit à dire que c'étoit les ennemis du Docteur qui avoient semé cette fausse nouvelle pour le décrier. Fulbert scût ce second bruit, & scût de plus qu'Heloïse seule en étoit la cause, ce qui le mit dans une si furieuse colere contr'elle, qu'il ne se contenta pas de la quereller & de la menacer, il en vint jusqu'à la maltraiter cruellement. Abailard qui aimoit autant sa femme, que lorsqu'elle n'étoit que sa Maîtresse, ne pouvoit souffrir les mauvais traitemens que son pere exerçoit tous les jours contre elle, scachant sur tout qu'elle ne se les attiroit qu'à sa consideration, il résolut donc d'y mettre ordre, & de la tirer de ses persecutions continuelles. Pour cet effet il consulta avec Heloïse, & ils conclurent ensemble que pour se tirer tous deux d'affaires, lui des contes fâcheux qu'on faisoit par tout, & elle des mains & de la méchante humeur du Chanoine, il falloit qu'elle se retirât dans un Monastere de Nonains au Bourg d'Argenteüil, où elle avoit été élevée dans sa premiere jeunesse, & qu'elle y prît tous les habits de Religieuse, horsmis le Voile, afin qu'elle pût en sortir quand l'occasion

favorable s'en presenteroit. Ce dessein fut proposé, aprouvé & executé presque à même tems, & par ce moyen ils étoufferent entiere-ment tous les bruits qui couroient de leur mariage. Mais le dangereux Chanoine n'avoit pas été apellé dans cette consultation, & il étoit tres-mal aisé qu'elle pût réüssir heureusement sans qu'il l'aprouvât. Il aprit la résolution de ces deux époux, & il ne pût l'aprendre sans un renouvellement de chagrin & de colere. Cette retraite le choquoit furieusement; il croyoit que bien loin qu'elle mît à couvert la réputation de sa fille, elle achevoit de l'accabler de honte: ce qui fut cause qu'il délibéra dès ce moment de se venger un jour bien cruellement d'Abailard. Avant qu'il en eût trouvé la commodité, Abailard & Heloise passerent bien de doux & de cruels momens ensemble. Celle-ci étoit déjà connue dans ce Monastere, comme j'ai dit; si bien qu'elle y fut reçüe avec plaisir, & caressée de toutes les Religieuses, qui étoient ravies d'avoir une si aimable personne parmi elles. C'étoit par hazard dans ce même Convent, que Luce mere d'Abailard, avoit pris l'habit, lorsque son mari Beranger & elle quitterent le monde. Elle y étoit encore quand Heloise y fut, elles s'y virent, & contracterent ensemble une amitié tres-particuliere. Comme Luce ne sçavoit rien des aventures de nos Amans, & qu'elle croyoit que le dessein d'Heloise étoit

étoit véritablement de finir ses jours dans ce Monastere, elle voulut lui ouvrir la premiere son cœur, & lui faire une confidence de laquelle pouvoit dépendre tout le repos de sa vie. Je ne doute pas, lui dit-elle, que le motif qui vous oblige à vous retirer dans cette Maison, ne soit des plus raisonnables & des plus saints; mais je doute si vous sçavez bien à quoi vous vous engagez & si vous ne vous trompez point dans les douceurs que vous esperez de trouver dans la vie Religieuse. Comme cette vie est plus retirée & plus cachée que les autres, elle est aussi beaucoup plus difficile à connoître; & il n'est gueres que nôtre experience qui puisse nous la découvrir à fonds. Tout n'y est pas doux, tout n'y est pas saint, & on y trouve plus qu'on ne croit d'amertumes & de débauches. Luce qui depuis le tems qu'elle vivoit dans ce Monastere, en avoit découvert tous les habus, & qui s'étoit repentie plus d'une fois de s'y être imprudemment engagée, se préparoit à faire un long discours sur cette matiere, pour détourner la resolution d'Héloïse: mais celle-ci qui connut son dessein, la prévint, en lui racontant la veritable histoire de sa vie, & la priva ainsi du plus grand plaisir que puissent recevoir les veilles gens, qui est de parler & de s'entretenir de leurs infortunes. Elle lui aprit donc ses amours avec Abailard dans toutes leurs circonstances; leur mariage, les suites fâ-

cheuses qu'il avoit eu : enfin la raison pour laquelle elle s'étoit retirée dans ce Convent, sans nulle envie pourtant de s'y enfermer pour le reste de ses jours.

Luce écouta cette histoire avec un grand étonnement, & admirant les divers changemens arrivez en leurs amours, témoigna prendre beaucoup de part en toutes leurs aventures. Elle considéra dès-lors Heloïse comme sa fille, & remarquant en elle tant d'esprit, tant de beauté, ne pût jamais désapprouver la passion de son fils : bien loin de cela, elle voulut contribuer de tout son pouvoir à leurs entrevûes, & donner à ces Amans séparés la satisfaction qu'ils souhaitoient si fort. Cela ne fut pas mal-aisé. Les grilles en ce Convent n'étoient pas d'un difficile accès; les Parloirs n'étoient pas des terres inconnuës, & il ne falloit pas beaucoup de mystere pour y être reçu. Neanmoins comme Abailard n'avoit aucune habitude dans cette Maison, & qu'il avoit des mesures à garder pour n'être pas découvert, il n'auroit pû voir gueres souvent Heloïse sans l'assistance de sa mere, qui s'y trouva fort à propos pour favoriser les empressements de ces deux Amans mariez. Ils se virent quelquefois par ce moyen, parce qu'il ne demandoit jamais sa mere, qu'elle ne fit venir Heloïse avec elle. Ces visites étoient pourtant si rares & si contraintes, au prix de celles qu'ils avoient accoûtumé de se

ren-

rendre, qu'elles ne faisoient que leur inspirer le desir de se voir plus souvent & avec plus de liberté. Ils se communiquèrent leurs desirs, & Heloïse fut chargée du soin de chercher quelque invention pour les satisfaire.

L'esprit d'une femme, & d'une femme qui aime, & qui outre cela se trouve enfermée dans un Convent, ne manque jamais de moyens pour en sortir, & pour donner, malgré tous les obstacles, des preuves de sa passion. Heloïse aimoit, elle avoit de l'esprit, & un peu de cet air de grille, qui entreprend tout pour la liberté. Avec toutes ces qualitez elle ne tarda gueres de venir à bout de ses desseins. Cōme ces sortes de parties ne peuvent difficilement se faire par une seule personne, elle fit amitié avec une Religieuse, qui ne cherchoit qu'une compagne, pour faire ensemble une pareille promenade. Ce n'est pas que cette Religieuse n'en eût pû trouver dans ce Convent autant qu'il y avoit de jeunes Dames; mais elle connoissoit leur fidelité, leur prudence & leur amitié, & n'osoit s'y confier. Ces entreprises sont dangereuses quand elles sont découvertes: elles demandent de la hardiesse & du secret, & peu de filles en sont capables. Elle crût avoir trouvé dans Heloïse ce qu'elle cherchoit. Un jour après lui avoir fait cent caresses, elle lui fit le recit d'une intrigue qu'elle avoit avec un Gentilhomme qu'elle aimoit veritablement, & lui déclara qu'elle
seroit

feroit bien aise de le voir chez lui. Heloise
 lui rendit confiance pour confiance, lui
 parla de son amour pour Abailard, sans lui
 rien découvrir de leur mariage, & dit au
 qu'elle seroit tres-contente si elle pouvoit le
 voir en liberté. Elles commencerent à travail-
 ler à leur dessein, par une amitié qu'elles fi-
 rent naître entre Abailard & Baudouin, c'é-
 toit le nom du Gentilhomme. Elle fut d'abord
 forte, tant par l'estime qu'ils conçurent l'un
 pour l'autre, que par le raport qu'il y avoit
 dans leurs fortunes amoureuses. Baudouin
 avoit une belle maison auprès d'Argenteüil,
 qui sembloit avoir été bâtie exprés pour de
 semblables parties. Elle fut donc destinée à
 cet emploi, & ce fut-là que nos aventurieres
 se rendirent environ la minuit, après être
 sorties du Convent à l'aide d'une échelle de
 soye que leurs Amans leur tenoient. Le jour
 avant leur départ, elles disoient à leurs bon-
 nes amies qu'elles avoient beaucoup affaire
 ce jour-là, qu'elles n'auroient pas besoin
 d'être détournées, puisqu'elles avoient de
 l'occupation jusqu'à quatre heures du matin,
 leurs amies qui le croyoient, les laissoient en
 liberté, & cependant elles sortoient de leur
 chambre où elles laissoient de la lumiere, ce
 qui faisoit croire qu'elles y étoient, & qu'el-
 les travailloient veritablement toute la nuit.
 Pendant ce tems elles étoient chacune dans
 les bras de leur Amant occupées à goûter de
 grand

grandes douceurs : non de celles qu'on promet aux jeunes filles qu'elles trouveront dans un Monastere , mais de celles qu'elles ne trouvent jamais que quand elles en sortent.

On avoit déjà fait trois fois ce pelerinage fort heureusement , quand au quatriéme , Baudouin un peu dégoûté de sa Nonnain , commença à trouver plus de charmes dans celle d'Abailard , car il croyoit qu'Heloïse étoit effectivement Religieuse. Le Docteur ne lui avoit point dit que ce fût sa femme , il s'étoit contenté de lui dire qu'ils s'aimoient assez fortement. Le Gentilhomme crût qu'Abailard seroit aussi dégoûté de sa Maîtresse , que lui étoit de la sienne. Ce fut pourquoi un soir qu'ils étoient tous quatre ensemble , le tirant en particulier , il lui proposa de faire un échange , & lui dit que sans difficulté elles y consentiroient ; qu'après ce qu'elles avoient déjà fait , elles n'étoient plus en état de leur rien refuser ; & que ce changement ne pouvoit être que bien agréable pour chacun ; que c'étoit le véritable ragoût des plaisirs ; que ce procédé ne devoit point s'appeller infidélité auprès des voilées à qui tout homme est bon , & qu'il étoit plus sûr & plus avantageux même de leur proposer un changement en faveur l'un de l'autre , que si elles-mêmes changeoient sans leur en donner avis en faveur des gens qu'ils ne connoitroient point , ce
C. v. qu'elles

qu'elle ne manqueroient jamais de faire. Cette proposition fut tres-mal reçüe par le Docteur, qui n'osoit dire les raisons de sa répugnance. Il ne vouloit absolument point découvrir qu'Heloïse fût sa femme, & il voyoit encore bien plus d'obstacle à laisser baiser sa femme par un autre en sa presence, & presque de son consentement; il trouvoit quelque chose d'extraordinaire dans cette aventure, qu'un homme lui vint dire à lui-même qu'il aimoit sa femme, & qu'il vouloit la posséder sans qu'il le pût trouver mauvais, bien loin qu'il pût s'en fâcher; cela le jetta dans un grand chagrin. Baudouïn s'en aperçût; & croyant que la tristesse qui paroissoit dans ses yeux, ne procedoit que d'une tendresse de cœur & de certaine délicatesse d'amitié, il lui en fit la guerre comme d'une foiblesse indigne d'un grand courage. Il lui dit que de pareils sentimens n'avoient jamais été que le partage des petits esprits, bien loin d'avoir été du goût des honnêtes gens; qu'un homme du monde, d'esprit & de sçavoir devoit avoir d'autres pensées plus nobles & plus fermes; que ces passions violentes & jalouses n'étoient pardonnables qu'aux jeunes enfans qui commençoient seulement à aimer; qu'il ne falloit jamais être jaloux d'une fille, non pas même le plus souvent d'une femme. Ces paroles pleines de sentences & de décisions, & prononcées d'un ton d'autorité, trouverent

rent quelque place dans l'esprit d'Abailard; mais la pensée qui lui venoit là-dessus, qu'Heloïse étoit sa femme, gâtoit tout. Enfin il chercha un expedient qui pût l'empêcher d'être deshonoré & aussi de passer pour un fat dans l'esprit de Baudouïn. Il lui dit donc qu'il étoit entré dans son sens, qu'il goûtoit parfaitement toutes ses propositions; que néanmoins si dans leurs Maîtresses ils trouvoient de la répugnance à cet échange, il ne faudroit pas les pousser à bout ni en venir à la violence avec elles. Ah ! lui répondit Baudouïn, nous ne serons pas en ces peines, & je vous en réponds. Mais Abailard se seroit bien passé pour lors d'un pareil répondant. Les choses se disposoient à ce plaisant échange quand le Docteur se rencontra avec Heloise; & s'approchant d'elle, lui dit tout bas que son compagnon d'intrigue voudroit peut-être badiner avec elle, & même pousser la fleurette un peu plus avant; qu'il s'en doutoit, & qu'il la supplioit d'y prendre garde, & de se souvenir de ce qu'ils étoient l'un & l'autre: que le Mariage étoit le premier & le plus grand de tous les Sacremens, ou du moins le plus délicat: qu'elle tâchât de détourner Baudouïn de son dessein, par de belles raisons, ou par prières, ou par adresse, ou par fuite: sur tout qu'elle ne lui parlât point de son mariage. Les affaires se ménageoient de la sorte, quand Baudouïn s'approchant d'Heloïse, en fit reti-

rer Abailard malgré lui. D'abord il la caressa, & riant toujours avec elle, la mena insensiblement dans un petit cabinet, où il se mit en devoir d'exécuter le projet qu'il avoit fait : mais elle dit & fit tant de choses pour s'en défendre, du moins à ce qu'elle a voulu faire accroire depuis à son mari, que Baudouin la quitta mal satisfait de voir ses esperances perduës. Pendant tout ce tracas, le triste & jaloux Abailard avoit beaucoup souffert, & en avoit bien eu du sujet. Il entendoit parler Heloise, & ne sçavoit si c'étoit pour accorder ou pour refuser : elle soupiroit de tems en tems, & il ne sçavoit de quoi, ni pourquoi, si c'étoit de chagrin ou de plaisir : elle crioit si peu & si bas, qu'il en enrageoit, croyant qu'elle ne crioit ainsi que de peur d'être entendü, & par consequent d'être secourü. Toutes ces différentes pensées firent un si funeste effet sur son esprit, que son corps s'en ressentit : il devint froid & pâle, & fit appréhender pour sa santé, quand on le vit en ce pitoyable état. Il reprit pourtant ses forces dès qu'il vit sa chere Heloise de retour ; & après l'avoir long-tems questionnée, grondée & querellée il fit paix en mari, & chacun se retira chez soi. Le départ de Baudouin mit bientôt fin à ces agréables parties, de quoi le Docteur ne fut guere fâché, à cause que cette maniere de faire l'amour si cavalierement lui déplaisoit. Pour nos Amans, ils chercherent plusieurs

leurs autres moyens de se voir, dont beaucoup leur réussirent heureusement : mais hélas ! non pas tous, & le moment fatal à leurs plaisirs étoit arrivé, qui devoit les précipiter dans le plus grand de tous les malheurs. Voici comment.

Abailard étant une fois introduit dans le Monastere secretement, fut assez hardi pour oser passer deux jours dans la chambre d'Héloïse. Il n'y fut point reconnu, & tout seroit bien allé, si la sortie eût répondu à l'entrée & au séjour, mais une Religieuse qui avoit quelque dessein dans l'esprit, pareil à celui d'Héloïse, les aperçût, vit qu'une Sœur, à la faveur de la nuit faisoit sortir un homme par une porte de derriere ; comme cette Voilée étoit-là pour en faire entrer par la même porte une autre qui l'attendoit, de chagrin de voir sa partie rompue, de jalousie & de méchanceté elle fut avertir ses Sœurs de cet accident scandaleux. Cependant Abailard se dispoit à sortir sans lumiere ; comme on peut croire, & Héloïse se retiroit sans bruit. L'Amant qu'attendoit cette autre Nonnain se trouvant à la porte, dès qu'Abailard l'eût ouverte la poussa, & entra dans le Convent. Comme ce n'étoit pas un lieu à éclaircissements, le Docteur se contenta de sortir sans mot dire, & de se retiter pendant que celui qui étoit entré, cherchoit & apelloit doucement sa Nonnain, & entendant marcher doucement
Héloïse,

Heloïse , qui se retiroit dans sa chambre , croyoit que c'étoit sa Maîtresse, & la prioit de l'attendre; ce qu'elle ne fit point, au contraire elle redoubla le pas de peur d'être surprise. Sur cela fort à propos arriverent cinq ou six Reverendes pour s'éclaircir de ce que c'étoit, à la tête desquelles marchoit la Religieuse outrée ; qui leur exageroit la grandeur & l'énormité du crime , d'introduire un homme dans leur maison. Sa plainte fut trouvée juste, & son rapport veritable. En effet, elles aperçurent bien-tôt un homme , & criant toutes sur lui , l'investirent. Mais la Religieuse espionne fut bien étonnée , quand elle vit que cet homme étoit son Amant auquel elle avoit donné rendez-vous ce soir même. Cet homme ne fut pas moins surpris , de voir que sa Maîtresse conduisoit cette sainte Brigade qui venoit de le découvrir. Il fut d'abord reconnu par Alberic qui avoit été rival d'Abailard , & qui depuis quelque tems avoit une étroite familiarité avec la Religieuse zélée pour l'honneur de l'Ordre. Ils furent tellement confus & déconcertez l'un & l'autre , qu'il ne falut point d'autre preuve pour leur entière conviction. Toute la peine où étoient les autres Dames, étoit de sçavoir pourquoi cet homme avoit été découvert par celle qu'il aimoit , & pour qui aparemment l'aventure avoit été entreprise : mais elles ne demeurèrent gueres dans cette incertitude, & s'aperçurent

gurent bien-tôt que c'étoit l'effet de quelque méprise. Elles s'en éclaircirent pleinement en les interrogeant, & découvrirent par leur bouche la vérité de tout ce qui s'étoit passé. Malgré l'obscurité, Alberic avoit connu Abailard, il le dit à ces Religieuses, pour l'envelopper dans son malheur; elles furent dans la chambre d'Héloïse pour s'en assurer. On l'étonna d'abord en lui disant qu'Abailard avoit été surpris comme il sortoit: même pour tirer son cher époux de l'embaras fâcheux où cette affaire l'auroit pû jetter, elle leur raconta toute l'histoire de leur mariage. Toutes ces choses ne se passerent point sans faire un grand desordre dans cette Maison. On s'y assembla pour voir ce qu'on feroit d'Alberic; il fut résolu qu'on le mettroit dehors sans bruit, pour éviter le scandale qu'une pareille action auroit causée si elle avoit été scûe. Elles promirent même de tenir cette affaire fort secrète: mais il étoit impossible, trop de filles la sçavoient. Suger Abbé de saint Denys, en fut averti, il vint faire sa visite dans ce Convent, où non seulement il aprit ce qui venoit d'arriver, mais encore il découvrit tant d'intrigues amoureuses, tant de débauches, tant de prostitutions, qu'il résolut dès-lors d'anéantir entierement ce Monastere, dont les débordemens étoient si excessifs: ce qu'il executa bien peu d'années après, en chassant toutes les Religieuses qui étoient dans ce Convent.

Convent d'Argenteüil, & en le repeuplant de Moines de son Abbaye. Ce desordre fut bien-tôt sçû dans tous les environs du pais, avec toutes ses circonstances, par lesquelles on faisoit passer Abailard & Heloïse pour les Heros de cette fâcheuse aventure. Cela vint bien-tôt aux oreilles de Fulbert; & le vindicatif Alberic, qui sembloit n'être au monde que pour la ruine du Docteur, eut grand soin de le lui confirmer. Le furieux Chanoine voyant que l'honneur de sa fille n'étoit pas même à couvert dans une Maison qui étoit destinée au service de Dieu, résolut de se venger d'une terrible manière, qui le mettoit en état de n'avoir jamais rien à craindre d'Abailard. Il executa ce qu'il avoit résolu; & par l'entremise d'un valet du Docteur, qu'on suborna, & qui ouvrit la chambre de son Maître la nuit pendant qu'il dormoit; on le punit dans la partie qui avoit peché; & on le mit en état de ne pouvoir jamais devenir pere: Enfin on exerça sur lui cette horrible cruauté dont les siècles suivans ont tant parlé: & Fulbert par ce moyen trouva le secret de se venger à même tems, & par même coup d'Abailard & d'Heloise. Ce crime ne demeurera pas long-tems impuni, la Justice le fit prendre avec le valet d'Abailard qui l'avoit lâchement trahi, & l'un & l'autre furent condannez à souffrir la même peine qu'ils avoient fait souffrir, & outre cela à perdre
les

les yeux. Ce funeste accident fit un grand bruit dans le monde, & donna matiere de parler à bien des gens. Pour Abailard il étoit inconsolable de ce malheur : la honte le faisoit bien davantage que la perte qu'il avoit faite : & le genre du supplice beaucoup plus que le supplice même. Il crut qu'il n'oseroit jamais paroître dans le monde, & résolut dès ce moment de se bannir lui-même de la compagnie des hommes : ce qui l'obligea à passer le reste de ses jours en des retraites, éloigné de toutes sortes de personnes, & du commerce du monde, hors de celui de sa chere Heloïse, qui s'étoit aussi jettée en même tems dans un autre Cloître, & que la nouvelle de cet accident mit dans une affliction inconcevable, & dont il lui a été impossible de pouvoir jamais se consoler, ainsi qu'il paroît dans toutes les Lettres qu'elle écrivoit à son cher Abailard, qui font assez connoître combien elle étoit sensiblement touchée de son malheur. Elle ne pouvoit supporter cette sorte d'infortune : elle ne pouvoit comprendre les raisons de la Justice divine, qui avoit laissé leur amour impuni avant leur mariage, quoi qu'alors il fût criminel, & que les plaisirs qu'ils prenoient alors ensemble fussent autant de débauches & de pechez : & depuis que leur mariage leur rendoit leur passion honnête & permise : que leurs plaisirs étoient devenus chastes

chastes & innocens , Dieu ne les avoit pu souffrir, & avoit ainsi voulu punir leur mariage des peines qui ne sont dûës qu'à l'adultère. C'est-là le sujet de sa plainte & de son étonnement , dans la plûpart des Lettres qu'elle écrivoit à Abailard , & qui étant parvenues jusqu'à nous, nous font admirer chaque jour l'esprit & la tendresse de celle qui les a écrites. C'étoit dans ces Lettres que nos Amans s'écrivoient fort souvent depuis leur accident , qu'ils trouvoient la seule satisfaction dont ils étoient capables ; & que malgré tous les cruels caprices d'une fortune contraire , qui ne cessoit point de les persecuter , ils eurent le plaisir jusqu'à la fin de leur vie , de se persuader l'un à l'autre d'un amour & d'une fidelité qui ne mourut qu'avec eux.

F I N.

HISTOIRE

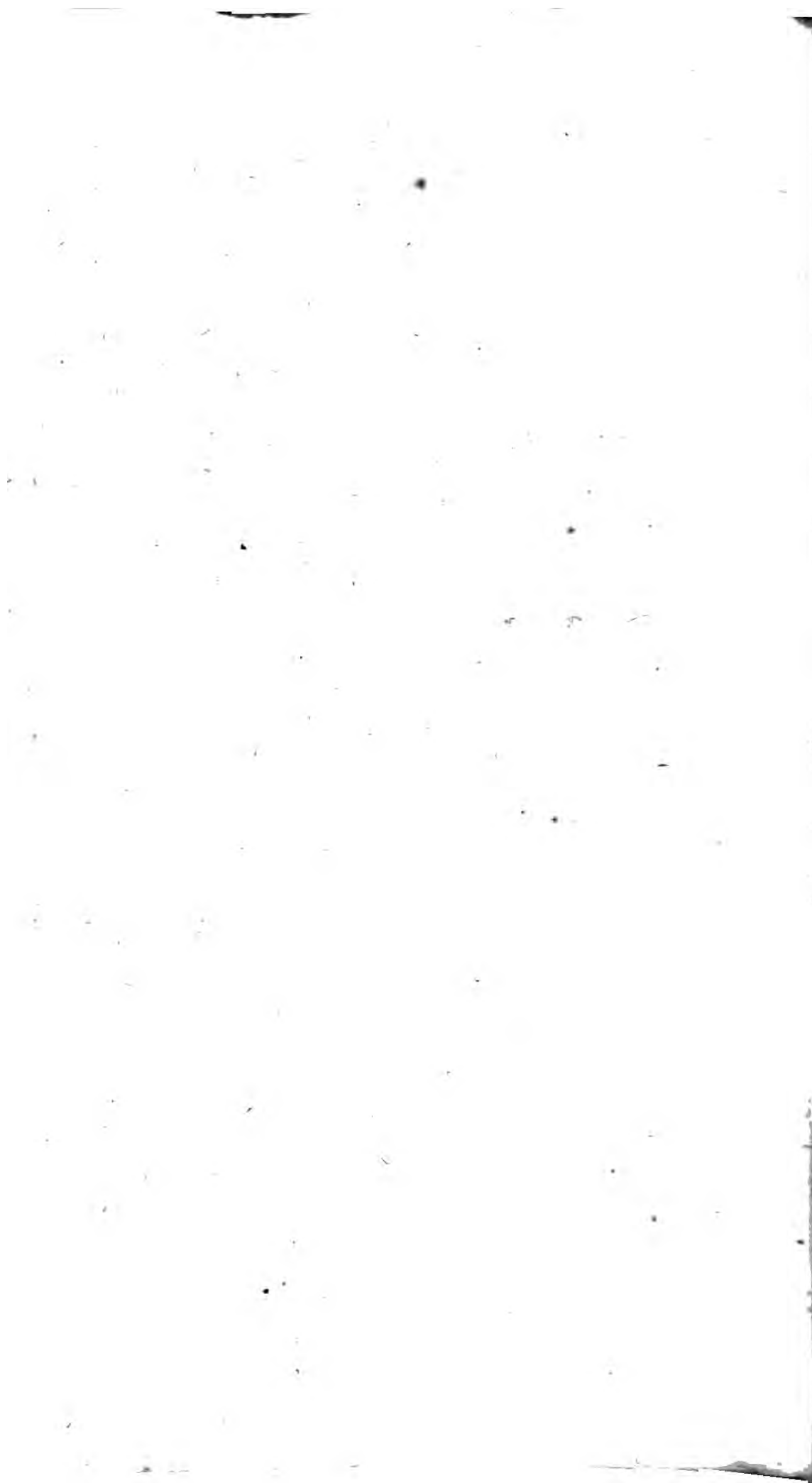
DES

INFORTUNES

D'ABAILARD

LETTRE

D'ABAILARD A PHELINTE.



LETTRE
D'ABAILARD

A

P H I L I N T E.

LA derniere fois que nous fûmes ensemble, Philinte, vous me fîtes un triste recit des malheurs que vous avez éprouvez, je vous plaignis, & comme un ami veritable, je pris part à vos douleurs: que ne vous dis-je point pour essuyer vos larmes? Je vous mis devant les yeux toutes les raisons que la Philosophie me pouvoit fournir, & que je croyois capables d'adoucir les blessures que la fortune vous avoit faites; tous ces soins ont été inutiles: j'apprends que vous avez toujours été occupée de vos chagrins, & que loin de vous soutenir, vôtre sagesse semble vous abandonner: mon amitié ingenieuse trouve un moyen de vous consoler, écoutez-moi un moment: voyez le long enchaînement de mes malheurs; vos maux, Philinte, ne vous paroîtront plus rien si vous les comparez avec ceux qu'a souffert le tendre & le malheureux Abailard; Songez à l'effort que je me fais, & tenez-moi conte de vous tracer ici
des

des choses qui ne peuvent se presenter à mon esprit, sans pénétrer en même-tems mon cœur d'une affliction mortelle. Je suis natif de Palais, c'est une petite Ville à l'entrée de la Bretagne : j'avois dans ma jeunesse le défaut qu'on attribüë à ma nation, c'est-à-dire, une extrême inconstance, une grande legere-té, je ne le cele pas ; aussi je vous dirai hardiment les bonnes qualitez qu'on remarquoit en moi, j'étois vif & propre à l'étude de tous les beaux Arts ; mon pere quoi que Gentilhomme, étoit assez habile, il aimoit passionnément la guerre ; mais il étoit passionnément contraire aux autres guerriers, il ne faisoit point gloire du titre d'ignorance, & au milieu du champ, il sçavoit accorder les Muses avec Bellonne ; il étoit le même dans son Château. Il prenoit autant de soin de former ses enfans dans l'étude des belles lettres, que dans les exercices de l'Art militaire ; j'étois son fils aîné, & par consequent celui qu'il cherissoit le plus, mon penchant me portoit à l'étude, & j'y faisois des progrès incroyables, charmé des loüanges qu'on me donnoit de toutes parts, je résolus de ne chercher de la réputation que par la science : je laissai à mes freres la pompe des triomphes & la gloire des combats. Je fis plus, je leur cedai mon droit d'aînesse, & mes biens de patrimoine, je sçavois que la seule necessité excite le devoir d'apprendre, & j'avois peur de ne pas

pas bien meriter le nom de sçavant , si je me distinguois des autres par un revenu considerable: de toutes les choses qu'on enseignoit dans les Classes de Philosophie, rien ne fut plus de mon goût que la dialectique; armé de ces raisonnemens, je me faisois un plaisir d'aller dans les disputes publiques entasser des trophées; & comme un nouvel Alexandre, je courois de Province en Province chercher des ennemis avec qui je mesurois mes forces.

Enfin le desir de me rendre formidable dans la dialectique, me conduisit jusqu'à Paris, qui étoit le centre des beaux esprits, & où la science que j'aimois, commençoit à naître: je me mis sous la conduite d'un Professeur nommé Champenu, il passoit pour le plus habile Philosophe de son siècle, parce qu'il étoit le moins ignorant. Je fus d'abord reçu de lui à bras ouverts; mais je n'eus pas long-tems le bonheur de lui plaire; j'entendois trop bien les matieres qu'il traitoit; je voulus refuter ses sentimens, & dans nos disputes, je lui portois souvent des coups que sa subtilité ne pouvoit parer. De quoi n'est point capable un maître qui se voit surpassé par son disciple? Il est quelquefois périlleux d'avoir trop de merite.

Ces superbes rochers qui menacent les Cieux,
Eprouvent les premiers la foudre:
Ces Chênes dont la cime est cachée à nos yeux,

Sont les premiers réduits en poudre,
Plus le mérite est grand, plus il a d'envieux.

L'envie s'éleva donc contre moi à mesure que ma réputation s'augmentoit. Mes ennemis vouloient interrompre mes progres, mais leur malice ne fit qu'enfler mon courage. Comme je voyois la force de mon sçavoir par la jalousie que je causois, je crûs qu'au lieu de me soumettre aux leçons de Champenu, j'étois en état d'en donner. Je briguai une place qui étoit vacante à Melun : mon Maître mit en usage toute sa politique pour détruire mes esperances, mais elle ne fut pas assez forte : & dans cette occasion je triomphai de son adresse, comme j'avois sur les bancs triomphé de sa doctrine. On venoit en foule m'entendre, & mes commencemens furent si heureux, que j'obscurcis entièrement la renommée de mon fameux Maître : enflé de mes heureuses conquêtes, je transportai mon Camp à Corbeil, afin de donner de plus rudes assauts à ceux qui me voudroient disputer la gloire de la Dialectique : à force de travailler, je fus agité d'une maladie dangereuse. Ne pouvant reprendre mes forces, les Medecins qui s'entendoient peut-être avec Champenu, m'ordonnerent de prendre mon air natal ; ainsi je m'exilai volontairement pendant quelques années. Je vous laisse à penser si j'étois regretté des honnêtes gens, j'avois déjà repris toute ma première vigueur
lors

lors qu'on m'annonça que mon plus grand ennemi avoit pris l'habit de Moine: vous vous imaginez que c'étoit pour faire penitence de m'avoir persecuté? Rien moins que cela, il avoit de l'ambition, & tâchoit de s'élever aux dignitez Ecclesiastiques; il fit ce que font les autres, & se couvrit du manteau d'une feinte austerité. C'est le plus facile & le plus court chemin de la richesse: ce qu'il esperoit arriva, il obtint un Evêché, cela ne le fit pas quitter Paris, ou le soin de ses écoles; il alloit à son Diocèse chercher les revenus, & passoit le reste du tems dans son Cloître à donner des leçons au peu d'Ecoliers qui l'écoûtoient: je vins encore aux mains avec lui, & je pourrois dire ce que disoit Ajax:

Desirez-vous d'apprendre

Le succès de tous nos combats;

Si nous ne pûmes pas la forcer à se rendre;

Du moins nous ne cedâmes pas.

En ce tems-là, mon pere Beranger, qui jusqu'à l'âge de soixante ans avoit vécu fort agréablement dans le monde, s'étoit enfermé dans un Cloître, où il sacrifioit à Dieu les restes languissans d'une vie, dont il ne devoit plus jouir: ma mere qui étoit encore jeune, prit la même résolution; elle se fit Religieuse, sans cependant renoncer aux plaisirs; ses amis étoient tous les soirs à la grille; le Monastere, quand on le veut, a bien des charmes & des douceurs: cela procura du bien à

D

Cham-

Champenu. Je me trouvai à la prise d'habic de ma mere; à mon retour je voulus penetrer dans les secrets de la Theologie, je cherchois par tout un guide; j'eus recours à un vieillard nommé Anselme, l'Oracle de son tems; mais si vous voulez que je vous dise ce que j'en pensois, il étoit plus venerable par l'antiquité, & les rides de son front, que par son esprit & sa science. Si vous l'alliez consulter sur quelque difficulté, vous en reveniez plus incertain qu'auparavant, ceux qui se contentoient de le regarder, l'admiroient; mais ceux qui le questionnoient, ne pouvoient supporter ses réponses. Il avoit une grande facilité de parler, il disoit beaucoup, & ne disoit rien. C'étoit un feu qui loind'éclaircir remplissoit tout de fumée; c'étoit un arbre qui avoit des branches & des feüilles en abondance, & qui ne donnoit aucun fruit; je vins à lui avec le desir d'apprendre, mais je connus que c'étoit le figuier dont parle l'Evangile, ou le vieux chêne à qui Lucain compare Pompée; je ne restai pas long - tems à son ombre, je pris pour Pilote les Saints Peres, & je m'exposai hardiment sur la mer orageuse de l'Ecriture Sainte; j'y devins si habile, que les autres me choisirent pour les conduire: le nombre de mes disciples étoit innombrable, & les récompenses que j'en recevois égaloient la gloire que je m'étois acquise, je me voyois dans le port, les orages étoient évanouïs, tous les traits

traits de mes ennemis étoient émouffez & sans force ; heureux si j'avois sçû profiter de ma tranquillité, mais lorsque l'esprit est content, qu'il est difficile de défendre son cœur du funeste poison de l'amour ! C'est ici Philinte, que vous allez voir mes foiblesses, c'est en vain qu'on veut l'éviter : je crois que tous les hommes doivent payer le tribut de l'amour. J'étois Philosophe, mais ce tyran des âmes triompha de toute ma sagesse ; les flèches furent plus fortes que tous mes raisonnemens, il ne tarda gueres à me faire suivre le penchant qu'il voulut : le Ciel au milieu des délices dont je m'enyvrois, m'accabla de sa colere ; je fus un exemple de sa vengeance, une victime d'autant plus malheureuse, qu'en m'ôtant tous les moyens de me satisfaire, il me laissa en proye à tous mes desirs criminels : je veux, mon cher, vous faire un récit fidele de ma passion, vous jugerez si j'ai mérité un si rude châtiment.

J'ay toujourns haï ces coquettes qu'on ne peut servir sans honte ; j'étois ambitieux dans le choix que mon cœur faisoit ; je voulois trouver toujourns des obstacles à surmonter, afin de vaincre avec plus de gloire.

Il y avoit dans Paris une jeune personne... Ah ! Philinte, l'amour avoit pris plaisir à la former, pour montrer qu'il peut quand il lui plaît, faire un ouvrage achevé ; son nom étoit Heloise, elle passoit pour la nièce d'un Cha-

noine nommé Fulbert, qui la cherissoit comme sa propre fille; le visage & l'esprit de cette belle auroit charmé le cœur le plus insensible & le plus barbare; son éducation étoit d'autant plus admirable qu'elle étoit peu connue. Heloïse possédoit la science des plus beaux Arts : vous devez vous imaginer que cela ne servit pas peu à me toucher; je la vis, je l'aimai, je formai le dessein de lui plaire; le desir de la gloire s'étouffoit insensiblement dans mon cœur; je faisois tout ceder à cette nouvelle passion; je ne songeois qu'à Heloïse : tout retraçoit à mes yeux son image; j'étois rêveur, inquiet, ce qui causoit ma peine : mon amour étoit trop fort pour en rester là; j'ai toujours eu de la présomption; je me flatois déjà de la plus douce espérance; ma réputation étoit par tout répandue : une fille sçavante pouvoit-elle refuser à un homme qui avoit confondu tous les sçavans de son siècle; J'étois jeune, pouvoit-elle se montrer insensible à des vœux que mon cœur n'avoit encore formez que pour elle ? Enfin, j'étois d'une taille assez avantageuse; & à voir mes habillemens, Philinte, on ne m'auroit jamais reconnu pour Docteur : l'habit, comme vous sçavez, n'est pas un des moindres moyens pour plaire aux femmes : je tournois agréablement un billet amoureux, & j'esperois que si jamais elle me permettoit de l'entretenir absente, elle

elle sentiroit avec joye ce qui se passoit dans mon cœur ; rempli de ces idées , je ne cherchai plus que les moyens de lui parler ; aux Amans tout est facile. Par l'entremise de mes amis, je m'insinuai dans l'esprit de Fulbert ; le croirez-vous , Philinte , & devois-je m'y attendre ? Il m'accorda sa table , & un appartement dans sa maison, je lui donnois une sôme considerable ; les gens de ce caractere ne font rien qu'à ce prix ; mais que n'aurois-je point donné ? Ah ! mon cher , vous connoissez l'amour, imaginez-vous quel charme c'est pour un Amant bien enflâmé, de voir sans contrainte ce qu'il aime , je n'aurois pas changé mon bonheur avec celui du plus grand Roy de la terre ; je voyois Heloise , je lui parlois, je lui montrois dans toutes mes actions , & dans mes regards inquiets le trouble de mon ame ; elle de son côté ne me donnoit aucun lieu de me desesperer. Fulbert me pria de lui donner les premieres teintures de la Philosophie, quel autre soin pouvoit m'être plus cher ? Je me trouvois souvent avec elle sans témoin ; cependant il ne fut jamais un homme plus timide que moi à déclarer son amour : un soir que nous étions seuls, charmante Heloise , lui dis-je en rougissant, si vous vous connoissez, vous ne serez pas surprise de la passion que vous m'avez inspiré ; quoi qu'elle ne soit pas commune, je n'ai que ces termes ordinaires pour vous l'exprimer ; je vous aime adora-

ble. Heloïse, j'ai crû jusqu'à présent que la Philosophie nous rendoit maîtres de toutes les passions ; que c'étoit un azile d'où l'on voyoit en sûreté les naufrages & les agitations des foibles mortels : vous avez confondu toute ma fermeté ; j'ai méprisé les richesses ; la pompe des grandeurs ne m'a jamais ébloüi, la seule beauté m'a charmé : heureux, si celle que j'adore écoute l'aveu que l'amour m'arrache ! mais il faut que vous vous offensiez non, non, répondit Héloïse, qui jusqu'alors m'avoit paru interdite, on ne peut vous connoître & s'offenser de cette déclaration ; mais plût au Ciel, pour mon repos, que vous ne m'eussiez jamais découvert vôtre amour, ou qu'il me fût permis de ne point douter de tout ce que vous me dites. Ah ! divine Heloïse, m'écriant en me jettant à ses genoux, je jure par vous-même . . . J'allois la convaincre de ma passion, j'entends du bruit, c'étoit Fulbert ; il falut me contraindre, & changer d'entretien ; je trouvai d'autres occasions de m'expliquer avec Heloïse, & il ne fut pas difficile de la guérir des soupçons que la légèreté des hommes lui donnoit, & souhaitoit trop que je fusse fidele pour ne la pas croire. Nous voila donc tous les deux dans une heureuse intelligence ; comme la même maison nous unissoit, le même amour sût nous unir ; que de doux momens nous passions ensemble ! nous ne perdions aucunes occasions de nous donner

donner des marques d'une mutuelle tendresse; nous étions ingénieux à les faire naître, mieux que Pirame & Thisbé; nous avions trouvé les défauts des murailles qui nous séparaient: dans le silence de la nuit, tandis que Fulbert & ses Domestiques s'abandonnoient au sommeil, nous profitions d'un tems propre aux larcins de l'amour; non contents de donner comme des Amans infortunez des baisers insipides à une jalousie, nous ménageions tous les momens d'une entrevûe charmante, nous nous trouvions dans un lieu où la fureur des lions n'étoit point à redouter: que l'étude de la Philosophie nous servoit d'un prétexte specieux: hélas! loin de m'y appliquer, j'en perdois tout le goût, je n'allois à mes exercices qu'avec peine; quand il faloit perdre de vûe ma charmante Maîtresse, j'étois dans une mélancolie qui me trahissoit: l'amour est un de ces maux qu'on ne peut cacher, un mot, un regard indiscret, le silence même le découvre: mes disciples s'en aperçurent les premiers, ils ne me voyoient plus cette vivacité d'esprit à qui rien n'étoit difficile; je n'étois plus en état d'inventer que des vers tendres qui entretenoient ma passion, je quittois Aristote & ses axiômes pour mettre en usage les préceptes de l'ingénieux Ovide, je ne passois point de soir sans produire quelques chansons galantes, l'amour étoit Apollon qui me les dictoit. Ces chansons, ces

vers me faisoient souvent admirer ; on les chante dans les païs les plus éloignez : ceux qui brûlent des mêmes ardeurs dont je brûlois alors, font gloire de les sçavoir ; combien d'Amans par ce secours ont mérités des faveurs qui ne leur auroient été jamais accordées : tout cela fit tant d'éclat, qu'on ne parloit plus que des amours d'Heloïse & d'Abailard , le bruit commun vint aux oreilles de Fulbert, il eut de la peine à croire ce qu'on lui raportoit ; il aimoit sa nièce , il étoit prévenu en ma faveur ; mais enfin nous ayant examiné de plus près , il cessa d'être incrédule , il fut témoin d'un de nos plus doux entretiens ; je fus surpris auprès d'Heloïse, la curiosité cause souvent bien du mal ; le couroux de Fulbert parut modeste , ce qui me fit craindre dans la suite une vengeance plus cruelle : Je ne peux vous exprimer quel fut mon dépit & ma douleur , quand je me vis contraint de quitter la maison du Chanoine, & de me séparer d'Heloïse : hélas ! cet éloignement ne servoit qu'à mieux unir nos volontez , les obstacles irritoient nos desirs, & l'extrémité où nous nous étions réduits nous mettoit en état de tout entreprendre sans crainte ; nos intrigues me causoient peu de honte, la cause m'en paroïsoit trop belle : souvenez-vous de ce que dirent les jeunes divinitez, lorsque l'imprudent Vulcain surprit dans ses filets le Dieu de la guerre avec la mere des amours ; avouez la même

même chose à mon sujet. Fulbert me surprind avec Heloïse; tout homme de bon goût voudroit recevoir à ce prix un affront; je cherchai le jour un azile proche la maison chérie; je ne renonçois pas à ma proye; je demurai quelque tems sans paroître en public: Ah! que ces momens m'étoient longs; lors qu'on est déchû d'un état heureux, qu'on souffre impatiemment son infortune: ne pouvant plus vivre sans voir Heloïse, je tâchai d'attirer dans mes interêts sa suivante, elle se nommoit Agathon; c'étoit une brune, d'une taille fine, & au dessus de la médiocre; tous ses traits étoient reguliers, ses yeux vifs: enfin cette fille pouvoit plaire à tout homme qui n'eût point été prévenu d'une autre passion; je la rencontrai seule, & la priai d'avoir pitié d'un Amant malheureux; elle me dit qu'elle entreprendroit tout pour moy, mais qu'il étoit une récompense. A ces mots, je déliai ma bourse, & fis briller à ses yeux ce précieux métal qui endort les sentinelles, qui se fait un chemin au travers des rochers, & aprivoise les belles les plus farouches: vous vous trompez, dit-elle, en souriant & en secouant la tête, vous ne me connoissez pas, si l'argent me t'étoit, un riche Abbé fait toutes les nuits ses stations, & chante sous mes fenêtres; il veut m'envoyer à son Abbaye, qui est à ce qu'il dit le plus beau país qui se soit jamais vû dans le monde. Un Partisan m'offre

une somme considerable , il m'assure que je n'ai rien à craindre; que si nôtre amour a des suites, il me mariera avec son valet de chambre à qui il donnera des emplois considerables : je ne vous parlerai pas d'un jeune Officier, il fait souvent la ronde dans nôtre rue, il m'assiege en toutes les manieres , il faut bien qu'il m'aime, qui l'obligeroit à me chercher, je n'ay pas comme nos femmes de qualité, des pierreries & des bijoux à lui donner?

Cependant son amour, son plumet, sa dorure , n'ont fait aucune brèche à mon cœur; je ne suis pas prête de long-tems à capituler, je suis trop fidele à mon premier vainqueur : alors elle me regarda fixement, je lui répondis que je n'entendois rien à ses discours; en verité, continua-t-elle, pour un Philosophe & un galant homme , vous avez l'intelle&t bien obscur ; je vous aime, dis-je, Abailard ! Je sçai bien que vous adorez Heloise, je ne vous blâme pas; je veux même vous servir auprès d'elle : mais enfin j'ai le cœur tendre aussi bien que ma Maîtresse , vous pouvez sans effort répondre à ma passion , n'allez-vous pas faire un scrupule qui n'est pas en usage; un homme prudent doit aimer en plusieurs lieux à la fois , si une belle change, il n'est jamais sans condition; vous ne sçauriez croire, Philinte, quelle fut la surprise où ces mots me jetterent: j'aimois uniquement Heloise, sans examiner si les raisons d'Agathon étoient

étoient bonnes ou mauvaises ; je la quittai après avoir fait quelques pas, je regardai derrière moi, je la vis qui se mordoit les doigts, ce qui me fit craindre quelque chose de funeste. Elle courut conter à Fulbert la proposition que je lui avoit faite, je croi qu'elle passa sous silence l'affront reçu : le Chanoine ne s'en seroit pas accommodé ; car j'ai appris depuis qu'il n'étoit pas indifférent pour cette fille. Je ne conseillerois pas à un Amant de m'imiter en ceci ; une femme rebutée est un animal bien à craindre. Agathon passoit les jours & les nuits à sa fenêtre pour m'éloigner du logis de sa Maîtresse. L'Abbé eût tout le tems de lui sourire & de lui chanter son amour, le Partisan de lui montrer son bel équipage, & le Cavalier de lui estocader des œillades. Pour moi je ne sçavois de quel côté me tourner, je m'adressai au maître à chanter d'Héloïse. Le métal qui n'avoit point eu de charmes pour la suivante, l'ébloüit : il étoit le premier homme du monde, quand il s'agissoit de glisser adroitement une lettre au lieu d'une partie, un billet de ma part fut rendu : Héloïse, selon ce que je lui mandois, se trouva au bout d'un jardin dont je franchis la muraille avec le secours d'une échelle de corde ; je ne vous cache rien, Philinte, de mes faiblesses : quel triomphe pour Champenu & Anselme, s'ils avoient vû ce Philosophe que l'on vantoit si fort dans cet état déplorable ! Je

vis ce que j'aimois; je ne vous tracerai pas ici nos transports, ils ne furent pas longs; la première nouvelle qu'Héloïse m'avoit apriſe, m'ocupoit de mille ſoins, il falloit chercher une Ile de Delos pour ſe délivrer d'un fardeau dont cette belle commençoit à reſſentir le poids : ſans tenir long-tems chapitre, je la fis à l'inſtant même ſortir de la maifon du Chanoine, & à la pointe du jour elle partit pour la Bretagne, où elle donna au monde un petit Apollon dont ma ſœur prit le ſoin.

L'enlèvement d'Héloïſe me vengea de Fulbert. Son chagrin fut grand, & il ne ſ'en falut gueres qu'il ne perdit en cette rencontre le peu d'eſprit que le Ciel lui avoit donné; ſes ſanglots, ſes plaintes firent dire aux critiques de cette Ville, qu'il étoit quelque choſe de plus qu'Oncle d'Héloïſe: enfin j'eus pitié de ſa peine, je regardois comme une trahiſon le vol que mon amour lui avoit fait; je cherchai à l'apaiſer par l'amour ſincere de tout ce qui ſ'étoit paſſé, & par des promeſſes d'épouſer en ſecret Héloïſe, il me donna ſon conſentement, & confirma ſon raccommo- dement par des proteſtations & des baiſers; mais qu'on doit peu conter ſur les paroles d'un faux dévot: il méditoit une cruelle vengeance comme vous le verrez enſuite.

Je fis un voyage en Bretagne pour ramener celle que je regardois déjà comme mon épouſe, mais je trouvai Héloïſe d'un ſentiment
bien

bien contraire au mien : Elle me dit tout ce qu'on peut s'imaginer pour me détourner du mariage ; que c'étoit un lien fatal à un Philosophe , que les cris des enfans , & les soins d'une famille ne s'accordoient pas avec la tranquillité & l'application que demandoit l'étude de la sagesse. Elle me raporta ce qu'avoit écrit sur ce sujet Theophraste, Cicéron, & sur tout l'infortuné Socrate , qui sortoit joyeux de la vie , parce qu'il y laissoit Xantipe. Ne m'est-il pas plus doux , ajoûtoit-elle , de me voir vôtre amante que vôtre épouse ? L'amour n'aura-t'il pas plus de force pour conserver nos cœurs dans l'intelligence , que les nœuds de l'Hymen ? Les plaisirs que nous goûterons rarement & avec peine, nous paroîtront toujours charmans, au lieu que les choses permises sont insipides. Toutes ces raisons ne pouvant m'évouvoir , Heloise permit à ma sœur de me donner d'autres alarmes. Lucile, c'est ainsi qu'elle se nomme, m'ayant tiré en particulier, à quoi songez-vous me dit-elle, à quoi songez-vous ? Est-il possible qu'Abailard ait formé le dessein d'épouser Heloise ? Elle semble , l'avoüerai-je , mériter un attachement éternel , la beauté , la jeunesse , la science , tout se rencontre en elle ; vous en êtes adoré si vous voulez : mais à quoi bon vous flater , cette beauté n'est qu'une fleur que la première maladie flétrira bien-tôt ; lorsque ses traits qui vous ont épris seront effaçez , vous vous repentirez ,

repentirez, mais trop tard, de vous être engagé dans des chaînes que la mort seule rompra. Je veux vous voir réduit, comme les autres maris, au seul plaisir de veuvage : pensez-vous que la science vous doive rendre Heloise plus aimable ? Je le sçai, elle n'est pas de ces précieuses qui vous accablent sans cesse d'un langage affecté, qui se mêlent de juger des livres, & qui mettent les Auteurs en balance. Lors qu'elles sont dans leur fureur de parler, époux, amis, valets, tout est en fuite ; vous diriez que mille timbales & mille trompettes font un bruit confus : Heloise n'a pas ce défaut, cependant il est toujours fâcheux de n'oser en présence d'une épouse, se servir de ce terme impropre. On souffre avec plaisir d'une Amante, vous êtes sûr du cœur d'Heloïse, dites-vous ; je le croi, vous en avez reçu des preuves éclatantes ; mais ne croyez-vous pas que l'Hymen soit le tombeau de son amour ? Le nom d'époux & de maître est odieux ; Heloise sera ce Phenix qu'on ne sçauroit trouver : se distinguera-t-elle des autres femmes ? allez, allez, le front d'un Philosophe est moins en sûreté que celui des autres hommes. Ma sœur s'animoit, & m'alloit donner mille raisons de cette nature ; je l'interrompis brusquement, & me contentai de lui dire qu'elle ne connoissoit point Heloise : peu de jours après nous partîmes ensemble.

ensemble de Bretagne, & étant arrivez à Paris, j'achevai ce que j'avois projeté. Je voulois que mon mariage fût caché, c'est pourquoi Heloise se retira chez les Religieuses d'Argenteüil.

Je croyois la colere de Fulbert desarmée; je vivois tranquille: mais hélas! Hymen nous fut un foible azile contre sa fureur: aprenez, Philinte, jusqu'où va le desir de sa vengeance, il corrompt mes domestiques, un assassin qu'il envoye dans ma chambre pendant la nuit, le rasoir à la main, me trouve enseveli dans le sommeil: je fus acablé du plus rude & de plus honteux traitement que la malice d'un ennemi puisse inventer; enfin sans cesser de vivre, je cesse d'être homme, je perds ce qui avoit causé la honte de Fulbert. Je me vois hors d'état de contenter un amour qui me fait encore sentir ses desirs; une action si cruelle ne demeurera pas impunie: l'assassin souffrit la même peine, foible consolation dans mon malheur; la honte, je l'avouërai franchement, plutôt qu'une vocation sincere, m'inspira le desir de me cacher aux yeux de tous les hommes. Je ne pouvois cependant me séparer d'Heloise, la jalousie s'empara de mon ame, je voulus en la rendant malheureuse, l'arracher à tous mes rivaux avant que de m'enfermer; je lui fis prendre l'habit, & se lier dans le Monastere d'Argenteüil, par des

vœux

vœux qui rompoient tous les attachemens qu'elle pouvoit avoir au monde. Quelque personne voulut , je m'en souviens , s'oposer par pitié à ce cruel sacrifice ; elle se servit pour répondre , de ces plaintes de Cornélie après la mort du grand Pompée.

O mon illustre époux ,
 Sur qui l'injuste Ciel fait tomber son courroux ,
 A quel affreux malheur ton épouse s'expose ,
 Tu te vois accabler , j'en suis seule la cause !
 Fâloit-il que l'Hymen nous unit de ses nœuds ,
 S'il devoit à jamais le rendre malheureux ?
 Mais je veux te venger du destin qui t'opprime :
 Vois ce que j'entreprends , reçois moi pour vic-
 time.

En prononçant ces plaintes , elle marcha vers l'Autel , & reçût le voile avec une constance que je n'osois attendre d'une fille qui avoit fait une douce habitude des plaisirs qu'elle pouvoit encore goûter dans le monde. Je rougis de ma foiblesse , & sans balancer un moment , je m'ensevelis dans un Cloître , & je pris une forte résolution de triompher d'un amour inutile , je songeai que Dieu avoit apesanti sa main sur moi ; pour me sauver des naufrages qui m'alloient engloûtir ; afin de fuir l'oïveté , qui étoit le funeste aliment des feux criminels qui m'avoient brûlé dans le monde, je travaillai dans
 ma

ma retraite à mettre à profit les talens dont j'avois abusé; je donnois aux Novices des préceptes de Theologie conformes aux Saints Peres & aux Conciles.

Cependant les ennemis que ma vaine gloire avoit armez, sur tout Alberic & Lotulfe, qui après la mort de Champenu & d'Anselme prétendoient regner seuls, se souleverent contre moi; on m'imputa de faux crimes, je me vis malgré toutes mes raisons condamné dans un Concile, mes livres cruellement jettez au feu. Non, Philinte, les maux que Fulbert m'avoit fait souffrir, n'avoient rien en comparaison de ces derniers.

L'affront que je venois de recevoir, & les débauches des Moines avec qui je vivois, m'obligerent de m'exiler & de me retirer proche Nogent. J'y vivois dans un desert, où je me flatois d'éviter la gloire, & de me dérober aux traits empoisonnez de l'envie; mes esperances furent trompées, le desir d'apprendre y conduisoit les flots d'Auditeurs, j'en voyois qui méprisoient des villes, leurs maisons, & venoient habiter des cabanes, qui quittoient des mets délicieux pour vivre de légumes, & coucher sur des lits de gazon; on les eût pris pour les disciples d'Elisée: je leur donnois des leçons épurées de tout ce qu'on avoit condamné; heureux si nôtre solitude avoit été inaccessible à l'envie des recompenses que je recevois! J'avois
bâti.

bâti une Maison & une Chapelle sous le nom de Paraclét : mes persecuteurs se réveillèrent, il me falut abandonner ma retraite, ce que je fis sans peine : l'Evêque de Troyes me permit d'établir un Monastere de filles, dont je confiai le soin à machere Heloise : après l'avoir mise dans ce port, je partis, le croyez-vous, Philinte, je partis sans la voir; je ne fus pas long-tems errant & sans demeure. Le Duc de Bretagne informé de mes infortunes, me donna l'Abbaye de saint Gildas où je suis, & où je souffre de jour en jour de nouvelles persecutions.

J'habite un pais barbare, dont la langue m'est inconnüe; je n'ai de commerce qu'avec des peuples feroces : mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée; mes Moines ne sont connus que par leur débauche; ils n'ont d'autre regle que celle de n'en avoir point. Je voudrois, Philinte, que vous vissiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une Abbaye; les portes ne sont ornées que de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de hiboux : les cellules sont tapissées de napes de cerfs, les Moines n'ont d'autre signal pour se réveiller, que le bruit des cors & des chiens : enfin ils passent les jours à la chasse, & plutôt à Dieu que leurs plaisirs y fussent bornez. Je tâche en vain de les rapeller à leur devoir, ils se sont tous liguez contre moi; J'éprouve
chaque

chaque jour de nouveaux périls : je croi à tous momens voir sur ma tête un glaive suspendu ; quelquefois mes Moines m'environnent & m'accablent d'injures ; quelquefois je me vois seul abandonné à tous mes chagrins. Je tâche de meriter par mes souffrances , & de satisfaire à un Dieu irrité contre moi ; souvent je regrette le Paraclet que j'ai quittai , je souhaite le revoir. Ah ! Philinte , l'amour d'Heloïse ne me séduit-il pas ? Je n'en ai pas encore triomphé au milieu de ma solitude , je pousse des soupirs , je verse des larmes , le nom d'Heloïse m'échape ; je prens plaisir à le prononcer , je me plains de la rigueur du Ciel : non , ne nous abusons point , je n'ai pû encore profiter de la grace , je suis par tout malheureux : c'est que je n'ai pas encore arraché de mon cœur les profondes racines que le vice y a jettées : si ma conversion étoit sincere , parlerois-je avec tant de plaisir & de liberté de mes foiblesses ? ne me consolerois-je pas plus aisément dans mes malheurs ? ne profiterois-je pas de cette consolation que Dieu même nous donne ? s'ils m'ont persecuté , ils vous persecuteront ; si le monde vous haït , sçachez qu'il m'a haï ; allons , Philinte , faisons des efforts sur nous-mêmes ; profitons de nos malheurs , meritons , ou du moins effaçons nos offenses ; recevons sans murmure ce qui nous vient de la main de Dieu ,

92 *Les infortunes d'Abailard.*

Dieu, & ne préferons pas nôtre volonté
à la sienne : Adieu. Je vous donne *ici*
des leçons, heureux si je les pouvois mettre
en usage.

F I N.

I. LETTRE
D'HELOÏSE

A

ABAILLARD.



AU LECTEUR.

Pour bien entendre cette Lettre, il faut sçavoir qui étoit Abailard, & qu'étoit Heloise, & en quel commerce ils étoient l'un avec l'autre.

Abailard vivoit l'an 1170. sous le regne de Loüis le Jeune. Cet homme fut fameux par son esprit & par sa galanterie. On le dit Inventeur de la Philosophie Scolastique, qui est un fort difficile amusement : & d'autres lui attribuent le Roman de la Rose, qui est une description fort agréable de l'Amour. Ce Roman, qu'on lit encore, & cette Philosophie qu'on professe aujourd'hui, pourroient nous en donner un assez belle idée. Si une netteté d'esprit surprenante, une grandeur d'ame que rien ne pouvoit abattre, une capacité qui s'étendoit à tout, de la delicateffe dans les passions, de la fermeté dans les malheurs : Si enfin toutes ces choses, qui font la meilleure partie des grands hommes, ne faisoient le portrait d'Abailard.

Heloise étoit une fille de bonne maison, âgée de dix-huit ans, vive, d'un esprit solide, brillant & enjoué, & d'une beauté à
toucher

toucher les plus insensibles. Ses parens qui étoient riches, voulurent soutenir des avantages si considérables par une éducation extraordinaire, & comme Abailard étoit en ce tems-là en réputation d'être le plus habile homme de l'Europe, on le pria de lui vouloir donner ses soins. Il y consentit, & si-tôt qu'il la vit, il en devint amoureux. Il auroit été difficile de s'en défendre, suivant le portrait qu'il en fait lui-même sous le nom de la Beauté dans le Roman de la Rose. L'Amour est aisé à persuader à une fille, sur tout à l'âge de dix-huit ans. Le Maître en parla si bien à son Eco-liere, qu'il n'eut pas de peine à lui inspirer sa passion. Un Philosophe amoureux n'est pas plus sage qu'un autre, & quelque envie qu'il ait de ne se point commettre, pour conserver sa réputation, tôt ou tard il fait une faute que tout le monde blâme, & que tous les hommes feroient comme lui.

Fulbert, Chanoine de l'Eglise de Paris, Oncle d'Héloïse, dont l'étroite amitié avec Abailard n'avoit pas peu contribué à réduire ce sçavant homme à enseigner sa Nièce, scût des premiers que l'esprit de cet habile Maître n'occupoit plus toutes leurs conférences, & qu'on y parloit si naturellement de tendresse, que cette Philosophie auroit bien-tôt des suites.

Outré d'un malheur qu'il avoit innocem-
ment

ment suscité à sa famille , il résolut de s'en venger avec éclat. Pour prévenir ses menaces , Abailard épousa Heloise clandestinement , & promet de l'épouser publiquement quand sa famille y consentira. Ces précautions , ni ces promesses n'adoucirent point la vengeance de l'Oncle. Il corrompe un domestique d'Abailard pour laisser entrer dans la chambre de son Maître un assassin , qui , le rasoir à la main , s'approchant de son lit , sépara tout d'un coup l'homme du Galant. Cette action étoit trop tragique pour demeurer impunie. Par Arrest l'Oncle en perdit ses biens , & l'Assassin fut condamné à perdre les yeux , & à souffrir sur luy par les mains du Bourreau , ce qu'il avoit usé sur un autre. Après un tel malheur , nôtre Philosophe pour prendre des mesures conformes au pitoyable état où il se trouvoit , se retire parmi des Moines , & fait entrer Heloise dans un Convent. Soit par jalousie ou par amour , il l'engagea de faire profession avant qu'il se fût déterminé luy-même de faire des vœux. Cependant pour soutenir sa réputation , il expliquoit les Actes des Apôtres aux Moines de l'Abbaye de saint Denis où il s'étoit enfermé ; & par accident ou par caprice , il luy échapa de soutenir que saint Denis l'Areopagite n'étoit point venu en France. Alors , par un sentiment contraire

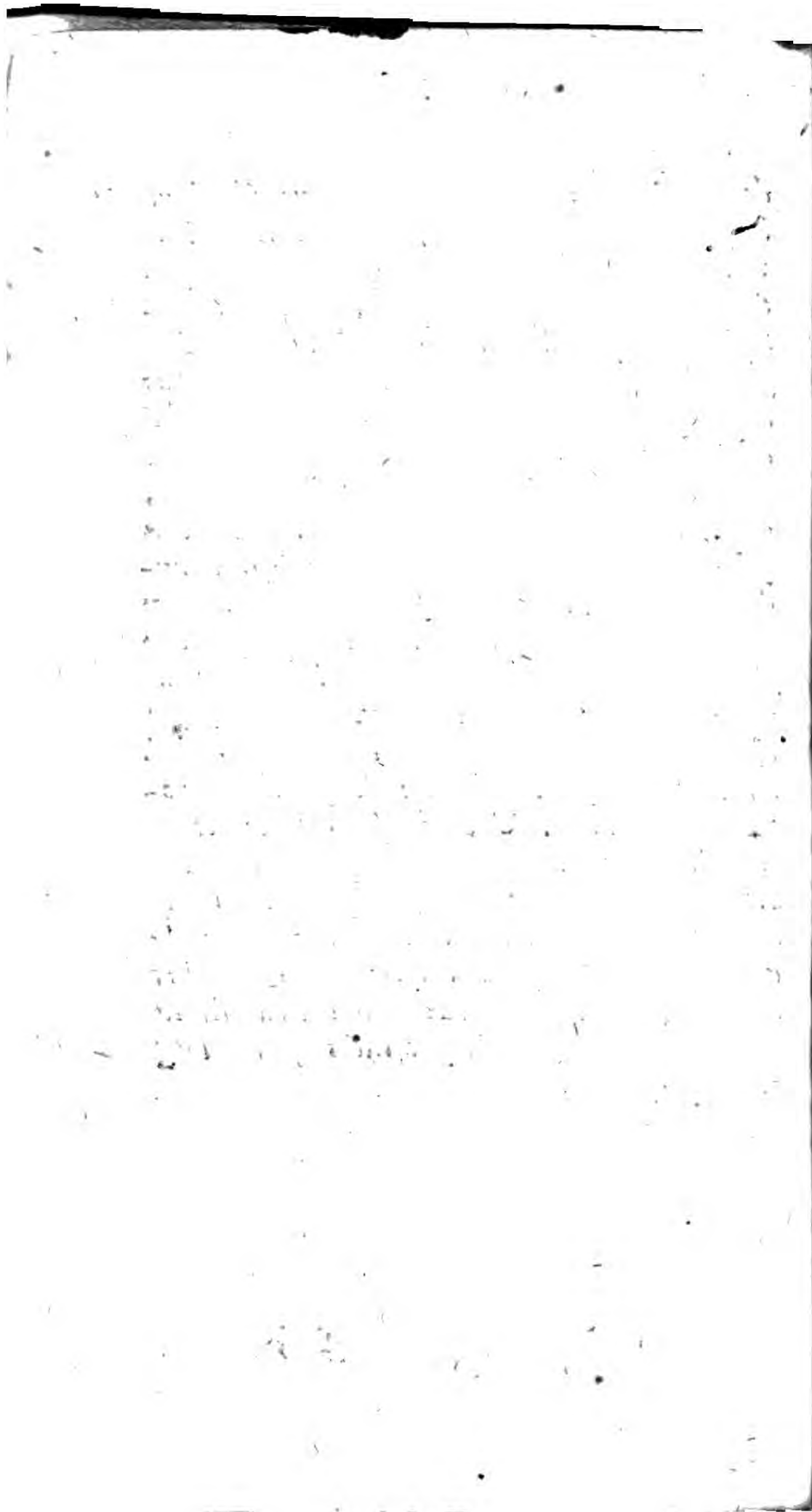
aux intérêts des Moines, on passoit pour Apostat, pour Heretique, ou pour Albigois. La science n'autorisoit rien, & les gens d'un esprit un peu éclairé, ou de quelque étendue, si-tôt qu'ils en étoient soupçonnez, n'avoient point d'autre parti à prendre que celui d'un exil volontaire, pour se soustraire à la persecution publique des gens de Communauté. Saint Bernard se déclara aussi contre Abailard, non pas par la même raison, mais parce que tant d'esprit lui fut suspect avec une conduite si mondaine. Il l'éclaira de près, croyant que cet esprit devoit être gâté, le cœur n'en étant pas pur.

Durant cet orage, Abailard qui avoit tout ce qu'il faut pour faire un grand homme, mais qui n'étoit pas assez parfait pour être un Saint, aigri de tant de malheurs, fuit les Moines, & se retire dans un desert proche Nogent. Les Sçavans étoient rares en ce siecle, & le desir de sçavoir commençoit à se faire sentir.

On chercha nôtre exilé, on le découvrit, & on le combla de liberalitez pour écouter ses Leçons. Ces presens furent assez considerables pour lui donner moyen de bâtir une maison & une Chapelle, qu'il dédia sous le nom de Paraclet, qui est la premiere en France qui ait porté ce nom.

C'étoit une nouveauté qui pouvoit avoir
des

Des consequences, quoi que ce ne fût dans le fond qu'un témoignage comme Dieu l'avoit consolé dans cet endroit par une application plus serieuse à l'étude, & par un détachement plus entier de sa Maitresse. Les gens de merite pour être retirez ne sont pas à couvert de l'envie. A peine étoit-il établi dans sa solitude, qu'on l'accusa de cabaler. Pour se justifier, il demanda à en sortir, & supplia l'Evêque de Troye de trouver bon qu'il y mît quelques filles pour leur abandonner son Oratoire & ses biens. Cet établissement permis, il y apella Heloise pour gouverner ce Monastere, & le lui ayant confié, il se retira; heureux s'il avoit pu toujours la fuir. Durant cet éloignement, il écrivoit fort souvent à un de ses amis proche du Paraclet. Une de ses Lettres étant tombée entre les mains de nôtre nouvelle Abbesse, elle n'auroit pas été femme, si elle n'avoit pas été curieuse. Elle l'ouvrit, de-là elle prend occasion de lui écrire, & de luy mander, s'il est d'un Amant délicat de la laisser en proye aux fausses idées qu'un long silence peut lui donner.



I. LETTRE D'HELOÏSE

A

ABAILARD.

ON m'aporta par hazard, il y a quelques jours, une Lettre de consolation que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en reconnus le caractère, & que j'en aimois la main, je l'avouë, mon cœur d'intelligence avec ma curiosité me força à l'ouvrir. Pour me rassurer dans la liberté que je prenois, je me flatai du droit souverain que j'avois sur tout ce qui vient de vous, & je fis scrupule de croire qu'il y eût des Loix de bien-séance que je düssé observer, quand il s'agissoit d'apprendre des nouvelles de ce que vous faisiez. Mais que ma curiosité me coûta de larmes, & que je fus surprise de ne trouver dans cette Lettre qu'un long détail de nos malheurs. J'y vis cent fois mon nom. Je ne le trouvois qu'avec crainte. Toujours quelque infortune le suivoit. J'y lûs le vôtre qui n'étoit pas le plus heureux. Ces funestes & cheres idées m'agiterent si violemment, que je crûs que c'étoit trop consoler un ami à qui

vous écriviez pour quelques legeres disgraces que de lui dépeindre nos traverses & notre infortune. Quelles réflexions ne fis-je point! Je commençai à me considerer tout de nouveau. Je me sentis saisie de la même douleur qui m'accabla lorsque nous commençâmes à être malheureux; & quoique le tems eût dû diminuer ces peines, n'étoit-ce pas assez de les lire écrites de vôtre main pour les sentir, comme la premiere fois, passer jusqu'au fond de mon cœur? Non, rien ne pourra jamais effacer de mon esprit ce que vous avez souffert pour défendre vos sentimens. Je me souviendrai toute ma vie d'Alberic & de Lotulfe. Je verrai tous les momens de ma vie un Oncle cruel, un assassin barbare, un Amant accablé du plus grand des malheurs; & je n'oublierai pas combien vôtre esprit vous attiroit d'ennemis, & vôtre gloire de jaloux. Je me représenterai sans cesse cette haute réputation si justement acquise, en proye aux demi-Sçavans, genre d'hommes cruels & inexorables. On condamnoit vos Livres de Theologie au feu. On menaçoit vôtre personne d'une prison perpetuelle. Vous protestez en vain qu'ô vous supposoit des choses auxquelles vous n'aviez jamais pensé, & que vous condamnâtes vous-même. On vous traitoit d'heretique. Quel scandale ne fit-on point sur le nom de Paraclet que vous donâtes à la Chapelle que vous faîtes bâtir? Quelle

Quelle tempête n'exciterent point contre vous ces traîtres Religieux, que vous honorez du nom de Freres dans votre Lettre? Cette longue suite de tant de malheurs, que la verité & des termes naturels rendoient sensibles, m'a tiré du sang du cœur. Mes larmes ont effacé quelques lignes de votre Lettre. J'aurois souhaité en effacer de même tous les caracteres, mais on vint me la demander trop tôt. Il est vray, & je vous le confesse, qu'avant que de l'avoir lûë, j'étois plus tranquille. Si-tôt que je l'eus parcourüe, ma douleur se réveilla. C'est trop, dis-je, avoir été sans me plaindre; & puisque la rage de vos ennemis est encore vivante, que le tems qui défarme les haines les plus cruelles, ne les adoucit point, puisqu'il faut que votre vertu soit persecutée jusqu'au tombeau, où cette fureur aveugle ira peut-être agiter vos paisibles cendres, je veux avoir sans cesse devant les yeux vos disgraces: je les publierai par tout pour faire honte à ce siecle ingrat qui ne vous a pas connu: je n'épargnerai rien, puisque rien ne se veut déclarer pour vous, & qu'on ne veut point se laisser d'accabler un innocent. Quoi! sans cesse la memoire pleine de mes malheurs passez, j'en craindrai encore de nouveaux? Tremblerai-je toujours pour vos jours? Ne parlera-t-on plus chez nous de mon cher Abailard que la larme à l'œil, & son nom ne se prononcera-

t'il jamais qu'avec un soupir. Voyez, je vous prie, l'état où vous m'avez réduite, triste, affligée, & sans aucune consolation, si elle ne vient de vous. Ne me la refusez pas, je vous en conjure, faites-moi un détail fidele de tout ce qui vous regarde. Quelque douloureux qu'il soit, peut-être qu'en confondant mes soupirs avec les vôtres, vous en souffrirez moins, s'il est vray, comme on le dit, que les peines qui sont partagées, deviennent plus legeres. Ne nous dites pas pour excuse, que vous voulez ménager nos pleurs. Des larmes de Filles renfermées dans un triste azile de la Penitence, sont-elles à ménager? Et d'ailleurs, si vous vouliez attendre à nous mander des choses agréables, vous attendriez trop. La fortune se range difficilement du parti des hommes vertueux. Elle n'a pas d'assez bons yeux pour démêler un sage dans une foule de peuple. Elle est trop aveugle. Ecrivez-nous sans attendre de ces miracles, ils sont trop rares. Ce me sera, je vous l'avoüerai, toute ma vie, quelque chose de bien doux d'ouvrir une de vos Lettres. C'est de cette espece de joye que Senèque, que vous m'avez fait lire, se laissoit toucher quand il en ouvroit une de Lucile. Il assure qu'il n'en recevoit point, qu'il ne ressentît le même plaisir que lors qu'ils étoient ensemble; & j'ai remarqué, depuis votre absence, que nous sommes plus attachez aux

Por-

Portraits des personnes que nous aimons, lors qu'un long voyage les éloigne de nous, que lors qu'elles sont proches. Il semble que durant leur absence cette peinture en devienne meilleure. Du moins, nôtre imagination, qui se les peint sans cesse, dans le desir de les revoir, la rend plus ressemblante; & par un effet de l'amour, on trouve comme vivant ce qui ne sera que de vaines couleurs & un peu de toile, quand l'objet aimé sera de retour. J'ai vôtre portrait, je ne passe jamais devant sans m'y arrêter; & quand vous étiez ici, à peine y portois-je ma vûe. Si la peinture, qui n'est qu'une représentation muette des objets, donne tant de plaisir, quelle joye n'inspirent point les lettres? Elles sont animées, elles parlent, & portent avec elles cet esprit qui explique les mouvemens du cœur. Elles renferment en elles le feu de nos passions. Elles disent tout ce qu'on peut se dire quand on est ensemble; & quelquefois plus hardies, elles en disent davantage. Nous pouvons nous écrire. Un plaisir si innocent ne nous est point interdit. Ne perdons pas par nôtre negligence le seul bien qui nous reste. Je dirai que vous êtes mon époux, vous me verrez parler en épouse; & malgré tous vos malheurs, vous serez dans une Lettre tout ce que vous voudrez être. C'est pour soulager des personnes enfermées comme

moi, que les Lettres sont inventées. Ayant perdu le plaisir effectif de vous voir & de vous posséder, je l'y trouverai en quelque manière. Je lirai vos sentimens les plus secrets. Je les porterai sans cesse sur moi, & les baisera à tous momens. Enfin si vous êtes capable de quelque jalousie, que ce soit seulement pour les caresses que je leur ferai, & ne soyez rival que du bonheur de vos Lettres, pour ne vous point faire de peine. Ecrivez-moi sans application & avec negligence. Je veux que votre cœur parle, & non pas votre esprit. Je ne scaurois vivre si vous ne me dites que vous m'aimez. Ce langage vous doit être si naturel, que je ne crois pas que vous m'en puissiez faire tenir un autre sans vous faire beaucoup de violence: & d'ailleurs, il est bien juste que vous refermiez avec quelques nouvelles marques d'un amour constant, les playes que vous avez r'ouvertes dans mon ame, par le détail que vous faisiez à votre ami, en voulant fermer les siennes. Ce n'est pas que je vous reproche l'innocent artifice dont vous vous êtes servi pour consoler un affligé, en comparant sa misere à une plus grande. La charité est ingenieuse & loüable dans ses pieux détours. Mais, ne nous devez-vous point quelque chose de plus qu'à cet ami? on nous appelle vos Sœurs, nous nous disons vos Filles, & s'il y avoit dans la nature des termes qui pussent encore nous attacher davantage

rage à vous , nous nous en servirions pour vous marquer nôtre dévouëment , & ce que vous nous devez. Quand un lâche silence couvriroit nos justes reconnoissances , cette Eglise , ces Autels , ces lieux en diroient assez. Mais sans laisser parler ni les pierres ni les marbres, je confesse que vous êtes le seul & l'unique Fondateur de cette Maison. Tout ce qui est ici est vôtre ouvrage. C'est vous qui avez rendu celebre par vôre abord une solitude affreuse , qui ne l'étoit que par des meurtres & des brigandages, & qui avez fait une Maison de prieres d'une retraite de voleurs & bêtes feroces. Ces Cloîtres ne doivent rien aux aumônes publiques, ni aux liberalitez des Rois. Le Dieu que nous y servons, n'y voit que vos innocentes richesses, & des simples Filles dont vous avez rempli ces lieux. Ainsi c'est à vous que ce jeune plantage doit tout ce qu'il est. C'est à vous à y donner vos soins. Quoique la grace de la vocation semble être ici assurée de toutes parts par une Clôture & des Vœux; quoique les pointes de nos grilles, comme des épines, en défendent les aproches, il n'y a que l'écorce qui soit couverte en nous. Et cette sève d'Adam, qui monte imperceptiblement jusqu'au cœur, produit des maladies qui rongent, qui desséchent les arbres qui promettoient le plus, si on ne les cultive sans cesse. La vertu parmi nous reste toujours

antée sur la nature & sur la femme. L'une est bien foible, & l'autre bien changeante. Planter la vigne du Seigneur, n'est pas un petit ouvrage. Il y faut donner plus d'un jour. L'Apôtre tout grand ouvrier qu'il fût, ne dit-il pas, j'ai planté, Apollon a arrosé, & Dieu a beni nôtre ouvrage ? Paul par sa prédication avoit planté la Foi parmi les Corinthiens ; Apollon le Disciple zelé de ce grand Maître entretenoit & fortifioit cette Foi par de saintes exhortations ; & la grace de Dieu, sollicitée par des soins continuels à descendre sur ce peuple, ne trompoit point l'attente de l'Apôtre ni du Disciple. Cet exemple ne doit-il pas regler la conduite que vous devez tenir à nôtre égard ? Je sçai que vous n'êtes pas oisif, mais si vous travaillez, ce n'est pas pour nous. Vos soins & vos instructions sont pour des cœurs endurcis & rebelles, qui n'en veulent point profiter. Vous jetez devant des pourceaux des richesses de l'Evangile, & vous negligez des brebis innocentes, délicates & dociles, qui vous suivroient sur le haut des montagnes. Pourquoi tant de peine pour des ingrats & des perfides, & ne pas songer à vos Filles ? Est-ce que je dois craindre de parler en mon nom, & dois-je employer pour vous toucher d'autres prieres que les miennes ? Les Augustins, les Tertulliens, & les Jeromes ont écrit à des Paules, à des Eudoxes & à des Melanies ; & quand vous lisez ces noms ;

noms, quoi qu'ils soient Saints, oubliez-vous le mien pour être une pechereffe ? Seroit-ce un crime pour vous de me former à la vertu avec saint Jérôme, de me prêcher la severité avec Tertullien, de me parler de la Grace avec saint Augustin ? Votre science ne doit pas être un bien sterile & sans fruit. En m'écrivant, vous écrivez à une Epouse. Un Sacrement a rendu ce commerce sans scandale ; & s'il n'est pas assez assuré par des Vœux qu'on peut quelquefois negliger, j'ai eu un Oncle, un barbare, dont l'inhumanité sert de rempart à tout ce que la tendresse & le souvenir de nos plaisirs pourroient nous inspirer. Vous n'êtes plus à craindre : ne me fuyez point, écoutez mes soupirs. Il suffit que vous en soyez le témoin. Si je suis dans un Cloître par raison, persuadez-moi d'y demeurer par dévotion. Vous faites tout mon mal, un autre pouroit-il le soulager ? Si vous vous souveniez, (hé ! de quoi ne se souviennent point ceux qui ont aimé) comme je passois les journées à vous attendre, comme je me dérobois à tout le monde pour vous écrire, quelles inquiétudes me coûtait un billet, jusqu'à ce qu'il fût venu entre vos mains, que de ménagemens il falloit avoir pour vous voir, & pour mettre des gens dans une confiance. Ce détail vous surprend, que vous craignez d'en entendre la suite ; mais je n'en rougis plus, depuis que ma tendresse n'a plus eu de bornes pour vous. J'ai plus fait que tout cela au-

jourd'hui : Je me suis haïe pour vous aimer :
Je suis venuë ici me perdre pour vous laisser
vivre sans inquiétude. Il n'y a que la vertu
jointe à un amour dégagé du commerce des
sens qui puisse produire de tels efforts, le
vice n'en est pas capable. Quand on aime le
plaisir, on aime les vivans, & non pas les
morts; & l'on cesse de brûler pour ceux qui ne
font pas en état de répondre à nôtre ardeur.
Mon cruel Oncle l'avoit ainsi pensé. Il s'ima-
ginoit que (semblable aux autres femmes)
j'aimois vôtre sexe plutôt que vôtre personne,
son crime a été inutile. Je vous aime, & me
venge de lui en vous accablant de toute
ma tendresse. Si autrefois l'affliction que
j'ai eue pour vous, n'a pas été aussi forte
qu'elle est presentement, si en ce tems-là
l'esprit & le corps partageoient en moi le
plaisir de vous aimer (je vous l'ai dit mille
fois,) j'ai toujours été plus contente de posse-
der vôtre cœur, que tout ce qui fait la felicité
de nôtre sexe, & dans vous l'homme n'étoit
pas ce qui me flatoit le plus. Vous en devez
être assez persuadé par cette répugnance que
je vous témoignois pour le Mariage. Quoi-
que je connusse bien que le nom de femme
étoit auguste parmi les hommes, & saint dans
la Religion, je trouvois plus de charmes dans
celui d'amie, parce qu'il étoit plus libre. Les
chaînes du Mariage, quelque honorables
qu'elles soient, portent avec elles un atta-
chement :

chement nécessaire, dont les nœuds semblent ravir la gloire d'aimer; & je voulois éviter la nécessité d'aimer un homme qui peut-être ne m'aimeroit pas toujours. Ainsi je méprisois ce nom de femme, pour vivre heureuse avec celui de Maîtresse. Ces délicatesses d'une Fille, qui vous aimoit avec tant de tendresse, & moins encore qu'elle ne souhaitoit, ne vous sont pas échappées, puisque vous en entretenez votre ami dans cette Lettre que j'ai surprise. Vous lui disiez si bien que je trouvois insipides ces engagements publics, qui forment des nœuds que la mort seule peut rompre, & qui font une triste nécessité de la vie & de l'amour. Mais vous n'ajoutiez pas, que cent fois je vous ai protesté qu'il m'étoit plus doux de vivre avec Abailard comme sa Maîtresse, que d'être Imperatrice; & qu'il y avoit pour moi plus de bonheur à vous obéir, qu'à captiver légitimement le Maître de toute la terre. Les richesses & les grandeurs ne font point le charme de l'amour. La véritable tendresse sçait séparer de l'Amant tout ce qui n'est pas lui-même; & mettre à part sa fortune, son rang & ses emplois, pour le considérer seul. Ce n'est pas aimer que de vouloir du bien & des dignitez dans les embrassemens tièdes d'un mari indolent. C'est chercher dans un Mariage si médité de quoi contenter son ambition plutôt que son cœur. Je veux que cet attachement mercenaire soit
suivi.

suivi de quelques honneurs & de quelques biens ; mais je ne croirai jamais qu'on goûte ainsi les plaisirs sensibles d'une douce union, ni qu'on sente les émotions secretes & charmantes de deux cœurs qui se sont long-tems cherchez pour s'unir. Ces martyrs du Mariage soupirent sans cesse pour de meilleurs établissemens, qu'ils croient leur être échapez. La femme voit des maris plus confiderez que le sien; le mari des femmes plus riches que la sienne. Ces vûës interessées font naître des regrets, & ces regrets la discorde. On veut se quitter, du moins on le souhaite. Ce desir inquiet & devorant est le vengeur de l'amour qu'on a offensé, en croyant trouver par l'amour d'autres biens que l'amour même. S'il ya quelque apparence de felicité ici bas, je suis persuadée qu'on ne la trouve que dans l'assemblage de deux personnes qui s'aiment avec liberté, qu'un secret penchant à joint, & qu'un mérite réciproque a rendu satisfaits. Pour lors il n'y a point de vuide dans leur cœur, tout y est en repos, parce que tout y est content. Si je vous croyois aussi persuadé de mon merite que je le suis du vôtre, je vous dirois qu'il a été un tems qu'on pouvoit vous mettre de ce nombre. Et comment n'aurois-je pas été persuadée de votre merite; Quand j'en auroit voulu douter, l'estime universelle m'auroit déterminée en votre faveur. Y a-t'il un Pais, une Province, une Ville, qui ne
 vous

vous-ait souhaité ? Vous retiriez-vous sans qu'il vous suivît du cœur & des yeux ! Tout le monde se faisoit un plaisir de pouvoir dire, j'ai vû aujourd'hui Abailard. Les femmes même du plus haut rang, malgré les Loix de bienséance qu'un monde Tyran leur a imposées, témoignent assez qu'elles sentoient pour vous quelque chose de plus qu'une simple estime. J'en ai connu dont les maris étoient fort aimables, qui néanmoins étoient jalouses de mes joyes, & qui marquoient assez que rien ne vous auroit été impossible auprès d'elles. Aussi, qui auroit pû tenir contre vous ? Votre réputation, qui flatoit la vanité de nôtre sexe, vôtre air, vos manieres, ces yeux vifs, où le dedans de vôtre ame étoit admirablement dépeint, les charmes de vôtre voix, de vôtre conversation, ce tour insinuant & persuasif, cette simplicité facile & délicate, tout en vous parloit en vôtre faveur. Bien différent de ces sçavans, qui pour en sçavoir trop, n'en sçavent pas assez pour badiner agréablement, & qui avec tout leur esprit ne sçauoient se faire aimer des femmes ; avec quelle facilité ne faisiez-vous point des vers ? Cependant ces bagatelles qui ne servoient qu'à vous délasser d'une étude plus sérieuse, faisoient tout le plaisir & les délices de gens de meilleur goût ; & parmi eux il n'y en a point qui ne vous juge très-digne de cette Rose que vous nous avez si ingénieusement expliquée. On voit dans
les

Les moindres chansons que vous avez faites pour moi , des agrémens & des beautez à les faire durer tant qu'il y aura des Amans & des Maîtresses. Ainsi, on chantera pour d'autres ce que vous avez crû ne faire que pour moi ; & ces paroles naturelles & mesurées , qui étoient le témoignage de vôtre amour dans ces petits vers & ces chansonnettes, serviront à d'autres pour s'expliquer beaucoup mieux qu'ils n'auroient pû faire. Que ces galanteries m'ont fait de rivales ! Combien de belles ont voulu se les aproprier ! C'étoit un hommage que leur amour propre rendoit à leur beauté. Que j'en ai vû se déclarer pour vous par un souris flatteur, lors qu'on leur disoit, après une simple visite que vous leur aviez renduë, qu'elles étoient la Silvie de vos Chansons ! D'autres, par desespoir, m'ont reproché que je n'avois de beauté que celles que vos vers me donnoient , ni d'autres avantages sur elles, que celui d'être aimée de vous. Le croirez-vous ? Malgré le fond d'amour propre qui est dans toutes les femmes, je m'estimois heureuse d'avoir un Amant à qui je devois tous mes agrémens ; & je me faisois un plaisir secret d'être servie par un homme, qui, quand il lui plaisoit, de sa Maîtresse pouvoit faire une Déesse. Flatée de vôtre gloire, je lisois avec complaisance tout ce que vous me donniez d'atraits, & souvent, sans me consulter, je me croyois telle que vous me dépeigniez.

dépeigniez pour pouvoir plus sûrement vous plaire. Mais où est le tems dont je parle ? Je pleure à present mon Amant, & de toutes mes joyes, il ne me reste plus qu'un souvenir qui m'accable. Vous qui fûtes jaloufes de mon bonheur, aprenez que celui que vous m'enviez, n'est plus ni pour vous ni pour moi. Je l'ai aimé, & mon amour a fait son crime, & causé son suplice. Ces foibles attraites que je possède l'avoient charmé. Contens l'un de l'autre, nous vivions heureux, & passions tranquillement les plus beaux de nos jours. Si c'est un crime de vivre ainsi, ce crime plaît encore, & je n'ai d'autre defespoir que de rester innocente. Mais mon malheur est d'avoir eu des parens inhumains, dont la haine & la rage ont troublé le calme heureux où nous étions. Si ces barbares eussent rapelé leur raison, je ferois presentement en paix auprès de mon Epoux. Qu'ils furent cruels, lorsque leur aveugle fureur pressa un assassin de vous surprendre dans le sommeil ? Pourquoi n'étois-je pas avec vous ? Je vous aurois défendu aux dépens de mes jours. Mes cris, mes seuls cris, auroient arrêté son bras. Mais en cet endroit l'amour est offensé. Ma pudeur & mon defespoir m'ôtent la parole : Aussi-bien y a-t'il une éloquence à se taire. Dites-moi seulement pourquoi vous avez commencé à me négliger après ma Profession, où vous sçavez que je n'ai apporté d'autre disposition que celle

celle de vos malheurs, ni d'autre vocation que celle de vôtre volonté. Quel peut être le sujet de nôtre froideur? Ne seroit-ce point que la seule vûë du plaisir vous auroit aproché de moi, & que ma tendresse qui ne vous laissoit plus rien à souhaiter, auroit ralenti vos feux? Tu a plû, malheureuse, quand tu ne voulois pas plaire. Tu méritois des soins, quand tu devois les rejeter, & de l'encens quand tu éloignois le bras qui te l'offroit. Mais depuis que ton cœur s'est amolli, qu'il s'est laissé toucher, qu'il s'est rendu, depuis que tu t'es sacrifiée & immolée, on te néglige. Une triste expérience m'a fait connoître qu'on fuit ceux à qui on a trop d'obligation, & que le comble des faveurs attire plutôt la froideur d'un Amant que la reconnoissance. Aussi ce lâche cœur s'étoit trop mal défendu pour vous être cher long-tems. Vous l'avez pris sans peine, vous le rendez de même. Mais ingrat, je n'y consens pas; & quoique je ne doive plus avoir ici de volonté, j'y ai conservé secretement celle d'être aimée de vous. En prononçant mes tristes Vœux, j'avois sur moi le dernier billet que vous m'aviez écrit, par lequel vous me protestiez que vous seriez toujours avec moi, & que vous ne viviez que pour m'aimer. Ainsi je me suis offert avec vous. Vous aviez mon cœur, j'avois le vôtre. Ne me redemandez rien, & souffrez ma passion comme une chose qui est à vous, & dont

vous

vous ne pouvez pas vous défaire. Helas ! quelle lâcheté de parler de la sorte ! On ne voit ici qu'un Dieu , & je ne parle que d'un homme. Vous m'y forcez, cruel & infidèle que vous êtes. Faut-il tout d'un coup ne m'aimer plus ? que ne me trompiez-vous quelque tems ? Si vous m'eussiez du moins donné quelques foibles témoignages d'une amitié mourante , j'aurois aidé à me tromper moi-même. En vain je vous veux croire capable de quelque constance ; vous m'ôtez toutes sortes de moyens de vous excuser. On ne sçauroit vivre plus longtems sans vous voir. Si cela est si difficile, on se contentera de quelques lignes de vôtre main. Est-ce une si grande peine d'écrire à ce qu'on aime ? On ne vous demande point de ces Lettres que vous chargez de vôtre réputation & de vôtre science. On ne veut que de ces billets qui échappent au cœur , & que la plume a peine à suivre , bien loin que l'esprit se mêle d'y réfléchir. Que je me suis trompée quand je vous ai crû tout à moi en prenant ce Voile , & en m'engageant à vivre éternellement sous vos loix ; car en faisant Profession, j'ay prétendu n'en point faire d'autre que d'être à vous ; & je me suis fait volontairement une nécessité du desir que vous aviez de me voir enfermée : Il n'y a donc plus que la mort qui me puisse faire abandonner un lieu où vous m'avez placée ? Encore mes cendres y resteront-elles pour attendre les vôtres, ou pour

vous marquer plus long-tems mon obéissance. Que sert de cacher le secret de ma vocation ? Vous le sçavez , ce n'est ni mon zèle ni ma dévotion qui m'ont transporté dans un Cloître. Votre conscience vous en est un témoin trop fidèle pour oser en disconvenir. Oüi , la chair m'a transportée ici ; & non pas l'esprit. J'y suis , j'y demeure , j'y reste. Un amour malheureux , & des parens cruels m'y condamnent. Si je n'ay pas la continuation de vos soins , si je perds votre amitié , quel est le fruit de ma prison ? Quelle recompense y a-t'il à esperer pour moi ? car les restes infortunez d'un amour malheureux , & votre malheur particulier , m'ont revêtuë d'un habit chaste , & non pas du desir sincere d'une véritable pénitence. Ainsi je combats & travaille en vain. Je suis parmi les épouses d'un Dieu , la servante d'un homme , parmi les genereuses esclaves de la Croix , la foible captive d'un amour humain. Je suis à la tête d'une Communauté dévouëe seulement à Abailard. Quel monstre , m'éclairiez-vous , mon Dieu ! votre grace me fait-elle prononcer ces paroles , ou si mon desespoir me les arrache ? Du moins je me sens , dans le Temple de la chasteté , couverte seulement des cendres du feu qui nous a brûlez. Je m'y vois , je l'avouë , comme une pechereffe , mais qui bien loin d'y pleurer son amour , n'y pleure que son Amant , & qui
par

par une foiblesse indigne de l'état où je suis, rapelle sans cesse la memoire de ses fautes passées, ne pouvant en commettre de nouvelles. Quel détail! Je me reproche mes pechez? je vous accuse des vôtres: & pourquoi tout cela, voilée comme je suis? En quel desordre me jetez-vous! Qu'il est dur de combattre toujours par son devoir contre son inclination! Je sçai ce que je dois au Voile qui me couvre, mais je sens encore mieux ce qu'une longue habitude d'aimer peut sur une ame sensible. Je suis emportée par mon penchant. Mon amour jette le trouble jusqu'au fond de mon esprit & de ma volonté. J'écoute un moment les sentimens de pieté que la grace m'inspire, & dans un autre je laisse regner dans mon imagination tout ce que ma tendresse a de plus doux. Je vous dis aujourd'hui tout ce que j'avois résolu de ne vous pas dire hier. Je ne voulois plus vous aimer; je songois que j'avois fait des vœux, que j'étois voilée, ensevelie, & comme morte: Mais du fond de mon cœur il s'éleve peu à peu une vapeur qui surmonte tous ces sentimens, & qui ofusque ma raison & ma pieté. Vous regnez dans des endroits si cachez & si imperceptibles de ce cœur, que je ne puis vous y attaquer; & quand je songe à rompre les nœuds qui m'attachent à vous, je sens que tous les efforts que je puis faire ne servent qu'à les resserrer davantage. Hé! par pitié, aidez

aidez une miserable à renoncer à ses desirs, à soi-même, & jusqu'à vous, s'il se peut. Si vous êtes un Amant, secourez une Maîtresse: & si vous êtes un Pere, consolez une Fille. Ces noms ne scauroient-ils vous émouvoir? Rendez-vous ou à la pieté, ou à l'amour. Si vous le faites, je vais me reconnoître Religieuse, sans plus profaner ma vocation. Me voilà prête à m'humilier avec vous devant les richesses de la Providence de mon Dieu, qui se sert de tout pour nôtre sanctification, qui par un effet de sa grace, purifie ce qui étoit impur dans son principe, qui, par une abondance de misericorde inconcevable & digne de lui seul, nous fait grace presque malgré nous, & nous desfile insensiblement les yeux pour entrevoir tant de bontez que nous ne voulions pas connoître. Je croyois finir, mais pendant que je suis en querelle avec vous, il faut que mon cœur épanche tous ses soupçons & tous ses reproches. Ce me fut, je vous l'avouë, une chose bien dure de voir que dans le dessein que nous avions pris de nous donner à Dieu, vous m'engageâtes à le faire avant que vous eussiez pris parti vous-même. Quoi, appréhendez-vous de voir renouveler en moi l'exemple de la femme de Lot, qui regarda derriere elle en fuyant Sodome? Si ma jeunesse & mon sexe vous faisoient craindre que je pusse retourner vers le siecle; mes manieres, ma fidelité, & ce cœur que vous deviez connoître

Connoître devoient vous guérir de toutes fortes de soupçons. Cette prévoyance injuste me toucha sensiblement. Quoi, disois je, autrefois il étoit assuré de ma simple parole, & il faut à cette heure un Dieu & des vœux pour lui répondre de moi ? Quel sujet lui ay-je donné dans tout le cours de ma vie, qui pût lui faire soupçonner la moindre legereté ? J'aurois pû me trouver à tous les rendez-vous, & je balancerois à le suivre dans des Maisons de Sainteté ? Quoi ! moi qui m'étois fait la victime du plaisir pour le satisfaire, j'aurois refusé d'être un holocauste d'honneur pour lui obéir ? Le vice a-t-il donc tant de charmes pour des ames bien nées, que depuis qu'on a bû dans la coupe des pecheurs, on ne puisse prendre qu'à regret le Calice des Saints ? Ou bien avez-vous crû vous-même être un meilleur Maître pour le vice que pour la vertu ? Croyez-vous que je fusse plus aisée à persuader pour l'un que pour l'autre ? Non ce doute seroit injurieux à tous les deux, la vertu est trop belle pour ne pas l'embrasser quand vous la découvrez. Tout a des charmes pour moi, quand vous le voulez. Rien ne m'est affreux ni difficile où vous paroissez. Je ne suis foible que quand je suis seule, & je ne doute que lorsque vous ne m'éclairiez pas. Vous seriez moins negligent si vous aviez quelque chose à craindre : mais que pouvez-vous craindre ? J'en ai

trop fait, c'est aujourd'hui qu'il faut que je triomphe de votre ingratitude. Lorsque nous vivions heureux, vous pouviez douter si c'étoit le plaisir qui me lioit à vous, plutôt que l'amitié. Mais, à cette heure, le lieu d'où je vous écris en fait la décision. Je vous aime ici du moins autant que dans le Siecle. Si j'eusse aimé la volupté, lors qu'on attenta sur vous, je n'avois que vingt ans. Quel âge, & qu'il restoit encore d'hommes au monde pour moi, Abailard n'y étant plus! C'est donc pour l'amour de vous que dans un âge si convenable à l'amour je triomphe de l'amour même, en me jettant toute vive dans un Monastere. C'est à vous que je donne ces restes de beauté qui fletrit, par nuits veuve, & ces jours si longs que je passe sans vous voir, comme vous n'en pouvez jouir, je les reprends de vous pour les offrir à Dieu, & je lui fais un second present de mes jours, de mon cœur & de ma vie. Je m'étens peut-être un peu trop sur tout ce que je souffre pour vous. On ternit l'éclat d'une bonne action lors qu'on en fait soi-même le Panegyrique. Il est vrai : mais quand on a affaire à des ingrats, on ne peut trop parler de ce qu'on fait pour eux. Si vous étiez de ce nombre, ce reproche vous diroit bien des choses : Mais, non, vous n'en êtes pas. Que deviendrois-je, hélas ! si vous meritez ce reproche ? Irresoluë que je suis, je m'a-
perçois

à *Abailard.*

125

perçois que j'aime encore. Je ne dois néanmoins plus rien espérer. J'ay renoncé à la vie, au monde, & dépoüillée de tout, je sens seulement que je n'ai pas renoncé à *Abailard.* En perdant mon Amant, j garde avec jalousie mon Amour. Vœux, Monastere, je n'ai pas perdu l'humanité sous vos impitoyables regles. Vous ne m'avez pas fait un marbre en changeant mon habit. Mon cœur ne s'est point endurci en s'aprouchant de vous. Je suis encore aussi sensible que jamais à ce que j'ay été. Si c'est blesser vôtre empire que d'en user ainsi, servez-vous de mon Amant pour me remettre sous vôtre obéissance. Vôtre joug me sera leger, si la main le suporte. Vos exercices me deviendront aimables, s'il veut m'en montrer l'utilité. Retraite, solitude, vous n'avez rien d'affreux, si je puis aprendre que j'aye quelque part dans son souvenir. Un cœur qui a été aussi touché que le mien ne se détermine pas si-tôt à l'indifference. On hait, on aime bien des fois, avant qu'on puisse venir à bout d'être tranquille; & l'on se fait toujours de loin quelque esperance de n'être pas tout-à-fait oubliée. Oüi, *Abailard* je te conjure par ces liens que je traîne ici, d'en relever le poids. Tu peux me les rendre aimables. Donne-moi des maximes d'un saint amour. Ne pouvant plus être ton Epouse, je fais gloire d'être celle d'un Dieu. Mon

F 2

cœur

cœur dédaigneroit tout autre. Fais-moi connoître comment cet amour divin s'éleve & se purifie ! Quand nous étions tous deux dans le monde, on n'entendoit que tes Chançons, qui aprenoient à tout le monde nos joyes & nos plaisirs. Presentement que nous sommes dans le Port de la grace, n'est-il pas juste de parler avec moi de mon bonheur, & de m'apprendre ce qui peut l'entretenir ? Ayez pour moy, dans l'état où je suis, les mêmes complaisances que vous aviez dans le siecle. Sans changer de cœur, changeons d'objets. En quittant nos chansons, chantons des Hymnes. Elevons nos cœurs à Dieu, & n'ayons de transports communs que pour sa gloire. J'attends cela de vous, Dieu a un droit particulier sur le cœur des grands Hommes qu'il a pris plaisir de former. Quand il les touche, il les ravit, & fait qu'ils ne parlent plus & ne respirent plus que lui. Jusqu'à ce que ce moment de grace arrive, pensez à moy. Ne m'oubliez pas. Souvenez-vous de ma tendresse, de ma fidelité, de ma constance. Aimez une Maîtresse. Cherissez une Fille, une Sœur, une Epouse. Songez que je vous ai aimé, que je vous aime encore, que je combats pour ne vous plus aimer. Quel mot ! quel dessein ! Je frissonne, & mon cœur se révolte contre ce que je dis prêt à l'effacer. Je finis cette grande Lettre, en vous disant, si vous voulez, (& plût à Dieu que je le pusse) pour jamais. Adieu. *AVER-*

AVERTISSEMENT.

POur bien juger de cette Lettre , il faut sçavoir l'état où se trouvoit Abailard lors qu'il l'écrivit. Après la Profession d'Heloïse , voulant se faire une nécessité de vaincre sa passion , & fatigué d'aimer inutilement , il entra dans une maison de saint Benoît , prit l'Habit , & y fit des Vœux. Il y avoit six mois qu'il étoit Profes , & qu'il tâchoit d'éteindre par ses larmes les restes de sa passion : il sembloit malgré sa Profession ne profiter gueres de sa solitude & de sa fuite. Sa naissante vertu & sa foible pieté se trouvoient comme étouffées sous la multitude des idées qui s'élevoient de son cœur , comme d'un fond dont l'amour s'étoit emparé , lors qu'il reçût une lettre d'Heloïse , qui ne servit qu'à l'embarrasser davantage. Le Duc de Bretagne , dont il étoit né sujet , jaloux de la gloire de la France , qui possédoit alors tout ce qu'il y avoit de sçavans dans l'Europe , le nomma dans ce tems à l'Abbaye de sainte Gildas , pour le revendiquer par ce bienfait , & l'engager par cette marque d'estime , à venir passer le reste de ses jours dans ses Etats. Il reçût cette grace avec joye ; il crût en quittant la France , qu'il laisseroit sa passion , &

AVERTISSEMENT.

qu'avec sa nouvelle dignité, il prendroit un nouvel esprit : mais il se trompa, le Ciel permet quelquefois, pour punir notre vanité, que le plaisir d'un moment soit comme l'écueil & le malheur de toute notre vie. L'Abbaye de sainte Gildas est située sur un rocher que la mer bat de ses flots. Ce lieu si sauvage étoit propre pour nourrir un noir chagrin, ou pour faire naître une piété extraordinaire. Il n'y pût tenir long tems contre une si violente passion, aussi foible qu'Héloïse, il est aussi à plaindre qu'elle ; & s'il est le premier à goûter les douceurs de la Grace, comme il paroît par quelques-uns de ses discours, c'est par intervalle, & cet attrait n'a pas de suite. Ce n'est donc pas ici un Maître ni un Directeur pour Héloïse, c'est un homme qui a aimé, qui aime encore, qui ouvre son cœur, & qui pour consoler une fille qu'il a aimé, lui fait voir ce qu'il souffre, & les efforts qu'il fait pour se détacher d'elle ; les grands hommes sont souvent des tableaux des plus grandes foiblesses, & c'est dans l'emporement de l'amour que la nature est la plus à plaindre, & que la volonté est la plus déréglée. C'est ainsi qu'il faut prendre le caractère d'Abailard, dans le tems qu'il a écrit cette lettre, puis qu'il est constant qu'il a donné sur la fin de ses jours des marques d'un retour sincère & de détachement. Mais on ne vient à être ver-

tueux

AVERTISSEMENT.

tu eux que par degrés : la grace imite la nature , c'est peu à peu qu'elle forme les Saints. Un homme nourri de la lecture de tous les Poètes , dont l'esprit étoit rempli des idées d'un Roman qu'il avoit fait , & de celles d'une grande passion qu'une catastrophe violente venoit de rompre , ne change pas aisément de cœur & de langage. Il faut qu'il désaprenne beaucoup de choses. L'Amant qui fuit n'est pas maître de l'amour. Pour faire des Vœux , on n'en est pas plus parfait : pour être sçavant en est-on plus sage ? Il est au moins à remarquer , que le venerable Abbé Pierre de Clugny , a rendu un témoignage autentique de la longue patience de ce grand Homme dans l'exacte observation de sa Regle. Nous nous apercevons bien déjà que ses expressions ne sont pas si tendres , si fortes , ni si animées que celles d'Héloïse , quoi qu'elles le soient encore trop. Je veux croire que cette indifférence vient de ce que la piété commence à l'emporter sur l'amour. Quoi qu'il en soit , je puis assurer que la Traduction est fidelle & conforme à la pensée de l'Auteur.

LYNETT BROWN

The first thing I noticed when I stepped
 out of the car was the smell of
 fresh air. It was a relief after
 being stuck in traffic for hours.
 I looked around and saw a beautiful
 view of the city. The buildings
 were tall and modern, and the
 streets were clean and well-maintained.
 I felt like I had entered a new
 world. The people were friendly
 and the atmosphere was relaxed.
 I had heard that this city was
 one of the best places to live, and
 now I knew why. It was a
 wonderful experience, and I was
 glad to be here.

L E T T R E
A H E L O I S E

SA TRÈS CHÈRE SOEUR

EN JESUS-CHRIST.

A B A I L L A R D,

S O N F R E R E

dans le même JESUS-CHRIST.

SI j'avois eu lieu de croire qu'une Lettre, qui ne s'adessoit point à vous, dût tomber entre vos mains, je me ferois bien donné de garde d'y mêler la moindre chose qui eût pû vous rapeler le souvenir de nos aventures passées. Je traçois confidentment à un ami le cours de mes disgraces, pour le rendre moins sensible à une perte qu'il venoit de faire. Si par cet artifice je viens essuier des larmes que cette triste peinture vous fait encore verser. Je viens mêler ma douleur avec la vôtre, & répandre mon cœur devant vous. Je vais découvrir à vos yeux le trouble & le secret de mon ame, que ma vanité m'avoit jusqu'ici fait cacher au reste du monde, & que vous m'arrachez vous-

F S

même

même malgré moi. Il est vrai qu'affligé par les malheurs que nous avons ressentis, voyant qu'il n'y avoit plus de changement à attendre dans nos conditions, & que ces jours heureux qui nous ont séduits étant passés, il ne nous restoit plus que le pénible exercice d'en effacer de nôtre esprit la trace profonde, je souhaitai trouver dans la Philosophie & dans la Religion un remède à ma disgrâce. Je cherchai un azile pour me défendre de l'Amour : je suis venu jusqu'à cette triste épreuve, que de faire des Vœux pour endurcir mon cœur. Mais qu'ay-je gagné ? Si ma passion a été contrainte, mes idées & mes sentimens me demeurent. J'ay beau me dire que je veux vous oublier, je ne peux y penser sans vous aimer encore, & c'est avec plaisir que j'y pense. Ma passion ne s'affoiblit pas par les retours que je fais sur moy-même pour m'en délivrer. Le silence qui m'environne me la rend plus sensible ; désoocupé de tout, c'est l'affaire de toute mon oisiveté, jusqu'à ce que rebuté par des efforts inutiles, je commence à me persuader que c'est un soin superflu de travailler à m'en défaire, & que c'est assez de sagesse pour moi, que de ne découvrir qu'à vous mon désordre & mes faiblesses. Je m'éloigne de vous dans le dessein de vous fuir comme mon ennemie, & je cherche incessamment à vous retrouver dans mon esprit & dans ma pensée. Je rapelle
vôtre

vôtre image dans mon souvenir, & dans ces inquiétudes différentes, je me trahis & me contredis moi-même de la maniere la plus sensible. Je vous hais, & je vous aime; la honte me presse de tous côtez; je crains dans ce moment de vous paroître plus indifferent que vous ne l'êtes, & j'ai honte en même-tems de découvrir mon trouble. Que nous sommes foibles! Si nous nous appuyons sur la Croix de JESUS-CHRIST, aurions-nous si peu de courage, & l'incertitude qui agite votre cœur, pour vouloir servir à deux Maîtres, se feroit-il sentir au mien? Vous voyez quelle est ma cōfusion, ce que je me reproche, & ce que je souffre. La pieté me redemande pour la vertu, puisque je n'ai rien à esperer pour l'amour: mais l'amour a ses droits encore dans nôtre imagination; son commerce s'entretient par les plaisirs passéz: nôtre memoire nous tient lieu de Maîtresse. La pieté & le devoir ne sont pas toujours les fruits de la retraite. On aime dans les deserts quand la rosée du Ciel n'y tombe point, ce qu'on ne devoit plus aimer. Les passions dans les hommes, irritées par la solitude, occupent ces regions de la mort & du silence; & il est rare qu'on y fasse veritablement ce qu'on y devoit faire, y aimer Dieu seul & le servir. Si j'avois toujours eu de pareils sentimens, je vous aurois mieux instruite. Vous m'apellez votre Maître, il est vray,

on vous confia à mes soins ; je vous vis , j'en ne me connus plus ; je m'empressai de vous enseigner des sciences vaines , il vous en coûta votre innocence , & j'en perdis la liberté. Votre Oncle à qui vous étiez chere , devint mon ennemi , & se vengea. Encore si en cessant de pouvoir me satisfaire dans ma passion , j'avois pû cesser de vous aimer , j'aurois de quoi me consoler dans mon indifférence. Mes ennemis m'auroient donné ce repos , qu'Origene acheta par un crime , & que le Ciel refusa à l'Apôtre après beaucoup de larmes. Que je suis à plaindre ! mon malheur ne rompt pas mes chaînes , ma passion s'irrite de ma foiblesse , & le penchant que je conserve pour vous parmi tant de disgrâces , me rend plus malheureux que mes maux mêmes. Je me reconnois cent fois plus coupable avec votre idée au milieu de mes larmes , que je ne l'étois avec Heloise étant en liberté : sans cesse je pense à vous , sans cesse je rapelle cette journée où vous commençâtes de me donner des marques de votre tendresse. Dans cet état , Seigneur , si je cours me prosterner aux pieds de vos Autels , si je vous prie d'avoir pitié de moi , pourquoi le feu de votre Esprit pur ne cõsume-t-il pas l'holocauste qui vous est présenté ? Pourquoi laissez-vous recommencer le supplice qui m'accable ? Cet habit de Penitent dont je me suis revêtu , sembleroit devoir intéresser le
Ciel

Ciel à me traiter plus favorablement ; mais il est inflexible , parce que nôtre passion vit encore en nous : elle est couverte d'une cendre trompeuse , & ne peut s'éteindre que par une grace particuliere. Nous trompons les hommes , mais rien n'est couvert à Dieu. Vous dites que c'est pour moi que vous vivez sous ce Voile qui vous charge , pourquoi par ces mots profaner vôtre vocation ? A quoi bon irriter par un blasphême un Dieu jaloux ? J'esperois qu'en m'éloignant de vous , vous changeriez de sentimens ; j'esperois à mon tour , que Dieu me délivreroit du tumulte de mes sens , & de la contradiction qui regne en moi. On meurt dans le cœur de ceux qu'on ne voit plus , comme ils meurent dans le nôtre : L'absence est le tombeau de l'amour. Mais pour moi , l'absence est un souvenir inquiet de ce que j'aime , qui m'en rapproche sans cesse. Je me flatois qu'en ne vous voyant plus , vous occuperiez ma memoire , sans troubler mon esprit : que la Bretagne , que la Mer m'inspireroient d'autres pensées : que mes jeûnes , que mes études vous pourroient effacer peu à peu : Mais malgré ces jeûnes severes , & ces études redoublées ; en dépit du climat , & de deux cens lieues qui nous séparent , vôtre image telle que vous me la peignez sous vôtre Voile , confond toutes mes résolutions. Que n'ai-je pas tenté ? J'ai armé mes propres mains contre moi ; j'ai épuisé
mes

mes forces par des exercices continuels ; je commente saint Paul , je combats Aristote ; je fais tout ce que je faisois lorsque je ne vous aimois pas , en vain , rien ne me veut servir contre vous. N'ajoutez pas à mes chagrins votre constance : oubliez, s'il se peut, vos faveurs & le droit qu'elles vous ont acquises sur moi, souffrez que je sois indifférent : j'en vie le bonheur de ceux qui n'ont jamais aimé ; quel est leur repos ! Que les plaisirs ont de retours amers ! Je n'en suis que trop persuadé : mais pour être détrompé de l'amour , je n'en suis pas guéri : tandis que mes réflexions le condamnent , mon cœur se déclare pour lui. Je suis à plaindre , de ne pouvoir me défaire d'une passion que tout aide à détruire : le lieu, ma personne, mes disgraces. Je cède , sans songer que ma résistance effaceroit mes fautes passées , & me procureroit en leur place des mérites & du repos. Qu'est-il besoin que votre éloquence se déploie pour me reprocher ma fuite & mon silence ? Épargnez-vous les descriptions de nos rendez-vous, & votre exactitude à vous y trouver : sans ces idées séditieuses , j'ai assez à souffrir. Que la Philosophie nous donneroit d'avantages sur les autres hommes , si par cette étude nous apprenions à gouverner notre cœur au milieu de nos passions ! mais qu'on doit être humilié quand on n'en est plus le maître ! Combien d'efforts ? Combien de rechûtes ? Quelles agitations,

agitations ? Quel tems considerable se passe durant cette confusion, sans être maître de sa raison, sans jouir de son esprit, de son cœur ? Quelle importune occupation que d'aimer, & que la vertu est précieuse, même par rapport à nôtre repos ! Retravez-vous vos emportemens, jugez de mes folies ; contez, si vous le pouvez, nos soins, nos chagrins, nos inquiétudes ; mettez à part ces choses, & laissez à l'amour ce qu'il a de douceur & de plaisir, qu'il lui en reste peu. Et cependant, pour l'ombre de ces plaisirs qui ont paru d'abord, on est si foible toute sa vie, que nous sommes forcez aujourd'hui de nous écrire tout couverts que nous sommes de sac & de cendre : Plus heureux cent fois, si par nos humiliations & par nos larmes, nous pouvions rendre nôtre patience assurée. L'amour du plaisir ne s'arrache pas de l'ame par des efforts extraordinaires ; il a tant de Partisans chez nous, qu'il est difficile de se plaindre à soi-même comme un crime. Quelle aversion aurois-je jamais de mon peché si les personnes qui en sont le sujet me sont toujours précieuses ? Par quel moyen séparer d'elles cet amour que je dois détester ? Mes larmes seroient-elles assez ameres, quand elles couleroient en abondance, pour me le rendre odieux. Il y a toujours je ne sçai quel goût à pleurer pour un objet aimable. On ne distingue pas assez en pleurant, ce qui est pénitence

ou amour. La mémoire du crime, & la mémoire de l'objet qui nous a enchanté, sont bien proches pour se diviser si-tôt : & l'amour de Dieu, quand il commence, n'anéantit pas celui de la créature. Quelles excuses ne trouverois-je point en vous, si les crimes s'excusoient ? Inutiles honneurs, embarrassantes richesses, vous ne m'avez jamais tenté ; mais ces graces, cette beauté, cet air que je vois encore, ont été cause de ma chute : vos premiers regards furent mes premiers crimes : vos yeux, vos discours pénétoient jusqu'au fond de mon cœur ; & malgré la gloire & l'ambition qui l'envelopoient, & qui sembloient le défendre, l'amour fut le maître. Dieu pour me punir, m'y abandonna. Sa Providence a permis ensuite les changemens qui sont arrivez. Vous n'êtes plus du monde, vous y avez renoncé ; je suis un Religieux, un Solitaire, ne profiterons-nous point de l'état où nous nous trouvons ? Envoulez-vous à ma piété, elle ne fait que de naître ? Faut-il abandonner mon Convent, je n'y fais que d'entrer ? Sont-ce mes Vœux qu'il faut abjurer, je les viens de faire entre les mains de Dieu ? Où fuïrois je sa colere en les violant ? Laissez-moi trouver mon repos dans mon devoir. Qu'il est difficile d'en venir-là. Moi seul dans ce Cloître, agité de mes chagrins, je passe des jours & des nuits sans fermer l'œil. Mon amour devient plus cruel parmi
l'heureuse

Heureuse indifférence de ceux qui m'environnent ; & mon ame est tout à la fois pénétrée de sa douleur & de la vôtre. Quelle perte n'ai-je pas fait, quand j'en visage votre constance ? Quelles douceurs n'aurois-je point goûté ? Je ne devois pas vous avouer ces foiblesses, je sens que je fais une faute. Si je vous avois montré plus de force d'esprit, je vous aurois peut-être irritée contre moi, & vous auriez donné à votre dépit, ce que votre vertu ne sçauroit obtenir. Si dans le monde j'ai rendu mes foiblesses publiques par de petits vers & par de légers chansons, les santes obscurs de cette Maison ne devoient-ils pas les couvrir au moins par une piété aparente. Je suis encore le même : si j'évite le mal, je n'y fais pas le bien. Il faudroit joindre ces deux choses pour rendre cette demeure heureuse. Qu'il est difficile, dans le trouble où je suis ! La bienséance, le devoir, la raison, qui sur d'autres sujets me font garder quelques mesures, se montrent ici inutilement. L'Evangile est un langage que je n'entends plus, dès qu'il combat mon attachement. Ces sermens que j'ai fait à la face des Autels, me sont d'un foible secours, quand il faut que je m'opose à vous. Je n'écoute parmi tant de voix qui m'appellent à mon devoir, que le secret chagrin d'une passion desespérée ; sans goût pour la vertu, sans attention pour mon état, sans application

carion pour l'étude ; mon imagination me transporte sans cesse où je ne devrois pas être , & se révolte quand je veux l'en détourner. J'ens une contestation éternelle de mon inclination & de mon devoir. Je ne trouve en moi qu'un Amant insensé , & plus de raison : inquiet au milieu de ce silence , agité dans la paix où nous vivons , & dans ce lieu de repos. Que cette situation est honteuse ! Ne me traitez plus, je vous prie, de Fondateur, ni de grand Homme, tant de foiblesses ne s'accordent pas avec vos éloges. Je suis un miserable pecheur qui prosterné devant mon Juge, la bouche colée à terre, mêle dans la poussiere mes soupirs avec mes larmes, dans les momens que la grace & la raison m'éclairent. En cette posture, venez me solliciter à vous aimer : venez, si vous l'osez, vêtue comme vous l'êtes, vous mettre entre Dieu & moi, & servir de muraille de séparation. Venez m'ôter des pensées, des soupirs, des vœux que je ne dois qu'à lui. Soyez le secours des démons, & l'instrument de leur fureur. Que ne pouvez-vous point sur un cœur dont vous connoissez le foible & les retraites ? Mais plutôt contribuez en vous retirant, à me sauver. Laissez-moi éviter ma perte, je vous en conjure par cette amitié autrefois si chere, & par nos maux communs. Il y aura toujours de l'amitié à ne m'en plus témoigner. Je vous remets
toutes

toutes vos promesses & tous vos sermens. Soyez toute à Dieu, à qui vous vous êtes engagée, je ne m'oposeraï point à ce dessein : Heureux, si je vous perds ainsi ! On verra dans ce moment un Religieux en moi, & en vous, le modele d'une Abbessé. Dédommangez-vous par un choix si glorieux. Préparez un nouveau spectacle aux Anges & aux hommes par votre vertu. Humble parmi vos Filles, assidue dans votre Chœur, exacte dans votre Regle, apliquée à la lecture, mettez à profit tout votre loisir. Avez-vous acheté si peu cher votre vocation, pour ne vouloir pas vous en servir à vous rendre heureuse ? Après vous être laissée tromper par une doctrine fausse, & par des instructions criminelles, ne résistez pas à ces conseils que la Grace & la Religion m'inspirent. Je vous l'avouërai, je me suis crû jusqu'ici un meilleur Maître pour inspirer le vice, que pour exciter à la vertu : Ma fausse éloquence n'a brillé que pour de faux biens ; mon cœur enyvré de la volupté, n'a eu des termes propres & touchans que pour la faire sentir. La coupe des pecheurs répand sur ses bords une douceur si trompeuse ; on se penche si naturellement pour en goûter, qu'il ne faut que l'offrir. Le Calice des Saints au contraire se boit avec amertume, il afflige & révolte la nature : Vous me reprochez cependant ma timidité à vous le présenter ; je souffre volontiers

lontiers ces plaintes. J'admire l'impatience que vous avez témoignée de vous charger de l'habit de la Religion : Portez avec fierté ce poids sacré de cette coupe précieuse, que vous avez reçûë si hardiment ; bûvez ce Calice du salut jusqu'à la lie, sans détourner des yeux incertains sur moi. Laissez-moi, en m'éloignant de vous obéir à l'Apôtre, qui me dit, fuyez. Quand vous me conjurez de revenir, sous prétexte de piété, vôtre empressement m'est suspect, & le sentiment que j'aurois d'y répondre. Mes paroles auroient à rougir, si l'on peut ainsi parler, après l'histoire de ma vie. L'Eglise jalouse de sa gloire, veut qu'on appelle ses enfans à la vertu, par la vertu même ; & quand on est près de Dieu, par une conduite irréprochable, on est en droit d'y attirer les autres. Oublier Heloise, ne plus la voir, est ce que le Ciel demande d'Abailard. N'attendre rien d'Abailard, en perdre jusqu'à l'idée, est-ce que le Ciel demande d'Heloise. L'oubli est en amour la penitence la plus nécessaire, & celle qui coûte le plus : Il est aisé de raconter ses fautes, combien d'indiscrets s'en font un second plaisir, loin de s'en accuser avec humilité. Le seul moyen de retourner à Dieu, est de négliger la créature qu'on a adorée, & d'adorer Dieu qu'on a négligé. Quelle violence ! il faut se la faire, & se sauver par cet effort. Pour faciliter ce projet, apprenez pourquoi

quoï je vous pressai de faire des Vœux avant que je me fusse engagé. Pardonnez à ma sincérité, & au dessein que j'ai de mériter vôtre indifférence & vôtre haine, si je ne vous cache rien d'un détail que vous avez souhaité.

Quand je me vis accablé de mon malheur, ma foiblesse me rendit jaloux, de tous les hommes je me fis des rivaux; l'amour a plus de soupçons qu'il n'a de confiance. Je craignois beaucoup de choses, parce que j'avois beaucoup à m'en reprocher; & tourmenté de mon exemple, il me sembloit que vôtre cœur dans l'habitude d'aimer, ne seroit pas long-tems sans prendre un nouvel engagement. Un jaloux croit aisément les choses les plus fâcheuses. Je voulois me voir bien-tôt hors d'état de douter de vous. Je me pressai de vous faire connoître qu'il étoit de la bienveillance de vous dérober aux regards envieux, que vôtre pudeur le demandoit, que nôtre amitié pouvoit l'exiger, que vôtre sûreté le vouloit; que vous aviez tout à craindre après mon châtiment, & qu'il ne vous restoit que l'azile d'un Convent. Je vous fais justice, rien ne fut plus aisé que de vous le persuader. Ma jalousie triomphoit en secret de vôtre innocente facilité; & tout triomphant que j'étois, je ne vous donnois pas à Dieu de bon cœur. Je retenois autant que je pouvois mon présent, & je ne le laissois échaper que
par

par le desir que j'avois de l'ôter tout entier aux hommes. Je ne vous portois pas en Religion pour y trouver vôtre bonheur, je vous y condamnois comme un barbare qui veut perdre ce qu'il ne peut emporter avec soi. Cependant vous écoutiez mes discours avec douceur, vous m'interrompiez même par quelques larmes, & mouillée de vos pleurs, vous me pressiez de vous marquer laquelle de ces Maisons avoit le plus mon estime. Que je me sentis soulagé de vous y voir enfermée ! Je respirois alors, & j'eus la consolation de penser que vous n'étiez pas restée long-tems dans le monde après ma disgrâce, & que vous n'y rentreriez jamais. Cet état étoit encore douteux, il me sembloit qu'il n'y avoit de résolutions éternelles pour des femmes, que celles que la nécessité a fixée par des Vœux. Il me faloit ces Vœux & un Dieu pour caution, pour me répondre de vous. Demeures saintes, demeures assurées, aziles impenétrables, que vous m'avez ôté d'inquiétude ! La Religion, la Pieté font une garde exacte autour de vos hauts murs & de vos portes herissées. Quel repos pour un jaloux ! hé ! que je l'attendois avec impatience. Chaque jour j'allois timidement vous exhorter à ce sacrifice. J'admirois, sans vous en parler, un certain éclat de beauté que je n'avois pas encore trouvé en vous ; soit que ce fût la fleur d'une vertu naissante, ou le pressentiment de
la

la perte que j'allois faire. Je n'en examinai point la cause par desespoir, je me hâtois seulement d'avancer vôtre Profession. Je fis entrer de part dans mon crime vôtre Prieure, par une dot criminelle, dont j'achetai chez elle le droit de vôtre sépulture. Les Professes de cette maison, que je pratiquois aussi pour avoir leurs suffrages, que je venois de payer, vous cachotent, par mon ordre, leurs scrupules & leurs chagrins. Je ne negligeois rien, ni des petites choses, ni les grandes. Si vous eussiez échappé à toutes nos embûches, je ne m'étois pas engagé, je voulois avoir la liberté de vous suivre par tout, & mon ombre attachée à vos pas, vous auroit jetté dans une confusion ou dans une crainte qui auroit été pour moi une consolation sensible. Mais, graces au Ciel, vous vous résolutes à prononcer des Vœux; je vous accompagnai avec effroi jusqu'aux pieds des Autels. Lorsque vous y eûtes porté vôtre main, & touché la nappe sacrée, je vous entendis de mes propres oreilles prononcer distinctement ces mots tranchans, qui vous séparoient d'avec tous les hommes. Je vous entendis prononcer ces paroles meurtrieres, qui coupent des deux côtez, & qui portent par tout également la mort; jusques-là vôtre beauté, vôtre âge m'avoient semblé s'oposer à vôtre dessein, & me menacer de quelque retour. Une petite tentation ne pouvoit-elle point vous changer; un de-
mon

mon du Midi n'étoit-il point à craindre ? A l'âge de vingt-deux ans, peut-on s'oublier entièrement soi-même ? A cet âge , qui est le regne de la liberté , où tout semble permis , le monde ne meritoit-il plus un de vos regards ? Que je vous ai fait d'injustices ! Que je vous ai donné de foiblesses ! Vous n'étiez dans mon imagination que legereté , qu'inconstance : mais une fille au bruit des flâmes & de la chute de Sodome , ne pouvoit-elle point tourner la tête , & regretter quelqu'un ? J'observois vos yeux , vos mouvemens , vos démarches , tout me faisoit trembler. Vous pouviez appeller trahison , perfidie , assassinat , une conduite si intéressée , & qui ne regardoit que ma propre satisfaction. Un amour qui ressemble si fort à la haine , doit mériter le dernier mépris ; & exciter vôtre colere. Oüi , je veux que vous sçachiez que dans ce moment où je fus convaincu de tout vôtre dévouëment , où je vous trouvai même la plus digne de toute ma tendresse & de ma reconnaissance , je pensai que je ne pouvois plus vous aimer , qu'il étoit tems de cesser de vous donner des soins & des marques d'amitié ; que vous étiez désormais le soin de Dieu , par la qualité de son Epouse. Ma jalousie sembla s'éteindre ; Dieu pour rival n'est point à craindre : plus tranquille que je n'avois été jusqu'ici , j'osai lui faire des prieres , pour lui demander de vous ôter de devant mes

mes yeux, & de vous arracher de mon cœur ; mais il n'étoit pas tems de les faire ces prieres précipitées ; j'étois de trop mauvaise foi devant lui pour être exaucé , lui qui voit l'abîme & le secret des cœurs , trouva que le mien n'étoit pas d'intelligence avec mon esprit : la necessité & le desespoir étoient l'ame de mon action ; sans y penser j'insultois au Ciel, bien loin de faire un véritable sacrifice : Il rejetta sur moi & mon offrande & ma priere , & sa Justice continua mon supplice , en m'abandonnant à l'amour. Ainsi coupable de nos Vœux , coupable de l'amour qui les a précédés , je dois être tourmenté toute ma vie. Si Dieu parloit à votre cœur , comme il parle à celui d'une Religieuse , dont la premiere innocence l'engage à la combler de mille douceurs , j'aurois de quoi me consoler : Mais nous voit tous deux les victimes d'un amour criminel ; voir cet amour nous insulter , & se couvrir de nos habits mêmes , comme d'étendards qu'il a enlevés à la sainteté de nos Vœux , c'est ce qui me fait fremir. Est-ce un abandonnement de la part de Dieu , ou sont-ce les suites de cette longue yvresse d'un amour profane ? Pour dire que l'amour est une yvresse , un poison, il faut être éclairé de la Grace ; cependant c'est un mal qu'on aime. Mais dans cet égarement le sen-

cement de nôtre misere est le commencement de nôtre guérison. Qui ne sçait qu'il est de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autre fondement de sa misericorde, que la foiblesse même de l'homme ? Lors qu'il nous laisse voir cette foiblesse, que nous en soupirons, il est prêt de faire éclater sa Toute-puissance pour nous en relever. Disons pour nôtre consolation, que ce que nous souffrons est une de ces tentations longues & terribles qui troublent quelquefois les meilleures vocations. Dieu sçait se prêter aux hommes, pour adoucir leur misere, quand il est à propos. Il voulut, lorsque vous prîtes le Voile, vous attirer par de certains mouvemens de sa grace, & vous accôûter à lui. Je vis vos yeux, en me disant adieu, s'attacher à un Crucifix ; vous fûtes plus de six mois sans m'écrire un billet ; je ne vis durant ce long-tems personne de vôtre part : J'admirois ce silence que je n'osois blâmer, & que je ne pouvois imiter. Je vous écrivis, vous ne me fîtes point de réponse. Vôtre cœur étoit fermé, ce Jardin de l'époux étoit ouvert, il s'en est dérobé, vous êtes restée seule : en s'éloignant de vous, il vous éprouve ; rappelez-le, & travaillez à le posséder. Il faut le secours d'un Dieu pour rompre nos chaînes. Nous avons trop aimé pour nous quitter de nous-mêmes. Nos folies ont pénétré jusques dans

dans les lieux les plus saints. Nos liaisons ont scandalisé tout un Royaume. On les lit, on s'y plaît, l'amour les a décrites comme il les a fait faire. Nous sommes la consolation de la mauvaise conduite de la jeunesse: qui peche après nous, croit moins pecher. Nous sommes des coupables dont la penitence est tardive, mais qu'elle soit sincere. Réparons autant qu'il est possible les maux que nous avons fait. Et que la France, qui a été témoin de nos égaremens, s'étonne de la rigueur de nôtre penitence. Confondons ces imitateurs de nos crimes. Prenons le parti de Dieu contre nous-mêmes, & prévenons par-là ses jugemens: Nos déreglemens passez demandent des larmes, de la honte, de la tristesse, pour être expiez. Tirons ces victimes de nôtre cœur. Rougissons, pleurons, si dans ces foibles commencemens nôtre cœur n'est pas entierement à vous, Seigneur, qu'il sente au moins qu'il y doit être. Arrachez-vous, Heloïse, aux restes honteux d'une passion qui s'est trop établie. Songez que la moindre de vos pensées pour un autre que pour Dieu est un adultere. Si vous me voyez ici avec mon visage décharné, l'air sombre, environné d'un nombre de Moines, que la qualité qu'on me donne de sçavant, allarmé, que ma maigreur offense, comme si je promettois une reforme. Que diriez-vous de mes lâches soupirs, & de

ces inutiles larmes qui trompent ces hommes crédules ? Je suis abatu sous l'amour, & non pas sous la Croix ; plaignez-moi, & vous en dégagez. Si c'est mon ouvrage, comme vous le dites, que vôtre vocation ne m'en ôte point le merite par vos inquiétudes continuelles. Dites-moi que vous voulez honorer cet habit qui vous couvre, par le plaisir d'une retraite interieure. Craignez Dieu, pour vous défaire de vos foiblesses. Aimez-le, si vous voulez avancer dans la vertu ; ne vous ennuyez point dans le Cloître, c'est la demeure des Saints ; embrassez vos liens, ce sont les chaînes de JESUS-CHRIST ; il les porte avec vous, si vous les portez avec respect. Sans être farouche d'une passion qui vous possède encore, aprenez de vôtre misere à secourir la langueur de vos Sœurs ; ayez compassion d'elles en envisageant vos défauts ; & si quelques sentimens trop naturels vous importunent, allez au pied du Crucifix demander misericorde, il a des playes ouvertes, ce sont les retraites de la Colombe : gémissiez auprès de ce Dieu mourant ; à la tête d'un Communauté, ne soyez pas esclave, & commandant à des Reines, commencez sur vous à vous faire obéir. Rougissez de la moindre révolte de vos sens. Sçachez qu'au pied des Autels on sacrifie en bien des manieres aux Anges prévaricateurs, & que l'encens le plus agréable,

agréable , qui puisse leur être offert , est celui qui dans ces lieux redoutables brûle sur le cœur d'une Religieuse , quand il est sensible à la passion & à l'amour. Si dans le monde votre ame s'est fait une habitude & une occupation de sa tendresse , n'en sentez désormais que pour JESUS-CHRIST ; regrettez tous les momens d'une vie que vous avez abandonnée au monde & au plaisir. Redemandez-les moi , c'est un vol dont je suis chargé. Soyez plus hardie , venez jusqu'à me les reprocher. J'ai été votre Maître , ce n'a été que pour vous enseigner : vous m'apelez votre Pere , avant cet éloge j'ai mérité celui de parricide : je suis votre Frere , c'est par la société de nos crimes que cet avantage m'est dû. On me dit votre mari , c'est après un scandale public. Si vous avez abusé de la sainteté de tant de noms augustes dans la souscription de votre Lettre , pour flater votre passion & me faire honneur , effacez-les pour mettre ceux de parricide , de scelerat , d'ennemi , qui a conspiré contre votre réputation , troublé votre repos , séduit votre innocence. Vous perissiez par mes soins , sans un effet singulier de la grace , qui pour vous sauver , m'abat au milieu de ma course. Voilà l'idée que vous devez avoir du transfuge , qui cherche à éloigner de vous l'assurance de ne vous voir jamais. Quand l'amour a été sincere , que l'on a de

peine à se déterminer à n'aimer plus ! Il est plus aisé mille fois de renoncer au monde qu'à l'amour. Je le hais ce monde trompeur, infidèle, je n'y pense plus. Mais sans cesse dans l'erreur mon cœur me fera sentir la douleur de vous avoir perdue, & m'y attachera malgré toutes les lumières de mon esprit. Cependant quand je serois assez lâche pour me dédire de ce que vous avez lû, ne souffrez plus que je m'offre à vos pensées qu'avec ces dernières couleurs. Songez que mes premiers soins ont été de séduire votre raison, que j'ai mis en doute votre salut. Vous perissiez par moi, je perissois avec vous. Les mêmes flots, un même naufrage nous engloutissoit. Nous attendions la mort indifféremment ; & une même mort nous portoit avec rapidité aux mêmes supplices. La Providence a détourné ce coup. Que ce soit par un naufrage que nous arrivions au port, que nous importe ? Il y a des personnes que la bonté de Dieu ne sauve que par un malheur. Que mon salut soit le fruit de vos prières. Que je le doive à vos larmes & à votre piété. Quelque rempli qu'on soit, Seigneur, de l'amour d'une de vos créatures, votre main sçait tirer du cœur, quand il lui plaît, ces idées qui en occupent toute l'étendue. C'est aimer plus véritablement Héloïse, que de la laisser par mon détachement & par mon silence dans le repos que donnent
la

la retraite & la vertu. Je l'ay resolu. Cette Lettre sera ma derniere faute. Adieu.

Si je meurs ici, j'ordonnerai que mon corps soit porté au Paraclet. Vous me verrez en cet état, non pour vous demander des larmes, il n'en sera plus le tems. Versez-en aujourd'huy pour éteindre le feu qui me brûle. Vous me verrez alors pour fortifier vôtre pieté de l'horreur de ce cadavre, & ma mort plus éloquente que moi, vous dira ce qu'on aime quand on aime un homme. J'espere que vous voudrez bien, quand vous aurez accompli le tems de vôtre vie, être inhumée auprès de moi, vos froides cendres ne seront pas à craindre, & mon tombeau en sera plus riche & plus connu.

11

12

40

AVERTISSEMENT.

LA premiere Lettre d'Heloise , & la réponse d'Abailard , ont fait assez connoître qui étoient ces deux Amans. Tous ceux qui sçavent le commencement de leur infortune , sont touchés de leur plainte , & souhaitent aprendre la suite de cette histoire , cela fait esperer que cette lettre sera reçüe favorablement.

Heloise paroît plus que jamais emportée par sa passion. Dans le commencement de sa retraite au Paraclet , le voeu solennel qu'elle venoit d'y faire , les hauts murs , les grilles d'un Convent inaccessibles , l'éloignement d'Abailard , & sur tout la cruauté de Fulbert , avoit , en l'accablant , fait taire son amour. Elle reçoit une lettre d'Abailard , ce feu devient plus ardent que jamais. Irritée par les obstacles que la fortune a mis à son bonheur , elle ne garde plus aucune mesure dans cette seconde lettre. Elle se plaint de l'état malheureux où elle est : ce n'est plus une Religieuse timide qui combat un penchant dangereux , c'est une Amante éperdue qui dit tout ce qu'un amour violent lui inspire. Elle s'abandonne à ses transports , & fait quelquefois

AVERTISSEMENT.

des retours sur elle-même. Ingenieuse dans l'une & dans l'autre, elle repete quelquefois des choses qu'elle a déjà dites dans sa première lettre. Il est pardonnable à ceux qui ont bien aimé de redire ce qui les a le plus vivement touchés, & on ne doit point me blâmer d'avoir fait une Traduction nouvelle.

Quelques sentimens qu'Héloïse fasse ici paroître, il est certain qu'enfin elle fit une penitence sincere de ses fautes passées. Ce qu'elle craignoit si fort arriva, elle eût le malheur de survivre à Abailard : mais ayant épuré toutes ses pensées, si elle conserva le souvenir de son Amant, ce fut dans les prieres qu'elle faisoit incessamment au Ciel. Plusieurs Auteurs dignes de foy ont porté ce témoignage : Je pourrois citer ce qu'ils ont dit, mais je crains d'ennuyer le Lecteur.

II. LETTRE
A ABAILLARD,
 SON BIEN-AIME
 EN JESUS-CHRIST.
HELOISE
 SA BIEN-AIMEE

dans le même JESUS-CHRIST.

J'Ai lû avec empressement la Lettre qu'on m'a renduë de vôtre part : j'esperois, malgré tout mon malheur, n'y trouver que des sujets de consolation; mais que les Amans sont ingenieux à s'affliger ! Jugez de la délicatesse & de la force de mon amour, par ce qui cause le trouble & la douleur de mon ame. L'inscription de vôtre Lettre m'a alarmée. Pourquoi, en me l'adressant, avez-vous placé le nom d'Heloïse avant celui d'Abailard ? Pourquoi cette distinction injuste & cruelle ? C'est vôtre nom, c'est le nom d'un Pere & d'un Epoux que mes regards curieux vouloient trouver ? Je ne cherchois pas le mien, je voudrois l'oublier, comme la cause de vôtre infortune. Les loix de la bien-

bien-séance, la qualité de Maître & de Directeur que vous avez sur moi, s'oposera à ces manières respectueuses, & l'amour vous commande de les bannir : vous ne le sçavez que trop. Est-ce ainsi que vous m'écriviez avant que la fortune jalouse eût traversé mon bonheur ? Je le vois, votre cœur m'échappe, vous avancez dans le chemin de la piété plus que je ne voudrois ; vous faites de trop grands progres. Helas ! je suis trop foible pour vous suivre : daignez au moins m'attendre & m'animer par vos conseils. Avez-vous la cruauté de m'abandonner ! Cette crainte penetre mon cœur. Mais les présages affreux que vous semblez me donner de votre mort, la peinture que vous faites sur la fin de votre Lettre, me met hors de moi-même. Ah ! cruel Abailard, vous deviez arrêter mes larmes, & vous les faites couler : vous deviez calmer l'agitation de mon cœur, & vous y jetez le desespoir. Vous voulez qu'après votre mort je prenne soin de vos cendres, & que je vous rende les derniers devoirs : helas ! dans quel esprit avez-vous conçu ces tristes pensées, & comment avez-vous pû nous les tracer ? La crainte de me causer la mort ne vous a point fait tomber la plume de la main ? Vous ne songiez pas, sans doute, à tous les tourmens où vous m'alliez livrer ? Le Ciel, quelque rigueur qu'il ait exercé sur moi, ne me hait pas.

pas assez pour me laisser vivre un moment après vous avoir perdu : voudroit-il en me conservant la vie , me faire mourir mille fois ? Le jour sans mon cher Abailard , m'est un supplice insupportable , & la mort me paroît un bien , pourvû qu'elle m'unisse avec lui. Si le Ciel exauce les vœux que nous faisons incessamment pour vous , vos jours seront conservez , vous nous enfermerez dans le tombeau. Quoi ! n'est-ce pas à vous à nous résoudre par vos touchantes exhortations , à ce grand & pénible trajet , qui doit même effrayer les plus fermes courages ? N'est-ce pas à vous à recevoir nos derniers soupirs , à prendre soin de nos funeraillles , à rendre compte de nos mœurs & de nôtre foi ? Quel autre que vous peut nous recommander dignement à Dieu , & conduire à lui par la ferveur & le merite de ses prieres , ces ames que vous avez attachées à son culte par des nœuds solennels ? Nous attendons de vôtre charité paternelle ces pieux devoirs ; vous ferez libre après cela des inquiétudes que nous vous causons , vous quitterez la vie avec moins de peine , lorsque le Seigneur voudra vous apeller à lui. Content de vôtre ouvrage , & assuré de nôtre bonheur , alors vous pourrez nous suivre. Mais jusques-là , cessez , je vous conjure , de nous écrire des choses si terribles. Ne sommes-nous pas assez malheureuses ?

Faut-il

Faut-il que vous augmentiez notre infortune ? Notre vie n'est plus qu'une langueur, voulez-vous nous l'arracher ? Nos disgrâces présentes nous occupent sans cesse, est-il nécessaire de chercher dans l'avenir des sujets d'affliction ? Que les hommes, dit Senèque, ont peu de raison, de rendre des maux éloignés, présents à leur mémoire, & de chercher même avant la mort, à perdre la vie. Lorsque vous aurez ici-bas achevé votre carrière, vous voulez que votre corps soit porté au Paraclet, afin que toujours exposé à nos yeux, vous ne sortiez jamais de notre esprit, & que votre cadavre fortifie notre piété & anime nos prières. Nous avez-vous cruës capables d'effacer les traits dont vous êtes gravé dans nos cœurs, & de perdre le souvenir de vos bienfaits ? Quel temps trouverons-nous pour ces prières que vous nous demandez ? Hélas ! je serai alors en proie en d'autres soins. Un malheur si funeste me permettra-t'il un moment de tranquillité ? Ma raison affoiblie résistera-t'elle à de si fortes attaques ? lors qu'éperduë & furieuse, & d'un esprit soulevé, si je l'ose dire, contre Dieu même, je le fléchirai moins par mes prières que je ne l'irriterai par mes cris & par mes reproches. Mais comment crier ? Hélas ! misérable que je suis, pourai-je suffire à ma douleur. Je m'empresserai plus à vous suivre, qu'à vous rendre les
tristes.

tristes honneurs de la sépulture. C'est pour vous, c'est pour Abailard, que j'ai résolu de vivre : si vous m'êtes ravi, que ferai-je de ces jours infortunés ? Ah ! que je serois à plaindre, si le Ciel, par une pitié cruelle, me conservoit jusqu'à ce funeste moment ! Quand je songe à cette séparation, j'éprouve toutes les rigueurs de la mort. Que deviendrois-je, grand Dieu ! Cessez donc, cessez de porter dans mon ame des atteintes si douloureuses : si ce n'est par amour, que ce soit au moins par un motif de toute piété. Vous voulez que je me donne à mes devoirs, vous me conjurez d'être toute à un Dieu à qui je me suis consacrée ; & comment puis-je le faire, tandis que vous m'annoncez des choses qui occupent nuit & jour toutes mes pensées ? Lorsqu'un malheur nous menace, & qu'il est impossible de le détourner, pourquoi nous livrons-nous à une crainte inutile, & plus rigoureuse que les maux mêmes que nous craignons ? Que n'imitons-nous un fameux Poète, qui faisoit cette prière à ses Dieux.

Si de quelques malheurs ma vie est menacée,
Grands Dieux, sans différer, faites-les moi sentir ;
On doit pour vivre heureux, bannir de sa pensée
Les maux dont on voudroit en vain se garantir.
D'un avenir fâcheux, la triste prévoyance,
Nous fait avant le tems ressentir sa rigueur ;

Qu'il

Qu'il me soit donc permis de vivre sans frayeur ;
En me flatant toujours d'une douce esperance.

Mais de quelle esperance me pourrois-je flater après vous avoir perdu ? Qui pourroit m'arrêter sur la terre, après que la mort m'auroit enlevé tout ce qui m'y attache ? J'ai renoncé sans peine à tous les enchantemens de la vie, je ne garde que mon amour, je ne me reserve que le plaisir secret de penser sans cesse à vous, & de sçavoir que vous vivez ; quoique hélas ! vous ne viviez plus pour moi ; quoique je n'ose me flater de jouir encore de vôtre vûë. Ah ! sans doute, c'est le plus grand de mes maux. Fortune impitoyable, m'as-tu assez persecutée ? Tu ne me laisse pas respirer. Tu as épuisé contre moi tous tes traits, tu n'en as plus qui te fassent craindre du reste des hommes. Tu t'es lassée à me tourmenter ; les autres n'ont plus lieu d'aprehender ton couroux. Mais que te servoit-il d'avoir contre moi des armes ? Le grand nombre des blessures dont tu m'as couverte, ne te permet pas de m'en faire de nouvelles. Que ne puis-je te contraindre à vouloir me donner la mort ? Tu crains, cruelle, parmi tous les tourmens dont tu m'accables, tu crains qu'un prompt trépas ne me délivre. Tu me conserves la vie, & tu ne laisses pas de me
faire

faire à tous momens mourir. Cher Abailard, plaignez mon desespoir. Vit-on jamais rien de si malheureux que moi ? Plus vous m'avez élevée au dessus des autres femmes, qui m'envioient vôtre tendresse, & plus je suis sensible à la perte de vôtre cœur. Je ne suis montée au faîte du bonheur que pour éprouver une chute plus terrible. Rien ne pouvoit autrefois se comparer à mes plaisirs, rien ne sçauroit à present égaler mes peines. Ma gloire faisoit mille jalouses, mon malheur excite la compassion de tous ceux qui me voyent. La fortune pour moi a toujours été d'un excès à un autre. Elle m'a accablée de ses plus charmantes faveurs, afin de m'accabler de ses disgraces les plus grandes. Ingénieuse à me tourmenter, elle vouloit que le souvenir des biens que j'aurois perdus, fût la source inépuisable de mes larmes ; que l'amour que j'avois pour ses presens, fût quand elle m'en auroit privée, tout le sujet de ma douleur. Enfin elle n'a que trop bien réüssi, la tristesse dont je me voyois accablée est aussi amere, que je trouvois délicieux les transports qui m'avoient charmée. Mais ce qui m'irrite d'avantage, nous avons commencé d'être malheureux dans un tems où nous semblions moins le meriter. Tandis que nous nous sommes livrez l'un & l'autre au penchant d'un amour criminel, rien ne s'est opposé

oposé à nos coupables délices. Si quelquefois la crainte des jaloux venoit nous troubler dans nos amoureux larcins, elle ne feroit qu'à donner un nouveau charme à nos plaisirs. A peine avons-nous retranché ce qu'il y avoit d'illégitime dans notre passion. A peine avons-nous cherché dans le mariage un azile contre les remords qui auroient pû nous suivre, que toute la colere du Ciel est tombée sur nous. Mais de quel supplice avez-vous été puni ? Le seul souvenir me fait fremir. Un époux outragé & jaloux de ses droits, peut-il faire souffrir un plus rude tourment à un téméraire qui détruit la fidelité dûë au mariage ? Hé, quel droit un Oncle cruel pouvoit-il avoir sur vous ? Nous nous étions engagez l'un & l'autre au pied des Autels, cela seul devoit vous mettre à couvert de la fureur de vos ennemis. Faut-il qu'une épouse ait attiré sur vous un châtiment qui ne doit tomber que sur un Amant adultere ? encore étions-nous séparés. Occupé à vos exercices, vous découvriez à une troupe sçavante & curieuse de vous entendre, des mysteres que les plus grands génies n'auroient pû pénétrer ; & moi contente d'obéir à ce que vous desiriez, je m'étois retirée dans un Cloître. J'y passois les journées entieres à penser à vous, & quelquefois à méditer sur des lectures saintes que je tâchois

chois de faire. C'est dans ce tems même que vous fûtes la victime de l'amour le plus malheureux. Vous expiâtes un crime qui nous étoit commun. Vous fûtes le seul puni, & nous étions tous les deux coupables. Celui-ci qui l'étoit le moins, fut l'objet de toute la vengeance d'un barbare. Mais pourquoi m'emporter contre vos assassins ? C'est moi malheureuse, c'est moi qui vous ai perdu. Je suis l'origine de vos malheurs. Ah Dieu ! devois-je naître pour être la cause d'un événement si tragique ? Qu'il est dangereux à un grand homme de se laisser charmer par nôtre sexe ? Il devrait dès l'enfance se former un cœur insensible à tous nos attraits pernicieux. Ecoute, mon fils (disoit autrefois le plus sage des hommes) écoute & retiens mes leçons : si quelque beauté par ses regards, cherche à te séduire, ne te laisse point entraîner à un penchant trop fâcheux. Rejette le poison qu'elle te présente, & ne suis pas les sentiers qu'elle te montre. Sa maison est la porte de la perdition & de la mort. J'ai long-tems examiné toutes ces choses, & j'ai trouvé que la mort même est un mal moins dangereux que la beauté d'une femme. C'est l'écueil de nôtre liberté, c'est un lien fatal qui nous attache, & dont on ne peut jamais s'affranchir. C'est une femme qui a précipité le premier des hommes de
l'état

l'état glorieux où Dieu l'avoit formé. Celle qui avoit été créée afin de partager son bonheur, fut la seule cause de toute sa ruine. Samson, que ta gloire seroit éclatante si ton cœur avoit eu autant de force contre les charmes de Dalila, qu'il en avoit contre les armes des Philistins ! vainqueur de leurs armées nombreuses, une femme te desarme & te trahit ? Tu te vois livré entre les mains de tes ennemis, tu es privé de ces yeux qui avoient laissé entrer l'amour dans ton ame ; confus & sans aucune esperance, tu meurs avec la seule consolation de pouvoir enveloper tes ennemis dans ta ruine. C'est pour plaire à des femmes que Salomon perd le soin de plaire à Dieu. Ce Roy dont on venoit de tous côtez admirer la sagesse, que le Seigneur avoit choisi pour bâtir son Temple, abandonne le culte des Autels dont il s'étoit montré le défenseur, & porte sa folie jusqu'à encenser les Idoles. Job n'eut point de plus cruel ennemi que sa propre femme : Quels assauts ne lui falut-il pas soutenir ? L'esprit de tentation qui s'étoit déclaré son persecuteur, se servit d'une femme pour ébranler sa constance ; & c'est ce même esprit qui se sert d'Heloise pour perdre Abailard. Tout ce qui me reste, c'est la foible consolation de n'être point la cause volontaire de vos maux. Je ne vous ai point trahi, c'est

c'est ma fidelité & mon amour qui vous ont été funestes. Si je suis criminelle de vous avoir aimé trop constamment, je ne sçau-rois jamais me repentir de mon crime. Il est vrai, je me suis trop livrée aux douces erreurs que ma passion naissante me faisoit faire. J'ai cherché à vous plaire aux dépens de ma vertu; j'ai par-là mérité les peines que je ressens. Mes coupables transports ne pouvoient avoir qu'une fin malheureuse & tragique. Si-tôt que je fus persuadée de vôtre amour; hélas! je ne differai gueres à croire vos protestations. Il m'étoit trop glorieux d'être aimée d'Abailard, & je souhaitois trop ardemment cet avantage pour vouloir en douter un moment. Je ne cherchai qu'à vous convaincre de toute ma tendresse. Je ne me fis point un rempart d'une severe force & d'une raison importune. Ces tyrans de nos plaisirs qui captivent nôtre sexe, ne firent qu'une foible & inutile résistance. Je sacrifiai tout à mon amour, & je fis tout ceder au desir de rendre heureux le plus galant & le plus sçavant de tous les hommes. Si quelque consideration avoit pû m'arrêter, ah! sans doute, ç'auroit été l'interêt de mon amour. Je craignois que n'ayant plus rien à desirer, vôtre passion ne devînt languissante, & que vous ne cherchassiez ailleurs le contentement que donne un nouvelle conquête. Mais il vous fut facile de
me

me guérir d'un scrupule que j'avois malgré moi. Je devois prévoir des malheurs plus certains, je devois prévoir que l'idée qui me resteroit de mes plaisirs seroit contraire au repos de ma vie. Que je serois heureuse de pouvoir effacer par mes larmes le souvenir qui me reste de ces plaisirs, & que je me plais à conserver. Je veux faire au moins quelque effort genereux sur moi-même. Je veux, en étouffant dans mon cœur les desirs qu'une nature fragile y fera naître, exercer sur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait souffrir. Je tâcherai par-là de vous satisfaire, si je ne satisfais pas à un Dieu irrité. Car enfin je vous découvre l'état pitoyable où je suis, mon repentir pourroit-il le désarmer, j'ose en ce moment l'accuser de cruauté, de vous avoir livré aux embûches qu'on vous avoit préparées. Mes murmures allument le feu de sa colere, au lieu que je devois songer à l'éteindre. Ce n'est pas assez pour expier un crime que d'en supporter la peine; tout ce qu'on souffre n'est compté pour rien, si les passions sont encore vivantes, & si le cœur brûle des mêmes desirs. Il est facile d'avouer sa foiblesse & de s'en punir; mais qu'il faut se faire de violence pour oublier des plaisirs qu'une douce habitude a rendu maîtres absolus de nôtre esprit? Combien voyons-nous de personnes qui sont ouverte-

ment

ment l'aveu de leurs fautes, mais qui loin de les pleurer, ont un nouveau plaisir à les dire. L'amertume du cœur doit suivre l'aveu de la bouche, c'est ce qui se rencontre rarement. Pour moi qui ai trouvé tant de plaisir à vous aimer, je sens bien, malgré moi, que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté; ni cesser d'en jouir autant qu'il m'est possible, en les rapellant dans ma memoire. Quelques efforts que je fasse, de quelque côté que je tourne, une chere idée me suit; tout retrace à mes yeux & à mon esprit ce que je devois oublier. Pendant le calme de la nuit, où mon cœur devoit être tranquille au milieu du sommeil qui suspend les plus grandes inquiétudes, je ne scaurois éviter les illusions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec mon cher Abailard. Je le voi, je l'entens, & je lui parle. Charmez l'un de l'autre, nous abandonnons les études de la Philosophie, pour nous entretenir plus agréablement de nôtre passion. Quelquefois aussi je m' imagine être témoin de l'entreprise sanglante de vos ennemis, je m'opose à leur fureur, je remplis nôtre appartement de cris effroyables, & dans ce tems je me réveille toute noyée de mes larmes. Dans les lieux les plus saints, jusqu'au pied des Autels, je porte le souvenir criminel de nos plaisirs passés, j'en fais toute mon occupation;

&

& loin de gémir de m'être laissée séduire, je soupire de les avoir perdus. Je me souviens, est-il quelque chose qui échape à ceux qui aiment, du moment & du lieu où vous me déclarâtes pour la première fois votre tendresse, où vous me jurâtes de m'aimer jusqu'à la mort. Vos paroles, vos sermens, tout est gravé dans mon cœur. On voit dans mes discours le trouble qui m'agite; mes soupirs me trahissent; & votre nom m'échape à tous momens. Dans cet état, mon Dieu, que n'avez-vous compassion de ma foiblesse, que ne me fortifiez-vous de votre grace? Vous êtes heureux, Abailard, cette grace vous a prévenu. Votre malheur vous a fait trouver le repos. Le supplice que votre corps a souffert, a guéri les playes mortelles de votre ame. La tempête vous a conduit dans le port; & Dieu qui sembloit apesantir sa main sur vous, ne cherchoit qu'à vous secourir: c'est un Pere qui châtie, & non pas un ennemi qui se venge. C'est un sage Medecin qui vous fait souffrir, afin de vous conserver la vie. Je suis plus à plaindre que vous, j'ai mille passions à combattre; il me faut résister à ces feux que l'amour allume dans un jeune cœur. Notre sexe n'est que foiblesse; j'ai d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque me plaît: j'aime le péril qui me menace, comment pourrois-je n'y pas succomber;

tomber ? Parmi tous ces combats , je tâche au moins de cacher ma défaite à ces Filles que vous avez confiées à mes soins ; toutes celles qui m'environnent , admirent ma vertu ; mais si leurs yeux penetroient jusques dans mon cœur , que n'y découvroient-elles pas ? Mes passions y sont revoltées ; je commande aux autres , & je ne peux me commander à moy-même. Je n'ai fait qu'un faux dehors , & cette vertu en apparence est un vice en effet. Les hommes me trouvent digne de loüanges , mais je suis condamnable aux yeux pénétrans d'un Dieu à qui rien n'est caché , & qui lit dans les replis les plus secrets d'une ame. Je ne peux me dérober à sa connoissance ; c'est encore beaucoup pour moi , de couvrir mes foiblesses d'une pieté aparente. Cette feinte penible est en quelque façon loüable. Je ne cause point de scandale aux gens du siecle , si susceptibles des mauvaises impressions ; je n'alarme point la vertu de ces foibles Colombes dont j'ay la conduite , le cœur plein de l'amour des hommes , je les exhorte au moins à n'aimer qu'un Dieu : charmée de la pompe & des plaisirs du monde , je tâche à leur découvrir qu'il n'est que tromperie & que vanité. J'ay assez de force pour leur cacher mon penchant , & je regarde cela en moy comme un effet puissant de la grace. Si elle ne me porte pas à embrasser la vertu , au

moins elle m'empêche de commettre le mal.
C'est en vain cependant qu'on voudroit séparer ces deux choses : on est coupable, si l'on ne merite pas ; & on s'éloigne de la vertu, si l'on cesse d'en aprocher. Encore faut-il n'avoir d'autre motif que l'amour de Dieu seul. Helas ! que puis-je donc esperer. Je l'avouë, à ma confusion, je crains plus d'offenser un homme, que d'irriter un Dieu. Je n'ai soin que celui de vous plaire. Oüi, c'est vôtre commandement, & non pas, comme on le pense, une vocation sincere qui m'a enfermée dans ces demeures de la penitence. J'ay cherché à procurer vôtre repos, & non pas à me sacrifier. Quel est mon malheur ! Je me détache de tout ce qui me pouvoit plaire, je m'ensevelis toute vivante, j'exerce sur moi des jeûnes & des cruautez que des loix severes m'imposent ; je ne me nourris que de pleurs & d'inquiétudes, & cependant je ne merite aucune récompense des maux que je souffre. Ma fausse pieté vous a long-tems trompé ainsi que les autres : Vous m'avez crüe tranquile, & j'étois plus agitée que jamais. Vous vous êtes persuadé que j'étois attachée à mes devoirs, & je n'avois d'autre occupation que celle que l'amour me donnoit. Dans cette erreur vous m'avez demandé des prieres, c'est de vous que je les dois attendre. Ne présumez point trop de ma vertu, & de ma guérison.

Je

Je suis chancelante, c'est à vous à me raffermir par vos prières ; je suis encore foible, vous devez m'en soutenir & me conduire par vos conseils. Quel sujet avez-vous de me louer ? La louange est souvent nuisible à celui à qui on la donne. Une vanité secrète s'éleve du cœur qui nous aveugle, & nous cache des playes mal guéries. Un séducteur nous flatte, & cherche même à nous perdre. Un ami sincère ne nous déguise rien, & loin de passer légèrement la main sur le mal, il nous le fait sentir vivement en y apportant le remède. Que n'agissez-vous de la sorte avec moi ? Voulez-vous passer pour un flatteur injuste & dangereux ; ou si vous voyez en moy quelque chose de louable, ne craignez-vous pas que la vanité, qui est si naturelle à tous les hommes, ne l'efface. Mais ne jugeons point de la vertu par les vaines apparences, car elle se trouve dans les réprouvés aussi-bien que dans les élus. L'adresse d'un imposteur habile sçait bien s'en parer, & se fait souvent plus admirer que le zèle véritable des plus grands Saints. Le cœur de l'homme est un labyrinthe, dont on ne peut découvrir toutes les routes cachées, Vos louanges me sont d'autant plus dangereuses que j'aime celui qui me les donne. Plus je desire vous plaire, plus j'ai de penchant à croire tout ce que vous m'attribuez de mérite. Ah ! songez plutôt à soutenir

mes foibles par des remontrances salutaires. Ayez plus de crainte que de confiance de mon salut, & ne dites pas que la vertu n'a point d'autre fondement que nôtre foiblesse, & que celui-là sera couronné qui aura combattu avec plus de peine. Je ne cherche point cette couronne que donne la victoire, je ne veux qu'éviter le peril, Il est plus sûr de se défendre, que de livrer le combat. Il y a plusieurs dégrez dans la gloire; je ne souhaite point les plus éclatantes, je les laisse à ces grands courages qui ont tant de fois vaincu. Je n'ai point cherché à vaincre, de peur de perdre la victoire. Heureuse si je puis m'échaper du naufrage, & arriver enfin au port. Le Ciel m'ordonne de renoncer à la passion funeste qui m'attache à vous. Ah ! mon cœur ne pourra jamais y consentir.

AVERTISSEMENT.

Cette Lettre est composée de tous les beaux sentimens qui sont répandus dans celles qui restent à traduire. Il est bon de dire qu'il n'y a rien qui ne porte à la piété. Abailard qui fait une penitence sûre dans sa retraite, & qui songe serieusement à son salut, ne veut plus recevoir de lettres d'Héloïse. Il lui écrit le peril où il s'expose en les lisant, & s'éforce de lui persuader qu'ils doivent s'oublier l'un l'autre. Il l'exhorte à remporter sur elle cette grande victoire, & comme un contraire ne brille jamais avec plus d'éclat que par l'oposition de son contraire, il lui represente les avantages d'une ame tranquille & soumise à la grace, après lui avoir parlé des agitations d'un cœur que l'amour continuel trouble. Il est trop habile homme pour ignorer qu'il propose à Héloïse une chose difficile à executer. Il sçait par experience qu'il n'est pas aisé d'arracher du cœur une passion qui a pris de profondes racines. C'est pourquoi en luy enseignant les moyens d'en venir à bout, il l'assure que par des prieres ardentes, il va seconder ses efforts. Il lui prescrit la conduite qu'elle doit tenir dans sa retraite, dont il tâche adroitement de lui inspirer le goût. Il lui donne par ses conseils de puissantes armes contre les tentations. Il la for-

AVERTISSEMENT:

tifie dans le dessein qu'elle a pris de mourir au monde. Rien ne lui paroît plus propre à la détacher de la vie, que de la préparer à la mort & au jugement de Dieu, qui la suit infailliblement; & enfin après l'avoir épouventée par une vive peinture des tourmens qui sont apprêtez aux pecheurs, il la console par l'esperance dont il la flate de participer à la récompense que Dieu destine aux Justes. Pour luy, il s'abandonne à la volonté de Dieu, & n'interrompt plus l'exercice de sa penitence. Enfin, il mourut regretté de ses Ecoliers comme un Maître nécessaire, & quelque grand que fût son zele pour s'unir à Dieu plus étroitement, il s'écria cependant vers luy, Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recusolaborem. Ainsi finit Abailard.

SECONDE REPONSE
D'ABAILLARD
 A HELOISE.

NE m'écrivez plus, Heloïse, ne m'écrivez plus, il est tems de finir un commerce qui rend nos mortifications infructueuses. Nous avons quitté le monde pour nous sacrifier dans la retraite; & par une conduite oposée à la morale chrétienne, nous devenons odieux à J E S U S C H R I S T. Ne nous abusons point, pendant que nous flaterons l'idée qui nous revient de nos plaisirs passez, nôtre vie sera agitée, & nous ne goûterons point la douceur de la solitude. Commençons donc à faire un bon usage de nos austeritez, & ne conservons pas des images coupables dans les rigueurs de la penitence. Qu'une mortification de corps & d'esprit, un jeûne exact, une solitude continuelle & jamais interrompue, des méditations profondes & saintes, un amour pour Dieu qui ne se démente point, que tout cela, dis-je, succede à nos dérèglemens.

Essayons de porter la perfection religieuse à un point auquel il soit difficile de parvenir. Il est beau qu'il se trouve dans le Chri-

stianisme quelques âmes si détachées de la terre, des créatures, & d'elles-mêmes, qu'elles semblent être indépendantes du corps auquel elles sont attachées, & qu'elles traitent comme leur esclave. On ne sçauroit d'ailleurs s'élever trop quand on veut aller jusqu'à Dieu même, quelques grands efforts que l'on fasse, on se trouve toujours fort éloigné de cette sublime Divinité à laquelle nos yeux mêmes ne peuvent atteindre. Agissons pour Dieu indépendamment des créatures & de nous-mêmes, n'ayons aucun égard à nos desirs ni aux sentimens des autres. Si nous étions dans cet état, Heloise, j'irois volontiers faire mon séjour au Paraclet. Là mes soins ardens & efficaces pour une Communauté que j'ai comme fondée, attireroient sur elle mille graces particulières. Je l'instruirois par ma parole, & je l'animerois par mon exemple. Je commanderois, ou plutôt je veillerois sur la vie de vos Sœurs. Je vous ferois prier, méditer, & travailler, & vous taire; & je prierois moy-même, je méditerois, & je travaillerois, & je garderois le silence.

Je parlerois pourtant quelquefois, mais ce seroit pour vous relever de vos chûtes, pour vous fortifier dans vos foiblesses, pour vous éclairer dans les tenebres & dans les obscuritez qui viendroient quelquefois vous surprendre. Je vous consolerois de ces ariditez

ditéz qui sont si connus aux personnes de vertu, & distinguées par leur zele. Je réprimerois même la vivacité de votre zele & de votre pieté, & je mettrois un temperament judicieux à votre ferveur; je vous enseignerois les devoirs qui doivent être connus, & je vous éclaircirois les doutes que la foiblesse de votre raison pourroit produire. Je serois votre Maître & votre Pere, & par un talent merveilleux, je deviendrois ou vif, ou lent, ou doux, ou severe, selon le caractere different de celles que je voudrois mettre dans le chemin penible de la perfection chrétienne.

Où m'emporte une vaine imagination? Ah! Heloïse, que nous sommes éloignés de cette heureuse situation! Votre cœur est encore en proye à une funeste flâme que vous ne pouvez éteindre, & je trouve dans le mien du trouble & de l'inquiétude. Ne croyez pas que je jouisse ici d'une paix profonde, Heloïse, il faut pour la dernière fois que je vous ouvre mon ame. Je ne suis pas encore détaché de vous. Je combats en vain des sentimens trop tendres; malgré mes efforts je sens qu'un reste de tendresse me rend sensible à vos ennuis, & me les fait partager. Vos lettres, je l'avoüerai, m'ont émû, je n'ai pu lire avec indifferance des caracteres tracez par une si chere main. Je soupire, je verse même des larmes, & toute

ma raison suffit à peine à cacher ma foiblesse aux yeux de mes disciples. Oüi, malheureuse Heloise, tel est l'état où se trouve le malheureux Abailard. Le monde qui se trompe presque toujours dans ses jugemens, croit que je suis tranquile; & comme si je n'eusse aimé en vous que la satisfaction des sens, on s' imagine que je vous ai oubliée. Que cette erreur est grossiere! Je suis persuadé que le peuple s'imagina quand nous nous séparâmes, que la honte & la douleur de me voir traité si cruellement me faisoient abandonner le monde, comme si mon amour ingénieux à se contenter n'auroit pas pû inventer mille plaisirs aussi sensibles que celui dont Fulbert me privoit. Ce fut, vous le sçavez, un juste repentir d'avoir offensé Dieu, qui m'inspira le dessein de me retirer. J'expliquai l'accident qui nous étoit arrivé comme un ordre secret du Ciel qui punissoit nos crimes. Je ne regardai plus le violent Fulbert que comme le ministre des vengeances du Seigneur. La grace seule m'entraîna dans un azile où je serois encore, si mes ennemis m'y eussent laissé vivre. J'ai souffert constamment toutes leurs persecutions, ne doutant point que ce ne fût Dieu lui-même qui me les suscitoit pour me purifier.

Quand il m'a vû parfaitement soumis à ses saintes volontez, il a permis que j'aye justifié ma doctrine; j'en ai rendu la pureté publique

que , & j'ay fait voir enfin que ma croyance n'est pas seulement orthodoxe , mais qu'elle est encore exempte de tout soupçon de nouveauté.

Que je serois heureux si je n'avois que mes ennemis à craindre , si je n'avois point d'autre obstacle à mon salut que leur calomnie ! Mais, Heloise , vous me faites trembler. Vos Lettres m'apprennent que vous êtes asservie à une passion fatale ; & si vous n'en triomphez, il faut renoncer à vôtre salut : & moi quelle parti voulez-vous que je prenne ? voulez-vous que rebelle au Saint-Esprit, j'étrouffe ses inspirations , & que j'aille pour vous complaire, essuyer des pleurs que le démon fait couler. Cette indigne démarche sera-t-elle le fruit de toutes mes méditations ? Ah ! soyons plus fermes dans nos résolutions, nous ne sommes dans la solitude que pour y pleurer nos pechez, & pour y gagner le Ciel : Commençons donc à nous donner à Dieu de tout nôtre cœur.

Je sçai que les commencemens de chaque chose sont difficiles , mais il est glorieux d'entreprendre & de commencer une grande action ; & cette gloire augmente à proportion que les difficultez qui s'y rencontrent sont considerables. C'est pourquoi nous devons vaincre courageusement tous les obstacles que nous trouverons pour embrasser la vertu chrétienne. C'est dans les

Monasteres que les hommes sont éprouvez comme l'or dans la fournaise. C'est là que personne ne peut demeurer long-tems, s'il ne porte dignement le joug du Seigneur.

Essayez de briser les liens honteux qui vous attachent à la chair; & si avec le secours de la Grace vous êtes assez heureuse pour en venir à bout, je vous recommande bien de vous souvenir de moi dans vos prieres. Travaillez de toute votre force à devenir un jour le modele d'un vrai Chrétien. Cela n'est pas sans difficulté, je l'avouë, mais enfin il n'est pas impossible. J'attends de votre docilité ce beau triomphe. Si vos premiers efforts sont impuissans, ne vous abandonnez pas au desespoir, il y auroit de la lâcheté dans cette conduite: & d'ailleurs je vous avertis que vous aurez beaucoup de travail & de peine, parce qu'il s'agit de vaincre un monstre terrible, d'éteindre un feu ardent, d'assujettir vos plus cheres affections. Il faut que vous combatiez contre vos desirs, ne demeurez pas accablée sous le poids de la nature corrompue. Vous avez affaire à un ennemi artificieux, qui mettra tout en usage pour vous séduire. Soyez toujours sur vos gardes. Tant que nous vivons, nous sommes sujets aux tentations. C'est ce qui a fait dire à Job, que la tentation est la vie de l'homme; & que le diable qui ne dort jamais, tourne
sans

sans cesse autour de nous : & quand il peut surprendre un endroit mal défendu, il entre dans nôtre ame pour la devorer.

Quelque parfait qu'on puisse être, on a quelquefois des tentations, il y en a même d'utiles. Il ne faut pas s'étonner si l'homme ne sçauroit être exempt de tentation, puis qu'il a dans lui-même la source des tentations c'est-à-dire la concupiscence. A peine sommes-nous délivrez d'une tentation, qu'il en survient une autre. Tel est enfin le sort de la posterité d'Adam, qu'elle aura toujours quelque chose à souffrir, puis qu'elle a perdu sa première félicité. Qu'on ne se flatte point qu'on pourra vaincre les tentations par la fuite, si nous n'y joignons la patience & l'humilité, nous nous tourmenterons inutilement. On en vient plus sûrement à bout en implorant le secours de Dieu, que par les armes que peut nous fournir nôtre propre fond.

Soyez constante, *Héloïse*, ayez de la confiance en Dieu, & vous aurez peu de tentations à combattre ; & quand elles viendront vous saisir, étouffez-les dans leur naissance. Ne souffrez pas qu'elles s'affermissent dans vôtre cœur. Remédiez au mal dès qu'il commence, dit un Ancien ; car si vous le laissez croître, vous ne pourrez le guérir. En effet, la tentation a des degrez. D'abord c'est une simple pensée à l'esprit, elle ne paroît pas dangereuse

reuse. L'imagination la reçoit sans allarmes. Il s'en forme un plaisir qui nous flate, nous nous y arrêtons, enfin nous y consentons.

Hé bien, Heloise, applaudissez-vous au projet que j'ai conçu de vous faire marcher sur les traces des Saints. Ce que je vous dis, vous donne-t'il un peu de goût pour la pénitence ? N'avez-vous point de remords à la vûë de vos égaremens, & n'avez-vous pas envie d'arroser de vos larmes avec la triste Madeleine, les pieds du Sauveur ? Si vous n'avez pas encore ces vives ardeurs, priez-le qu'il vous les inspire. Pour moi je ne cesserai point de vous recommander à lui. Je le prierai à tous momens de vous aider dans le dessein que vous avez pris de mourir saintement. Vous avez quitté le monde, quel objet est digne de vous y retenir ? Elevez sans cesse vos yeux jusqu'à celui auquel vous avez consacré le reste de vos jours. C'est une grande misere de vivre sur la terre. Toutes les necessitez mêmes où nôtre corps est assujetti, sont un sujet d'affliction pour un Saint. Seigneur, disoit le Prophete Royal à Dieu, délivrez-moi de mes necessitez. Malheureux sont ceux qui ne connoissent point leur misere : & plus malheureux encore ceux qui la reconnoissent sans haïr la corruption du siecle. Que les hommes sont insensés de s'attacher aux choses terrestres ! Ils seront un
jour

jour desabusez : ils reconnoîtront , mais trop tard , qu'ils ont eu tort d'aimer des biens si faux. Les personnes qui ont une véritable pieté ne sont pas dans cette erreur , ils sont détachés de ce qui plaît aux sens. Ils portent tous leurs desirs vers le Ciel. Allons, Heloïse, exécutez vôtre dessein sans differer : commencez dès ce moment : vous avez assez de tems pour faire vôtre salut. Aimez JESUS, méprisez-vous vous-même pour l'amour de JESUS. Ne songez plus à personne qu'à JESUS. Il veut posséder vôtre cœur , être l'unique objet de vos soupirs & de vos pleurs. Ne cherchez qu'en lui de la consolation. Si vous ne vous détachez de moi , vous tomberez avec moi, mais si vous me quittez pour vous donner à lui , vous serez inébranlable. Si vous obligez le Seigneur à s'éloigner de vous , vous tomberez dans la tristesse. Si vous lui êtes toujours fidele , vous serez toujours dans la joye. Madeleine pleuroit croyant que Dieu l'avoit abandonnée. Marthe lui dit : Voyez le Seigneur qui vous appelle, soyez attentive à vos devoirs , & répondez avec fidelité aux mouvemens de la grace ; JESUS demeurera toujours avec vous.

Ecoutez, Heloïse , quelques instructions que j'ai à vous donner. Vous êtes à la tête d'une communauté ; vous sçavez qu'il y a cette difference entre ceux qui menent une vie privée , & ceux qui sont chargés de la conduite

conduite des autres, que ceux-là ne travaillent qu'à leur propre sanctification, ils n'ont pas besoin pour s'acquiescer de leur devoir de pratiquer avec éclat toutes les vertus. Au lieu que ceux-ci devant conduire dans les voyes du Ciel ceux qui leur sont commis, ils doivent aussi par leur exemple les engager à faire tout le bien dont ils sont capables selon leur état. Je vous prie de comprendre cette importante vérité, & de la suivre si bien, que vôtre vie devienne un parfait modele de celle d'une Religieuse.

Dieu qui a nôtre salut à cœur, nous en a facilité les moyens en toutes manieres. Dans l'ancien Testament, il écrit lui-même sur les Tables de la Loi ce qu'il exigeoit de nous, afin que nous ne fussions pas embarrassés dans la recherche de sa volonté. Dans le nouveau, il a gravé cette Loi de grace au fond de nos cœurs, afin qu'elle soit toujours presente; & connoissant nôtre foiblesse & l'incapacité de nôtre nature, il nous a donné des graces pour accomplir sa volonté; & comme si cela ne suffisoit pas, il a suscité dans tous les tems & les differens états de l'Eglise des personnes, qui par leur exemple ont excité les autres à s'acquiescer saintement de leur devoir. Il en a choisi pour cet effet de tous les âges, de tous les sexes, & de toutes les conditions. Efforcez-vous de réunir en vôtre personne toutes les vertus qui ont été répandues dans ces differens états

états. Ayez la pureté des Vierges, l'austerité des Anachorettes, le zèle des Pasteurs & des Evêques, & la constance des Martyrs: Soyez exacte dans tout le cours de vôtre vie à remplir les devoirs d'une Superieure sainte & éclairée, & la mort qu'on regarde d'ordinaire avec frayeur, vous paroîtra douce.

La mort des Saints, dit le Prophete Royal, est précieuse aux yeux de Dieu : *Pretiosa in conspectu domini mors sanctorum ejus*. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi leur mort a cet avantage sur celle des pecheurs. J'y remarque trois choses qui peuvent avoir donné occasion aux paroles du Prophete : premierement, leur résignation à la volonté de Dieu; secondement, la continuation des bonnes œuvres, & enfin le triomphe qu'ils emportent sur le monde.

Un Saint accoutumé à faire la volonté de Dieu, se soumet à la mort sans difficulté, il attend avec joye, dit saint Gregoire, le Juge qui le doit recompenser : Il ne craint point de quitter cette vie mortelle & malheureuse, pour en commencer une bienheureuse, qui ne doit jamais finir. Il n'en est pas de même du pecheur, continuë le même Pere, il craint avec raison, il tremble aux aproches de la moindre maladie, & la mort lui paroît affreuse, parce qu'il ne peut soutenir la presence d'un Juge qu'il a offensé; & qu'ayant si souvent abusé

abusé des graces de Dieu , il ne voit pas le moyen d'éviter le châtement dû à ses pechez.

Les Saints ont encore cet avantage sur les pecheurs à la mort , que s'étant rendus familières pendant leur vie , les œuvres de pieté , de charité & de pénitence , ils les exercent alors sans peine ; & s'étant fortifiez contre le démon chaque fois qu'ils l'ont vaincu , ils se trouvent à l'heure de la mort en état de remporter sur lui cette victoire d'où dépend nôtre éternité , & l'union de nôtre ame avec son Créateur.

Je souhaite, Heloïse , qu'après avoir pleuré les desordres de vôtre vie passée , vous mouriez de la mort des Justes , comme dit à Dieu un Prophete : *Moriatur anima mea morte justorum.* Seigneur , faites-moi la grace de mourir de la mort des Justes. Ah ! qu'il y a peu de gens qui finissent leur vie de cette maniere ; & pourquoi cela ? c'est parce qu'il n'y a qu'un petit nombre de personnes qui aiment la Croix de JESUS. Tout le monde desire de se sauver , mais peu de gens veulent se servir des moyens que la Religion nous enseigne. Cependant il n'y a point d'autre moyen que la Croix pour faire son salut , pourquoi refuse-t'on de la porter ? Le Sauveur n'a-t'il pas porté sa croix devant vous , & n'y est-il pas mort pour vous , afin que vous portiez aussi vôtre croix , & que vous desiriez d'y mourir ?

Tous

Tous les Saints ont souffert. JESUS-CHRIST même n'a pas passé une seule heure de sa vie sans souffrir de la douleur ; n'esperez donc pas vous exempter de la croix & des souffrances. La croix, Héloïse, est toujours prête, elle vous attend ; mais gardez-vous de la porter à regret, car vous la rendriez plus pesante, & vous accableroit inutilement : Au contraire, si vous la portez de bon cœur, toutes vos peines vous donneront une sainte confiance, par laquelle vous vous consolerez en Dieu. Entendez-vous le Sauveur qui vous parle ? Ma fille renoncez à vous-même, prenez votre croix & me suivez. Quoi, Héloïse, vous brancez ; votre ame n'est pas charmée d'un commandement si salutaire ? Etes-vous sourde à cette voix ? Ces paroles pleines de douceur vous trouveront-elles insensible ? Ah ! prenez garde, Héloïse, de rebuter l'Epoux qui vous recherche, plus redoutable qu'un Amant profane, qui voit ses empressements dédaigner, il vous fera éprouver sa colère. Indigné de vos mépris & de votre ingratitude, il passera de l'amour à la haine, & se vengera. Que la vengeance sera cruelle ! De quel front soutiendrez-vous sa présence, quand vous paroîtrez devant son Trône ? Il vous reprochera que vous avez méprisé ses graces. Il vous représentera tout ce qu'il a souffert pour vous. Que répondez-

répondrez-vous à ces reproches? Songez qu'il fera pour lors implacable. Allez, vous dirait-il, créature superbe, allez, descendez pour jamais dans les flammes éternelles. Je vous avois écartée du monde pour vous purifier dans la solitude, & vous n'avez pas secondé mon dessein. Je voulois vous sauver, & vous avez voulu vous perdre, malheureuse, subissez le sort des reprouvez.

Prévenez, Héloïse, ces terribles paroles; évitez par une conduite sainte le châtement préparé aux pecheurs. Je n'ose vous faire une peinture de cet appareil épouventable de supplices, qui sont la suite d'une vie coupable. Je suis rempli de frayeur, quand ils s'offrent à mon imagination, & cependant, Héloïse, je n'imagine rien qui approche des tourmens des damnez. Le feu que nous voyons sur la terre, n'est, dit-on que l'ombre de celui qui les brûle; & sans compter un million de douleurs qu'on ne sçauroit dépeindre, la privation de Dieu qui se fait sentir, augmente les peines de ces misérables. Peut-on pecher quand on est persuadé de cela? Mon Dieu, peut-on vous offenser! Quand l'excez de vôtre amour ne seroit pas capable de nous exciter à vous aimer, la crainte de tomber dans l'enfer ne devoit-elle pas nous empêcher de rien faire qui pût lui déplaire?

Je ne doute pas, Héloïse, que vous ne songiez

songiez tout de bon desormais à votre salut. C'est-là l'unique soin qui doit occuper votre cœur. Bannissez-m'en pour jamais, c'est le meilleur conseil que je vous puisse donner. Car enfin le souvenir d'une personne qu'on a aimé criminellement, ne sçauroit qu'être nuisible, quelque avancé qu'on puisse être dans le chemin du salut. Quand vous aurez détruit le funeste penchant que vous avez pour moi, la pratique de toutes les vertus qui conviennent à votre état vous sera aisée; & quand vous aurez enfin conformé votre vie à celle de J E S U S - C H R I S T, vous attendrez la mort tranquillement; votre ame quittera avec joye ce miserable corps auquel elle est attachée, & prendra son vol au Ciel. Vous vous presenterez alors devant le Seigneur avec confiance. Vous ne verrez pas le caractère de votre réprobation écrit sur le Livre de vie. Le Sauveur vous dira: Venez, ma fille, venez partager ma gloire: Jouïssiez de la recompense éternelle que j'ai attachée aux vertus que vous avez pratiquées.

Adieu, *Héloïse.* Voilà les derniers conseils de votre cher *Abailard.* Pour la dernière fois, que ne puis-je vous persuader les plus saintes maximes de l'Évangile? Fasse le Ciel que votre cœur autrefois si sensible à mon amour, se laissé maintenant conduire par mon zèle. Que l'image
d'*Abailard*

190 *II. Lettre d'Abailard à Heloise.*
d'abailard amoureux à vôtre esprit toujours
presente, prenne desormais la figure d'Abai-
lard véritablement pénitent ; & puissiez-
vous autant verser de pleurs pour vôtre sa-
lut , que vous en avez répandu durant le
cours de nos malheurs.

FIN.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT.

C'Est une chose surprenante que la passion d'Heloise pour Abailard. Le tems n'en pût jamais diminuer la vivacité. Heloise eut une grande maladie pendant son séjour au Paraclet. A peine eût-elle recouvré sa santé, qu'elle écrivit à Abailard cette Lettre; il semble qu'elle se soit détachée de lui, & qu'elle ait pris une ferme résolution de ne songer qu'à faire pénitence: elle laisse pourtant voir des mouvemens qui font douter si la grace a triomphé de sa passion.

III. LETTRE

D'HELOÏSE

A

ABAILLARD.

CHer Abailard, vous attendez peut-être que je vous reproche votre negligence. Vous n'avez point fait réponse à ma dernière Lettre, & j'en rends graces à Ciel : dans l'état où je me trouve, c'est un bien pour moi de vous voir insensible à la funeste passion qui m'attachoit à vous : car enfin, Abailard, vous avez perdu pour jamais Heloïse. Malgré tous les sermens que je vous ai faits de ne songer qu'à vous, de n'être occupée que de vous, je vous ai banni de ma pensée, je vous ai oublié, vous ne ferez plus ma felicité; délicieuse idée d'un Amant que j'adorois ! Chere image d'Abailard, qui me suiviez par tout, je ne veux plus me souvenir de vous ! Merite éclatant d'un homme, qui est malgré ses ennemis, l'admiration de son siecle ! Plaisirs enchanteurs auxquels Heloïse se livroit sans reserve, vous faites le tourment de ma memoire ! Abailard je vous avoüe, sans rougir, mon infidelité. Que mon inconstance aprenne à l'Univers qu'on ne doit

doit pas conter sur les promesses des hommes, ils sont tous sujets au changement. Vous vous troublez, Abailard ! Cette nouvelle sans doute vous surprend, vous ne pouvez vous imaginer qu'Héloïse soit infidèle. Elle étoit prévenuë pour vous d'un penchant si fort, que vous ne pouvez comprendre comment le tems l'a pû détruire. Sortez de votre erreur, je vais vous reveler ma perfidie : & au lieu de me la reprocher, je suis persuadée que vous en verserez des larmes de joye. Quand je vous aurai nommé le Rival qui vous a ravi mon cœur, vous louerez mon inconstance, & vous prierez le Rival de la vouloir fixer. Vous devez juger par là que c'est Dieu qui vous enleve Heloïse. Oüi, mon cher Abailard, c'est lui qui rend à mon esprit la tranquillité qu'un vif souvenir de nos malheurs passez ne me permettoit point de goûter. Juste Ciel ! quel autre Rival pouvoit m'arracher à vous ! Avez-vous soupçonné qu'un mortel pouvoit vous avoir effacé de mon cœur ? Avez-vous été assez injuste pour me croire capable de sacrifier le vertueux & le sçavant Abailard à un autre qu'à Dieu ? Non, je me flate que vous m'avez rendu justice. Je ne doute pas que vous ne souhaitiez d'apprendre de quel moyen Dieu s'est servi pour me toucher. Je vais vous le dire. Admirez les secrets ressorts de sa Providence. Quelques jours après

vous avoir envoyé ma dernière Lettre, je tombai dans une dangereuse maladie, les Médecins m'abandonnerent, & je crus ma mort certaine. Ce fut alors, vous le dirai-je, que ma passion que j'avois crû innocente, me parut criminelle : ma mémoire me représenta fidelement toutes les actions de ma vie; & je vous avouë que mon amour fit toute ma peine en ces derniers momens. La mort que je n'avois jamais regardée que de loin s'offrit alors à mon imagination, comme elle se presente aux pecheurs. Je commençai à craindre la colere de Dieu lorsque j'allois l'éprouver, & je me repentois de n'avoir point profité de ses graces, quand j'allois cesser de vivre. Les lettres tendres que je vous ai écrites, & les entretiens passionnez que j'ai eus avec vous, me faisoient autant de peine en cet instant, qu'ils m'avoient auparavant fait de plaisir. Ah ! malheureuse Heloïse, disois-je en moi-même, si c'est un crime que de s'abandonner à de si doux transports, & si après la vie un infaillible châ-timent les suit, pourquoi ne combatois-tu un penchant si dangereux ? Vois les suplicès qui te sont destinez, contemple avec frayeur cet appareil épouvantable de tourmens, & rapelle en même tems les plaisirs que ton ame abusée trouvoit délicieux. Hé bien, poursuivis-je, n'es-tu pas au desespoir de t'être enyvree de ces fausses douceurs ?

Quelle

à *Abailard.*

195

Quelle folie de vivre comme j'ay fait jusqu'ici ! Enfin , Abailard , imaginez-vous , si vous pouvez , tous les remords dont j'ai été la proie , & vous ne serez point étonné de mon changement.

La crainte est insupportable pour un cœur qui n'est pas tranquille , les ennuis croissent dans le silence , la solitude les entretient. Depuis que je suis enfermée dans ces murs , je n'ai fait que donner des larmes à nos malheurs. Le Paraclét a retenti de mes regrets ; & comme une esclave condamnée à une éternelle servitude , j'ay poussé des soupirs , & passé mes jours dans la douleur. Au lieu de remplir le dessein que Dieu a sur moy , je l'offensois ; je regardois cet azile sacré comme une prison affreuse , & je portois à regret le joug du Seigneur. Au lieu de me sanctifier par la vie pénitente que je menois , j'assurois ma réprobation. Quel égarement ! C'en est fait , Abailard , j'ai déchiré le bandeau qui m'aveugloit ; & si je dois m'en fier aux mouvemens nouveaux qui m'agitent , je serai bien-tôt digne de vôtre estime. Vous n'êtes plus cet Abailard amoureux , qui pour se ménager une conversation particulière avec moi la nuit , imaginoit tous les jours de nouveaux moyens de tromper la vigilance de ceux qui nous observoient. Le malheur qui vous arriva après tant d'heureux momens , vous donna de l'horreur pour le

vice : Vous consacraâtes dès cet instant le reste de vos jours à la vertu : vous parûtes vous soumettre à cette nécessité sans violence. Pour moi , plus tendre que vous , & plus sensible aux molles voluptez, j'ay souffert impatiemment ce malheur. Vous avez entendu les plaintes qui me sont échappées contre nos persecuteurs. Vous avez vû tout le ressentiment que j'en ai conçu par les Lettres que je vous ai écrites : c'est sans doute ce qui m'a ôté l'estime d'Abailard. Vous avez été alarmé de mes emportemens, & si vous le voulez avoier de bonne foy, vous avez peut-être desespéré de mon salut. Vous n'avez pû prévoir qu'Héloïse vaincroit une passion si forte : vous vous trompiez, Abailard, ma foiblesse soutenuë de la grace , ne scauroit empêcher que je remporte une victoire complete. Rendez-moi vôtre estime , je vous en conjure , vôtre piété vous doit solliciter en secret à me l'accorder.

Mais quel trouble secret s'éleve dans mon ame ? Quel mouvement inconnu s'opose à la résolution que j'ai formée de ne soupirer plus pour Abailard ? Juste Ciel, n'aurois-je pas encore triomphé de mon amour ? Malheureuse Heloïse , tant que tu respireras , ton sort est d'aimer Abailard ; pleure , tu n'eus jamais un plus juste sujet de t'affliger : c'est maintenant que je dois mourir de douleur.

leur. La grace m'avoit prévenue, j'avois promis d'être fidele à la grace. Je me parjure, & je sacrifie la grace à Abailard. Ce sacrifice sacrilege met le comble à mes iniquitez. Après cela, puis-je encore esperer que Dieu m'ouvrira ses trésors de misericorde ? N'ai-je pas lassé sa clemence ? J'ay commencé à l'offenser dès que j'ay vû Abailard, une funeste sympatie nous engagea tous deux dans un commerce criminel ; Dieu nous suscite une main ennemie, qui nous sépare. Je m'en afflige, je déteste le malheur qui nous arrive, & j'en adore la cause. Ah ! je devois plutôt expliquer ce funeste accident comme un ordre secret du Ciel, qui réprouvoit nôtre engagement, & m'appliquer dès lors à détruire ma passion. Ah ! qu'il eût mieux valu oublier pour jamais l'objet dont j'étois préoccupée, que d'en conserver un souvenir si fatal au repos de mes jours & à mon salut. Grand Dieu, Abailard occupera-t-il toujours ma pensée, ne pourrai-je jamais m'affranchir des liens qui m'attachent à lui ! Mais peut-être que je m'alarme mal à propos ; la vertu régle tous mes mouvemens, & ils sont tous soumis à la grace. Ne craignez point, cher Abailard, je n'ai plus ces sentimens, qui tracez dans mes Lettres, vous ont causé tant de peine. Je ne tâcherai plus, par le recit des plaisirs que nôtre amour naissant nous faisoit goûter, de

recueillir cette tendresse criminelle que vous aviez pour moi, & qui vous étoit si chère. Je vous dégage de tous vos sermens. Oubliez les noms d'Amant & d'Epoux, mais conservez toujours celui de Pere. Je n'attends plus de vous ces protestations tendres, & ces billets si propres à entretenir le commerce de l'amour. Je ne vous demande que de pieuses exhortations & des conseils salutaires; le chemin du salut, tout épineux qu'il puisse être, me paroîtra agréable quand je marcherai sur vos pas. Vous me trouverez toujours prêt à vous suivre. Je lirai avec plus de plaisir les Lettres où vous me ferez voir les avantages de la vertu, que celles où avec tant d'artifices vous cachiez le poison funeste des passions que vous m'inspiriez. Il ne vous est pas permis de garder le silence désormais sans être coupable. Lorsque toute remplie d'un amour violent je vous pressois avec tant d'ardeur de m'écrire : de combien de Lettres falloit-il vous accabler avant que de pouvoir vous en arracher une. Vous me refusiez dans mon malheur la seule consolation qui me restoit. Vous la croyez pernicieuse. Vous vouliez à force de rigueurs me contraindre à vous oublier, & je ne pouvois vous blâmer : mais à present vous n'avez rien à craindre. Une maladie heureuse que la Providence semble m'avoir envoyée pour me sanctifier, a fait ce que tous les efforts humains

humains & que vôtre cruauté n'auroit pû faire. Je vois la vanité de ce fragile bonheur dont nous joiïssions comme si nous ne devions jamais le perdre. Combien d'alarmes, combien d'inquiétudes nous faloit-il souffrir ? Non, Seigneur, il n'est point de plaisir véritable sur la terre que celui que donne la vertu. Le cœur au milieu des délices du monde, ressent une certaine amertume, il est inquiet & agité jusqu'à ce qu'il ait trouvé son repos en vous. Que n'ai-je point souffert, Abailard, tandis que j'ai conservé dans ma retraite les feux qui m'avoient brûlé dans le monde ? Je ne pouvois sans horreur voir les murailles qui me renferment ; les heures me paroïssent de longues années. Je me repentois cent fois le jour de m'être ainsi ensevelie toute vivante. Depuis que la grace a défillé mes yeux, tout est changé. Ma solitude me paroît toute charmante. La tranquillité que j'y vois, entre jusques dans le fond de mon cœur. Contente de remplir mes devoirs, je sens une douceur que les richesses, les grandeurs & les plaisirs du monde, n'ont jamais pû me donner. Que le repos m'a coûté cher, que j'ai eu de peine à l'acquiescer ! Il faut l'avoïer, Je l'ai acheté au prix de mon amour. J'ai fait un sacrifice violent, & qui paroïssoit au dessus de mes forces. Je vous ai arraché de mon cœur, n'en soyez pas jaloux, j'y ai placé un Dieu qui

I 4 doit

devoit l'avoir toujours occupé tout entier. Contentez-vous d'être dans mon esprit, vous n'en sortirez jamais. Je me ferai toujours un plaisir secret de penser à vous, & une gloire de remplir ces regles de pieté que vôtre main me tracera.

On m'apporte dans ce moment une Lettre de vôtre part. Je vais la lire, & je prétends vous faire réponse sur le champ. Vous connoîtrez du moins par mon exactitude à vous écrire, que vous m'êtes toujours cher..... Vous me faites des reproches obligeans sur le tems que j'ai laissé passer sans vous donner de mes nouvelles. Ma maladie me doit justifier. Je ne laisse point échapper d'occasion de vous donner des marques de mon souvenir. » Je vous remercie des inquiétudes que vous dites que vous cause mon silence, & de la crainte obligeante que vous me témoignez sur ma santé. La vôtre, dites-vous, est délicate, & vous avez ces jours passés pensé mourir. Avec quelle froideur, cruel, vous m'annoncez une nouvelle si capable de m'affliger ? Je vous marquai dans ma dernière Lettre l'état où je serois réduite si vous aviez perdu la vie. Et si je vous suis chere, vous modererez les rigueurs de vôtre vie austere. Je vous representai le besoin que nous avions de vos conseils, & la necessité indispensable où vous étiez de vous conserver. Je ne veux pas

pas vous repeter les mêmes choses, de peur de vous ennuyer. Vous nous recomman- « dez de ne vous pas oublier dans nos prie- « res. Ah, mon cher Abailard, vous devez « compter sur le zele de nôtre Communauté. Elle vous est parfaitement dévouée, & vous ne sçauriez sans injustice l'accuser de vous avoir mis en oubli. Vous êtes nôtre Pere, nous sommes vos Filles. Vous êtes nôtre guide, nous nous abandonnons avec confiance à vôtre pieté. Vous nous ordonnez, nous vous obéissons, attentives à nos devoirs, nous executons avec fidelité ce que vous nous avez prescrit avec prudence. Nous ne nous imposons point de penitence sans vôtre consentement, de peur de suivre plus un zele indiscret qu'une vertu solide : en un mot, rien n'est bien fait, si Abailard ne l'a approuvé. Vous me mandez une chose qui m'embarasse. On vous a dit que quelques-unes de nos Sœurs donnoient de mauvais exemples, & qu'il y avoit du relâchement parmi elles. Cela vous doit-il étonner ? vous qui avez de l'experience, & qui sçavez comment les Monasteres se remplissent aujourd'huy ? Les peres consultent-ils presentement les inclinations de leurs enfans pour les établir ? La politique & l'intérêt sont tout ce qui regle les établissemens. Voilà pourquoi il se trouve quelquefois dans les Convents des Religieuses qui font

l'opprobre des Communautés. Mais je vous conjure de m'apprendre ce qu'on vous a dit du Paraclet, & de m'enseigner le remède que vous jugerez à propos d'y apporter. Le relâchement dont vous parlez n'a point encore frappé mes yeux, & dès que je m'en apercevrai, j'y donnerai bon ordre. Je fais la ronde toutes les nuits, & je fais brusquement rentrer dans leurs Cellules les Sœurs que je trouve qui prennent le frais. Je me souviens de toutes les aventures qui sont arrivées dans les Monasteres voisins de Paris. Vous finissez votre Lettre par vos plaintes ordinaires contre la fortune, & vous implorez la mort comme la fin d'une vie ennuyeuse & traversée. Sera-t-il possible qu'un génie aussi beau que le vôtre ne se consolera jamais de ses maux passés ? Que diroit le monde, s'il lisoit comme moi vos Lettres ? Il s'imagineroit que vous ne vous êtes renfermé que pour pleurer votre impuissance. Le noble motif qui vous a engagé à vivre dans la solitude, seroit avec un déplaisir ridicule, que vous avez de vous voir dans l'état où vous a mis la malice de mes parens. Que diroit de vous cette foule de jeunes gens qui courent si loin pour vous entendre ? qui préfèrent vos severes leçons aux douceurs de la vie civile, s'ils vous voyoient en secret esclave de vos passions, & ressentir toutes les foiblesses dont vos
 pré-

préceptes les garantissent ? Cet Abailard , sans doute , qu'ils admirent ; ce rare personnage qui les conduit , perdrait une si belle réputation , & seroit méprisé de ses disciples. Si ces raisons ne sont pas capables de vous donner de la fermeté dans vôtre infortune , jettez les yeux sur moi , admirez la résolution que j'ay prise de m'enfermer à vôtre exemple. J'étois jeune quand on nous désunit , & si je dois ajouter foi à ce que vous me disiez tous les jours , je n'étois pas indigne de l'attachement d'un honnête homme. Si je n'eusse aimé dans Abailard que le plaisir des sens , mille jeunes gens aimables m'auroient consolé de vôtre perte. Vous sçavez ce que je fis , dispensez-moy de vous le repeter. Souvenez-vous des assurances que je vous donnai de vous aimer avec la même tendresse. J'essuyois vos pleurs par mes baisers ; & comme vous n'étiez plus si redoutable , j'avois beaucoup moins de retenue. Ah ! si vous m'eussiez aimé avec délicatesse , les sermens que je vous faisois , les transports dont ils étoient accompagnez , les carettes innocentes que je vous prodiguois , tout cela ne devoit-il pas vous consoler ? Si vous m'eussiez vû devenir indifférente , vous auriez eu raison de vous désespérer ; mais non , jamais vous ne reçûtes plus de témoignages de ma passion. Que je ne voye plus dans vos lettres , mon cher

Abailard , ces murmures contre la fortune , vous n'êtes pas le seul qu'elle persecute ; vous devez oublier les outrages que vous en avez reçû. Quelle honte pour un Philosophe , de ne pouvoir se consoler d'un accident qui peut arriver à tous les hommes ! Reglez - vous sur moi , je suis née avec des inclinations violentes ; je combats même encore tous les jours des mouvemens trop tendres , & il est glorieux pour moi d'en triompher , de les assujettir à l'empire de la raison. Faut-il qu'une ame foible rassure une esprit fort , un jugement solide ? Mais où m'emporte une aveugle erreur ? Est-ce à vous , cher Abailard , que mon discours s'adresse ? Je ne songe pas que je parle à un nouveau Pere des deserts. Vous pratiquez les vertus que vous enseignez ; & si vous vous plaignez de la fortune , c'est moins par un ressentiment des coups qu'elle vous a porté , que par le déplaisir de ne pouvoir faire connoître à vos ennemis qu'ils ont tort de songer à vous nuire. Laissez-les , Abailard , laissez-les épuiser leurs traits , & continuez de charmer tous ceux qui vous écouënt. Découvrez ces précieux trésors que le Ciel sembloit avoir reservez pour vous. Vos ennemis frapés de l'éclat de vos lumieres , vous rendront justice. Que j'aurois de plaisir , si je voyois tout le monde aussi - bien instruit de votre probité

bité que je le suis. Votre mérite est connu par toute la terre, & vos plus grands ennemis conviennent que vous n'ignorez rien de tout ce que l'esprit humain peut sçavoir. Ah, mon cher Epoux, je me fers de cette expression pour la dernière fois, ne vous reverrai-je jamais, n'aurai-je pas avant ma mort la satisfaction de vous embrasser? Que dis-je, malheureuse! Sçais-tu bien, Heloise, ce que tu souhaites? Pourois-tu voir ces yeux vifs, sans rapeller tous ces regards lascifs qui t'ont été si funestes? Pourois-tu regarder ce port majestueux d'Abailard, sans être jalouse de tout ce qui verroit comme toi un homme si charmant? Cette bouche qu'on ne peut regarder sans desirs, ces mains si propres à piller les trésors de l'amour; enfin toute la personne d'Abailard ne peut être envisagée par une femme sans péril. Ne souhaite donc plus, Heloise, ne souhaite plus de voir Abailard, puisque son image, le souvenir qui t'en reste te trouble, que ne feroit point sa présence? Quels desirs n'exciteroit-elle pas dans ton ame? Comment pourrois-tu demeurer maîtresse de tes sens à l'a vûë d'un homme si aimable? Il faut que je vous avouë, Abailard, ce qui fait mon plus sensible plaisir dans ma retraite, après avoir passé tout le jour à songer à vous, pleine d'une si chere idée, je me livre la nuit au sommeil qui vient me surprendre.

prendre. C'est alors qu'Héloïse qui n'ose qu'en tremblant penser le jour en vous, s'abandonne au plaisir de vous parler & de vous entendre. Je vous vois Abailard, & je repais mes yeux d'une si belle vûë. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins secrets, & vous m'affligez. Quelquefois aussi oubliant l'éternel obstacle qu'on a mis à nos desirs, vous me pressez de vous rendre heureux, & je cede sans résistance à vos transports. Le sommeil pour nous servir, vous prête ce que vos barbares ennemis vous ont ôté, & nos ames animées de la même ardeur, ressentent le même plaisir. Agréables illusions, douces erreurs, que vous passez vite ? A mon réveil, j'ouvre les yeux, & je ne trouve plus Abailard. J'étends mes bras pour le retenir, il m'échape. Je l'apelle, il ne m'entend pas. Que je suis folle de vous entretenir de ces songes, vous qui êtes insensible à ces plaisirs ! Me trompai-je, Abailard ? Voyez-vous quelquefois Heloïse en songe ? En quel état se presente-t'elle à vous ? Lui tenez-vous un langage aussi tendre que celui que vous lui teniez quand Fulbert la confia à vos soins ? A vôtre réveil en avez-vous de la joye ou de la douleur ? Excusez Abailard, excusez une Amante qui s'égare. Je ne dois plus attendre de vous cette vivacité qui anime vos soins. C'en'est plus le tems d'exiger de vous une parfaite
correspon-

correspondance de desirs. Nous nous sommes asservis à des regles austeres, nous devons les suivre, quoi qu'il nous en puisse coûter. Contemplons nos devoirs dans toutes leurs rigueurs, & faisons s'il se peut, un bon usage de cette necessité qui nous retient éloignez l'un de l'autre. Pour vous, Abailard, vous acheverez heureusement vôtre carriere; vos desirs & vos mouvemens ne mettent point d'obstacles à vôtre salut. Heloise seule est à plaindre. Toujours la triste Heloise versera des torrens de larmes, sans être assurée qu'elles serviront à l'ouvrage de son salut.

J'allois finir cette Lettre sans vous rendre compte de ce qui s'est passé ici depuis peu de jours. Une jeune Religieuse, qui étoit du nombre de celles à qui on fait épouser un Convent, sans examiner si ce séjour leur est propre, par une adresse qui m'est inconnue, a trouvé moyen de se sauver, & l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle étoit aimée, elle s'en est allée en Angleterre. J'ai ordonné à toute la Communauté en particulier de garder le secret sur cette aventure. Hé bien, Abailard, s'il vous étoit permis de vivre avec nous, vous préviendriez ces desordres. Toutes nos Sœurs, charmées de vous voir & de vous entendre, ne songeroient qu'à profiter de vos exemples & de vos leçons. La jeune Religieuse
qui

208 *III. Lettre d'Héloïse à Abailard:*

qui vient de violer ses vœux, n'auroit pas formé un dessein si coupable. Que n'êtes-vous à nôtre tête à nous exhorter à vivre saintement? Si nous avions vos yeux pour témoins de nos actions, elles seroient innocentes. Quand nous tomberions, vous nous releveriez, & soutenuës de vos conseils, nous marcherions d'un pas ferme dans le sentier de l'austere vertu. Je commence à m'apercevoir, ô Abailard, que j'ai pris trop de plaisir à vous écrire. Je devrois brûler ma Lettre. Elle vous apprend que je suis toujours prévenue pour vous de la plus malheureuse passion du monde, & j'avois dessein quand je l'ai commencée de vous persuader le contraire. Je suis incessamment agitée des mouvemens de la grace, & de ceux de ma passion: Je leur cede tour à tour. Ayez pitié, Abailard, de l'état où vous me réduisez, & faites en sorte que les derniers jours de ma vie soient aussi tranquilles que les premiers ont été agréables.

F I N.

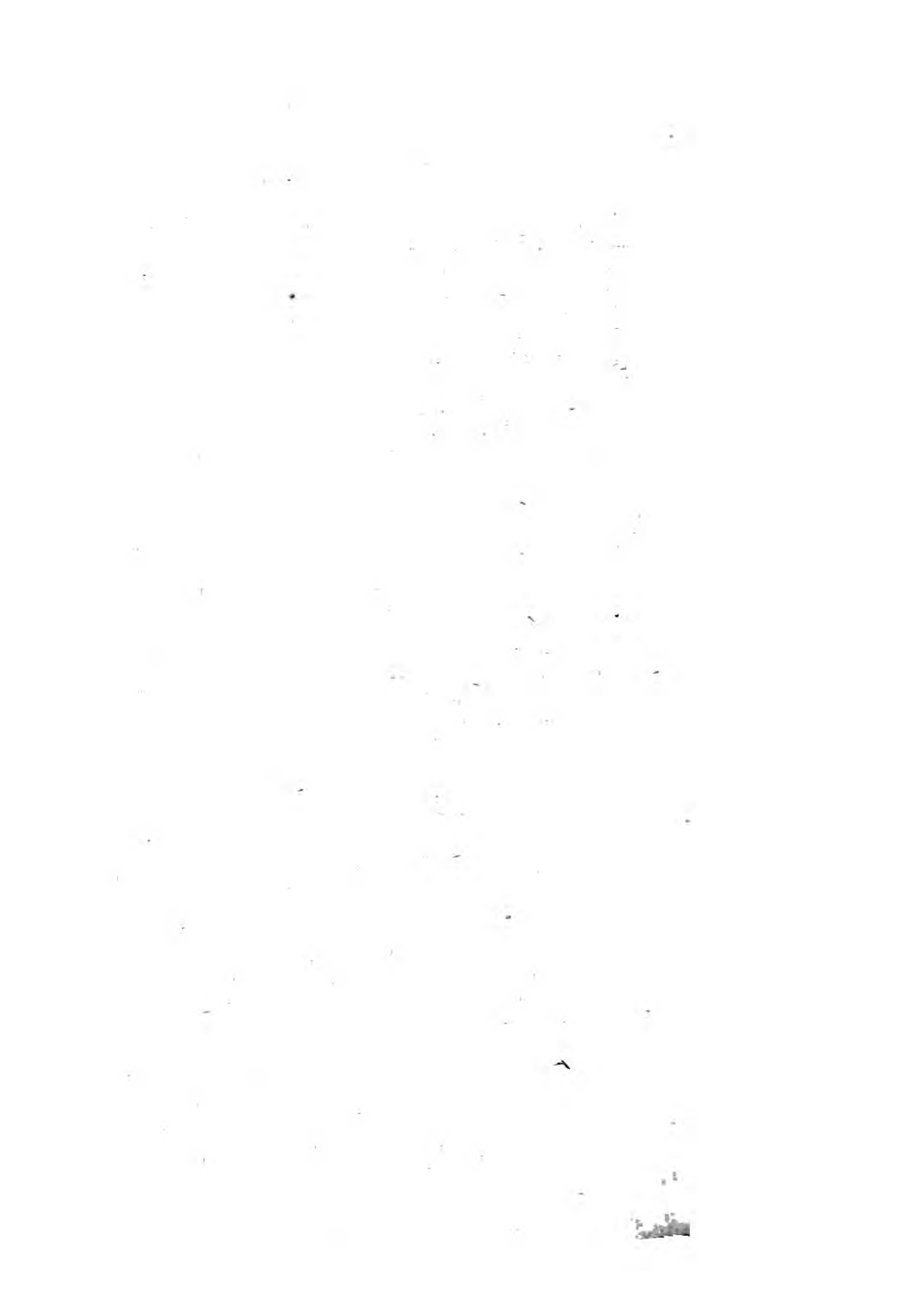
LET

LETTRES
D'AMOUR
D'UNE
RELIGIEUSE
PORTUGAISE,
ECRITES

AU CHEVALIER DE C***

Officier François en Portugal.

*Avec les Réponses de ce Chevalier
ensuite de chacune des Lettres de
cette Religieuse.*



AU LECTEUR

J'Ai trouvé les moyens, avec beaucoup de soin & de peine, de recouvrer une Copie correcte de la Traduction des douze Lettres Portugaises, avec les réponses desdites Lettres, qui ont été écrites à un Gentilhomme de qualité qui servoit en Portugal. J'ai vu tous ceux qui se connoissent en sentimens, ou les louer, ou les chercher avec tant d'empressement, que j'ay crû que je leur ferois un singulier plaisir de les faire imprimer. Le nom de celui auquel on les a écrites, est Monsieur le Chevalier de Chamilly, & le nom de celui qui en a fait la Traduction, est Cuillerague : il m'a semblé que je ne devois pas leur déplaire, en les rendant

AU LECTEUR

dant publiques. Il est difficile qu'elles
n'eussent, enfin, paru avec des fau-
ses d'impression, qui les eussent défi-
gurées.

PRE-

P R E M I E R E
L E T T R E.

IL est donc possible que vous ayez été un moment en colere contre moi , & qu'avec une passion la plus tendre & la plus délicate qui fût jamais , je vous aye donné un instant de chagrin. Helas ! de quel remords ne suis-je point capable si je manquois à la fidelité que je vous dois , puisque je ne m'accuse que d'un excès de délicatesse , & que je ne puis me pardonner vôtre couroux ? Mais pourquoi faut-il qu'il me donne ce remord ? n'ai-je pas eu raison de me plaindre , & n'offenserois-je pas vôtre propre passion , si j'avois pû souffrir sans murmure que vous ayez la force de me cacher quelque chose ? Hé ! bon Dieu , je fais des reproches continuels à mon ame , de ce qu'elle ne vous découvre pas assez l'ardeur de ses mouvemens , & vous voulez me cacher tous les secrets de la vôtre. Quand mes regards sont trop languissans , il me semble qu'ils ne fervent qu'à ma tendresse , & qu'ils volent quelque chose à mon ardeur. S'ils sont trop vifs , ma langueur leur fait le même reproche , & avec les actions du monde les plus parlantes , je croi n'en pas dire assez pendant

pendant que vous me faites des réserves d'une batagelle. Ah ! que ce procédé m'a touché , & que je vous aurois fait de pitié , si vous aviez pû sçavoir tout ce qu'il m'a fait penser. Mais pourquoi suis-je si curieuse ; pourquoi veux-je lire dans votre ame où je ne trouverois que de la tiédeur , & peut-être de l'infidélité ? C'est votre honnêteté propre qui vous rend si réservé , & je vous ai de l'obligation de votre mystere. Vous voulez m'épargner la douleur de connoître toute votre indifférence , & vous ne dissimulez vos sentimens que par pitié pour ma foiblesse. Helas ! que ne m'avez-vous paru tel dans les commencemens de nôtre connoissance , peut-être que mon cœur se fût réglé sur le vôtre. Mais vous ne vous êtes résolu à m'aimer avec peu d'empressement , que quand vous avez reconnu que j'en avois jusqu'à la fureur. Ce n'est pourtant pas par temperament que vous êtes si retenu. Vous êtes emporté , je l'éprouvai hier au soir. Mais hélas ! votre emportement n'est pas fait pour le couroux , & vous n'êtes sensible qu'à ce que vous croyez des outrages. Ingrat , que vous a fait l'amour , pour être si mal partagé ; que n'employez-vous cette impétuosité pour répondre à la mienne ? Pourquoi faut-il que ces démarches précipitées ne se fassent pas pour avancer les momens de nôtre félicité ? Et qui diroit

en

en vous voyant si prompt à sortir de ma chambre quand le dépit vous en chasse, que vous êtes si lent à y venir, quand l'amour vous y appelle ? Mais je mérite bien ce traitement, j'ai pû vous ordonner quelque chose. Est-ce à un cœur tout à vous à entreprendre de vous donner des loix ? Allez, vous avez bien fait de l'en punir, & je devrois mourir de honte d'avoir crû être maîtresse d'aucun de mes mouvemens. Ah ! que vous sçaviez bien comme il faut châtier cette espece de révolte. Vous souvient-il de la tranquillité aparente, avec laquelle vous m'offrites hier au soir de m'aider à ne plus vous voir ? Avez-vous bien pû m'offrir ce remede, ou pour mieux dire, m'avez-vous crû capable de l'accepter ? Car dans la délicatesse de mon amour, il me seroit bien plus douloureux de me voir soupçonnée d'un crime, que de vous en voir commettre un. Je suis plus jalouse de ma passion que de la vôtre, & je vous pardonnerois plus aisément une infidelité que le soupçon de me la voir faire ; oüi, c'est de moi-même que je veux être contente plutôt que de vous. Ma tendresse m'est si précieuse, & l'estime que je fais de vous m'y fait trouver tant de gloire, que je ne sçai point de plus grand crime que de vous en laisser douter. Mais comment en douteriez-vous, tout vous le persuade, & dans votre

cœur

cœur & dans le mien, vous n'avez pas un seul mouvement qui ne vous aprenne que je vous aime jusqu'à l'adoration ; & l'amour m'a si bien appris l'art de tirer du profit de toutes choses, qu'il n'y a pas jusqu'à la retenue de mes caresses qui ne vous convainque de l'excès de ma passion. N'avez-vous jamais remarqué cet effet de ma complaisance ? Combien de fois ai je retenu les transports de ma joye à vôtre arrivée, parce qu'il me sembloit remarquer dans vos yeux que vous me vouliez plus de moderation ? Vous m'auriez fait grand tort, si vous n'aviez pas observé ma contrainte dans ces occasions, car ces sortes de sacrifices sont les plus pénibles pour moi, que je vous aye jamais fait ; mais je ne vous les reproche point. Que m'importe que je sois parfaitement heureuse, pourvû que ce qui manque à mon bonheur, augmente le vôtre ? Si vous étiez plus empressé, j'aurois le plaisir de me croire plus aimée ; mais vous n'auriez pas celui de l'être tant. Vous croiriez devoir quelque chose à vôtre amour, & j'ai la gloire de voir que vous ne devez rien qu'à mon inclination. N'abusez pourtant pas de cette generosité amoureuse, & n'allez pas vous aviser de la pousser jusqu'à m'arracher le peu d'empressement qui vous reste : au contraire, soyez genereux à vôtre tour, & venez me protester, que le desinteressement de

ma

ma tendresse augmente la vôtre ; que je ne hazarde rien , quand je croi mettre tout au hazard , & que vous êtes aussi tendre & aussi fidele , que je suis tendrement & fidelement à vous.

R E ' P O N S E

A LA I. LETTRE.

J'Avouë que vous exprimez l'amour que vous me portez par des termes si doux , que je serois un insensible si je n'étois vivement touché ; les témoignages que vous m'en avez donnez la première fois que j'eus l'honneur de vous voir , étoient des marques trop certaines pour n'en être pas convaincu. Il n'étoit pas besoin de me les réitérer par des sentimens si pressans de votre tendresse , cela ne fait qu'affliger un miserable Amant qui ne pense qu'à vous , ne respire & ne vit que pour vous tous les momens du jour & de la nuit. Vous êtes l'idée la plus douce de mon imagination qui flate mon ame & mes sens. Je ne dors ni nuit ni jour , ou si le sommeil me ferme les yeux un moment , ce n'est que pour me gêner davantage par d'agréables songes qui vous representent à mes sens. Ah ! plût à Dieu que ces songes amoureux n'eussent jamais

d'entrée dans mon imagination, ou qu'ils y demeurassent toujours après mon reveil : Mais que dis-je malheureux ? Ah ! je trahis ma passion. Je me repens , je me plais dans ma souffrance , & je trouve qu'il m'est doux d'endurer pour l'objet le plus aimable , & la personne la plus charmante du monde. Ce sont les purs sentimens de mon ame ; vous m'avez toujours paru telle dès le moment que je fus assez heureux de vous voir ; & je conçûs dès-lors un amour si violent pour vous , que je ne fais depuis que languir doucement dans vos fers. Jugez après cela si votre amour a manqué de prévoyance envers moi ? Non , non , vous n'êtes point trahie ; vos esperances sont fondées sur une personne qui ne vous manquera qu'à la fin de sa vie. Je connois que votre passion est extrême, & que mon absence vous est cruelle ; mais elle ne vous sçauroit causer plus de tourment que la vôtre me cause de déplaisir & de douleurs , & j'espere que mon retour ne vous donnera pas plus de contentement que votre presence me donnera de joye. Prenez courage , Madame , apaisez votre douleur , qu'elle ne soit plus ingénieuse à vous tourmenter pour une personne qui ne dépend que de vous , & qui est toute à vous. J'espere revoir l'éclat charmant de vos beaux yeux , qui me tient lieu de tous les plaisirs , & qui fait toute ma félicité.

cité. Que ces beaux yeux donc se raniment, qu'ils reprennent leur premiere clarté, & & qu'ils cessent de verser des larmes. Soyez assurée qu'ils reverront celui que vous avez tant souhaité. Si mon éloignement vous est ennuyeux, le vôtre me l'est encore davantage, puis qu'il me fait mourir mille fois le jour. Il est bien doux de recevoir une si belle vie que la vôtre, & d'en jouir heureusement; mais ne parlez pas de me la sacrifier, je n'ai rien en moi qui merite un si beau sacrifice, sinon la qualité d'un parfait Amant, & c'est sous un titre si doux, que j'ose l'accepter, & vous sacrifier la mienne toute entiere. Je sçai que vous envoyez incessamment des soupirs vers moi, & j'en pousse à tous momens vers vous; les vôtres m'apprennent vôtre inquiétude, & les miens vous annoncent mon amour qui durera éternellement, & vous doit faire esperer que vous verrez un jour la fin de vôtre tristesse. Cessez donc, Madame, de vous affliger davantage, & sçachez que les plus doux plaisirs de la France me font de rigoureux supplices, quand je songe que suis assez malheureux pour être éloigné de vous. Je sçai que vous êtes tres-persuadée de ma tendresse, comme vous me témoignez, puis que vous vous souvenez encore des empressements que j'ay eus pour vous, & des services que je vous ai rendus, c'est peu de chose

chose au regard de mon amour , qui va infiniment au de-là de ce qu'il a fait pour vous. La moindre reconnoissance que vous en avez vaut mille fois plus que tous les soins imaginables que le plus parfait Amant pourroit prendre pour vous servir : Que ces petits soins que j'ai eus pour vous ne vous tourmentent plus, mais songez plutôt à ceux que j'ai presentement , de vous en aller témoigner de nouveaux : Ne pensez plus aussi à ma derniere Lettre , mais bien à celle que je vous écris : elle vous doit faire ressentir autant de joye, que les autres vous ont causé de déplaisirs : Pour moi je vous assure que je n'ai jamais été plus sensiblement touché que lorsque que j'ai reçu de vos nouvelles , & que je me suis pâmé plus de trois heures, de joye & d'amour, dans le cercle des plus belles Dames de ce pais : mais tout cela n'est rien au prix des ressentimens que j'ai presentement de la douleur que vous souffrez de mon absence , & je vous puis assurer que je participe de tout mon cœur à tous les maux , & aux differentes indispositions que vous avez : ce sont autant de traits qui me percent à tous momens le cœur , & plus le souvenir de vôtre amour & de vos perfections m'est doux , plus je suis accablé de douleur du mal que vous endurez. Mais à quoi bon vous plaindre davantage du mal que vous souffrez en m'aimant ? Que puis-je faire

faire plus , sinon que de vous adorer tous les jours , & comme je fais , vous sacrifier ma vie ? Ce sont les termes si doux dont vous vous servez pour me témoigner vôtre amour , & moi j'ai un sensible déplaisir de n'en avoir pas de plus pressans pour vous exprimer ma tendresse. Je me résous à suivre entièrement vos sentimens d'amour , & à vous consacrer tous les miens , sans les partager avec aucune personne : ils sont tous à vous : ils ne regardent que vous , & je vous assure que jamais mon ame ne poussera des soupirs que pour vous. Aussi ne puis-je aimer une personne plus parfaite & plus accomplie , le seul mérite de vôtre beauté & de vôtre amour , vous doit être un présage assuré , que je n'aurai jamais d'autre inclination que pour vous : Croyez , Madame , que si j'ai quitté le Portugal , ç'a été pour le déplaisir que j'ai eu de ne pouvoir pas assez familièrement converser avec vous dans vôtre malheureux Cloître. Je vous ai fait esperer que j'irai passer quelque tems avec vous , mais je sçai bien que c'est trop peu : & puisque vous le désirez , j'y passerai toute ma vie : J'y chercherai les moyens d'accomplir vos volontez , & de vous rendre les respects & les adorations que je vous dois , comme à la plus belle & à la plus parfaite Amante. Je confirme cette verité , pour mettre fin tous deux à nos déplaisirs

212 *Réponse à la première Lettre.*

& à nos douleurs. J'ay une extrême joye de sçavoir que la Lettre que j'ai reçûë de Monsieur votre Frere, a donné quelque trêve à vos déplaisirs, elle m'a aussi beaucoup soulagé. Je sçai que votre enchantement & votre passion amoureuse proviennent de moi, mais vous n'ignorez pas que je n'en ai pas moins pour vous ; & si je vous ai rendu malheureuse, je me suis aussi rendu malheureux en vous quittant : mais ce ne sera pas pour long-tems, ni mon éloignement ni votre Cloître ne m'empêcheront pas de vous aimer & de m'approcher de vous. Ce lieu possède un trésor qui n'appartient qu'à moy, c'est ce que vous connoîtrez à mon retour, & dont vous pouvez être assurée par mes Lettres. Le malheureux destin ne nous a séparés que pour un tems, mais l'amour a uni nos cœurs pour jamais. Je vous écrirai souvent, pour vous témoigner l'interêt que je prens à la conservation de votre vie, & que je souffre vos douleurs, afin que vous connoissiez par-là, que mon amour est au plus haut point. Adieu, je n'en puis plus, je conserve votre Lettre plus chèrement que ma propre vie, & la baise mille fois le jour, & plût à Dieu de vous pouvoir embrasser de même : je l'espere un jour, & que le Ciel nous réunira ainsi qu'il nous a séparés. Adieu, la plume me tombe de la main, j'attends avec impatience votre réponse.

ponse. Conservez-moi votre amitié, & croyez que je ne retournerai en Portugal, que pour vous délivrer des maux que vous endurez pour moi, qui vous suis absolument acquis, & qui suis plus à vous mille fois qu'à moi-même.

SECONDE LETTRE.

SANS mentir, cette Dame d'hier au soir est bien laide, elle danse d'un méchant air, & le Comte de Cugne avoit eu grand tort de la dépeindre comme une belle personne. Comment pûtes-vous demeurer si long-tems auprès d'elle? il me sembloit à l'air de son visage que ce qu'elle vous disoit n'étoit point spirituel. Cependant vous avez causé avec elle une partie du tems que l'assemblée a duré, & vous avez eu la dureté de me dire que sa conversation ne vous avoit pas déplû. Que vous disoit-elle donc de si charmant? vous aprenoit-elle des nouvelles de quelque Dame de France qui vous soit chère, ou si elle commençoit à vous le devenir elle-même? car il n'y a que l'amour qui puisse faire soutenir une si longue conversation; Je ne trouvai point vos François nouveaux arrivés si agréables, j'en fus obsédée tout le soir, ils me dirent tout ce qu'ils pûrent imaginer de plus joli, & je voyois bien qu'ils l'affec-

Étoient ; mais ils ne me divertirent point , & je croi que ce sont leurs discours qui m'ont causé la migraine effroyable que j'ai eüe toute la nuit : Vous ne le sçauriez point si je ne vous l'aprenois , vos gens sont occupez sans doute à aller sçavoir comme cette heureuse Françoisse se trouve de la fatigue d'hier au soir ; car vous la fîtes assez danser pour la faire malade. Mais qu'a-t-elle de si charmant , la croyez-vous plus tendre & plus fidele qu'une autre ? lui avez-vous trouvé une inclination plus prompte à vous vouloir du bien , que celle que je vous fais paroître ; non sans doute , cela ne se peut pas ; vous sçavez bien que pour vous avoir vû passer seulement , je perdis tout le repos de ma vie , & que sans m'arrêter à mon sexe & à ma naissance , je courus la premiere aux occasions de vous voir une seconde fois. Si elle en a fait davantage , elle est à vôtre lever ce matin , & le petit Durino la trouvera sans doute assise auprès de vôtre chevet. Je le souhaite pour vôtre felicité : j'aime si fort vôtre joye , que je consens à la faire toute ma vie aux dépens de la mienne propre , & si vous voulez régaler ce bel objet de la lecture de cette Lettre ici , vous le pouvez faire sans scrupule. Ce que je vous écris ne sera pas inutile à l'avancement de vos affaires ; j'ai un nom connu dans le Royaume , on m'y a toujours flatté de quelque beauté , & j'avois crû en avoir
jusqu'au

Jusqu'au moment que vôtre mépris m'a défabusée. Proposez-moy donc pour exemple à vôtre nouvelle conquête, dites-lui que je vous aime jusqu'à la folie; je veux bien en tomber d'accord, & j'aime mieux contribuer à ma perte par un aveu, que de nier une passion si chere. Oüi, je vous aime mille fois plus que moi-même; au moment que je vous écris, je suis jalouse, je l'avouë: vôtre procédé d'hier a mis la rage dans mon cœur, & je vous croi infidele, puisqu'il faut vous dire tout. Mais malgré tout cela, je vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Je hai la Marquise de Turtado, de vous avoir donné l'occasion de voir cette nouvelle venuë: Je voudrois que la Marquise de Castro n'eût jamais été, puisque c'étoit à ses nôces que vous deviez me donner la douleur que je ressens: Je hai celui qui a inventé la danse, je me hai moi-même, & je hai la Françoisse mille fois plus que tout le reste ensemble; mais de tant de haines différentes, aucune n'a eu l'audace d'aller jusqu'à vous, vous me paroissez toujours aimable. Sous quelque forme où je vous regarde, & jusqu'aux pieds de cette cruelle Rivale qui vient troubler toute ma félicité, je vous trouvois mille charmes qui n'ont jamais été qu'en vous. J'étois même si forte que je ne pouvois m'empêcher d'être ravie qu'on vous les trouvât comme moi; & bien que je sois persuadée que c'est à cette

opinion que je devrai peut-être la perte de
votre cœur, j'aime mieux me voir condam-
née à cet abîme de desespoir, que de vous
souhaiter une loüange de moins. Mais com-
ment est-ce que l'amour peut faire pour vous
accorder tant de choses oposées ? C'est à
cette opinion qu'on ne peut pas avoir plus
de jalousie pour tout ce qui vous approche
que j'en ai, & cependant j'irois au bout du
monde vous rechercher de nouveaux admi-
rateurs. Je hai cette Françoise d'une haine
si acharnée, qu'il n'y a rien de si cruel que je
ne me croye capable de faire pour la détrui-
re, & je lui souhaiterois la felicité d'être ai-
mée de vous, si je pensois que cet amour vous
rendît plus heureux que vous ne l'étiez. Je
me trouve si heureuse quand je vous vois
content, que s'il faloit immoler tout le plai-
sir de ma vie à un instant du vôtre, je le ferois
sans balancer. Pourquoi n'êtes-vous pas com-
me cela pour moi ? Ha ! que si vous m'aimiez
autant que je vous aime, que nous aurions de
bonheur l'un & l'autre, votre felicité seroit
la mienne, & la vôtre en seroit bien plus par-
faite. Aucune personne sur la terre n'a tant
d'amour dans le cœur que j'en ai ; nulle ne
connoît si bien que moi ce que vous valez, &
vous me faites mourir de pitié, si vous êtes
capable de vous attacher à quelqu'autre,
après avoir été accoûtumé à mes manieres
d'aimer : croyez-moi, mon cher, vous ne
sçauriez

ſçauriez être heureux qu'avec moi. Je connois les autres femmes par moi-même, & je ſens bien que l'amour n'a fait naître que moi ſur la terre pour vous. De quoi deviendroit toute vôtre délicateſſe, ſi elle ne trouvoit plus mon cœur pour y répondre ? ces regards ſi éloquens & ſi bien entendus, ſeroient-ils ſecondez par d'autres yeux, comme ils le ſont par les miens ? Non, cela n'eſt pas poſſible, ſeuls nous ſçavons bien aimer ; nous mourions de chagrin l'un & l'autre, ſi nos deux ames avoient trouvé quelque aſſortiment qui n'eût pas été elles mêmes.

R E' P O N S E

A LA II. LETTRE.

C'Eſt à tort que vous m'accuſez de vous maltraiter, & de vous mettre en oubli ; je ne crois pas en vérité que vous ayez de tels ſentimens de moi, ou ſi cela eſt, vous n'avez pas encore reçu ma Lettre ; je m'assure que lors que vous l'aurez reçûe, vous en ſerez entièrement diſſuadée. Je ne puis que faire preſentement, ſinon de vous défabuſer de cette croyance, en vous témoignant toujours la forte paſſion que j'ai pour vous ; je ſerois le plus perfide Amant du monde, ſi après tant de témoignages ſi doux de ma paſſion, & de la reciproque que vous m'avez renduë, ſi

je ne perseverois pas dans mon amour. Oüi; Madame, croyez que je suis & serai toujourn le même; mon éloignement ne fait que m'enflamer d'avantage, il me cause un tourment si rigoureux, que je juge aisément par le mal que je souffre, de la violence du vôtre. Cessez donc de vous affliger davantage, oubliez ce desespoir où vous êtes, si vous ne voulez donner la mort à un miserable qui ne pense à toute heure qu'à vous, & dont vous augmentez infiniment les suplices par le surcroît de vos douleurs & des plaintes que vous me faites. Ah ! pourquoi vous ai-je jamais vüe, ou lorsque je vous ai vüe, que n'aviez-vous moins d'amour & de beauté ? Mais, que dis-je malheureux ! non, je ne voudrois pas pour mille vies comme la mienne, avoir été privé du bonheur de vous voir, puisque cette premiere vüe a fait le comble de ma felicité. J'en suis ravi, & si je souffre éloigné de vous, ce sont des tourmens si aimables, que je ne sçauois m'en plaindre qu'avec injustice ; ou si je m'en plains, c'est de sçavoir les vôtres & de connoître les plaintes que vous faites contre une personne qui n'a pas un moment de vie qui ne soit à vous. Ne me faites point ces reproches honteux, que je vous ai abusée, cela est indigne d'un honnête homme & d'un veritable Amant ; vous devez être persuadée par la tendresse que j'ai pour vous, que mon procedé est de
meilleure

meilleure foi : L'excès de mon amour vous doit mettre au dessus de tous ces soupçons ; comme vous êtes la plus agréable & la plus parfaite Amante , aussi méritez-vous plus de fidélité & d'amour que l'on n'en trouve dans tous les Amans du monde. Mais à quoi bon me dire que je vous trahis, est-ce là la justice que vous rendez à mon amour , & voulez-vous m'arracher la vie par des termes si rigoureux ! Que vous ai-je fait pour avoir ces sentimens de moi ? Ai-je manqué de fidélité ? Avez-vous reconnu quelque froideur en moi ? vous ai-je rendu quelque déplaisir ? Je choisirois plutôt mille fois la mort que de vous avoir desobligée en quoi que ce soit ; vous dites que vous n'avez point reçu de mes nouvelles depuis six mois , mais accusez-en l'infidélité du Messager , puisque je vous ai écrit deux fois depuis ce tems-là ; & non l'aveuglement que vous croyez avoir eu en m'aimant : nos plaisirs ne sont point finis , ou s'ils le sont , ce n'est que pour un tems ; vous me reverrez un jour en Portugal , & vous devez être assurée que je veux renoncer de tout mon cœur à mes parens , à mes biens , & à mon pais ; pour m'attacher entièrement à vous. Si vos douleurs sont vraies , vos desirs ne feront point inutiles. J'espere jouir de vos douceurs & de vos charmes dans votre chambre plutôt que vous ne croyez , avec toute l'ardeur & les ressentimens d'amour
que

que vous desirez de moi, sans que nos plaisirs finissent qu'à la fin de nôtre vie. Réjouissez-vous dans cette heureuse esperance de goûter plus que jamais les plus tendres délices de nôtre amour. Je sçai que vous m'avez dit que je vous rendrois malheureuse, mais ce n'est que pour un tems, puisque mon éloignement fini, ma presence & la vôtre vous feront goûter des joyes excessives, ne cherchons point d'autres remedes à nos maux, que l'esperance de nous revoir au plûtôt. Si nous souffrons, souffrons agréablement; vous me dites que je suis plus à plaindre que vous, mais je ne le suis pas davantage, puisque vôtre amour va jusqu'à l'excès; où si je le suis, ce ne sont pas ces Maîtresses de France qui me rendent malheureux, puisque vous êtes la seule à qui je me suis entierement vouié, je vous conjure de tout mon cœur d'en être convaincuë. Si vous avez pitié de moi, que ce soit pour l'amour que je vous porte, & non point pour cette indifferance dont vous m'accusez; c'est faire injustice à ma passion, mais c'est à bon droit que vous vous flattez que je ne puis goûter que des plaisirs imparfaits sans vous, puisque je n'en ai que celui d'être incessamment occupé de vous, comme vous l'êtes de moi. J'ai bien de la joye de sçavoir que vous soyez Portiere de vôtre Convent, c'est un moyen assuré de faire réussir vos intentions; mais je vous conjure

jure de cacher votre amour plus que vous n'avez fait , afin que nous puissions la continuer avec plus d'assurance. N'enviez point le bonheur d'Emanuel & de Francisque , ils ne sont avec moi qu'en qualité de laquais , & je ne les considère qu'à cause qu'ils viennent de vous ; mais pour vous vous êtes la véritable maîtresse de mon cœur. Plût à Dieu néanmoins que vous me fussiez aussi présente , que je me tiendrois heureux ! puisque tout mon desir n'est que de vous servir , & de vivre & mourir avec vous. J'avoüe que je ne me sers que des mêmes termes dont vous usez pour me témoigner votre amour ; mais où en pourrois-je trouver de plus doux & de plus sinceres que ceux qui partent de votre cœur ? Si je les répète , ce n'est que pour vous assurer que je ne desire pas seulement me souvenir éternellement de vous ; mais encore vous posséder toute ma vie , au lieu que vous souhaiterez. Je me sacrifie à vous avec le même zèle que vous me témoignez. Je vous aime & je vous adore de toute mon ame. Ne vous imaginez point être séduite à cause de ma longue absence , elle finira bien-tôt , & vous connoîtrez le contraire de ce que vous avez crû de moi. L'emportement de ma passion est du moins égal au vôtre. N'ayez point de déplaisir d'avoir trop divulgué votre amour , contre l'honneur du monde & de votre religion ;

au contraire, comme c'est une perfection
 que d'aimer, vous avez cet avantage & cette
 consolation avec moi, que nous y avons at-
 teint au plus haut point. Je vous conjure de
 croire que ma passion est égale à la vôtre, &
 que je mets pareillement toute ma religion
 & mon bonheur à vous aimer éperduëment.
 Vous m'affligez lorsque vous me dites, que
 vous ne voulez pas que je me contraigne à
 vous écrire. Dites-moi, je vous prie, puis-je
 m'empêcher de vous faire sçavoir de mes
 nouvelles, & de vous assurer que je vous
 adore comme la personne la plus parfaite & la
 plus accomplie? Pourquoi dites-vous que vous
 prendrez plaisir à m'excuser & à me pardon-
 ner? si je n'en fais rien, pensez-vous que je
 vous puisse oublier? Je n'ai point de plus
 grande satisfaction que lorsque je pense à
 vous, & lorsque je mets la plume à la main
 pour vous écrire, ni plus de déplaisir que lors-
 que je la quitte. Je suis infiniment obligé à
 ce galant homme qui a eu la bonté de vous
 entretenir de moi tant de tems: Assurez-vous
 que puisque la paix est faite en France, je
 vous donnerai le contentement que vous de-
 sirez de moi, & que je vous ferai voir ce
 beau Pais le plûtôt qu'il me sera possible.
 Adieu, consolez-vous, conservez ma santé
 en conservant la vôtre. Que mon Portrait
 vous tienne lieu de ma personne, comme le
 vôtre me tient lieu de tout ce que j'aime le
 plus,

plus , jusqu'à ce qu'un heureux destin nous ait approchez les uns des autres. Adieu , je finis , croyez que je souffre toutes vos douleurs ; mais je vous conjure de ne prendre point de part aux miennes , de peur d'augmenter les vôtres.

TROISIÈME LETTRE.

QUand donc finira votre absence ? passez vous encore aujourd'hui sans revenir à Lisbonne , & ne vous souvenez-vous point qu'il y a déjà deux jours que vous êtes parti ? Pour moi , je pense que vous avez envie de me trouver morte à votre retour ; & c'est moins pour accompagner le Roy à la visite des Vaisseaux que vous avez quitté la Cour , que pour vous défendre d'une Maîtresse incommode. En effet , je la suis au dernier point , il faut en tomber d'accord ; je ne suis jamais contente , ni de vous , ni de moi-même. Une absence de vingt-quatre heures me met à la mort , & ce qui seroit un excès de félicité pour un autre , n'en est pas toujours une pour moi. Tantôt il me semble que vous n'en avez pas assez , d'autres fois je vous en trouve tant , que je crains de ne la pas faire toute seule ; & il n'y a pas jusqu'à mes transports qui ne me chagrinent , quand je croi m'apercevoir que vous ne les remarquez pas

pas assez bien. Vos distractions me font peur, je voudrois vous voir tout renfermé dans vous même, lorsque j'y fais tout ce qui s'y passe ; & quand vous manquez à en sortir pour examiner vos emportemens, vous me mettez au defespoir. Je ne suis pas sage, je l'avouë, mais le moyen de l'être, & avoir autant d'amour que j'en ai ? Je sçai bien qu'il feroit de la raison d'être en repos au moment que j'écris, vous n'êtes qu'à deux pas de la Ville, votre devoir vous y retient, & la maladie de mon Frere m'auroit empêchée de vous voir depuis que vous êtes absent ; de plus, il n'y a point de femmes où vous êtes ; & c'est une grande inquiétude hors de mon cœur : Mais hélas ! qu'il y en est resté d'autres, & qu'il est vrai qu'une Amante se fait des tourmens de toutes choses quand elle aime autant que je fais. Ces armes, ces vaisseaux, cet équipage de guerre, vont vous desaccoutumer des plaisirs pacifiques de l'amour. Peut-être à l'heure qu'il est, vous envisagez le moment de nôtre séparation comme un malheur infaillible, & vous commencez à donner des raisons à vôtre cœur pour l'y faire résoudre. Ah ! la vûë des plus grandes beautez de l'Europe, ne seroit pas si funeste pour moi, que celle de nos Canons, s'il est vrai qu'ils produisent cet effet sur vôtre esprit. Ce n'est pas que je veuille combattre vôtre devoir, j'aime vôtre gloire
plus

plus que moi-même, & je sçai bien que vous n'êtes pas né pour passer tous vos jours auprès de moi; mais je voudrois que cette nécessité vous donnât autant d'horreur qu'elle m'en donne, que vous n'y puissiez songer sans trembler, & que toute inévitable qu'une séparation doive paroître, vous ne puissiez croire de la supporter sans mourir. Ne m'acusez pas toutefois d'aimer à voir vôtre desespoir, vous ne verserez jamais une larme que je ne voulusse essuyer. Je serai la première à vous prier de supporter courageusement ce qui m'arrachera la vie par un excès de douleur, & je ne me consolerois d'avoir été au monde, si je croyois que mon absence vous laissât sans consolation. Que veux-je donc, je n'en sçai rien? Je veux vous aimer toute ma vie jusqu'à l'adoration; je veux, s'il se peut, que vous m'aimiez de même: mais on ne peut vouloir tout cela, sans vouloir en même tems être la plus folle de toutes les femmes. Que cette folie ne vous dégoûte pas de moi, je n'en ai jamais été capable que pour vous, & je ne la changerois pas pour la plus solide sagesse, s'il falloit pour être sage, vous aimer un peu moins que je ne fais. Vôtre esprit a des charmes; vous m'avez dit que vous en trouviez autant dans le mien, mais je renoncerois à nous en voir à tous deux, s'il s'oposoit au progrès de nôtre folie. C'est l'amour qui doit regner sur toutes les fonctions

fonctions de nôtre ame. Tout ce qui est en nous doit être fait pour lui; & pourvû qu'il soit satisfait, il m'est indifferent que la raison se plaigne. Avez-vous été de ce sentiment depuis que je ne vous ai vû? Je tremble de peur que vous n'avez eu toute la liberté de vôtre esprit. Mais seroit-il possible qu'il vous en fût resté, en parlant d'une guerre qui doit vous éloigner de moi? Non, vous n'êtes pas capable de cette trahison; vous n'aurez pas vû un soldat qui ne vous ait arraché un soupir, & j'aurai le plaisir d'entendre dire à vôtre retour, que vôtre esprit est journalier, & que vous n'en avez point eu pendant vôtre voyage. Pour moi, je suis assurée que personne ne vous parlera de moi, qui ne m'accuse de ce défaut; je dis des extravagances qui étonnent tous ceux qui m'entendent, & si la maladie de mon Frere n'autorisoit mes égaremens, on croiroit parmi mon domestique, que je suis devenuë insensée, il ne s'en faut gueres que je ne la sois aussi. Vous pouvez juger du dérèglement de mon esprit par celui de cette Lettre: mais voilà comme vous devez m'en vouloir. Les ravages que vôtre absence a fait sur mon visage, doivent vous paroître plus agréables que la fraîcheur du plus beau teint; & je me trouverois bien horrible, si trois jours de la privation de vôtre vûë ne m'avoient point enlaidie. Que deviendrai-je donc si je la perds pour
fix

six mois ? Helas ! on ne s'apercevra point du changement de ma personne , car je mourrai en me séparant de vous ; mais il me semble entendre quelque bruit dans les ruës, & mon cœur m'annonce que c'est le bruit de vôtre retour. Ah ! mon Dieu , je n'en puis plus , si c'est vous qui arrivez , & que je ne puisse vous voir en arrivant , je vais mourir d'inquiétude & d'impatience ; & si vous n'arrivez pas après l'esperance que je viens de concevoir , le trouble & la révolution des mouvemens de mon ame , vont m'ôter le sentiment.

 R E P O N S E

A LA III. LETTRE.

C'Est à ce coup que je suis au desespoir d'apprendre que mes Lettres ne vous soient pas rendûes. Mon Dieu , que ferai-je, & que deviendrai-je , si ces dernieres nouvelles ne vont pas jusqu'à vous ? D'où vient que je reçois les vôtres, & que vous ne recevez pas les miennes ? J'avouë que vous êtes bien éloignée de tout ce que vous aviez prévu ; mais au moins si une de mes Lettres pouvoit tomber entre vos mains, seriez-vous consolée d'un éloignement si ennuyeux ? Ne doutez pas , Madame , que je n'aye fait réponse par tous les empressements de mon
 amour.

amour à toutes les vôtres , que j'ay reçûes au lieux où j'ai passé , & croyez que je vous récrierai à l'avenir par des personnes qui me seront plus affidées pour vous assurer de ma passion. Non , je ne vous oublierai jamais , je vous aime trop ardemment. Ne finissez point votre amour , non plus que je ne finirai point la mienne ; mais terminez vos langueurs & vos inquiétudes , & assurez-vous qu'à mon retour vous goûterez toutes les douceurs que vous attendez de moi. Ne vous ennuyez point , je ne tâche qu'à me débarrasser de toutes mes affaires les plus pressées pour vous aller secourir. Ah ! que je vous plains , de sçavoir que vous êtes si inquiète à mon-occasion , & j'ai un déplaisir extrême que vous n'ayez point de connoissance , que toutes ces douleurs sont autant de traits qui me blessent mortellement. Mais quelle gêne est-ce pour moi d'être malheureux à ce point , d'apprendre que mes nouvelles n'aillent pas jusqu'à vous ? cela me fait mourir de tristesse , je n'en puis plus , mon mal est dans le dernier excès. Je connois presentement que c'est avec raison que vous me soupçonnez d'infidélité. Accusez-moi de tout ce qu'il vous plaira , j'y consens , & vous me pouvez traiter avec routes sortes de rigueurs , puisque je ne puis me justifier. Cependant Dieu m'est témoin que je ne vous ai jamais trahie , & que je n'ai point eu plus de plaisir & de

satis-

satisfaction , que lorsque j'ai été seul avec vous. Ne me reprochez point que vous n'êtes redevable de mes soins & de mes empressements qu'à vos importunités , vous ne les devez qu'à votre mérite , & qu'au véritable amour que j'ai pour vous. Je ne vous ai aimée que comme la personne la plus parfaite & la plus accomplie qui fut au monde ; & lorsque je vous ai enflammé , comme vous dites , je n'ai fait que vous rendre semblable à moi-même. Si vous m'avez rendu heureux en me faisant goûter des plaisirs infinis , j'espère encore un jour cette même grâce de vous , avec une pareille satisfaction , & des transports aussi doux que ceux que vous m'avez témoignés. Prenez patience , ne soyez point agitée de tant de divers mouvemens. Si vous m'aimez éperduement , je vous aime beaucoup plus qu'on ne peut exprimer ; il n'y a que vous seule qui occupez mon cœur , & je n'ose vous dire que je suis tous les jours agité des mêmes transports , de peur de vous jeter dans le dernier désespoir. Je sçai bien que vous avez un excès de douleur de me sçavoir éloigné de vous ; mais l'espérance que je vous donne de vous aller voir au plutôt ne doit-elle pas diminuer nos déplaisirs ? Souvenez-vous de cette promesse , & des sermens d'amour & de fidélité que je vous ai faits , & vous vivrez avec plus de satisfaction & de joye.

J'approuve

J'approuve & aime votre jalousie , c'est une marque assurée de votre tendresse , quoique ce soit à tort que vous soyez jalouse , car je n'ai jamais aimé que vous : Je n'oserois vous dire que vous me causez un desespoir mortel de vous sçavoir réduite à une telle extrémité , puisque vous méprisez le zèle que j'ai pour vous ; néanmoins je suis certain que vous changerez de langage quand vous connoîtrez mon procédé. Terminez toutes vos afflictions , ne vous repentez point d'avoir aimé une personne qui vous est toute acquise ; votre réputation n'est pas perduë pour m'avoir aimé , ni la severité de vos parens , ni la rigueur des Loix du Pais contre vous , ne m'empêcheront pas de vous faire Jouir du bonheur quevous souhaitez pour toute votre vie. Je sçai le moyen de ne vous paroître pas davantage ingrat pour l'amour que vous me portez. Si vous avez tout hazardé pour moi , je veux aussi tout abandonner pour vous. Attendez encore un peu de tems , & vous flattez de l'espoir que je vous donne , vous connoîtrez à la fin que le but de mes promesses est tel que vous le souhaitez. Je suis persuadé , quoi que vous me disiez , que le desespoir où vous êtes réduite pour moi est plus dans votre cœur que dans vos Lettres , vous ne me voulez dissimuler votre amour que parce que vous croyez que je ne me suis pas acquité de mon devoir en vous écrivant ; mais
j'espe-

J'espere que cette Lettre vous désabusera de la mauvaise opinion que vous avez de moi. L'amour & le respect que je vous porte, me disent incessamment que je vous appartiens tout entier, & que le Ciel nous a fait l'un pour l'autre. Je n'ai pour vous que des sentimens les plus tendres qu'on puisse avoir pour une véritable Maîtresse. Conservez-vous pour l'amour de moi, afin que nous puissions goûter ensemble les plaisirs les plus doux, quand je serai assez heureux de vous posséder. Arrêtez ces transports dont vous êtes agitée : ne me parlez pas de cette fin tragique que vous espérez de moi, cette pensée me tue, & me fait mourir d'horreur & d'effroi, je ne suis pas capable d'avoir des sentimens si cruels : la passion que j'ai pour vous est si forte, que je ne puis que vous aimer éperduement. Ne vous affligez donc pas jusqu'à la mort, mais conservez votre belle vie qui m'est si chere, afin de conserver la mienne. Ne m'affligez pas davantage, prenez compassion de moi, en ayant pitié de vous ; je vous regrette si tendrement, que si vous périssiez pour moi, je ne vous survivrois pas un moment. La passion violente que vous avez pour moi, me donne du dégoût & de l'aversion pour toutes choses, de crainte que j'ay qu'il ne vous en arrive mal. N'aprehendez pas que je vous quitte jamais pour une autre Maîtresse, c'est une

242 *Réponse à la troisième Lettre.*

espece de cruauté dont je ne suis pas capable. Votre passion ne peut servir qu'à m'animer davantage à vous aimer, & non pas à me glorifier de l'avantage que vous prétendez que j'ai sur vous, afin de me rendre plus aimable envers une autre Maîtresse; je ne vous aime point par vanité, je ne suis pas si superbe, ni mal appris, que d'en venir à ce point; c'est à faire à des fous d'en user de cette sorte. Votre douceur, vos vertus, & vos autres perfections meritent un traitement plus doux & plus respectueux; vous sçavez que j'ai toujours caché nôtre amour le plus que j'ai pû, de peur de vous désobliger. Je n'ai point plus de joye, que quand je lis vos Lettres; je ne trouve rien de si charmant, vous les croyez longues, & moi je les trouve si courtes, que je vous conjure de les étendre davantage. Ne vous qualifiez pas d'insensée, vous êtes trop sage en amour, & trop prudente en toute chose, pour vous attribuer cette mauvaise qualité. Puisque je suis assez heureux pour recevoir vos Lettres, écrivez-moi souvent, afin que je compatisse à vos douleurs, & fuyez ce desespoir que vous dites que je vous cause pour vivre dans la tranquillité. Adieu, si vôtre amour augmente de moment en moment, la mienne est dans la dernière violence. Adieu, je meurs de déplaisir si vous ne m'apprenez au plûtôt les choses que vous avez à me dire.

Je

Je prie Dieu de tout mon cœur que cette Lettre vous soit fidelement renduë, pour vous témoigner l'ardeur de ma passion. Adieu.

QUATRIÈME LETTRE.

QUoi, vous serez toujours froid & paresseux, & rien ne pourra troubler votre tranquillité; que faut-il donc faire pour l'ébranler? Faut-il se jeter dans les bras d'un Rival à votre vûë, car hors ce dernier effet d'inconstance, que mon amour ne me permettra jamais, je crois vous avoir dû faire appréhender tous les autres? J'ai reçu la main du Duc d'Almeida à la promenade; j'ai affecté d'être auprès de lui pendant le souper: je lui ai même dit des bagatelles à l'oreille que vous pouviez prendre pour des choses d'importance, & je n'ai pû vous faire changer de visage. Ingrat, avez-vous bien l'inhumanité d'aimer si peu une personne qui vous aime tant? mes soins, mes faveurs & ma fidélité n'ont-ils point mérité un moment de votre jalousie? Suis-je si peu précieuse pour celui qui m'est plus précieux que mon repos & que ma gloire, qu'il puisse envisager ma perte sans frayeur? Helas! l'ombre de la vôtre me fait trembler, vous ne jetez pas un regard sur une autre femme,

qui ne me cause un frisson mortel ; vous n'accordez pas une action à la civilité la plus indifferente, qui ne me coûte vingt-quatre heures de desespoir, & vous me voyez parler tout un soir à un autre à votre vûe, sans témoigner la moindre inquiétude : Ah ! vous ne m'avez jamais aimée, & je sçai trop bien comme on aime, pour croire que des sentimens si opozés aux miens puissent s'apeler de l'amour. Que ne voudrois-je point faire pour vous punir de cette froideur ? Il y a des momens où je suis si transportée de dépit, que je souhaiterois d'en aimer un autre. Mais quoi au milieu de ce dépit, je ne voi rien au monde d'aimable que vous ! Hier même, que vos tiedeurs vous ôtoient mille charmes pour mes yeux, je ne pouvois m'empêcher d'admirer toutes vos actions. Vos dédain avoient je ne sçai quoi de grand, qui exprimoit le caractere de votre ame, & c'étoit de vous que je parlois à l'oreille du Duc, tant je suis peu maîtresse des occasions de vous offenser. Je mourois d'envie de vous voir faire quelque chose qui me fournît un pretexte de vous faire une brusquerie publique; mais comment aurois-je pû vous la faire : ma colere même est un excés d'amour, & dans le moment où je suis outrée de rage pour votre tranquillité, je sens bien que j'aurois des raisons de la défendre, si je ne vous aimois jusqu'au déreglement. En effet, mon Frere

nous

vous observoit, la moindre affectation que vous eussiez témoignée de me parler, m'auroit perduë : mais ne pouviez-vous avoir de la jalousie sans la faire remarquer ? Je me connois au mouvemēt de vos yeux, & j'aurois bien vû des choses dans vos regards, que le reste de la compagnie n'y auroit pas vû comme moi. Helas ! je n'y vis jamais rien de tout ce que j'y cherchois ; j'avouë que j'y trouvois de l'amour, mais étoit-ce de l'amour qui devoit y être en ce tems-là ? Il falloit y trouver du dépit & de la rage, il falloit me contredire sur tout ce que je disois, me trouver laide, cajoler une autre Dame à ma vûë ; enfin, il falloit être jaloux, puisque vous aviez les sujets aparens de l'être. Mais au lieu de ces effets naturels d'un véritable amour, vous me donnâtes mille loüanges, vous prîtes la même main que j'avois donnée au Duc, comme si elle n'avoit pas dû vous chagriner ; & je vis l'heure que vous alliez me feliciter sur ce que le plus honnête homme de nôtre Cour s'étoit attaché auprès de moi. Insensible que vous êtes, est-ce comme cela qu'on aime ? & êtes-vous aimé de moi de cette sorte ? Ah ! si je vous avois crû si tiède, avant que de vous aimer comme je fais : mais quoi, quand j'aurois pû voir tout ce que je vois, & plus encore, s'il se peut, je n'aurois pû résister au penchant de vous aimer, ç'a été une violence d'inclina-

tion dont je n'ai pas été la maîtresse ; & qui quand je songe aux momens de plaisir que cette passion m'a causée , je ne puis me repentir de l'avoir conçûë. Que ne ferois-je point si j'étois contente de vous , puisque je suis si transportée d'amour dans le tems où j'ai le plus sujet de m'en plaindre ; mais vous en sçavez les differences , vous m'avez vû satisfaite , vous m'avez vû mécontente , je vous ai rendu des graces , je vous ai fait des plaintes ; & dans la colere comme dans la reconnoissance , vous m'avez toûjours vû la plus passionnée de toutes les Amantes ; un si beau caractere ne vous donnera-t-il point d'émulation ? Aimez , mon cher insensible , aimez autant que vous êtes aimé , il n'y a de plaisir veritable pour l'ame que dans l'amour , l'excès de la joye naît de l'excès de la passion , & la tiedeur fait plus de tort aux gens qui en sont capables , qu'à ceux contre qui elle agit. Ah ! si vous aviez bien éprouvé ce que c'est qu'un veritable transport amoureux , combien porteriez-vous d'envie à ceux qui les ressentent ? Je ne voudrois pas pour vôtre cœur même être capable de vôtre tranquillité , je suis jalouse de mes transports , comme du plus grand bien que j'aye jamais possédé ; & j'aimerois mieux être condamnée à ne vous voir de ma vie , qu'à vous voir sans emportement.

R E ' P O N S E .

A LA IV. LETTRE.

J'Ai bien de la joye d'apprendre que mon Lieutenant vous ait saluée de ma part, & vous aye dit de mes nouvelles. Je vous suis infiniment obligé du soin & de la tendresse que vous avez pour moi, je vous conjure de croire que j'en ai aussi reciproquement pour vous. N'aprehendez pas qu'il me soit arrivé de mal pendant mon voyage sur mer, il a été heureux pour moi, car j'ai tres-peu souffert. Je vous aurois écrit aussi-bien qu'à mon Lieutenant; mais la crainte que j'avois que mes Lettres ne vous fussent pas rendues, non plus que les autres, m'a obligé de differer: j'espere que vous recevrez fidellement celle que je vous envoie, car la personne qui vous la doit rendre, est mon bon ami; si je reçois encore une des vôtres qui m'apprenne que vous n'avez pas reçu de mes nouvelles, je partirai incontinent pour vous aller consoler. Je n'ai point manqué de vous écrire à toutes les occasions que j'en ai eu, & de vous faire réponse. Il faut que j'avoue que je suis le plus malheureux de tous les Amans, quoique le plus fidele, puisque vous ne recevez point mes Lettres. Je ne

ſçaurois faire davantage , ſinon de vous témoigner toujours la même tendreſſe que j'ai pour vous , comme j'ai fait dans les autres. Mais à quoi bon vous écrire tant de fois , puis que mes réponſes ne vont point juſqu'à vous ? Il n'importe , je veux continuer , je n'ai jamais plus de ſatiſfaction , & je respire aiſément lors que j'ai la plume à la main pour vous : mais je deviens tout languiſſant , & je ſemble mourir auſſi-tôt que je la quitte. Lors que vous m'écrivez , je meurs de déplaiſir & de joye , ſans pouvoir mourir. Je meurs de déplaiſir de vous ſçavoir ſi affligée ſans recevoir de mes nouvelles. Je meurs de joye lors que je reçois des vôtres. Je conſerve vos Lettres plus que ma propre perſonne , comme de précieux gages de votre amour , pour vous en rendre un compte ſidèle , quand je ſerai aſſez heureux pour vous voir. J'avouë que vous avez raiſon de me traiter d'ingrat , puis que vous ne recevez aucune réponſe de moi , mais je ſuis perſuadé que vous aurez des ſentimens contraires quand je vous en aurai déſabuſée. J'ay toujours conſervé la même tendreſſe que j'ai eüe pour vous , & que je vous ai témoignée dans votre chambre. Ma vie , mes biens & mon honneur , tout eſt à vous , tout dépend de vous , je vous les ſacrifie , je vous aime ; croyez que je vous adore de toute mon ame , je vous conjure de n'en pas douter ,

douter, ne vous plaignez plus à l'avenir de mon peu de soin, & de mes empressements envers vous, je les ai de la même manière qu'auparavant. Que je suis malheureux de ne pouvoir vous dire ma pensée bouche à bouche! que vous sauriez de témoignages de mon amour! mais il n'en seroit pas besoin, mes yeux languissans & ma contenance amoureuse vous feroient lire aisément dans mon cœur la passion qui m'enflâme. Epargnez toutes ces inquiétudes que vous avez pour moi, & apprenez que mon procédé est tel que celui que je vous fis paroître les premiers jours de nôtre vûe. Vous n'êtes point abusée, mes soins & mes empressements pour vous ont toujours été sinceres, & le seront toute ma vie. Ne soupçonnez point ma bonne foy, je vous aime tendrement, je ne scaurois vous faire d'excuse de la negligence dont vous m'accusez, je n'en suis nullement coupable, je vous aime trop ardemment, & vous avez raison en cette rencontre de me justifier vous-même. J'avouë que mes assiduites, mes transports, mes complaisances, & mes sermens, mon inclination violente, & mes commencemens si agréables & si heureux, vous ont entièrement charmée & enflamée, mais vous n'êtes point séduite; c'est en vain que vous répandez tant de larmes, puisque je persevere, & que je suis toujours le même.

Si vous avez goûté beaucoup de plaisirs en m'aimant , j'espere que vous en aurez encore autant & davantage à l'avenir. Finissez vos douleurs & les mouvemens qui agitent vôtre ame. Vous me faites pitié , je sens que je meurs de desespoir , lorsque vous m'affurez que vous souffrez pour moi. Ne me dites point que vous n'avez résisté avec opiniâtreté à mon amour ; je le sçai assez , vous ne m'avez jamais donné de chagrin , ni de jalousie pour m'enflamer d'avantage , c'est une marque assurée de la tendresse naturelle que vous avez pour moi ; c'est aussi ce qui m'oblige à vous aimer & vous adorer éternellement. J'admire & j'aime en même-tems cette naïveté sans artifice , & cette conduite amoureuse sans déguisement , dont vous avez usé envers moi. Ah ! que suis heureux d'avoir rencontré dans une Maîtresse une douceur si grande , & une inclination si naturelle , un amour si parfait , & une beauté si accomplie. Que ne vous dois-je pas pour tant de belles perfections qui se rencontrent dans vous ? Puisque vous me les sacrifiez tous les jours avec tant de tendresse & d'ardeur , je serois le plus ingrat & le plus perfide de tous les Amans , si je n'en avois une véritable reconnoissance ; je l'ai toute entiere , & si vous en avez été persuadée pendant le tems que j'ay eu l'honneur de vôtre conversation , vous le ferez bien

bien davantage à l'avenir. Que vos témoignages d'amour sont doux ! quand vous me dites que je vous parûs aimable auparavant que je vous eusse dit que je vous aimois, & que vous avez été ravie de m'aimer éperduëment : quel zele ! quelle complaisance, ou plutôt quel excès d'amour ? Et quel bonheur pour moi, de me sçavoir si fortement aimé d'une personne si accomplie ? Quels remerciemens ne vous dois-je pas ? & de quelles paroles me puis-je servir presentement pour vous témoigner une passion reciproque à la vôtre ? Vous épuisez mon genie par des discours si tendres ; & mon amour, quoi qu'ingenieux, n'a point de termes si pressans pour vous exprimer l'ardeur de mon zele, que ceux dont vous vous êtes servie pour me déclarer votre affection. Je vous dirai seulement que mes transports amoureux sont inconcevables, & que je vous aime infiniment. Quoique ces paroles disent beaucoup, je sçai bien qu'elles disent peu pour vous ; néanmoins vous pouvez être assurée par là que votre esprit n'a point été aveugle, comme vous croyez, puisque je vous aime pareillement de tout mon cœur. Vos emportemens m'ont toujours paru si doux & si agréables, que j'en ai été toujours charmé. Je croi avoir fait un digne choix en Portugal, lorsque je vous ai préférée à toute autre personne pour aimer fidelement,

lement, & pour toutes autres perfections, puisque ç'a toujours été mon deffein, après mon retour, de vivre & de mourir avec vous. Ne m'accusez donc plus de cruauté, & ne me traitez plus de tyran, je n'exerce nulle rigueur contre vous que celle que vous vous imaginez, à cause que vous ne recevez point mes Lettres. Il est vrai que vous eussiez pû résister à mon cœur, & par une bonté particulière, vous avez voulu vous attacher à moi. Mais ne vous plaignez pas de ce que je vous ai quittée, j'ai eu de puissantes raisons pour le faire; & cependant quoi qu'elles soient tres-fortes, je ne l'aurois pas fait si vous n'y aviez consenti, ni le Vaisseau qui partoit pour aller en France, ni ma Famille, ni mon honneur, ni le service du Roy, que je revere, ne m'eussent jamais obligé à m'éloigner de vous, si vous ne me l'eussiez pas permis: Ne scaviez-vous pas que j'étois tout à vous? Que ne m'avez-vous donc retenu, vous n'aviez qu'à agréer l'offre que je vous fis de demeurer avec vous, j'y aurois consenti avec toute la joye imaginable; mais ce qui vous doit consoler, vous & moi, c'est que le tems de mon départ s'approche, & que vous verrez dissiper la crainte & les frayeurs que vous avez de ne me jamais revoir. Ne soyez point troublée de cette apprehension: & puisque vous aimez avec tant de violence, que ce soit sans douleur.

douleur & sans déplaisir. Quittez cette haine & ce dégoût que vous avez pour toutes choses; ne vous tourmentez plus; que votre famille, vos amis & votre Convent servent à vous consoler, & tout ce qui vous a obligée de vous affliger serve à vous recréer, & non pas à vous faire souffrir. Assurez-vous que si vous employez tous les momens de votre vie pour moi, que je fais de même pour vous. Ainsi, que votre cœur soit rempli d'amour. Quittez la haine que vous avez pour toutes choses, vivez dans la tranquillité & le repos, ne menez plus une vie languissante. Cachez votre passion jusqu'à mon retour, afin que Madame votre Mere, Messieurs vos Parens, & les Religieuses soient desabusez de votre passion. Si tout le monde est touché de votre amour, je vous conjure de croire que j'y prens plus d'interêt que qui que ce soit. Mes Lettres ne sont pas si froides que vous vous imaginez, c'est que votre esprit est préoccupé d'amour; si elles n'ont pas été si longues que vous le souhaitez, c'est que j'ai crû en peu de mots dire beaucoup; puisque je n'ai jamais plus de plaisir que lorsque je vous écris, vous ne devez pas vous affliger pour aimer si parfaitement que vous faites, divertissez votre esprit pour donner trêve à vos douleurs. Que ce Balcon où vous allez vous promener quelquefois avec Dona Brites, vous soit un sujet de joye.

joye , puis que c'est-là où a commencé à naître cette passion qui vous enflâme , & à laquelle je vous ai toujours témoigné que je répons si tendrement. Vous ne vous mérites pas quand vous crûtes que j'eus dès-lors le dessein de vous plaire ; en effet , c'étoit toute ma passion. Je vous ai remarquée par dessus toutes vos Compagnes , je vous ai considérée attentivement ; & je fus si fort épris de vôtre beauté & de toutes vos autres perfections , que je me suis laissé facilement aller à la résolution de vous aimer. Je connus dès-lors par un geste amoureux & très-agréable , que vous aviez de l'inclination pour moi , & que vous preniez un singulier plaisir à tout ce que je faisois , comme si mon amour vous avoit suggeré dans le cœur , que toutes mes actions n'avoient pour but que vôtre seule complaisance ; mais tous ces doux commencemens de notre amour ne vous doivent pas emporter au desespoir , & me faire passer pour coupable envers vous , puisque j'ai fait toutes ces choses pour une bonne fin , & que je vous aime aussi fidelement que vous m'aimez : vous devez tout esperer de moi ; je ne suis point ingrat de toutes les tendresses que vous me témoignez , mon corps , mon ame , ma vie , mon honneur , & mes biens , tout est à vous ; mon procédé est meilleur que vous ne croyez : N'aprehendez point que je vous abandonne , c'est une es-

pece

pece de lâcheté & d'ingratitude qui m'est si odieuse, qu'elle n'aura jamais de prise sur moi. Si vous êtes persuadée que j'ai quelques charmes, ou quelque chose d'assez agréable, je vous en fais un sacrifice, je ne veux jamais plaire à d'autres qu'à vous, puisque vous trouvez que j'ai quelque mérite, il me suffit. Toutes les plus belles créatures au prix de vous ne me font rien, je n'en veux aimer aucune que vous; pourvû que je sois toujours bien dans votre esprit, je suis au comble de mes vœux. Ne me souhaitez donc point tant l'amour des plus belles Dames de France, vous connoîtrez à la fin que je ne suis point sujet au changement, & que les plus charmans objets ne me sçauroient faire oublier l'amour que j'ai pour vous. Je ne cherche point de prétexte spécieux pour vous paroître coupable & vous rendre malheureuse; ce n'est point mon dessein de demeurer long-tems en France, je n'y puis captiver ma liberté sans vous y posséder, ni la fatigue d'un long voyage, ni les dangers les plus grands, ni le respect de mes parens, ni mes biens, ni mon honneur, ni quelque bienfiance que ce puisse être, ne me peuvent détourner de vous aller rendre mes adorations. Je réponds de tout mon cœur à tous vos amoureux transports; votre passion ne sçauroit être plus violente que la mienne. Plût à Dieu être éternellement attaché auprès de vous, pour vous

Contempler, vous servir, vous aimer & vous adorer. Je ne dis point ceci pour vous flâter, je suis tellement enchanté par vos charmes & vos faveurs, que je ne fais que vivre à demi du desespoir que j'ai de ne vous pouvoir pas revoir assez-tôt : Bien loin d'être touché de la rigueur, & de la severité d'une autre Maîtresse, les plus doux traitemens, les plus charmantes caresses, les faveurs les plus avantageuses, les promesses les plus belles de l'objet le plus agréable, ne me pourroient détourner un moment de votre amour; étouffez cette crainte vaine & inutile, ne croyez pas que je vous quitte pour une autre. Qu'avez vous dans vous-même qui ne soit tres-aimable : & qu'y a-t'il de plus charmant que votre beauté, de plus doux que votre entretien, de plus agréable que votre compagnie, de plus tendre que votre amour, de plus attrayant que vos plaisirs, de plus touchant que vos soupirs, de plus stable que vos promesses, de plus fervent que votre zèle ? Après tant d'apas & de perfections, pouvez-vous avoir la moindre pensée que je vous puisse quitter, pour me rendre malheureux sous les fers d'une autre Maîtresse ? Non, Madame, ne vous imaginez pas que je sois si inconstant, j'ai trop d'amour & de respect pour en user de la maniere. Il est vrai que je vous ai dit en confidence, il y a déjà quelque tems, que
j'avois

J'avois aimé une autre Dame en France : mais son mérite n'est rien en comparaison de ce que vous valez , ses apas ne sont que l'ombre des vôtres , son entretien est fade , sa conversation me rebute , & pour tout vous dire enfin , j'en suis tellement dégoûté , que je ne la vois pas : pour vous confirmer cette vérité , je vous enverrai une de ses Lettres avec son Portrait , & vous pourrez juger par là de sa beauté , de son esprit & de sa conduite. Je croi que vous n'en ferez pas jalouse , quand vous aurez reconnu tout ce que je vous dis , & lorsque j'aurai l'avantage de vous voir , je vous entretiendrai des discours qu'elle me tient ; ce sera un sujet de divertissement pour vous consoler : Et puisque vous prenez tant de part à tout ce qui m'est cher , je vous porterai le Portrait de mon Frere & de ma belle Sœur. Vous dites qu'il y a des momens , où il vous semble que vous auriez assez de soumission pour servir celle que j'aime ; cette pensée est fort obligante , mais puisque vous avez tant de bonté pour moi , je vous conjure d'employer ce bon service pour vous , vous êtes seule que je veux adorer & servir toute ma vie. Ne croyez pas que je vous fasse de mauvais traitemens , ni que j'aye aucun mépris pour vous ; toutes ces choses sont infiniment éloignées de mon esprit : je sçai trop bien connoître votre mérite , le respect & le zèle que j'ay pour
vous

vous. C'est à tort que vous êtes jalouse , & que vous me faites ces reproches. J'approuve avec ardeur les plus doux sentimens de vôtre ame , & vous consacre entierement tous les mouvemens de mon cœur. Je vous conjure de m'écrire souvent , vos Lettres me font si cheres , que je les conserve , comme la chose du monde la plus précieuse , vous ne les sçauriez faire assez amples pour moi. Vôtre passion m'est si agréable , que je n'ai jamais plus de joye que lorsque je la vois peinte sur du papier ; cela vous soulage & moi aussi , & mon déplaisir est , que je ne suis pas present pour donner trêve à vos maux. Je sçai qu'il y a un an presentement , que vous me donâtes les dernieres & les plus douces faveurs de vôtre amour. Je me souviendrai toute ma vie de ce bienheureux jour. Que d'agréables transports ! que de doux emportemens ! que d'ardeur ! que d'amour ne me témoignâtes-vous pas ! que de douceurs inconcevables ne me fîtes-vous pas goûter ? Mon ame pensa s'envoler dans le comble de la joye & des plaisirs qu'elle reçût ; vos autres faveurs & la sincerité avec laquelle vous en avez usé depuis , m'ont tellement charmé , que je ne vous ai quittée qu'avec un regret nonpareil , pour entreprendre un long voyage qui me cause une infinité de déplaisirs. Quand je pense aux heureux momens que j'ai goûtez avec vous , je me sou-

viens

viens de cette aimable pudeur , qui alors éclata sur votre charmant visage ; s'il y parût quelque confusion , ce ne fut que pour m'enflamer davantage. Plût à Dieu que cet Officier dont vous me parlez ne fût pas si-tôt parti , j'aurois eu la satisfaction d'être entretenu plus long-tems des douceurs que vous m'aurez écrites. Adieu , si vous avez eu peine à finir votre Lettre , j'ai un extrême regret de clore la mienne. N'aprehendez pas que je vous quitte , j'ai trop de tendresse pour vous. Je vous remercie de tout mon cœur de l'amour que vous avez pour moi ; je vous conjure de croire que j'en ai reciproquement pour vous. Que les noms de tendresse que vous me voulez donner me seroient agréables , si vous me les aviez exprimez par votre Lettre ! mais n'importe , il me suffit que vous les ayez dans le cœur , puisque le tems ne vous a pas permis de me les écrire : Je n'en ai pas moins pour votre personne , je me donne tout à vous , mon corps & mon ame , mes biens , mon honneur , tout cela dépend de vous ; je vous fais un sacrifice de tout ce que j'ai de plus cher. Que je vous aime ! que je vous respecte ! que je vous adore ! Quels transports d'amour n'ai-je pas pour vous ! que vous m'êtes chere ! que la fortune m'est cruelle de m'avoir éloigné de vous ! que vous me faites de compassion ! que vous me causez de déplaisirs & de com-
passion,

260 *Réponse à la quatrième Lettre.*

passion pour tous les tendres sentimens que vous avez pour moi, & de déplaisirs de ce que je ne puis vous témoigner de plus près le reciproque de l'amour que vous avez pour moi ? Quels respects ! quelles soumissions ! quelle tendresse ne vous montrerois-je pas ? Que vous connoîtriez une ame sincere ! que vous verriez un cœur ouvert ! que de joye ! que de plaisirs ! que de satisfaction ! que de consolation ne recevriez-vous pas aussi bien que moi ? Adieu, écrivez-moi plus amplement à l'avenir, je prends un plaisir infini à la douleur que vous témoignez par vos Lettres. Adieu, consolez-vous, j'aurai le bonheur de vous voir au plutôt pour vous assurer de la fidelité de mon amour. Adieu, vous me faites pitié.

CINQUIÈME LETTRE.

Est-ce pour éprouver ma docilité que vous m'écrivez comme vous faites, ou s'il est possible que vous pensiez tout ce que vous me mandez pour me croire capable d'en aimer un autre ? Patience, bien que cette opinion blesse mortellement ma délicatesse, je l'ai souvent eue de vous, moi qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Mais de croire cette infideli-
té

ré consommée ; de me dire des injures , & de vouloir me persuader que je ne vous verrai jamais ; Ah ! c'est-là ce que je ne sçau-rois supporter. J'ai été jalouse , & quand on aime parfaitement , on n'est point sans jalousie ; mais je n'ai jamais été brutale , je n'ai jamais perdu vôtre idée de vôtre , & dans le plus fort de mon dépit , je me suis toujours souvenuë que vous étiez celui que je soupçonnois. Ah ! que je voi de défauts dans vôtre passion , que vous sçavez mal aimer , & qu'il est aisé de concevoir que vous n'avez point d'amour dans le cœur , puisque tout ce que vous laissez échaper sans étude , est si peu digne du nom d'amour ! Quoi ! ce cœur que j'ai acheté de tout le mien ; ce cœur que tant de transports & tant de fidélité m'ont fait mériter , & que vous m'avez assuré que je possédois , est capable de m'offenser de cette sorte. Ses premiers mouvemens sont des injures , & quand vous le laissez agir sur sa foi , il ne m'exprime que des outrages. Allez , ingrat que vous êtes , je veux vous laisser vos soupçons , pour vous punir de les avoir conçûs ; il vous devoit être assez doux de me croire tendre & fidele , pour faire vôtre tourment d'en douter ; il me seroit aisé de vous guérir , & la liberté de vous offenser ne m'est que trop interdite pour mon repos. Mais je veux vous laisser une erreur qui me venge , & si vous en croyez mon ressentiment , toutes vos conjectures sont

sont injustes , & je suis la plus infidèle de toutes les femmes. Je n'ai pourtant point vu l'homme qui cause votre jalousie , la Lettre qu'on prétend être de moi, n'en est pas ; & il n'y a point d'épreuve où je puisse me soumettre sans crainte , s'il me plaisoit de vous donner cette satisfaction. Mais pourquoi vous la donnerois - je , est - ce par des invectives qu'on l'obtient ; & n'auriez-vous pas sujet de me croire aussi lâche que vous me dépeignez , si vous deviez ma justification à vos menaces ? Vous ne me verrez plus , dites-vous, vous sortez de Lisbonne, de peur d'être assez malheureux de me rencontrer , & vous poignarderiez le meilleur de vos amis, s'il vous faisoit la trahison de vous amener chez moi. Cruel , que vous a donc fait ma vue , pour vous être si insupportable ? Elle ne vous a jamais annoncé que des plaisirs , vous n'avez jamais rencontré dans mes yeux que de l'amour , & de l'empressement de vous le témoigner , est-ce là de quoi vous obliger à quitter Lisbonne pour ne me plus voir ? Ne partez point si vous n'avez que cette raison qui vous y oblige, je vous épargnerai la peine de m'éviter : aussi - bien c'est à moi à fuir & non pas à vous. Ma vue ne vous a coûté que l'Indulgence de vous laisser aimer , & la vôtre me coûte toute la gloire & tout le repos de ma vie. J'avouë qu'elle en a souvent fait la joye aussi. Quand je me représente l'émotion

se-

secrete que je ressentois, lorsque je croyois discerner vos pas dans une promenade, la douce langueur qui s'emparoit de tous mes sens quand je rencontrois vos regards, & le transport inexprimable de mon ame, lorsque nous avions la liberté d'un moment d'entretien : Je ne sçai comme j'ai pû vivre avant que de vous voir, & comment je vivrai quand je ne vous verrai plus. Mais vous avez dû sentir ce que j'ai senti, vous étiez aimé, & vous disiez que vous aimiez, & cependant vous êtes le premier à me proposer de ne me voir plus. Ah ! vous serez satisfait, & je ne vous verrai de ma vie. J'aurois pourtant un plaisir extrême à vous reprocher vôtre ingratitude, & il me semble que ma vengeance seroit plus entiere, si mes yeux & toutes mes actions vous confirmoient mon innocence. Elle est si parfaite, & le mensonge qu'on vous a fait si aisé à détruire, que vous ne pouriez me parler un quart d'heure sans être persuadé de vôtre injustice, & sans mourir de regret de l'avoir commise. Cette pensée m'a déjà sollicité deux ou trois fois de courir chez vous ; Je ne sçai même si elle ne m'y conduira point malgré moi avant la fin de la journée, car mon dépit est assez violent pour m'ôter la raison. Mais je m'étois fait une si douce habitude de vous étudier, que je crains de vous déplaire par cet éclat. Je vous ai toujours vû pratiquer
une

une discretion sans égale; vous avez eu plus de soin de ma réputation que moi-même, & vous avez quelquefois porté vos précautions jusqu'à me forcer de m'en plaindre. Que diriez-vous si je faisois quelque chose qui découvrit nôtre intrigue, & qui me scandalisât parmi les gens d'honneur? Vous auriez du mépris pour moi, & je mourrois si je vous en croyois capable: Car quoi qu'il arrive, je veux toujours être estimée de vous. Plaignez-vous, dites-moi des injures, faites-moi des trahisons, haïssez-moi, puisque vous le pouvez; mais ne me méprisez jamais. Je puis vivre sans vôtre amour, dès l'instant que cet amour ne fera plus vôtre félicité, mais je ne puis vivre sans vôtre estime, & je croi que c'est par cette raison que j'ai tant d'impatience de vous voir: car il n'est pas possible que ce soit par un effet de tendresse: je serois bien insensée d'aimer un homme qui me traite comme vous me traitez. Cependant à bien prendre vôtre colère, ce n'est qu'un excès de passion qui la cause, vous ne seriez pas si transporté si vous étiez moins amoureux. Ah! que ne puis-je me persuader cette vérité, que les outrages que vous m'avez faits me seroient chers. Mais non, je ne veux point me flater de cette erreur agréable, vous êtes coupable: quand vous ne le seriez pas, je veux le croire, afin de vous punir de me l'avoir
lissé

plaisirs. Que le desespoir ne vous emporte pas contre moi, moderez vôtre haine, je suis innocent de tout ce que vous pouvez m'imputer. Ne brûlez pas ces précieux gages que vous avez de moi, ou si vous les consommez, que ce soit au feu de vôtre amour; ne me poursuivez point avec tant de haine, c'est une espee de cruauté & de foiblesse, dont vôtre grand cœur ne fut jamais capable: l'amour est une vertu qui vous est si chere, vous avez trop de generosité pour être inconstante, & pour me vouloir maltraiter: d'où vient cette rigueur? ne vous suis-je pas soumis jusqu'au dernier soupir de ma vie. Pourquoi vous emporter contre moi? que vous ai-je fait? quelle satisfaction desirez-vous d'une personne qui ne vous a point offensée? Quoique je sois innocent, je veux vous paroître coupable puisque vous le souhaitez: Mais de quel crime m'accusez-vous? serez-vous inflexible envers moi, qui fait gloire de vous sacrifier tout ce que je suis? Mais hélas! que dis-je, le moyen de vous apaiser? Vous êtes tellement irritée contre moy, que je ne scaurois que devenir? que ferai-je, à qui aurai-je recours? qui me fera ma paix avec vous, puisque je suis absent? qui vous assurera de ma constance, puisque vous êtes persuadée du contraire? Pour éloigner cette haine de vôtre cœur, je vous conjure de penser souvent aux délices de l'amour

mour que nous avons goûtez ensemble, & aux assurances que je vous ai données de ne vous abandonner jamais. Entretenez-vous de moment en moment avec Dona Brites, de ces douceurs; consolez-vous toutes deux ensemble; songez à l'excès de ma passion & de la vôtre; prévoyez toutes ces difficultez & ces violences dont vous me parlez, oposées aux efforts que vous faites pour me quitter; & soyez convaincuë, que vous aurez des mouvemens incomparablement plus agréables en m'aimant toujours, qu'en me quittant pour jamais. Quoi! vous voulez perdre un Amant si constant & si fidele, qui vous a été si cher, que vous avez aimé si tendrement, qui a été l'objet le plus doux de votre passion, à qui vous en avez souvent donné des témoignages si pressans; un Amant que vous avez embrassé avec tant d'ardeur & d'empressement, & qui par ses caresses vous a rendu si doucement le reciproque. L'amour a trop bien uni nos cœurs, quoi que vous fassiez, je ne croi pas que vous puissiez vaincre une passion si forte & si agréable. C'est pour m'éprouver que vous m'écrivez de la maniere, ou si c'est tout de bon, votre haine & votre rigueur sont si mal fondées, qu'elles ne peuvent pas durer long-tems. Ne m'accusez point de mépris & d'indifference, j'ose prendre le Ciel à témoin de l'estime & de l'attachement que j'ay toujours eu pour

vous. Si je vous ai fait des protestations d'amitié par mes Lettres, ç'a été avec des respects & des soumissions véritables; si vous les aviez toutes reçues, vous seriez persuadée du contraire de ce que vous m'avez écrit. Je croi que Messieurs vos Parens & Madame votre Abbessè, à qui nos amours sont suspectes, sont d'intelligence ensemble, & qu'ils vous ont donné de fausses Lettres, au lieu des Réponses que j'ai faites à toutes les vôtres, que j'ai reçues avec joye, & lûës avec plaisir: cela m'oblige à ne vous plus écrire davantage, de peur d'accident. Je me prépare à partir dans quinze jours pour vous aller trouver en Portugal. Après cette promesse que je vous fais de vous revoir au plutôt, je vous conjure de rentrer en vous-même, & de faire agir votre passion amoureuse au préjudice de votre haine. Si vous vous êtes éclaircie, ce doit être de l'estime, du respect & de l'amour que j'ai pour vous, & non pas de rien qui soit au contraire. Je n'ai jamais eu de plus forte passion que celle de vous aimer, vous servir & vous adorer. Si j'avois été assez ingrat pour vouloir vous quitter, après toutes vos faveurs, je vous en aurois donné des preuves avant mon départ, soit par des paroles, ou par mon refroidissement, ou j'aurois fait agir Dona Brites, ou quelqu'autre Confidente, pour vous obliger à ne me récrire point, ou j'aurois tâché de
vous

vous détromper en ne vous faisant point de réponse , ou sous quelque prétexte sérieux , j'aurois feint d'être obligé de demeurer en France pour ne vous point revoir. Ai-je usé de toutes ces finesses ? Vous ai-je trompée par mes discours ? Avez-vous reconnu quelque froideur en moi ? Ai-je fait agir quelqu'un pour vous détourner de mon amour ? Ne m'avez-vous pas écrit ? N'ai-je pas reçu vos Lettres ? Ne vous ai-je pas fait réponse ? Ai-je cherché l'occasion de demeurer en France sans vous ? Ai-je dit que je ne veux point retourner en Portugal ? Vous ai-je donné quelque sujet de déplaisir ? Ne vous ai-je pas découvert les véritables sentimens de mon cœur ? Ai-je manqué de civilité, d'amour & de respect pour vous ? de quoi vous plaignez-vous donc ? de quoi m'accusez-vous ? & que vous ai-je fait enfin , pour m'être si cruelle ? Désabusez-vous, Madame, & ne croyez pas que je sois assez lâche pour vous quitter. Ne m'attribuez point toutes ces mauvaises qualitez que vous dites , & jugez-moi digne de tous les sentimens & de toutes les douceurs que vous avez pour moi. Ne croyez pas que je vous donne occasion de m'oublier , cette grace que vous me demandez ne sert en même-tems qu'à m'affliger , & à m'enflâmer davantage. Il est vrai que j'ai eu bien du trouble en lisant vôtre Lettre , mais c'est à cause de vos reproches , de vos menaces , de vos

mépris, du mauvais traitement que vous me faites, & du desespoir où vous me jetez : Sans ces déplaisirs, ah que de joye ! que de contentement ! & que de ravissement n'aurois-je pas reçu en aprenant de vos nouvelles ! N'importe, quelque rigueur dont vous usiez envers moi, je me veux consoler, dans l'esperance de fléchir vôtre colere. Je souffre vos mépris & vos emportemens, mais la raison ramenera un jour le calme dans vôtre ame, & vous fera connoître, quand je serai auprès de vous, que vous avez affligé un innocent. Pourquoi m'écrivez-vous que je ne me mêle point de vôtre conduite ? Qui peut avec plus de justice que moi en prendre le soin ? Doutez-vous de ma discretion ? Ne sçavez-vous pas jusqu'à quel point j'ai pris part à tout ce qui vous touche sans vous gêner ? Je sçai bien que vous êtes tres-sage, que vous marchez droit dans vos entreprises, & que vos actions sont sans reproches : si je me suis informé de ce que vous faites, ce n'a été que pour admirer vôtre sagesse en vos conseils, vôtre prudence en vôtre conduite, & vôtre adresse en tout ce que vous entreprenez, dont vous venez à bout avec une facilité si merveilleuse, que c'est une chose aussi surprenante qu'admirable. : Toutefois puisque cela vous choque, je suis prêt à m'en désintéresser. Que puis-je faire davantage pour me remettre bien auprès de vous,

vous, & pour vous obliger à favoriser ma passion, & continuer vôtre tendresse ? Commandez, je suis prêt de vous satisfaire, plus pour alléger les maux que vous endurez, que pour terminer mes douleurs. Je souffre agréablement tout ce qui vient de vous, vos rigueurs les plus severes n'ont que des apas pour moi. Je vous suis obligé même du mauvais traitement que vous me faites, cela ne sert qu'à allumer ma flâme & la rendre plus vive : je suis content d'endurer de la manière, pourvû que ma souffrance aporte quelque foulagement à vos douleurs, & vous rende plus contente. Plût à Dieu que vous puissiez vivre heureuse & tranquille dans la certitude de mon amour ! Après m'avoir fait paroître une si grande aversion, vous me promettez de ne me point haïr, cela est tres-obligant : mais je prendrai la liberté de vous dire, que vous feriez plus de justice à mon amour, si vous m'aimiez comme vous m'avez aimé, puisque je n'ai rien fait qui puisse vous déplaire. Je suis certain que vous pouvez trouver un Amant qui aura plus de merite que moi, mais je suis assuré que vous n'en trouverez jamais un qui soit plus fidele & plus constant que je le suis. Vôtre passion peut tout sur mon esprit, elle m'a enflâmé, elle vous a occupée, & m'a aussi occupé, & elle ne m'a pas laissé un moment en liberté : vous en êtes témoin, puisque vous avouez que l'on

ne ſçauroit oublier ce qui caufe tous les tranſports dont on eſt capable : que les mouvemens d'un cœur ſ'attachent à l'objet qu'il a aimé : que les premières idées ne ſe peuvent effacer , que les premières bleſſures ſont incurables : que toutes les paſſions & les plus doux plaiſirs que l'on cherche , ſans aucune envie , ſont inutiles pour détourner de ce que l'on aime le plus , & ne ſervent qu'à faire connoître que rien n'eſt plus cher que le ſouvenir des douleurs que l'on ſouffre. Que ces paroles ſont douces en la bouche d'une véritable Amante ! & qu'elles ont d'apas & de charmes pour un Amant qui eſt dans le deſeſpoir ! Ah ! qu'elles me conſolent , & qu'elles me font bien connoître que je ſuis encore dans vôtre cœur , puisqu'il eſt ſujet à des ſentimens ſi doux. Mais combien dois-je eſperer d'être encore mieux auprès de vous , quand vous connoîtrez que mon attachement eſt tres-parfait , que mon amour eſt réciproque , que vôtre inclination n'a point été aveugle , & que vous vous êtes attachée à une perſonne qui fait gloire de vous aimer toute ſa vie.

Je ſçais bien , Madame , que vous avez tant de douceur & de compaſſion , que vous ne voudriez pas mettre ni moi , ni perſonne en l'état déplorable où vous êtes réduite , c'eſt une marque aſſurée de vôtre bon naturel. Je vous conjure de croire auſſi que
c'eſt

c'est mon inclination, & que si vous souffrez, je n'y ai contribué en nulle maniere.

Ne cherchez point à m'excuser de ce côté-là, je ne suis point criminel de ce dont vous m'accusez. Je suis persuadé qu'une Religieuse parfaite comme vous êtes, est infiniment aimable; les raisons que vous apportez pour montrer qu'on les doit aimer plus particulièrement que les femmes du monde, sont tres-puissantes: Mais sans avoir égard à toutes ces belles preuves que vous mettez en avant, je vous dirai en peu de mots, que je ne vous ai considérée que pour vôtre propre mérite. Le procédé des femmes du monde me déplaît, la plûpart sont sujettes au changement, elles ne sçauroient aimer en un seul lieu: ou si elles aiment, ce n'est que par feinte, que par complaisance & par intérêt: la rigueur dont elles usent, le mépris, la peine, la coqueterie, les dissimulations, causent aux Amans cent fois plus de déplaisir que de joye. Je sçai bien que vous n'alléguez pas ces raisons pour vous faire aimer: vous avez des qualitez trop aimables pour attirer les cœurs les plus fiers: vos charmes sont si puissans, que l'on n'y peut résister: la beauté, la constance, la fidelité & la douceur vous font admirer, servir & adorer de tous ceux qui ont l'avantage de vous connoître. Les autres beautez sont peu de chose au prix de vous: & j'ose dire que c'est un crime de renfer-

mer une personne si accomplie que vous dans un Convent. Si vous êtes malheureuse, ce n'est qu'en qualité de captive, dont vous pouvez vous délivrer quand il vous plaira. Vous avez appréhendé sans raison que je ne vous fusse infidèle, en ne vous voyant pas tous les jours. Ne sçavez-vous pas qu'il n'étoit point en mon pouvoir ni au vôtre, de nous entrevoir si souvent, puisque vous étiez enfermée, & à cause du danger où je m'exposois entrant dans votre Monastere ? Si je vous quittai pour aller à l'Armée, ce n'a été qu'après votre consentement : & votre seul mérite étoit capable de me retenir. Si vous m'aviez commandé de demeurer, j'aurois quitté tres-volontiers le service de mon Prince, pour m'attacher entierement au vôtre, sans craindre la colere de vos Parens & la rigueur des Loix du País. Je n'ai pas manqué à vous donner des témoignages de ma passion, depuis que je fus en Portugal : s'ils ne font pas venus jusqu'à vous, je n'en suis pas coupable; mais j'aurois bien du déplaisir que vous fussiez sortie du Convent pour me venir trouver en France, non pas que je n'eusse eu une joye infinie de vous embrasser en ce beau País, mais à cause du peril où vous vous fussiez exposée, & de la fatigue que vous eussiez endurée en chemin. Je sçai bien le moyen de faire réussir cette entreprise, lorsque je serai assez heureux pour vous voir,

voir, si vous êtes encore dans ce dessein. J'ose bien vous parler de la sorte dans mes Lettres, puisque Madame votre Abbessé & Messieurs vos Parens sont instruits de nôtre procedé. Cependant la moderation de vôtre amour, vôtre froideur, vôtre mépris, & vôtre changement si prompt, me causent un si grand déplaisir, que j'en suis au desespoir : Mais il n'importe, je me console, car je suis si persuadé de vôtre douceur & de vôtre amour, que je m'assure que si-tôt que vous aurez reçu ma Lettre, & que m'aurez vû un moment, vous changerez de résolution. Je n'ignore pas, Madame, que je ne vous aye plus d'obligation qu'à personne du monde : vous m'avez aimé éperduément, vous m'avez donné vôtre cœur, vous m'avez sacrifié vôtre honneur & vôtre vie, au mépris de vos Parens, de vôtre Religion, & de la severité des Loix du País. Que de reconnoissances ne vous dois-je pas pour un amour si violent ? Croyez-vous que je vous puisse oublier, & que je vous quitte après des marques si grandes de vôtre amour ? Vous auriez raison, Madame, de vous plaindre de moy, si j'étois assez ingrat d'en venir à ce point, de ne vous avoir pas récrit, ni témoigné reciproquement que je vous aime, avec la même ardeur dont vous usez envers moy ; mon procedé ne seroit pas d'un honnête homme,

je serois un traître , & l'Amant le plus ingrât du monde : au contraire , Dieu m'est témoin que j'ai toujours perseveré à vous adorer & à vous aimer plus que moi-même. Je n'ai jamais manqué de respect ni d'amour pour vous , je vous ai écrit avec toute l'ardeur , & la civilité possible ; je vous ai donné des preuves de la passion la plus parfaite & la plus violente , qu'un homme puisse avoir pour la personne la plus aimable & la plus accomplie : Je persevere toujours dans ces sentimens. Que puis-je faire davantage ? Que désirez-vous de moi ? Je vous ai fait un sacrifice de tout ce que je suis , & de tout ce qui m'appartient. Je suis prêt d'abandonner tout pour vous , & de faire un long voyage , de passer les Mers , & d'exposer ma vie à la merci des eaux , pour vous aller chercher jusques dans votre Monastere. Il ne restera plus après tant de marques de ma passion (si je suis assez heureux de surmonter tous ces hazards) que de m'aller immoler tout de nouveau à votre colere ; c'est ce que je ferai , lorsque j'aurai le bien & l'avantage de vous voir. Je veux m'exposer , quoi qu'innocent de tout ce que vous m'accusez , comme une victime à l'ardeur de votre couroux sans résister à la moindre de vos volontez. Toutes ces preuves de passion que j'ai pour vous , sont bien éloignées , ce me semble , de l'averfion naturelle que vous croyez que j'ai , puisque je vous
cheris.

cheris infiniment , que je vous suis entièrement soumis. Je sçais bien que je n'ai aucunes qualitez recommandables qui meritent vôtre amour , que celles d'un véritable Amant, quoique vous n'en foyez plus persuadée. Vous me demandez ce que j'ai fait pour vous plaire, quel sacrifice je vous ai fait, si je n'ai pas cherché tous mes plaisirs? Et moi, je vous demande si je ne vous ai pas obéi en tout ce qu'il vous a plû, si je ne vous ai pas sacrifié tout ce que je suis & tout ce qui m'appartient ; & si j'ay cherché d'autres plaisirs que ceux que vous m'avez accordez? Si j'ai joué ou été à la chasse , n'avez-vous pas approuvé ces recreations? Si j'ai été à l'armée, n'y avez-vous pas consenti? Si j'en suis revenu des derniers, j'ai été retenu par violence? Et si je me suis exposé aux coups, ç'a été avec le plus de prudence & de sagesse qu'il m'a été possible ; mais toujours avec honneur, pour être plus digne de vous? Et lorsque j'en ai été de retour, si je ne me suis pas établi en Portugal, c'est que je n'ai pas trouvé d'occasion assez favorable pour nôtre amour. Il est vrai qu'une Lettre de mon Frere m'a fait partir, mais c'étoit pour une occasion si pressante, qu'elle ne souffroit point de retardement : vous en êtes tombée d'accord , & si vous m'aviez commandé de differer mon voyage , & même de demeurer , je vous aurois obéi ; j'ai pensé mourir d'ennui & de douleur en chemin ,

& si je me suis un peu réjoui, ce n'a été que
 pour me conserver pour vous. Après cela que
 faut-il faire? Quelle raison avez-vous de me
 haïr mortellement comme vous dites, sinon
 celle que vous vous êtes imaginée? Quels
 malheurs vous êtes-vous attirés, sinon ceux
 que vous avez bien voulu? Si vous m'avez
 donné une grande passion, je n'en ai point
 abusé; au contraire, j'ai sçu la ménager, &
 vous rendre le réciproque avec fidélité. Si
 vous n'avez point usé d'artifice envers moi,
 n'ai-je pas été sincère envers vous? Il faut,
 dites-vous, chercher avec adresse les moyens
 d'enflamer: ai-je résisté à votre passion? Et
 pourquoi ne voulez-vous pas que l'amour me
 donne de l'amour, puisque le véritable se-
 cret d'être aimé est d'aimer? Vous dites que
 j'ai voulu que vous m'aimassiez, je l'avoue:
 mais quand je n'aurois pas formé ce dessein,
 vous m'auriez aimé, puisque vous m'avez
 confessé que vous m'aimiez auparavant que
 je vous eusse donné des preuves de mon
 amour? Que si sans votre consentement je
 me fusse efforcé de vous aimer, n'aurois-je pas
 eu raison, puisque je ne connoissois rien en
 vous que d'aimable? Il est vrai que je
 vous ai crûe d'une complexion assez amou-
 reuse, mais je ne vous ai pas aimée avec
 moins de passion; au contraire, c'est ce
 qui l'a augmentée au plus haut point;
 c'est en quoi je n'ai point usé de perfidie,
 je

je ne vous ai point trompée, je ne crains point vos menaces, je suis persuadé que quand vous aurez examiné mes raisons, vous êtes trop juste pour livrer à la vengeance de Messieurs vos Parens, un Amant qui est innocent. Si vous croyez avoir vécu dans l'abandonnement & dans l'idolâtrie en m'aimant, n'ai-je pas fait la même chose envers vous? Nôtre différent n'est qu'en trois points, sçavoir que vous avez changé, & que je suis constant, que vous avez un remords de m'avoir aimé, & je n'en ai point de vous avoir aimée, que vous avez honte de vôtre amour, que vous faites passer pour un crime, & moi je n'en ai point, parce que je suis certain que c'est une vertu que d'aimer. Vôtre passion ne vous a pas empêché d'en connoître l'énormité, puisqu'il n'y en a point; de quoi donc vôtre cœur est-il déchiré? quel est ce cruel embarras qui vous gêne? Je ne suis point cause de tous vos déplaisirs; je vous ai toujours aimée & fidelement servie: Ainsi vous avez raison de ne me souhaiter point de mal, & de vous résoudre à consentir que je vive heureux; je puis l'être facilement si vous voulez, puisque je n'ai jamais manqué de générosité pour vous. J'espère que vous n'aurez point la peine de m'écrire une autre Lettre, pour me faire voir que vous serez plus tranquille; je serai arrivé auparavant en Portugal, où ma présence vous apporte-

ra la tranquillité que vous desirez, & vous
 desabusera des procedez injustes, dont vous
 me croyez coupable, & pour lesquels vous
 me voulez faire des reproches. Ce sera lors
 qu'au lieu de me mépriser, vous me donne-
 rez des loüanges; au lieu de m'accuser de
 trahison, vous reconnoîtrez ma fidelité, &
 qu'au lieu d'oublier vos plaisirs, vous y pen-
 serez tous les jours; & que je serai dans vô-
 tre esprit & vôtre souvenir, mieux que je n'ai
 jamais été. Si vous croyez que j'aye quelques
 avantages sur vous, pour avoir scû vous en-
 flâmer, je n'en tire point de vanité, je sçais
 bien que je ne dois ce bonheur, ni à vôtre
 jeunesse, ni à vôtre credulité; ni aux loüan-
 ges que je vous ai données, ni à toutes les
 raisons que vous apportez, mais à vôtre seu-
 le bonté; quoique tout le monde vous dît du
 bien de moi, & vous parlât en ma faveur, je
 n'ai jamais eu la temerité de l'attribuer à
 mon mérite. Tout ce que j'ai fait n'a pas été
 pour vous tromper par enchantement, mais
 pour vous donner un veritable amour, puis-
 que j'ai toujours la même passion pour vous.
 Je vous conjure de conserver toutes mes Let-
 tres, & de les lire souvent pour affermir vô-
 tre amour, & non pour vous en détourner.
 Ce m'est un bonheur & un plaisir incompa-
 rable, d'être toujours aimé d'une personne si
 parfaite & si accomplie que vous êtes. Je
 vous prie de croire que je vous aimerai pa-
 reillement.

reillement & adoreraï toute ma vie. Oubliez ces reproches que vous avez envie de me faire, & ne me traitez point d'infidèle, vous apprendrez le contraire, lorsque vous me verrez en Portugal, plutôt en vous souvenant de moi qu'en m'oubliant, vous ne prendrez point d'autre résolution, que de perseverer toujours dans vos mêmes transports, quand je vous aurai desabusée de la fausse croyance que vous avez de moi. Adieu, je vous conjure encore un coup de ne me quitter jamais, & de penser incessamment à la violente passion que j'ai pour vous. Ne m'écrivez plus aussi, peut-être que vos Lettres ne me feroient pas renduës pendant mon voyage. Adieu, je vous rendrai un compte exact de tous mes divers mouvemens, & vous m'en rendrez un des vôtres, tel qu'il vous plaira, quand j'aurai le bien & l'avantage de vous voir. Adieu.

SIXIÈME LETTRE.

Est-ce bien moi-même qui vous écris ? Etes-vous celui que vous étiez autrefois ? Par quel prodige m'avez-vous marqué de l'amour sans me donner de la joye ? Je vous ai vû de l'empressement & des dépits impatiens : J'ai lû dans vos yeux ces mêmes desirs, où vous m'avez toujours trouvée insensible. Ils étoient aussi
ardens

ardens que quand ils faisoient toute ma félicité : Je suis aussi tendre & aussi fidèle que je la fus jamais ; & cependant je me trouve riede & nonchalante. Il semble que vous n'avez fait qu'une illusion à mes sens, qui n'a pû passer jusqu'à mon cœur. Ah ! que les reproches que vous vous êtes attirés me coûtent cher , & qu'un jour de vôtre négligence me dérobe de transports ! Je ne sçais quel démon secret m'inspire sans cesse , que c'est à ma colere que je dois vos tendresses , & qu'il y a plus de politique que de sincérité dans les sentimens que vous m'avez fait paroître ? Sans mentir, la délicatesse est un don de l'amour qui n'est pas toujours aussi précieux qu'on se le persuade. J'avoué qu'elle assaisonne les plaisirs , mais elle aigrit terriblement les douleurs. Je m'imagine toujours vous voir dans cette distraction qui m'a causé tant de soupirs. Ne vous y trompez pas , mon cher , vos empressements font toute ma félicité : mais ils feroient toute ma rage, si je croyois les devoir à quelqu'autre chose qu'au mouvement naturel de vôtre cœur. Je crains l'étude des actions , beaucoup plus que la froideur du temperament , & l'exterieur est pour les ames grossieres, un piège où les ames délicates ne peuvent être surprises. Vous dirai-je toutes mes manies là-dessus ? Ce fut hier l'excès de vôtre emportement qui fit naître tous mes soupçons : vous me sembliez

hors

hors de vous, & je vous cherchois à travers de tout ce que vous paroissiez. O Dieu que serois-je devenuë si j'avois pû vous convaincre de dissimulation ? Je préfere vôtre passion à ma fortune, à ma gloire & à ma vie ; mais je suporterois plus aisément les assurances de vôtre haine, que les fausses aparences de vôtre amour. Ce n'est point au dehors que je m'arrête, c'est aux sentimens de l'ame ; soyez froid, soyez négligent, soyez même leger, si vous le pouvez, mais ne soyez jamais dissimulé. La trahison est le plus grand crime qu'on puisse commettre contre l'amour, & je vous pardonnerois plus volontier une infidelité, que le soin que vous prendriez à me la déguiser. Vous me dites hier au soir de grandes choses, & j'aurois souhaité que vous eussiez pû vous voir vous-même dans ce moment comme je vous voyois, vous vous seriez trouvé tout autre qu'à vôtre ordinaire. Vôtre air étoit encore plus grand qu'il ne l'est naturellement : Vôtre passion brilloit dans vos yeux, & elle les rendoit plus tendres & plus perçans. Je voyois que vôtre cœur venoit sur vos lèvres. Helas ! que je suis heureuse, il n'y venoit point à faux : Car enfin je ne vous sens que trop, & il n'est gueres en mon pouvoir de vous sentir moins. Le plaisir d'aimer de toute mon ame est un bien que je tiens de vous ; mais il ne vous est plus possible de me le ravir,

vir , je connois bien que je vous aimerai toujours malgré moi , & je suis sûre que je vous aimerai même malgré vous. Voilà les assurances dangereuses ; mais quoi ! vous n'avez pas un cœur qu'il faille retenir par la crainte, & je ne croirois votre conquête gueres assurée si je ne la conserve que par-là. L'honnêteté & la reconnoissance sont contées pour quelque chose dans l'amitié , mais elles ne tiennent pas lieu beaucoup dans l'amour. Il faut suivre son cœur sans consulter sa raison. La vûë de ce qu'on aime enleve l'ame malgré qu'on en ait , au moins sçai-je bien que voilà comme je suis pour vous. Ce n'est ni l'habitude de vous voir , ni la crainte de vous fâcher en ne vous voyant pas , qui m'oblige à rechercher votre vûë , c'est une avidité curieuse, qui part du cœur sans art & sans réflexion. Je vous cherche souvent en des lieux où je suis assurée que je ne vous trouverai pas. Si vous êtes comme cela pour moi, sans doute que l'instinct de nos cœurs fera qu'ils se rencontreront par tout. Je suis forcée de passer la meilleure partie du jour dans un lieu où vous ne pouvez vous trouver. Mais abandonnons-nous à nôtre passion , laissons-nous guider à nos desirs , & vous verrez que nous ne laisserons pas de passer agréablement le tems que nous ne pouvons être ensemble.

R E -

R E P O N S E

A LA VI. LETTRE.

A Dieu, Mariane, je te quitte, & je te quitte avec ce déplaisir de ne te pouvoir pas persuader le desespoir où me jette la nécessité inévitable de mon départ, mais je t'en convaincray, Mariane; & la vie que je quitterai bien-tôt après t'avoir quittée, ne te permettra plus de douter de l'excès de mes douleurs. Sçais-tu bien, ma chere ame, ce que veulent dire ces deux mots, *je te quitte*; & crois-tu que je ne puisse plus dire, que *je meurs*, en termes plus clairs & plus intelligibles? Oüi, je meurs, puisque je t'abandonne, & je m'éloigne de la vie en m'éloignant de toi, & je vais au tombeau en retournant à ma patrie. Je parts pourtant, me diras-tu, & je te laisse. Ah! cruelle, que ces paroles sont fortes, qu'elles sont puissantes, qu'elles sont éloquentes, & que ton amour qui y paroît fait un étrange effet sur mon cœur, ébranle étrangement mes résolutions. Quoi! faut-il que les témoignages de la passion que tu as pour moi, sans que j'en puisse raisonnablement douter, fassent aujourd'hui un effet si contraire à celui qu'ils avoient accoutumé de faire. Ma joye & mon repos en
dépen-

dépendoient, c'étoient les sources de mon bonheur, & de ma félicité, ils faisoient tous mes plaisirs, ils étouffoient mes sanglots, sechoient mes larmes, calmoient mes inquiétudes, dissipotent mes craintes; maintenant ils ne font que causer de nouveaux troubles dans mon ame, & qu'y faire naître des appréhensions. Je vois bien la raison de ce changement, je profitois de tout le bien que promettoient les premières marques de ton amour: j'en goûtois à long traits toutes les douceurs, & j'avois la satisfaction d'y répondre par mille paroles, & par mille actions capables de persuader des personnes plus incrédules que vous, de la grandeur & de la violence de ma flâme; au lieu que maintenant je vois les biens qu'elles m'offrent sans pouvoir les accepter, & je ne puis répondre à ces marques d'affection, que par un voyage qui m'éloigne de vous de 500. lieues. Jugez par-là de mon infortune, & de la cruauté de mon destin, & considérez à qui de nous deux mon départ doit être le plus funeste. Pourquoi suis-je venu en Portugal? Pourquoi venir si loin pour me rendre malheureux tout le reste de mes jours? Pourquoi vous avoir vûe? Pourquoi vous ai-je aimée? Devois-je mettre tout mon plaisir à vous voir, si je devois un jour ne vous voir plus; & ma vie devoit-elle dépendre de vous, puisque je devois un jour vous quitter?

Que

Que n'ai-je eu pour quelque Dame de France ces sentimens tendres & passionnez, que vous m'avez inspirez : la cruauté d'une absence n'auroit pas entierement renversé mes plaisirs, & l'espoir d'un prompt retour, qu'on peut toujours avoir avec raison, d'une personne qui quitte son País, nous auroit laissé dans nos chagrins mêmes une merveilleuse satisfaction : Mais que dis-je, téméraire, en aurois-je pû avoir une veritable sans vous ? Quelqu'autre eût-elle été capable de me causer des transports si doux, de me faire passer des momens si tendres, que ceux que j'ay passé dans vôtre chambre ? Non, cela n'est pas possible ! Il falloit vos yeux pour me donner autant d'amour que j'en pris à vôtre vûe : Il falloit vôtre cœur pour être le digne objet de mes soins & de mes adorations : il vous falloit toute entiere pour me causer ces plaisirs extraordinaires, dont il est bien aisé de se ressouvenir, & qu'il m'est impossible d'exprimer : il falloit tout mon amour & tout le vôtre, pour causer ces transports & ces extases amoureuses. Ah ! que cette pensée est douce ! que cette idée est touchante ! que cette réflexion est agréable ! puis-je la faire, & faire le dessein de partir ? puis-je songer à les rompre par un voyage ? Vôtre amour, vos caresses, capables d'arrêter auprès de vous les premiers hommes du monde, d'attendrir les peuples insensibles, de

dé fléchir les plus cruels & les plus barbares, me laisseront-elles la liberté de m'éloigner ? mon amour toute seule consentira-t-elle à cette absence ? Je vois bien que c'est moi qui voudrois partir, & que c'est moi qui ne le veux pas, où pour parler plus juste, qui ne le puis pas. Je ne le veux ni ne le puis, mais il le faut. Dure nécessité ! étrange contrainte ! qui me force à vous quitter lorsque je vous aime avec le plus d'empressement. Je vous aime chere vie de mon ame, & j'ose bien dire que je vous aimois moins dans certaines conjonctures, auxquelles vous croyez que je vous aimois le plus. Je meurs d'amour pour vous, & c'est aujourd'hui que je commence à sentir certains mouvemens intérieurs qui m'avoient jusqu'à présent été inconnus. Que ces sentimens impetueux viennent mal à propos ! ils ne peuvent que me tourmenter. Dans un autre tems, ils auroient pû me rendre le plus heureux des hommes. Vous m'avez parlé souvent de la grandeur de vôtre amour ; vous avez plus fait, vous m'en avez donné des preuves, en me disant pourtant, que ces preuves, quelque grandes qu'elles fussent, n'exprimoient pas assez vos sentimens. J'avois beaucoup de peine à vous croire en ce tems-là, mais que je vois bien aujourd'hui combien ces paroles pouvoient être vraies, puisque dans ce moment que je vous écris, je me sens tout-à-fait incapable de vous exprimer

exprimer la moindre partie des mouvemens qui m'agitent , qui me tourmentent sans cesse , & qui me rendent miserable : La perte de ma vie , ni celle de ma raison , ne suffiroient pas , ce me semble , à vous représenter l'inquiétude funeste de mon ame , ni le pitoyable état de mon cœur. Que ne le voyez-vous ? ce seroit bien alors que vous cesseriez de m'accuser, que vous n'appelleriez plus leger le sujet qui m'oblige à retourner en France, & que vous déploreriez avec moi le malheureux état de ma condition , de ma fortune & de mon amour. En effet , je suis contraint à vous quitter lorsque je vous aime le plus, lorsque vous me témoignez plus d'amour que jamais, lorsque vous me soupçonnez de vous aimer le moins. Ainsi je cours le hazard de vous perdre, & de vous quitter à même tems. Helas ! quelle affliction seroit la mienne , si je vous perdois lorsque je souffre le plus pour l'amour de vous ? Vous étiez tout à moi, quand mes plaisirs aussi bien que mon inclination me rendoient tout à vous ; vous m'aimiez toujours quand je ne bougeois de vôtre Convent ; vous faisiez tout pour moi , quand je ne faisois ni ne souffrois rien pour vous ; quand je commence à endurer pour vous , ne m'aimerez vous plus ? Considérez qu'il est bien aisé d'aimer une personne , auprès de laquelle on goûte mille contentemens , & qu'on est bien plus obligé d'aimer ceux

N

qui

qui souffrent pour nous que ceux qui se divertissent par nous. J'ai savouré cent plaisirs auprès de vous, vous m'aimiez. Je ressens maintenant mille maux à cause de vous, ne m'en aimez pas moins; je vous en conjure, aimable personne! & je finis avec cette prière; aussi bien vient-on de m'avertir que tout est prêt, & qu'on n'attend que moi: Ah! pourquoi m'attend-on? que n'est-on impatient, & que ne me laisse-t-on en ce pais? On ne le fera pas; il n'y a pas lieu de l'espérer? Adieu donc, Mariane, & souvenez-vous de moi; ayez pitié des absens, n'oubliez pas les soins que j'ai pris à vous donner de l'amour, en vous persuadant la mienne; n'oubliez pas mes promesses, mes assurances, mes protestations, ni mes sermens; oubliez encore moins les vôtres, par lesquels vous vous êtes mille fois donnée à moi pour toujours. Pensez quelquefois à nos plaisirs; pensez aussi quelquefois à mon infortune, je me vais mettre sur le plus infidèle des éléments. Que n'est-il aussi le plus cruel? & s'il est vrai que je ne vous verrai plus, & que vous m'oublierez dans cette absence (ce que je ne puis m'imaginer) que ne m'engloutit-il mille fois? Que ne fait-il échoïer mon vaisseau contre un banc de sable? Que ne brise-t-il contre un écueil? Et que ne fait-il en ma faveur le traitement qu'il a fait à cent personnes moins misérables que moi? Si ce mal-

malheur m'arrive, ma douleur & mon desespoir ne laisseront pas à la mer & aux vents la charge funeste de me priver du jour ; & dans le chagrin mortel qui me saisira de me voir abandonné par une personne que j'aimois plus que ma vie, j'aurai cette dernière satisfaction de mourir, & pour vous & par vous. Ne vous faites pas ce tort, ne me faites pas cette injustice, je crois que si vous m'ôtiez de vôtre souvenir, vous seriez aussi blâmable que je serois à plaindre. Adieu.

S E P T I E ' M E L E T T R E .

NE tenons pas nos sermens, mon cher, je vous prie, il coûte trop de les observer ; voyons-nous, & que ce soit, s'il se peut, tout à l'heure. Vous m'avez soupçonnée d'infidélité ; vous m'avez exprimé ces soupçons d'une manière outrageante, mais je vous aime plus que moi-même, & je ne puis vivre sans vous voir. A quoi bon de nous faire des absences volontaires, n'en avons-nous pas assez d'inévitables à éprouver ? Venez rendre toute la joye à mon ame par un moment d'entretien en liberté. Vous me mandez que vous ne voulez venir que pour me demander pardon : Ah ! venez, quand ce seroit pour me dire des injures ; venez, je vous en conjure, j'aime mieux voir vos

yeux irritez , que de ne les point voir du tout. Mais hélas ! je ne hazarde gueres , quand je laisse ce choix dans vôtre disposition ; Je sçai que je les verrai tendres & brûlans d'amour , il m'ont déjà paru tels ce matin à l'Eglise ; j'ai vû la confusion de vôtre credulité , & vous avez dû voir dans les miens des assurances de vôtre pardon. Ne parlons plus de cette querelle , ou si nous en parlons , que ce soit pour en éviter une pareille à l'avenir. Comment pourrions-nous douter de nôtre amour, nous ne sommes au monde que pour lui ? Je n'aurois jamais eu le cœur que j'ai , s'il n'avoit dû être plein de vôtre idée ; vous n'auriez pas l'ame que vous avez , si vous n'aviez pas dû m'aimer ; & ce n'est que pour vous aimer autant que vous êtes aimable , & que pour m'aimer autant que vous êtes aimé , que le Ciel nous a faits si capables d'amour l'un & l'autre. Mais dites-moi de grace , avez-vous senti tout ce que j'ai senti depuis que nous feignons de nous vouloir du mal ? Car nous ne nous en sommes jamais voulu ; nous n'en avons pas la force, & nôtre étoile est plus puissante que tous les dépit. Grand Dieu ! que j'ai trouvé cette feinte pénible , que mes yeux se sont fait de violences quand ils vous ont déguisé leurs mouvemens , & qu'il faut être ennemi de soi-même pour se dérober un moment de bonne intelligence , quand on s'aime comme nous nous aimons,

aimons. Mes pas me portoient malgré moi où je devois vous rencontrer, mon cœur qui s'est fait une habitude si douce d'épanchement à vôtre rencontre, cherchoit mes yeux pour les répandre, & comme je m'efforçois de les lui refuser, il me donnoit des élans secrets qui ne peuvent être compris que par ceux qui les ont éprouvez. Il me semble que vous avez été tout de même, je vous ai trouvé dans les lieux où le hazard ne pouvoit vous conduire; & s'il faut vous confier toutes mes vanitez, je n'ai jamais remarqué tant d'amour dans vos regards, que depuis que vous affectez de n'en plus laisser voir. Qu'on est insensé de se donner toutes ces gênes! Mais plutôt qu'on fait bien de se montrer ainsi son ame tout entiere. Je connoissois toute la tendresse de la vôtre, & j'aurois distingué les mouvemens amoureux entre ceux de toutes les autres ames: mais je ne connoissois ni vôtre colere, ni vôtre fierté. Je savois bien que vous étiez capable de jalousie, puisque vous aimiez; mais je ne connoissois point le caractere que cette passion prenoit dans vôtre cœur; ç'auroit été trahison que de m'en laisser douter plus long-tems, & je ne puis m'empêcher de vouloir du bien à vôtre injustice, puis qu'elle m'a fait faire une découverte si importante. Je vous avois voulu jaloux, je vous l'ai trouvé; mais renoncez à vôtre jalousie, comme je renonce à

ma curiosité. Quelque figure que prenne un Amant, il n'y en a point de si avantageuse pour luy, que celle d'un Amant heureux. C'est une grande erreur que de dire qu'un Amant est sot quand il est content, ceux qui ne sont pas aimables sous cette forme, le seroient encore moins sous une autre; & quand on n'a pas assez de délicatesse pour profiter du caractère d'un Amant satisfait, c'est la faute du cœur & non pas celle de la félicité. Hâtez-vous de venir confirmer cette vérité, mon cher, je vous en prie. Je ne serois pas si peu délicate que d'en retarder l'instant par une si longue lettre, si je ne sçavois que vous ne pouvez me voir à l'heure que je vous écris. Quelque plaisir que je trouve à vous entretenir de cette sorte, je sçai bien lui préférer celui d'un autre entretien, il n'y a que moi qui goûte le plaisir de vous écrire, & vous partagez celui de me voir. Mais quoi? je ne puis avoir l'un qu'avec des ménagemens de bien-séance, & j'ai l'autre quand il me plaît. Presentement que tous les gens de nôtre maison reposent, & se croient peut-être heureux de bien reposer, je jouïs d'un bonheur que le repos le plus profond ne sçauroit me donner. Je vous écris, mon cœur vous parle, comme si vous deviez lui répondre; il vous immole ses veilles avec son impatience. Ah! qu'on est heureux quand on aime parfaitement, & que je plains
ceux

ceux qui languissent dans l'oïveté qui naît de la liberté. Bon jour, mon cher, le jour commence à paroître; il auroit paru bien plutôt qu'à l'ordinaire s'il avoit consulté mon impatience: mais il n'est pas amoureux comme nous, il faut lui pardonner sa lenteur, & tâcher à la tromper par quelques heures de sommeil, afin de la trouver moins insupportable.

R E P O N S E

A LA VII. LETTRE.

N'Etoit-ce pas assez de mes malheurs? Le desespoir d'être réduit à vous abandonner, ne pouvoit-il pas seul me rendre assez infortuné, sans qu'il falût y joindre vos déplaisirs, auxquels je suis cent fois plus sensible qu'aux miens propres? Quoi! vous ne m'oubliez pas? Vous pensez encore à un misérable? Vous vous réjouissez de mon amour? Ah! ç'en est assez, contentez-vous de me plaindre, & ne prenez pas autant de part à mes chagrins que moi-même. Il n'est pas juste que vous vous affligiez autant de ma perte que je fais de la vôtre. Vous trouverez en mille lieux un honnête homme sur lequel vos yeux feront les mêmes effets qu'ils ont fait sur moi, & pour qui vous pouvez avoir de la tendresse. Mais que dis-je!

souffrirois-je que vous eussiez pour quelque autre ces sentimens que vous avez juré mille fois ne pouvoir avoir que pour moi ? Si je vous croyois capable d'un tel changement, je ne sçai de quel excès je ne serois point capable moi-même : & cet heureux que vous auriez choisi pour occuper ma place, ne seroit pas assuré de sa vie, tant que je serois en état de hazarder la mienne. Je vous demande pardon de cet emportement, il est bien difficile de garder un sang froid en une pareille matiere ; modérez pourtant un peu vos transports, & si vous prenez mes plaisirs de France pour la cause de vos douleurs, apprenez combien elles ont peu de fondement. L'image de la Mariane que j'avois si profondément gravé dans le cœur, fut la premiere chose qui après m'avoir occupé pendant tout le tems de mon voyage, occupa encore mon esprit à l'entrée de mon país. Et vous le dirai-je ? ce fut cette image qui étouffa en moi certains sentimens de joye qui sont si naturels à ceux qui peuvent revoir leur Patrie. Je pensai d'abord à vous, & voyant que ce n'étoit pas le lieu où il falloit vous chercher, au contraire que c'étoit celui où je ne vous trouverois jamais, je faillis à tomber dans ce pitoyable état auquel vous m'apprenez dans vôtre Lettre que vous avez été. Je vis mes parens, je reçûs des visites de mes amis, & j'en rendis quelques autres ; & parmi

parmi tant de sujets d'une joye, au moins apparente, je témoignai un déplaisir si évident, & un chagrin si violent, que les plus insensibles eurent pitié de l'état où ils me voyoient : Ils se doutoient bien que j'avois apporté cette maladie de Portugal, mais ils en ignoroient la cause, & j'étois le seul qui sçavoit l'origine de mon mal, & le remede qu'il y faudroit apporter : Combien de fois ai-je souhaité de pouvoir soulager mes douleurs, en les partageant, & en les communiquant ! J'ai regretté mille fois l'absence de Dona Brites, par le moyen de laquelle je vous ai souvent exprimé mon amour. Je ne vous dirai pas avec quelle ardeur j'ai souhaité votre présence, quelle résolution j'ai faite pour la recouvrer : si vous m'aimez, vous vous les imaginez assez, & vous pouvez les mesurer à l'envie que vous avez de me revoir : si vous ne m'aimez plus, qu'ai-je que faire de vous les représenter, & de vous donner lieu de vous moquer de mes inquiétudes ? enfin je ne goûte aucun repos, le jour & la nuit me sont également importuns : si j'ouvre les yeux au matin, je ne les ouvre qu'aux larmes, & j'ouvre aussi-tôt ma bouche aux soupirs & aux plaintes ; la pensée de notre éloignement, & du peu d'apparence que je vois à nous rapprocher, me jette dans une mélancolie insurmontable. Si je les ferme le soir, les songes & les visions me remplissent l'esprit de Mariane, quel-

N 5 quefois

quelquefois de Mariane présente , & je suis au desespoir à mon réveil de voir la fausseté de mes songes & le renversement de ma joie ; quelquefois de Mariane absente , & je suis encore au desespoir de voir à mon réveil que les choses les plus trompeuses deviennent certaines & indubitables , & sont des Oracles assurez qui me prédissent des maux inévitables , & qui me les représentent à toutes heures pour ne me laisser pas un moment de repos & de quiétude. Voilà quelle est ma vie, voilà quels sont mes plaisirs & mes divertissemens ; voyez s'il y a lieu de me porter envie, & si je n'ai pas sujet de former autant de plaintes que vous , contre cette cruelle absence qui nous sépare ? J'étois en cet état quand je reçûs vôtre Lettre , je la baisai mille fois avant que de l'ouvrir , & je sentis dans mon ame un mouvement de joie qui m'étoit inconnu depuis que je vous avois quittée ! Je l'ouvris , j'y vis des caracteres que mes yeux ne pûrent démentir , & je fus surpris que vous eussiez pû trouver la commodité de m'écrire. J'appris en la lisant, que vôtre Frere vous avoit donné l'occasion de me donner de vos nouvelles. Que je pardonnai de bon cœur alors à toute vôtre famille , les empêchemens qu'elle avoit taché d'apporter à nôtre commune satisfaction , les obstacles qu'elle y avoit mis , la haine qu'elle avoit conçûë contre moi , & tout

ce

Ce qu'elle avoit pû nous faire souffrir , tant à votre considération qu'à la mienne: que je lui voulus de bien de cette dernière action , qui récompense avec avantage toutes les précédentes : Je l'apelai l'auteur de mon bonheur , & lui vouïai dès-lors une amitié aussi grande , que l'amour que je vous ai si souvent jurée. Mais mon cœur, que vos maux, vos douleurs , que vos desespoirs , que vos appréhensions , que vos plaintes me touchèrent sensiblement. J'en vins jusqu'à souhaiter de ne vous avoir jamais aimée , de n'avoir jamais été aimé de vous , puisque c'étoit mon amour & la vôtre qui vous causoient tant de dérèglements. La perte de votre santé altera d'abord la mienne. Votre évanouissement , cet abandon de vos sens , m'abandonna à la fureur , & presque à la mort, car j'avois crû jusqu'à présent que ce n'étoit qu'auprès de moi, que vous étiez sujette à des abandonnemens. Ah ! conservez-vous , n'exposez pas ainsi nos deux vies , quittez ces souffrances , quelques cheres qu'elles vous soient à cause de moi ; c'est par là qu'elles me sont insupportables, & je ne les puis endurer en vous , sur tout tant que vous m'en considérerez comme l'auteur , & que vous m'en croirez l'unique sujet. Helas ! si les douleurs que je souffre , ou que je pourois endurer à l'avenir , suffisoient pour apaiser les vôtres ; vous seriez bien-tôt convaincuë que vous n'avez nulle

raison de vous plaindre & de m'accuser. S'il ne falloit que ma vie pour vous délivrer de tous vos maux, vous verriez bien, par la diligence que j'aporterois à vous la sacrifier, que je n'ai rien de plus cher que vôtre repos. Cependant vous me reprochez de vous avoir renduë malheureuse, comme si j'étois moi-même exempt de ces tristesses dévorantes, qui me rendent la vie si ennuyeuse & si insupportable, & qui ne me font trouver que des pointes & que des épines, où les autres ne rencontrent que des Lis & des Roses. Ah ! de grace, cessez de m'accuser, aussi bien que de me soupçonner que je puisse aimer en ces lieux quelqu'autre que vous ; je sçai que je n'y trouverai jamais tant de charmes que j'en ai admiré en vôtre personne ; mais quand il seroit possible que j'en trouvasse encore davantage, je ne trouverois pas chez moi un cœur propre à recevoir de nouvelles impressions, ni à prendre celles que vous y avez mises. Je vous aime trop pour former jamais un pareil dessein, bien loin de l'exécuter, le changement, ni la distance des lieux n'apporte aucune alteration à mon amour ; il n'en apporte qu'à mes plaisirs : Je goûtois plus de douceurs en vous aimant en Portugal ; je souffre plus de maux en vous aimant en France. Voilà toute la différence que j'y trouve, mais je vous aime toujours & par tout. Je ressens en tous lieux la satisfaction
de

de vous aimer, & celle que donne l'esperance d'être aimé. Je ne saurois vivre sans l'un ni l'autre ; je répons du premier, répondez-moi du second. Adieu, ne vous abandonnez plus si fort à la douleur ; ne me soupçonnez d'aucune indifférence, d'aucun changement, ni d'aucun oubli : doutez moins de moi que de vous-même ; mais pourtant aimez-moi toujours beaucoup, & plaignez moi un peu ; je vous en donne chaque jour sujet par les maux que j'endure. Adieu.

HUITIÈME LETTRE,

COnsidere, mon cher, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah malheureux ! tu as été trahi, & tu m'as trahi par des esperances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avois fait tant de projets de plaisirs, ne te cause presentement qu'un mortel desespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi cette absence, à laquelle ma douleur, toute ingenieuse qu'elle est, ne peut donner un nom assez funeste, me privera donc pour toujours de regarder ces yeux dans lesquels je voyois tant d'amour, & qui me faisoient connoître des mouvemens qui me combloient de joye, qui me tenoient lieu de toutes choses, & qui enfin me suffisoient ?
Helas

Helas les miens sont privez de la seule lumière qui les animoit , il ne leur reste que des larmes , & je ne les ai employez à aucun usage qu'à pleurer sans cesse , depuis que j'ay pris que vous étiez résolu à un éloignement qui m'est insupportable ; qui me fera mourir en peu de tems. Cependant il me semble que j'ai quelque attachement pour des malheurs, dont vous êtes la seule cause : Je vous ai destiné ma vie aussi-tôt que je vous ai vû ; & je sens quelque plaisir en vous la sacrifiant. J'envoie mille fois le jour mes soupirs vers vous , ils vous cherchent en tous lieux , & ils ne me rapportent pour toute récompense de tant d'inquiétudes , qu'un avertissement trop sincere que me donne ma mauvaise fortune , qui a la cruauté de ne pas souffrir que je me flate , & qui me dit à tous momens, cesse, cesse Mariane infortunée, de te consumer vainement , & de chercher un Amant que tu ne verras jamais , qui a passé les Mers pour te fuir : qui est en France au milieu des plaisirs , qui ne pense pas un seul moment à tes douleurs , & qui te dispense de tous ces transports , desquels il ne te sçait aucun gré ? Mais non , je ne puis me résoudre à juger si injurieusement de vous , & je suis trop interessée à vous justifier : Je ne veux point m'imaginer que vous m'avez oubliée. Ne suis-je pas assez malheureuse , sans me tourmenter par de faux soupçons ? Et pour-
quoi

qu'on ferois-je des efforts pour ne me plus souvenir de tous les soins que vous avez pris de me témoigner de l'amour ? J'ai été si charmée de tous ces soins , que je ferois bien ingrate si je ne vous aimois avec les mêmes emportemens que ma passion me donnoit quand je jouïssois des témoignages de la vôtre. Comment se peut-il faire que les souvenirs des momens si agréables , soient devenus si cruels ? & faut-il que contre leur nature ils ne servent qu'à tyranniser mon cœur ? Helas ! vôtre dernière Lettre le réduisit en un étrange état : Il eut des mouvemens si sensibles , qu'il fit ce semble, des efforts pour se séparer de moi, & pour vous aller trouver : Je fus si accablée de toutes ces émotions violentes , que je demurai plus de trois heures abandonnée de tous mes sens : Je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous , puisque je ne puis la conserver pour vous : Je revis enfin , malgré moi , la lumière ; je me flatois de sentir que je mourais d'amour ; d'ailleurs j'étois bien aise de n'être plus exposée à voir mon cœur déchiré par la douleur de vôtre absence. Après ces accidens , j'ai eu beaucoup de différentes indispositions : Mais puis-je jamais être sans maux , tant que je ne vous verrai pas ? Je les supporte cependant sans murmurer , puis qu'ils viennent de vous. Quoi ? est-ce là la récompense que vous me donnez
pour

pour vous avoir si tendrement aimé ? Mais il n'importe, je suis résolüe à vous adorer toute ma vie, & à ne voir jamais personne ; & je vous assure que vous ferez bien aussi de n'aimer personne. Pourriez-vous être content d'une passion moins ardente que la mienne ? Vous trouverez peut-être plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étois assez belle) mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, & tout le reste n'est rien. Ne remplissez plus vos Lettres de choses inutiles, & ne m'écrivez plus de me souvenir de vous. Je ne puis vous oublier, & je n'oublie pas aussi que vous m'avez fait espérer que vous viendrez passer quelque tems avec moi. Helas ! pourquoi n'y voulez-vous pas passer toute vôtre vie ? S'il m'étoit possible de sortir de ce malheureux Cloître, je n'attendrois pas en Portugal l'effet de vos promesses, j'irois, sans garder aucune mesure, vous chercher, vous suivre, & vous aimer par tout le monde ; Je n'ose me flâter que cela puisse être, je ne veux point nourrir une esperance qui me donneroit assurément quelque plaisir, & je ne veux plus être sensible qu'aux douleurs. J'avouë cependant que l'occasion que mon frere m'a donné de vous écrire, a surpris en moi quelques mouvemens de joye, & qu'elle a suspendu pour un moment le désespoir où je suis. Je vous conjure de me dire pourquoi vous vous êtes
attaché

attaché à m'enchanter comme vous avez fait, puisque vous sçaviez bien que vous deviez m'abandonner ? Et pourquoi avez-vous été si acharné à me rendre malheureuse ? que ne me laissez-vous en repos dans mon Cloître ? Vous avois-je fait quelque injure ? Mais je vous demande pardon. Je ne vous impute rien : Je ne suis pas en état de penser à ma vengeance, & j'accuse seulement la rigueur de mon destin. Il me semble qu'en nous séparant, il nous a fait tout le mal que nous pouvions craindre ; il ne sauroit séparer nos cœurs : l'amour qui est plus puissant que lui les a unis pour toute nôtre vie. Si vous prenez quelque intérêt à la mienne, écrivez-moi souvent. Je mérite bien que vous preniez quelque soin de m'apprendre l'état de vôtre cœur & de vôtre fortune ; sur tout venez me voir. Adieu, je ne puis quitter ce papier ; il tombera entre vos mains ; je voudrois bien avoir le même bonheur. Hélas ! insensée que je suis, je m'aperçois que cela n'est pas possible. Adieu, je n'en puis plus. Adieu, aimez-moi toujours, & faites-moi souffrir encore plus de maux.

R E P O N S E

A LA VIII. LETTRE.

JUSQU'à quand dureront vos soupçons ? Ces sentimens injurieux que vous avez de moi , ne finiront-ils jamais , de me croire coupable , quoi que je ne sois que malheureux ? Helas ! quel est l'état où je me trouve réduit ? Cruelle & funeste absence , quel desordre n'apporte-tu pas ? & quelles suites dangereuses n'as-tu pas ? parce que je suis absent , est-ce une nécessité absoluë que je sois lâche , que je sois infidèle , perfide & parjure. Ah ! Mariane , je suis au desespoir , & de ce que vous m'accusez avec tant d'injustice , & des maux que vous endurez avec tant de rigueur pour l'amour de moi. Je n'ai pas eu un seul moment de plaisir depuis mon départ , j'ai été comme enseveli dans les chagrins & dans les déplaisirs ; la vie m'a été un continuel supplice ; j'attendois de vos Lettres quelque soulagement à mes continuelles douleurs , & cependant elles augmentent , & les rendent absolument incurables. Tous les caractères, tous les termes , & toutes les lignes en sont empoisonnées , si j'y aprens que vous vivez , j'y aprens en même tems que vous n'y vivez que pour souffrir , & que vous mourez
chaque

chaque jour sous des tourmens étranges & inconcevables ; si j'y vois que vous vous souvenez de moi , je vois bien-tôt que ce n'est que pour m'accuser , & pour m'imputer tous les maux que vous endurez : si vous m'y marquez que vous m'aimez , c'est ou pour me reprocher que je ne vous aime pas , ou pour me dire que vous mourez : Ne sçauriez-vous vivre sans souffrir ? Quoi que vous disiez de mes sentimens , je juge bien facilement par moi-même que vous ne le pouvez pas. Au moins souvenez-vous de moi sans m'accuser , & aimez-moi sans mourir : Souffrez, Mariane , je n'ose pas vous dire de ne souffrir plus , parce que je ne vous veux pas conseiller de ne m'aimer plus , & que je sçai quand on aime une personne absente , qu'il faut ou souffrir ou mourir : Je ne veux pas vous dispenser d'une nécessité de laquelle je prétens ne me dispenser jamais. *Dure extrémité !* qui m'oblige à prier de souffrir , une personne pour laquelle je souffrirois tous les tourmens imaginables , pour laquelle je m'exposerois aux plus cruels dangers , & pour laquelle j'exposerois mille fois mille vies si je les avois : Souffrez pourtant , j'y consens , mais ne vous imaginez pas contre la verité , & contre toutes les apparences , que ce soit pour un infidèle que vous souffrez ; Souvenez-vous de quelle maniere je vous ai aimée , & combien vous m'avez aimé : Voyez ce que j'ai fait , & ce que je dois faire ,

faire, & ne vous défiez ni de mon amour, ni de mon devoir : Remettez-vous dans l'esprit tout ce que j'ai pû vous dire autrefois, pour vous persuader que je vous adorois : Pensez à mes promesses si souvent réitérées, de n'aimer jamais autre que vous : Souvenez-vous encore que vous m'avez crû, & que cette croyance a été l'origine de ma félicité, & qu'elle vous a obligée à m'aimer, & à me faire passer tant & tant de doux momens. Il est vrai que j'ai quitté ces plaisirs en quittant le Portugal, mais je n'ai pas quitté ma passion : on ne s'en défait pas si aisément, elle m'est trop chere pour ne la pas conserver tout le reste de mes jours : c'est la seule rivale que vous avez dans mon cœur, qui ne la feroit pas si elle n'étoit vôtre ouvrage. N'en soyez pas jalouse, c'est cette passion qui me dit incessamment de vous aimer. Adore, me dit-elle à tous momens, adore ta chere Mariane, ne me conserve que pour l'amour d'elle, elle m'a donné la naissance; c'est à toi de m'entretenir, si je ne puis plus paroître dans tes yeux & dans ta bouche, fais que je paroisse dans ton cœur & dans tes Lettres. En verité j'ai quelque sujet de me plaindre de vous : & s'il est vrai que je sois bien dans vôtre cœur, il est encore plus vrai que je suis bien mal dans vôtre esprit. Vos soupçons me sont étrangement injurieux : Je ne vous aurois jamais crû capable

ble de pareils sentimens en mon endroit. Qu'ai-je fait ? Qu'est-il arrivé depuis mon départ qui ait pû vous obliger à quitter cette confiance que vous aviez auparavant en moi ? Qu'ai-je fait , méchante , depuis ce tems , que pleurer , que me plaindre , que vous aimer ? Ce procédé vous paroît-il d'un inconstant & d'un homme attaché à quelque beauté de France , comme vous me le reprochez ? Cependant vous m'accusez , & peu s'en faut que vous ne me condamnerez sur ce que je ne vous écris pas assez souvent. Helas ! en aime-t-on moins pour en écrire moins ? Avant que nôtre mauvaise fortune nous eût séparés, croyez-vous que je ne vous aimasse que pendant le tems que je vous entretenois , & que ma flâme prit fin avec la conversation ? Je vous aimois en vousquitant , je vous aimois en me promenant , je vous aimois en retournant vous voir , & toujours aussi ardemment que je vous aimois entre mes bras. Quand je ne pouvois pas vous le dire , vous m'avez dit cent fois que vous me le disiez à vous-même , & que vous repassiez dans vôtre esprit mes assurances & mes protestations. Que n'en faites-vous autant aujourd'hui ? Ah ! c'est que vous ne m'aimez plus , je le vois bien , & la seule chose que j'appréhendois tant est enfin arrivée ? C'est tout ce que je puis m'imaginer d'une personne qui ne me demande que du papier pour preuve de mon amour.

Confî-

Considérez la différence de vos prieres & des miennes. Je vous prie de m'aimer toujours, vous me priez de vous écrire; je vous demande l'effet de tant de promesses que vous m'avez faites de me conserver vôtre cœur, de ne m'oublier jamais, de penser continuellement à moi, & vous me demandez des Lettres. Il est vrai que vous me demandez moi-même. Ah! je suis un ingrat, ou plutôt un insensé; vous m'aimez plus que je ne mérite, bien que vous ne m'aimiez pas plus que je vous aime. Que cette dernière demande m'est avantageuse, elle me paroît pourtant inutile. Ne suis-je pas à vous? Helas! je suis tant à vous, que je ne suis pas à moi; je ne pense qu'à vous, je ne vis que pour vous: vos douleurs sont les miennes: vos afflictions me tourmentent: vos maux me tuënt; puis-je mieux être à vous? Plût au Ciel que la nouvelle de la paix qu'un Officier François vous a donnée fût vraie, ce seroit à vos genoux que je vous irois confirmer que je vous aime: je les mouillerois de mes larmes, & je mourrois de joye de me voir rejoint à la personne dont l'absence me fait mourir de regret. Ah! que vous n'auriez plus sujet d'appréhender un second éloignement, si ma bonne fortune me pouvoit ramener une seconde fois dans vôtre chambre. Je sçai trop bien maintenant quelles sont les cruautés de l'absence, maintenant pour m'y retourner

expo-

exposer : mais hélas ! ne pourai-je me voir un jour en état d'exécuter ce que je vous promets : cette paix dont vous me parlez est-elle assurée ? Je le souhaite , & je n'ose pas le croire : je suis trop malheureux pour qu'un tel bonheur m'arrive ? J'appréhende effroyablement ce que vous me dites , *je ne vous verrai peut-être jamais*. Ce n'est pas , ma chère ame , que je vous aye abandonnée : j'abandonnerois mes biens , ma fortune & ma vie , plutôt que vous ; c'est le bonheur qui nous a abandonné l'un & l'autre , & sans lequel il est bien difficile que nous nous revoyons. Que cette pensée est funeste ! quelle est contraire à nôtre repos ! Hélas ! c'est celle-là même qui est la cause de vôtre desespoir , & de vôtre évanouissement. Ah ! Mariane , je suis donc la cause de l'un & de l'autre , & je me contente de pleurer , & de soupirer pour vous , au même tems que vous mourez pour moi. Ah ! cruel , que je suis barbare & impitoyable , vos yeux perdent la lumière & leur éclat ordinaire , & les miens se contentent de répandre des larmes ; vôtre belle bouche se ferme , & la mienne ne s'ouvrira qu'à quelques sanglots : tous vos sens vous abandonnent , & les miens sont encore assez à moi pour vous consoler , & j'ose vous assurer avec tout cela que je vous aime. Adieu , je me meurs de honte de n'être pas mort de desespoir & d'amour ,
&

& si les destins me sont encore assez ennemis pour me faire survivre à ma honte , & pour prolonger la fureur où me jettent les sentimens que j'ai presentement , il n'est ni guerre ni danger qui m'empêche de retourner en Portugal , & d'aller sacrifier à vos pieds , & peut-être , hélas ! à vôtre tombeau , la vie la plus lâche de tous les Amans , & de celui qui méritoit le moins vos faveurs. Je ne puis plus vous écrire , je suis indigne de prendre cette liberté , mes sens qui le reconnoissent se révoltent contre moi ; mon esprit me refuse de me fournir des pensées , & ma main de les écrire ; à peine vous puis-je assurer que malgré tout mon procedé , il ne laisse pas d'être très vrai que je vous aime plus que toutes choses. Adieu.

NEUVIÈME LETTRE.

IL me semble que je fais le plus grand tort du monde aux sentimens de mon cœur , de tâcher de vous les faire connoître en vous les écrivant ; que je serois heureuse si vous en pouviez bien juger par la violence des vôtres ! mais je ne dois pas m'en rapporter à vous , & je ne puis m'empêcher de vous dire , bien moins vivement que je ne le sens , que vous ne deviez pas me maltraiter comme vous faites par un oubli qui me met au desespoir

desespoir, & qui est même honteux pour vous ; il est bien juste au moins que vous souffriez, que je me plaigne des malheurs que j'avois bien prévûs quand je vous vis résolu de me quitter. Je connois bien que je suis abusée, lorsque j'ai pensé que vous auriez un procédé de meilleure foi qu'on n'a accoutumé d'avoir, parce que l'excès de mon amour me mettoit, ce semble, au dessus de toutes sortes de soupçons, & qu'il méritoit plus de fidélité qu'on n'en trouve ordinairement : Mais la disposition que vous avez à me trahir, l'emporte enfin sur la justice que vous devez à tout ce que j'ai fait pour vous : Je ne laisserois pas d'être bien malheureuse si vous ne m'aimiez que parce que je vous aime, & je voudrois tout devoir à votre seule inclination ; mais je suis si éloignée d'être en cet état, que je n'ai pas reçu une seule Lettre de vous depuis six mois : J'attribuë tout ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me suis abandonnée à m'attacher à vous : Ne devois-je pas prévoir que mes plaisirs finiroient plutôt que mon amour ? Pouvois-je espérer que vous demureriez toute votre vie en Portugal, & que vous renoncerez à votre fortune & à votre país pour ne penser qu'à moi ? Mes douleurs ne peuvent recevoir aucun soulagement, & le souvenir de mes plaisirs me comble de desespoir ? **Quoi !** tous mes desirs seront donc inutiles ;

& je ne vous verrai jamais en ma chambre avec toute l'ardeur & tout l'emportement que vous me faisiez voir ? Mais hélas ! je m'abuse, & je ne connois que trop que tous les mouvemens qui occupoient ma tête & mon cœur, n'étoient excités en vous que par quelques plaisirs, & qu'ils finissoient aussi-tôt qu'eux, il falloit que dans ces momens trop heureux j'appellasse ma raison à mon secours, pour modérer l'excès funeste de mes délices & pour m'annoncer tout ce que je souffre presentement : mais je me donnois tout à vous, & je n'étois pas en état de penser à ce qui eût pû empoisonner ma joie, & m'empêcher de jouir pleinement des témoignages ardens de vôtre passion ; je m'apercevois trop agréablement que j'étois avec vous pour penser que vous seriez un jour éloigné de moi : Je me souviens pourtant de vous avoir dit quelquefois que vous me rendriez malheureuse : mais ces frayeurs étoient bien-tôt dissipées, & je prenois plaisir à vous les sacrifier, & à m'abandonner à l'enchantement & à la mauvaise foi de vos protestations : Je voi bien le remede à tous mes maux, & j'en serois bien-tôt délivrée si je ne vous aimois ? Mais hélas ! quel remede ? non, j'aime mieux souffrir encore davantage que vous oublier. Hélas ! cela dépend-il de moi, je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne vous plus aimer ;

VOUS

Vous êtes plus à plaindre que je ne suis, & il vaut mieux souffrir tout ce que je souffre, que de jouir des plaisirs languissans que vous donnent vos Maîtresses de France. Je n'envie point vôtre indifférence, & vous me faites pitié. Je vous défie de m'oublier entièrement. Je me flate de vous avoir mis en état de n'avoir sans moi que des plaisirs imparfaits, & je suis plus heureuse que vous, puisque je suis plus occupée. L'on m'a fait depuis peu Portiere en ce Convent, tous ceux qui me parlent croient que je suis fole, je ne sçai ce que je leur répons; & il faut que les Religieuses soient aussi insensées que moi pour m'avoir crû capable de quelque soin. Ah! j'envie le bonheur d'Emanuel & de Francisque; Pourquoi ne suis-je pas incessamment avec vous comme eux? Je vous aurois suivi, & je vous aurois assurément servi de meilleur cœur; je ne souhaite rien en ce monde que vous voir, au moins souvenez-vous de moi: Je me contente de vôtre souvenir, mais je n'ose m'en assurer. Je ne bernois pas mes esperances à vôtre souvenir quand je vous voyois tous les jours, mais vous m'avez bien appris qu'il faut que je me soûmette à tout ce que vous voudrez: cependant je ne me repens point de vous avoir adoré, je suis bien aise que vous m'avez séduite: vôtre absence rigoureuse, & peut-être éternelle ne diminuë en rien l'emportement de

mon amour ; je veux que tout le monde le sçache, je n'en fais point un mystere, & je suis ravie d'avoir fait tout ce que j'ai fait pour vous contre toute sorte de bien-séance. Je ne mets plus mon honneur & ma religion qu'à vous aimer éperduëment toute ma vie, puisque j'ai commencé à vous aimer : Je ne vous dis point toutes ces choses pour vous obliger à m'écrire. Ah ! ne vous contraignez point, je ne veux de vous que ce qui viendra de vôtre mouvement, & je refuse tous les témoignages de vôtre amour, dont vous pourriez vous empêcher : J'aurai du plaisir à vous excuser, parce que vous aurez peut-être du plaisir à ne pas prendre la peine de m'écrire ; & je me sens une profonde disposition à vous pardonner toutes vos fautes. Un Officier François a eu la charité de me parler ce matin plus de trois heures de vous, il m'a dit que la paix de France étoit faite ; si cela est, ne pourriez-vous pas me venir voir & m'emmener en France ? mais je ne le mérite pas : Faites tout ce qu'il vous plaira, mon amour ne dépend plus de la maniere dont vous me traiterez. Depuis que vous êtes parti, je n'ai pas eu un seul moment de santé, & je n'ai aucun plaisir qu'en nommant vôtre nom mille fois le jour. Quelques Religieuses qui sçavent l'état déplorable où vous m'avez plongée, me parlent de vous fort souvent. Je fors
le

le moins qu'il m'est possible de ma chambre, où vous êtes venu tant de fois, & je garde sans cesse vôtre portrait, qui m'est mille fois plus cher que ma vie; j'y prends quelque plaisir, mais il me donne aussi bien du chagrin, lorsque je pense que je ne vous reverrai peut-être jamais. Pourquoi faut-il qu'il soit possible que je ne vous voye peut-être jamais? M'avez-vous pour toujours abandonnée? Je suis au desespoir, vôtre pauvre Mariane n'en peut plus, elle s'évanoüit en finissant cette Lettre. Adieu, adieu, ayez pitié de moi.

R E P O N S E

A L A I X. L E T T R E.

Que j'aurois aussi bien que vous, de choses à vous dire, & que je vous en dirois beaucoup, si je croyois que vous ajoutassiez quelque foi à mes paroles, & si je ne connoissois depuis quelque tems que vous avez conçu d'étranges & de peu favorables opinions de mon honneur & de mon amour; j'ai en vain tâché de vous éclaircir de mes sentimens, vous ne m'en prenez pas moins dans vôtre dernière Lettre, pour un infidèle, & pour un trompeur. Ah! que j'avois bien prévu le malheur qui me devoit ar-

O 3 river,

river , & que j'avois bien toujourns appréhendé que vous oublieriez mon amour & ma félicité à mesure que je m'éloignerois ; mais quoi ! vous ne vous contentez pas de me soupçonner depuis mon départ , vous dites encore que je ne vous aimois pas même dans le Portugal ? Ah cruelle ! que ce reproche m'est sensible , qu'il me touche vivement ! j'ai donc toujourns été un dissimulé ! Quoi vôtre passion , vôtre amour étoit-elle si peu clairvoyante , qu'elle ne pût reconnoître mes déguisemens & mes contraintes ? ou comment est-elle devenuë si éclairée depuis que je suis en France ; pour vous avoir pû faire apercevoir de mille choses passées que vous n'aviez point vûës en leur tems ? Croyez-moi , chere Mariane , vous ne vous êtes point trompée quand vous avez crû que je vous aimois , & vous ne vous tromperez point encore quand vous croirez que je vous aime plus que jamais , & plus que toutes les choses du monde. Oüi , Mariane , je vous ai aimée sans consulter l'avenir , ni les suites que pouroient avoir ma passion ; je me donnai tout à vous dès le moment que je vous vis ; ma raison avoit beau me dire qu'il faudroit partir un jour , mon amour me persuadoit au contraire que je ne partirois jamais : mon cœur me disoit à moi-même que je ne le pouvois pas. Je vous découvris l'effet que vos yeux avoient fait sur mon ame , vous me crûtes ,

Il est vrai , & vous eûtes pitié de moi ; vous m'aimâtes même , cela m'est trop avantageux pour le dissimuler : mais comment eussiez-vous pû faire pour ne me croire pas , pour ne me plaindre pas , & si je l'ose dire , pour ne m'aimer pas ? Vous vîtes tant d'ingenuité , tant de franchise sur mon visage , tant de verité dans mes discours , si peu de ménagement & si peu d'artifice dans ma conduite , que vous ne pûtes ne me pas croire. Quand je vous parlai de ma passion naissante , de ce que je ressentois dans l'ame pour vous , de ce feu qui me devoit , & qui de vos yeux avoit si bien scû passer dans mon cœur ; quand je vous exprimais mes divers mouvemens , mes esperances & mes craintes , & l'état pitoyable où les unes & les autres me réduisoient ; le moins que vous pussiez à mon égard , n'étoit-ce pas de devenir sensible & pitoyable à tant de maux dont vous étiez la cause ; depuis mes assiduez , mes prieres , mes soupirs , mes larmes , ou pour le dire en un mot , mon amour attirera la vôtre ? Que mon bonheur étoit extrême en ce tems-là ! vous le connûtes par mille marques que je vous en donnai , dont vous ne doutiez pas comme vous faites à present ; cela vous obligea à me combler de vos faveurs , & à me faire passer mille douces heures auprès de vous , dans des contentemens & dans des

transports que vous étiez capable de donner : vous vous en ressouvenez de ces transports & de ces plaisirs ; mais vous ne voulez pas sans doute vous ressouvenir de la manière avec laquelle je m'abandonnai aux uns & aux autres. Quand vous me reprochez que je paroissais avoir de la froideur même dans ces occasions : ha ! Mariane , que dites-vous ? un rocher en eût-il été capable ? Avez-vous oublié combien mes petits emportemens vous donnoient de la joye ? Ne les avez-vous pas souvent admirés ? Ne vous en êtes-vous pas même quelquefois étonnée ? Vous en êtes venuë jusqu'à me dire que je vous aimois trop , & vous me dites aujourd'hui que je ne vous aimois pas même alors. Helas ! peut-être dirois-je vrai , si je vous disois que vous ne m'aimez plus. Vous m'estimez trop peu pour m'aimer beaucoup. Je voi bien dans vos Lettres quelque chose de bien tendre & de bien touchant , cela me fait bien du plaisir ; mais je ne puis pas m'imaginer avec toutes vos paroles , que vous puissiez m'aimer tant , que vous croyez que je ne vous aime point , & que je ne vous aimai jamais. Changez donc d'opinion , ayez-en une meilleure de moi , quelques sujets que j'aye de soupçonner vôtre fidélité , je ne vous en ai rien voulu encore faire sçavoir ; je veux être
certain

certain de vôtre faute avant que de vous accuser. Cette jalousie m'est venuë depuis quelques jours, elle ne m'empêche pourtant pas de vous aimer de toute mon ame, & de vous prier d'être assurée que vos maux, dont vous continuez de me parler, me deviennent absolument insupportables, & quoique peut-être ils ne soient pas si grands chez vous, ils sont extrêmes à mon égard. Ils me persuadent que vous m'aimez, faites que la part que j'y prends, vous persuade aussi véritablement que je suis toujourns & tout à vous. Adieu.

* DIXIÈME LETTRE. (3)

QU'est-ce que je deviendrai ? Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avois prévû. J'esperois que vous m'écriviez de tous les endroits où vous passeriez, & que vos Lettres seroient fort longues : Que vous soutiendriez ma passion par l'esperance de vous revoir ; qu'une entiere confiance en vôtre fidelité me donneroit quelque sorte de repos, & que je demeurerois cependant dans un état assez suportable sans d'extrêmes douleurs : J'avois même pensé à quelques projets de faire tous les efforts dont je serois capable pour me guerir, si je pouvois connaître bien certainement que vous m'eussiez

tout-à-fait oubliée. Votre éloignement : quelques mouvemens de dévotions : la crainte de ruiner entièrement le reste de ma santé par tant de veilles & par tant d'inquiétudes : le peu d'apparence de votre retour : la froideur de votre passion & de vos derniers adieux : votre départ fondé sur d'assez méchans prétextes, & mille autres raisons qui ne sont que trop bonnes & que trop inutiles, sembloient me promettre un secours assuré, s'il me devenoit nécessaire : n'ayant enfin à combattre que contre moi-même, je ne pouvois jamais me défier de toutes les foiblesses, ni appréhender tout ce que je souffre aujourd'hui : hélas ! que je suis à plaindre de ne pas partager mes douleurs avec vous, & d'être toute seule malheureuse : Cette pensée me tue, & je meurs de frayeur, que vous n'avez jamais été extrêmement sensible à tous nos plaisirs. Oüi, je connois presentement la mauvaise foi de vos mouvemens : vous m'avez trahie toutes les fois que vous m'avez dit que vous étiez ravi d'être seul avec moi : Je ne dois qu'à mes importunités vos empressements & vos transports : vous aviez fait de sang froid un dessein de m'enflâmer : vous n'avez regardé ma passion que comme une victoire, & votre cœur n'en a jamais été profondément touché. N'êtes-vous pas bien malheureux, & n'avez-vous pas bien peu de délicatesse de n'avoir pû profiter qu'en cette

maniere

manière de mes emportemens ? Et comment est-il possible qu'avec tant d'amour je n'aye pû vous rendre tout-à-fait heureux ? je regrette pour l'amour de vous seulement les plaisirs infinis que vous avez perdus : Faut-il que vous n'avez pas voulu en jouïr ? Ah ! si vous les connoissiez , vous trouveriez sans doute qu'ils sont plus sensibles que celui de m'avoir abusée, & vous auriez éprouvé qu'on est beaucoup plus heureux , & qu'on sent quelque chose de bien plus touchant quand on aime violemment, que lors qu'on est aimé. Je ne sçai ni ce que je suis , ni ce que je fais, ni ce que je desire , je suis déchirée par mille mouvemens contraires. Peut-on s'imaginer un état si déplorable ? Je vous aime éperduëment , & je vous ménage assez pour n'oser peut être souhaiter que vous soyez agité des mêmes transports. Je me tuërois, ou je mourrois de douleur sans me tuër , si j'étois assurée que vous n'avez jamais aucun repos : que vôtre vie n'est que trouble & qu'agitation ; que vous pleurez sans cesse , & que tout vous est odieux. Je ne puis suffire à mes maux , comment pourois-je supporter la douleur que me donneroient les vôtres , qui me seroient mille fois plus sensibles ; Cependant je ne puis aussi me résoudre à desirer que vous ne pensiez point à moi ; & à vous parler sincèrement , je suis jalouse avec fureur de tout ce qui vous donne de la jôye , & qui touche

vôtre cœur & votre goût en France. Je ne sçai pourquoi je vous écris ; je voi bien que vous aurez seulement pitié de moi ; & je ne veux point de votre pitié : J'ai bien du dépit contre moi-même , quand je fais réflexion sur tout ce que je vous ai sacrifié. J'ai perdu ma réputation ; je suis exposée à la fureur de mes parens , à la severité des Loix de ce païs contre les Religieuses , & à votre ingratitude , qui me paroît le plus grand de tous les malheurs : Cependant je sens bien que mes remords ne sont pas véritables , que je voudrois du meilleur de mon cœur avoir couru pour l'amour de vous de plus grands dangers , & que j'ai un plaisir funeste d'avoir hazardé ma vie & mon honneur ; tout ce que j'ai de plus précieux ne devoit-il pas être en votre disposition ? Et ne dois-je pas être bien aise de l'avoir employé comme j'ai fait ? Il me semble même que je ne suis gueres contente , ni de mes douleurs , ni de l'excez de mon amour, quoique je ne puisse , hélas ! me flater assez pour être contente de vous. Je vis , infidèle que je suis , & je fais autant de choses pour conserver ma vie que pour la perdre : Ah ! j'en meurs de honte ; mon desespoir n'est donc que dans mes Lettres ? Si je vous aimois autant que je vous l'ai dit mille fois , ne serois-je pas morte il y a long-tems ? Je vous ai trompé , c'est à vous à vous plaindre

dre de moi. Hélas ! pourquoi ne vous en plaignez-vous pas ? Je vous ai vû partir, je ne puis espérer de vous voir jamais de retour, & je respire cependant : Je vous ai trahi, je vous en demande pardon, mais ne me l'accordez pas : Traitez moi severement ; ne trouvez point que mes sentimens soient assez violens ; soyez plus difficile à contenter ; mandez-moi que vous voulez que je meure d'amour pour vous ; & je vous conjure de me donner ce secours, afin que je surmonte la foiblesse de mon sexe, & que je finisse toutes mes irrésolutions par un véritable desespoir. Une fin tragique vous obligeroit sans doute à penser souvent à moi, ma mémoire vous seroit chere, & vous seriez peut-être sensiblement touché d'une mort extraordinaire ; ne vaut elle pas mieux que l'état où vous m'avez réduite ? Adieu, je voudrois bien ne vous avoir jamais vû. Ah ! je sens vivement la fausseté de ce sentiment, & je connois dans le moment que je vous écris, que j'aime bien mieux être malheureuse en vous aimant, que de ne vous avoir jamais vû. Je consens donc sans murmure à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. Adieu, promettez moi de me regretter tendrement, si je meurs de douleur, & qu'au moins la violence de ma passion vous donne du dégoût & de l'éloignement pour toutes
cho-

choses. Cette consolation me suffira , & s'il faut que je vous abandonne pour toujours , je voudrois bien ne vous laisser pas à une autre. Ne seriez-vous pas bien cruel de vous servir de mon desespoir pour vous rendre plus aimable , & pour faire voir que vous avez donné la plus grande passion du monde ? Adieu encore une fois , je vous écris des Lettres trop longues , je n'ai pas assez d'égard pour vous , je vous en demande pardon , & j'ose espérer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre insensée , qui ne l'étoit pas , comme vous sçavez , avant qu'elle vous aimât. Adieu , il me semble que je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis ; cependant je vous remercie dans le fond de mon cœur du desespoir que vous me causez , & je déteste la tranquillité où j'ai vécu avant que je vous connusse. Adieu , ma passion augmente à chaque moment. Ah ! que j'ai de choses à vous dire.

R E P O N S E

A L A X. L E T T R E.

C'Est maintenant que je connois bien ce que j'ai perdu , & la haute felicité dont je suis déchû ; je n'aurois jamais crû que l'absence fût un si grand mal , & qu'elle causât tant d'ennuis lors même qu'elle semble devoir donner quelques plaisirs. J'ai quitté la chose du monde qui m'étoit encore la plus chere ; je prévoyois bien quelque chose de fâcheux & de cruel dans cette séparation , mais je croyois que ces rigueurs seroient beaucoup adoucies par l'assurance dans laquelle je serois de vôtre amour , & par celle que je vous donnerois de la continuation de la mienne. Je croyois lorsque je vous voyois toujours , qu'avec toutes ces conditions , je pourois un jour ne vous voir pas sans être extraordinairement malheureux. Cependant je voi bien le contraire de ce que je m'étois imaginé , il n'est rien que de funeste dans l'absence , rien n'en peut soulager les douleurs , & les remedes de ces maux different bien peu des maux mêmes , tout y est matiere d'inquiétude & de desespoir. J'ai bien le plaisir de vous aimer ; hélas ! le puis-je dire sans vous offenser ? qu'il est petit , qu'il est médi-

médiocre ce plaisir , & qu'il est peu capable de dissiper les ennuis & les craintes qui m'environnent incessamment. J'ai le plaisir de vous aimer , mais ai-je celui de vous le dire ? ai-je celui de vous le persuader par mes sentimens ni par mes actions ? ai-je celui de vous voir , ou me croire ou en douter , pour pouvoir ou vous remercier ou vous rassurer ? ai-je le plaisir de passer quelques heures auprès de vous , de vous parler , ni de vous ouïr ? Et sans tout cela , Mariane , y a-t-il du plaisir à aimer ? Disons donc que je n'ai pas le plaisir d'aimer : mais que j'ai celui de souffrir pour vous , qui effectivement me soulage dans mes plus grands malheurs. Vous me direz que j'ai du moins la satisfaction d'être assuré que vous m'aimez ; pardonnez-moi encore si je dis que cette satisfaction est bien legere , & a bien peu de fondement. Je ne m'en raporte qu'à vous , si les sentimens que j'ai vû dans vos Lettres sont véritables ; en êtes-vous plus contente ? Goûtez-vous de grands plaisirs , sur ce que je vous ai dit & juré mille fois que je vous aimerois toujours & par tout , & que les faveurs de la bonne fortune , ni les caprices de la mauvaise , n'apporteroient aucun changement à ma passion ? En avez-vous passé pour tout cela des momens plus tranquilles ? M'en avez-vous moins soupçonné d'infidelité ? En avez-vous moins souffert de douleurs ? Et croyez-

croyez-vous que je sois plus exempt de jalousie que vous, ou que je sois plus assuré de vos paroles, que vous des miennes : Ah ! je vous aimerois moins que vous ne m'aimez, si je vous en croyois plus que vous ne m'en croyez. Sçachez donc que j'ai mes craintes & mes soupçons aussi bien que vous, qui me dérobent toute ma vie, & qui ne me laissent pas un moment en repos. Je tremble de perdre ce que j'ai pris tant de plaisir à acquérir & à conserver ; j'appréhende que vous ne vous donniez à quelqu'autre, & que pendant que je souffre incessamment à cinq cens lieues de vous, vous ne riez avec quelqu'autre de l'état pitoyable où vous vous persuadez bien que je suis. Considérez un peu si mes appréhensions sont sans fondement ; je sçai que vous m'avez aimé ; que vous m'avez même rendrement aimé, que vous n'avez pas exigé de moi de grands ni de longs empressements pour être persuadée de ma flâme, & pour me donner vôtre cœur : Qui me répondra que je ne perde pas avec une égale facilité, ce que j'ai gagné avec si peu de peine : & si huit jours d'absence ne m'ôtent pas ce que huit jours de présence me donnerent ? Vous me soupçonnez bien avec beaucoup moins de sujet : s'il est des femmes en France, il est des hommes en Portugal, & mille personnes vous peuvent aimer, au lieu que je ne puis aimer personne. Que je reçûs de chagrin,
quand

quand j'appris que l'on vous avoit fait Portiere dans vôtre Convent : quelles pensées ne roulerent pas alors dans mon esprit ? Hélas ! dis-je en moi-même , chacun verra ces beaux yeux qui te donnerent tant d'amour , & qui pourra les voir sans en prendre ? Oüi , chacun pourra l'aimer , & Mariane aimée de tout le monde , ne pourra-t-elle aimer personne ? L'Officier qui me rendit vôtre Lettre , me confirma puissamment dans mes soupçons , il me dit que vous n'aviez pas toujours les yeux attachez sur mon portrait , comme vous avez voulu me le persuader ; qu'il y avoit quelques personnes dont les visites fréquentes ne vous déplaisoient pas , & à qui vous plaisiez infiniment. Que ce rapport me causa d'étranges mouvemens ! Quelquefois je ne pouvois assez vous accuser, & le plus souvent je ne pouvois assez m'accuser. Je l'ai abandonnée , disois-je , pourquoi ne m'abandonnera-t-elle pas ? Je l'aime pourtant encore , reprenois-je , pourquoi ne m'aimera-t-elle pas ? Et si je n'aime qu'elle , pourquoi en aimera-t-elle d'autres que moi ? Ces sentimens de jalousie ont causé dans mon ame un desordre que je ne puis comparer qu'à celui que me causerent en même-tems vos reproches. Je vis effectivement des témoignages d'amour que je n'osai pas soupçonner de feinte ni de déguisement , mais que j'acusai d'injustice. Pourquoi partis-je ,

me

me dites-vous ? Helas ! l'ignorez-vous , & que vôtre intérêt se joignit au mien pour m'obliger à partir ? L'éclat qu'avoit fait nôtre amour , nous obligeoit à quelque ménagement. Nous n'en étions capables ni l'un ni l'autre ; un Vaisseau part , il est vrai , je profiterai de cette occasion , vous le sçûtes , nous en fûmes également affligés , quoique les suites de ce départ ne vous fussent pas entièrement connues , vous dites que je témoignai de la froideur à cette séparation : ouï , Mariane , je l'avouë , mes sens m'abandonnerent , ma chaleur me quitta , & je parus dans un état à faire desesperer ceux qui me voyoient , non seulement de ma fanté , mais encore de ma vie , & la froideur que j'eus quand nous nous séparâmes , étoit de celles qui suivent la séparation de l'ame & du corps : ni mon devoir , ni mon honneur , ni ma fortune , n'étoit pas ce qui m'obligea à vous quitter , j'étois plus attaché à vous qu'à toutes les choses du monde , je vous devois mes soins , l'honneur d'être souffert auprès de vous étoit le seul où j'aspirois ; & j'avois moins d'amour pour ma fortune , que d'envie de trouver quelque bonne fortune dans mon amour ; mais vôtre intérêt se joignant au mien , vôtre bonheur & vôtre devoir dépendant en quelque maniere de mon départ , ce que vous me faisiez connoître si souvent , en me disant que *je vous rendois malheureuse* ; en faloit-il davan-

davantage pour m'obliger à m'éloigner , & m'exposer à tous les tourmens pour vous en épargner , à m'exposer aux souffrances pour vous en délivrer ? Enfin je partis , je m'éloignai , nous nous séparâmes. Ah ! cruel départ , funeste éloignement , mortelle séparation , j'eus continuellement les yeux tourne du côté de votre Convent ; mon cœur y pouffoit tous ses soupirs ; mon ame fit tous les efforts pour s'y envoler : Helas ! depuis ce jour je n'ai eu que malheur , que chagrin , que tristesse ; nôtre Vaisseau fut batu de la tempête , & comme vous l'avez sçû , nous fûmes contraints de lâcher au Royaume d'Algarve , je n'ai jamais eu plus de fermeté que dans cette tempête , je ne craignois la mer ni les vents , tout ce que je pouvois craindre étoit arrivé , c'étoit votre éloignement , je n'appréhendois point comme les autres de faire aucune perte , j'avois tout perdu en vous quittant. Que j'eusse été fortuné si j'eusse pû me perdre moi-même , après vous avoir abandonnée. Helas ! j'étois réservé à de plus grands déplaisirs ; ils ne devoient pas finir si-tôt , & ma vie ne fut prolongée que pour prolonger mes afflictions. Combien en ai-je supporté depuis ? Comme si ce n'eût pas été assez des miennes , il m'a falu encore essuyer les vôtres ; j'ai pleuré , & quand j'ai crû que votre amour vous faisoit souffrir pour moi , & quand j'ai crû que vous m'oubliez , j'ai

J'ai soupiré avec vous, j'ai souffert avec vous, j'ai failli à mourir avec vous, & ce qui m'a le plus touché, c'est que lors même que je vous ai crû infidèle, j'ai soupiré tout seul, j'ai souffert tout seul, j'ai failli à mourir tout seul. Je suis encore dans cet état, je suis flottant entre l'esperance d'être aimé, & la crainte de ne l'être plus, vôtre Lettre semble bien me rassurer un peu : mais hélas ! qu'est-ce qu'une Lettre : Vous m'y demandez le Portrait & des Lettres de ma nouvelle Maîtresse. Non, Mariane, je ne vous les enverrai point, je les estime trop, & ce sont des gages trop précieux pour m'en vouloir défaire. Vôtre Portrait (car c'est celui de la nouvelle Maîtresse) me fait goûter de trop agréables momens, je ne m'en sçaurois passer, sur tout depuis que j'ai appris que le mien fait une partie de vos occupations ; je passe les jours entiers au devant du vôtre, où je me repais de cette image dans le malheur qui me prive de la présence de l'original. Vos Lettres qui sont un second Portrait de vôtre ame, me sont trop favorables, & je ne m'en déferai jamais. Voilà comment je répons à vôtre jalousie si peu juste & si mal fondée. Non, Mariane, je mourrai avec la passion que vous m'avez inspirée, je ne la quitterai jamais, je n'en prendrai jamais d'autre, & je vous témoignerai par mes actions toutes passionnées, & par des effets qui peut-être

vous

vous surprendront , que vous avez plus de raison que vous ne pensez de ne me prier plus de vous aimer. Adieu.

* ONZIÈME LETTRE. (4)

VOtre Lieutenant vient de me dire qu'une tempête vous a obligé de relâcher au Royaume d'Algarve ? Je crains que vous n'ayez beaucoup souffert sur la mer , & cette appréhension m'a tellement occupée , que je n'ai plus pensé à tous mes maux. Êtes-vous bien persuadé que vôtre Lieutenant prenne plus de part que moi à tout ce qui vous arrive ? Pourquoi en est-il mieux informé ? Et enfin pourquoi ne m'avez-vous point écrit ? Je suis bien malheureuse si vous n'en avez trouvé aucune occasion depuis vôtre départ , & je la suis bien davantage si vous en avez trouvé sans m'écrire ? Vôtre injustice & vôtre ingratitude sont extrêmes ; mais je serois au desespoir si elles vous attiroient quelque malheur , & j'aime beaucoup mieux qu'elles demeurent sans punition , que si j'en étois vengée. Je résiste à toutes les apparences qui me devroient persuader que vous ne m'aimez gueres , & je sens bien plus de disposition à m'abandonner aveuglément à ma passion , qu'aux raisons que vous me donnez de me plaindre de vôtre peu
de

de soin. Que vous m'auriez épargné d'inquiétudes, si vôtre procedé eût été aussi languissant les premiers jours que je vous vis, qu'il m'a paru depuis quelque tems ! mais qui n'auroit été abusée comme moi par tant d'empressemens, & à qui n'eussent-ils paru si sinceres ? Qu'on a de peine à se résoudre à soupçonner long-tems la bonne foi de ceux qu'on aime ! je voi bien que la moindre excuse vous suffit ; & sans que vous preniez le soin de m'en faire, l'amour que j'ai pour vous vous sert si fidèlement, je ne puis consentir à vous trouver coupable, que pour jouïr du sensible plaisir de vous justifier moi-même. Vous m'avez consommée par vos assiduez, vous m'avez enflâmée par vos transports ; vous m'avez charmée par vos complaisances ; vous m'avez assurée par vos sermens ; mon inclination violente m'a féduite, & les suites de ces commencemens si agréables & si heureux ne sont que des larmes, que des soupirs, & qu'une mort funeste, sans que je puisse y apporter aucun remede. Il est vrai que j'ai eu des plaisirs bien surprénans en vous aimant, mais ils me coûtent d'étranges douleurs. Si j'avois résisté avec opiniâreté à mon amour ; si je vous avois donné quelque sujet de chagrin & de jalousie pour vous enflamer davantage ; si vous aviez remarqué quelque ménagement artificieux dans ma conduite :

si j'avois enfin voulu opofer ma raison à l'inclination naturelle que j'ai pour vous , dont vous me fîtes bien-tôt apercevoir (quoique mes efforts eussent été sans doute inutiles) vous pourriez me punir severement , & vous servir de vôtre pouvoir , mais vous me parûtes aimable avant que vous m'eussiez dit que vous m'aimiez ; vous me témoignâtes une grande passion , j'en fus ravie , & je m'abandonnai à vous aimer éperduëment ; vous n'étiez point aveugle comme moi , pourquoi avez-vous souffert que je devienne en l'état où je me trouvai ? qu'est-ce que vous voulez faire de tous mes emportemens , qui ne pouvoient vous être que très-importuns ? Vous scavez bien que vous ne seriez pas toujours en Portugal , & pourquoi m'y avez-vous voulu choisir pour me rendre si malheureuse ? Vous eussiez trouvé sans doute en ce Pais quelque femme qui eût été plus belle , avec laquelle vous eussiez eu autant de plaisir , puisque vous n'en cherchiez que de grossiers , qui vous eût fidèlement aimé aussi long-tems qu'elle vous eût vû , que le tems eût pû consoler de vôtre absence , & que vous auriez pû quitter sans perfidie & sans cruauté : ce procédé est bien plus d'un tyran attaché à persecuter , que d'un Amant qui ne doit penser qu'à plaire. Helas ! pourquoi exercez-vous tant de rigueur sur un cœur qui est à vous ?

Je

Je vois bien que vous êtes aussi facile à vous laisser persuader contre moi, que je l'ai été à me laisser persuader en votre faveur ? J'aurais résisté sans avoir besoin de tout mon amour, & sans m'apercevoir que j'eusse rien fait d'extraordinaire, à de plus grandes raisons que ne peuvent être celles qui vous ont obligé à me quitter : Elles m'eussent paru bien foibles, & il n'y en a point qui eussent jamais pu m'arracher d'auprès de vous ; mais vous avez voulu profiter des prétextes que vous avez trouvés de retourner en France. Un vaisseau partoît, que ne le laissez-vous partir ? Votre famille vous avoit écrit, ne savez-vous pas toutes les persécutions que j'ai souffertes de la mienne ? Votre honneur vous engageoit à m'abandonner, ai-je pris quelque soin du mien ? Vous étiez obligé d'aller servir votre Roy ; si ce qu'on dit de lui est vrai, il n'a aucun besoin de votre secours, & il vous auroit excusé : j'eusse été trop heureuse si nous avions passé notre vie ensemble : mais puis qu'il falloit qu'une absence cruelle nous séparât, il me semble que je dois être bien aise de n'avoir pas été infidèle, & je ne voudrois pas pour toutes les choses du monde, avoir commis une action si noire : Quoi ! vous avez connu le fond de mon cœur & de ma tendresse, & vous avez pu vous résoudre à me laisser pour jamais, & à m'exposer aux frayeurs que je dois

P

avoir

avoir, que vous ne vous souvenez plus de moi que pour me sacrifier à une nouvelle passion ? Je voi bien que je vous aime comme une folle : cependant je ne me plains point de toute la violence des mouvemens de mon cœur : je m'acôûtume à ces persecutions, & je ne pourois vivre sans un plaisir que je découvre dont je jouïs en vous aimant au milieu de mille douleurs : mais je suis sans cesse persécutée avec un extrême désagrément par la haine & par le dégoût que j'ai pour toutes choses. Ma famille, mes amis & ce Convent, me sont insupportables : tout ce que je suis obligée de voir, & tout ce qu'il faut que je fasse de toute nécessité m'est odieux : Je suis si jalouse de ma passion, qu'il semble que toutes mes actions & que tous mes devoirs vous regardent. Oüi, je fais quelque scrupule si je n'employe tous les momens de ma vie pour vous : que ferois-je, hélas ! sans tant de haine, & sans tant d'amour qui remplissent mon cœur ? Pourois-je fuir à ce qui m'occupe incessamment pour mener une vie tranquille & languissante ? Ce vuide & cette insensibilité ne peuvent me convertir. Tout le monde s'est aperçû du changement entier de mon humeur, de mes manieres & de ma personne : ma mere m'en a parlé avec aigreur, & ensuite avec quelque bonté, je ne sçai ce que je lui ai répondu, il me semble que je lui ai tout avoué. Les Religieuses

gieuses les plus sévères ont pitié de l'état où je suis, il leur donne même quelque considération & quelque ménagement pour moi : tout le monde est touché de mon amour, & vous demeurez dans une profonde indifférence, sans m'écrire que des Lettres froides, pleines de redites, la moitié du papier n'est pas rempli, & il paroît grossièrement que vous mourez d'envie de les avoir achevées. Dona Brites me persécuta ces jours passez pour me faire sortir de ma chambre, & croyant me divertir, elle me mena promener sur le Balcon, d'où l'on voit Merrola ; je la suivis, & je fus aussi-tôt frappée d'un souvenir cruel, qui me fit pleurer tout le reste du jour. Elle me ramena, & je me jetai sur mon lit, où je fis mille réflexions sur le peu d'apparence que je vois de guérir jamais : Ce qu'on fait pour me soulager, aigrit ma douleur, & je trouve dans les remèdes mêmes des raisons particulières de m'affliger. Je vous ai vû souvent passer en ce lieu avec un air qui me charmoit, & j'étois sur ce Balcon le jour fatal que je commençai à sentir les premiers effets de ma passion malheureuse : Il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connaissiez pas : Je me persuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étoient avec moi ; je m'imaginai que lorsque vous vous arrêtiez, vous étiez bien aise

que je vous viffe mieux , & j'admiraſſe vôtre adreſſe & vôtre bonne grace lorsque vous pouſſiez vôtre cheval : J'étois ſurpriſe de quelque frayeur lorsque vous le faiſiez paſſer dans un endroit difficile : Enfin je m'intereſſois ſecretement à toutes vos actions : Je ſentois bien que vous ne m'étiez point indifferant : & je prenois pour moi tout ce que vous faiſiez. Vous ne connoiſſez que trop les ſuites de ces commencemens : & quoique je n'aye rien à ménager , je ne dois pas vous les écrire , de crainte de vous rendre plus coupable , ſ'il eſt poſſible , que vous ne l'êtes , & d'avoir à me reprocher tant d'efforts inutiles pour vous obliger à m'être fidèle , vous ne le ferez point. Puis-je eſperer de mes Lettres & de mes reproches , ce que mon amour & mon abandonnement n'ont pû ſur vôtre ingratitude ? Je ſuis trop aſſurée de mon malheur , vôtre procedé injuſte ne me laiſſe pas la moindre raiſon d'en douter , & je dois tout appréhender , puisque vous m'avez abandonnée. N'aurez-vous de charmes que pour moi , & ne paroîtrez-vous pas agréable à d'autres yeux ? Je croi que je ne ſerai pas fâchée que les ſentimens des autres juſtifiant les miens en quelque façon : & je voudrois que toutes les femmes de France vous trouvaſſent aimable , qu'aucune ne vous aimât , & qu'aucune ne vous plût. Ce projet eſt ridicule & impoſſible ; néanmoins j'ai aſſez éprouvé

éprouvé que vous n'êtes gueres capable d'un grand entêtement, & que vous pourrez bien m'oublier sans aucun secours, & sans y être contraint par une nouvelle passion. Peut-être voudrois-je que vous eussiez quelque prétexte raisonnable : Il est vrai que je serois plus malheureuse, mais vous ne seriez pas si coupable. Je voi bien que vous demeurerez en France sans de grands plaisirs, avec une entiere liberté : la fatigue d'un long voyage, quelque petite bien-séance, & la crainte de ne répondre pas à mes transports, vous retiennent. Ah ! ne m'apréhendez point : Je me contenterai de vous voir de tems en tems, & de sçavoir seulement que nous sommes en même lieu : mais je me flate peut-être, & vous serez plus touché de la rigueur & de la severité d'une aurre, que vous ne l'avez été de mes frayeurs. Est il possible que vous serez enflamé par de mauvais traitemens ? Mais avant que de vous engager dans une grande passion, pensez bien à l'excés de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diversité de mes mouvemens, à l'extravagance de mes Lettres, à mes confiances, à mes desespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie. Ah ! vous allez vous rendre malheureux, je vous conjure de profiter de l'état où je suis ; & qu'au moins ce que je souffre pour vous ne vous soit pas inutile. Vous me fîtes il y a cinq ou six mois une fâ-

cheuse confiance , que vous aviez aimé une Dame en vôtre país ; si elle vous empêche de revenir , mandez-le moi sans ménagement , afin que je ne languisse plus. Quelque reste d'esperance me soutient encore , & j'eserai bien aise (si elle ne doit avoir aucune suite) de la perdre tout-à-fait , & de me perdre moi-même. Envoyez-moi son portrait avec quelqu'une de ses Lettres , & écrivez-moi tout ce qu'elle vous dit. J'y trouverois peut-être des raisons de me consoler , ou de m'affliger d'avantage , je ne puis demeurer plus long tems dans l'état où je suis , & il n'y a point de changement qui ne me soit favorable. Je voudrois aussi avoir le portrait de vôtre frere & de vôtre belle-Sœur. Tout ce qui vous est quelque chose m'est fort cher , & je suis entierement dévouée à ce qui vous touche. Je ne me suis laissé aucune disposition de moi-même ; il y a des momens où il me semble que j'aurois assez de soumission pour servir celle que vous aimez. Vos mauvais traitemens & vos mépris m'ont tellement abatuë , que je n'ose quelquefois penser seulement qu'il me semble que je pourois être jalouse sans vous déplaire , & que je croi avoir le plusgrand tort du monde de vous faire des reproches : Je suis souvent convaincuë que je ne dois point vous faire voir avec fureur comme je fais , des sentimens que vous désavoüez. Il y a long-
tems.

remis qu'un Officier attend vos Lettres, j'avois résolu de l'écrire d'une manière à vous la faire recevoir sans dégoût, mais elle est trop extravagante, il la faut finir. Hélas ! il n'est pas en mon pouvoir de m'y résoudre ; il me semble que je vous parle quand je vous écris, & que vous m'êtes un peu plus présent. La première ne sera pas si longue & si importune, vous pouvez l'ouvrir & la lire sur l'assurance que je vous donne : Il est vrai que je ne dois point vous parler d'une passion qui vous déplaît, & je ne vous en parlerai plus. Il y aura un an dans peu de jours que je m'abandonnai tout à vous sans ménagement. Votre passion me paroissoit trop ardente & fort sincère, & je n'eusse jamais pensé que mes faveurs vous eussent assez rebuté pour vous obliger à faire cinq cens lieues, & à vous exposer à des naufrages pour vous en éloigner : personne ne m'étoit redevable d'un pareil traitement. Vous pouvez vous souvenir de ma pudeur, de ma confusion & de mon desordre ; mais vous ne vous souvenez pas de ce qui vous engageroit à m'aimer malgré vous. L'Officier qui doit vous porter cette Lettre me mande pour la quatrième fois qu'il veut partir, qu'il est pressant ! il abandonne sans doute quelque malheureuse en ce pays. Adieu, j'ai plus de peine à finir ma Lettre, que vous n'en avez eu à me quitter peut-être pour toujours. Adieu, je n'ose vous donner

mille noms de rendresses , ni m'abandonner sans contrainte à tous mes mouvemens. Je vous aime mille fois plus que ma vie , & mille fois plus que je ne pense. Que vous m'êtes cher , & que vous m'êtes cruel ! vous ne m'écrivez point : je n'ai pû m'empêcher de vous dire encore cela. Je vais recommencer , & l'Officier partira : Qu'importe , qu'il parte , j'écris plus pour moi que pour vous ; je ne cherche qu'à me soulager , aussi bien la longueur de ma Lettre vous fera peur : vous ne la lirez point. Qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureuse ? Et poutquoi avez-vous empoisonné ma vie ? Que ne suis-je née en un autre païs ? Adieu , pardonnez-moi , je n'ose plus vous prier de m'aimer : Voyez où mon destin m'a réduite. Adieu.

R E P O N S E

A L A X I. L E T T R E.

ENfin , Mariane , vous ne m'aimez plus, & vous triomphez dans vôtre Lettre de cette victoire que vous avez obtenuë sur vôtre cœur : Vous ne vous contentez pas même de ne me vouloir plus aimer , vous voulez encore que je ne vous aime plus , & que je ne vous écrive plus. Je trouve que vous avez raison , mon amour vous feroit honte, il vous repro-

reprocheroit à tous momens votre perfidie, & mes Lettres remplies d'une aigreur, & d'une passion qui ne leur est pas ordinaire, vous feroient repentir de votre résolution : mais que je suis insensé : cette résolution est trop bien affermie pour pouvoir être ébranlée, & ce n'est pas seulement depuis votre dernière Lettre que vous l'avez prise. Si les objets ne sont presens à vos yeux, ils ne le sont jamais à votre mémoire, & vous commençâtes à m'oublier dès que vous commençâtes à perdre tant soit peu mon Vaisseau de vûë. Je voi maintenant l'origine de ces petites querelles, de ces plaintes, & de ces jaloussies dont vous remplissez toutes vos Lettres, c'étoit autant de préparatifs pour ce grand dessein que vous venez d'exécuter si heureusement, vous vouliez chercher quelque prétexte légitime à votre inconstance, vous m'accusiez pour me trahir avec plus de sûreté, & vous m'imputiez faussement une infidélité, afin d'y trouver une excuse pour la vôtre. Cruelle ! c'est donc ainsi que vous donnez de l'amour sans en prendre ; c'est ainsi que vous quittez votre passion, sans l'ôter à ceux à qui vous en avez donné ; qui vous eût jamais crû capable d'une pareille action, qui répond si peu à vos premiers emportemens, à vos premiers desseins, & même à vos premières Lettres : que sont devenus ces sentimens si genereux & si amoureux à même-tems, ces plaintes si tou-

chantes ? Ces résolutions qui m'étoient si avantageuses ? Infidèle ! qu'est devenu votre amour ? Et que voulez-vous que devienne la mienne ? Ne puis-je pas vous accuser d'être plus légère que le papier sur lequel vous m'avez fait tant & tant de protestations d'une inviolable fidélité ? Belles , mais vaines protestations : agréables , mais trompeuses promesses , qu'ai-je fait pour vous faire dégénérer en mépris , en menaces , & en résolutions de vengeances ? vous me menacez , Mariane , que vos menaces sont inutiles en l'état où je suis présentement , vous ne m'en sçauriez faire , qui me pussent faire appréhender de plus grands maux que ceux que je ressens. Non , je n'ai plus rien à craindre ; parce que je n'ai plus rien à perdre , & tout est perdu , puisque je perds Mariane : quel nouveau déplaisir me peut-on causer après celui-là ? On peut m'ôter la vie ; que m'importe , je ne l'aime point depuis que vous ne m'aimez plus ; je ne considère la vie que comme ce qui me prolongera mes malheurs & mon desespoir ; je ne voulois vivre que pour vous aimer : je croyois même n'avoir vécu que depuis le tems que je vous aimois : aujourd'hui que vous ne voulez plus que je vous aime , qu'ai-je à faire de la vie ?

Au moins en m'ôtant votre Amour , en me voulant encore obliger à me défaire de la mienne , vous deviez me laisser mon innocence.

nocence. Ne pouviez-vous devenir coupable sans m'accuser, & falloit-il m'imputer de faux crimes pour en commettre un véritable en mon endroit ? Helas ! que je suis malheureux, comme si vous aviez quittée, & avec vous tous les plaisirs : si m'être éloigné de cinq cens lieuës de tout ce que j'aime : si vivre dans la crainte de ne vous revoir plus ; comme si tout cela n'étoient pas d'assez grands maux, il a falu que par un surcroît d'affliction, vous m'avez ôté votre amour : que pourtant, si je l'ose dire, j'avois si bien méritée, que j'avois acquise par tant de fidélité, par tant d'assiduité, par tant de complaisances : & qui m'avoit coûté tant de larmes, tant de douleurs, & tant d'inquiétudes ? Vous ne vous contentez pas encore de cette extrémité, vous ne voulez ni que je vous aime, ni que je vous écrive. Ah ! Mariane, ce n'est pas en de pareils commandemens que j'ai fait vœu de vous obéir : vous pouvez ne m'aimer point, & vous faites ce que vous pouvez ; mais je n'en suis pas de même, je ne puis ne vous aimer pas : & malgré l'injustice de votre procédé, je veux mourir pour Mariane inconstante, puisqu'ainsi que je l'avois résolu, je ne puis vivre pour Mariane infidèle. Je vous écrirai, & je vous ferai voir tant d'amour & tant d'empressement dans mes Lettres, que peut-être cette profonde tranquillité que vous

vous promettez, en sera un peu émuë. Que j'aurai de plaisir, si cela peut arriver, quand j'apprendrai que mes inquiétudes vous en causent, & que vôtre repos sera un peu alteré par la perte entière de moi, & je me flate vainement du petit espoir de vengeance: je vous suis trop indifférent: vous ne m'aimez plus; & c'est tout dire: vous ne prenez aucune part en ce qui peut m'arriver: vous m'imputez même une indifférence que vous avez, parce que vous me la souhaitez: Et bien je ferai mon possible pour l'avoir: je tâcherai de procurer à mon ame cette funeste paix que je ne puis acquérir qu'en vous perdant. Hélas! puis-je être tranquille sans vous; & cette inquiétude sied-elle bien à une personne qui a tout perdu, excepté le cruel ressouvenir de sa perte? Non, je n'aurai aucun repos que je ne vous aye obligée à changer de sentiment: & quand je ne pourrais pas vous obliger à me redonner vôtre amour, je me fais fort de vous toucher de pitié, & de me faire plaindre si je ne puis me faire aimer. Qui eût jamais prévu que de si beaux commencemens eussent dû avoir des suites si fâcheuses, & qu'une amour aussi ardente qu'étoit la vôtre dût finir par une amour aussi froide que celle que vous me témoignez? Je devois pourtant bien m'y attendre, & si j'avois tant soit peu raisonné, je ne serois pas surpris du changement qui vient d'arriver en vous.

Vôtre

Votre amour étoit trop prompt & trop violente pour durer ; & vous aviez trop d'empressement étant auprès de moi, pour n'avoir pas de froideur quand vous n'y seriez plus ; d'ailleurs je devois bien considérer que votre amour ne dureroit pas si long-tems que la mienne. La vôtre, comme vous avez bien sçû me le reprocher, n'étoit fondée que sur des qualitez très-médiocres qui font en moi, & la mienne étoit appuyée sur mille qualitez éminentes que chacun admire en vous. Outre cela, j'aimois une Religieuse, & cent Proverbes de votre Nation ne m'avertiffoient-ils pas qu'il n'est rien à quoi l'on se dût moins fier qu'à l'amour d'une Religieuse ? Vous avez beau faire leur éloge, l'expérience est plus forte que vos paroles, & je ne m'étonne point maintenant de ce qu'elles ne se ressouviennent plus d'un homme qu'elles ne voyent plus, ni de ce qu'un absent est mort dans leur esprit. Il n'est rien de plus naturel que l'envie que l'on a pour les choses rares ou défendues : & les hommes étant l'un & l'autre à une Religieuse, il n'est pas surprenant qu'elles en veüillent toujours avoir quelqu'un devant leurs yeux, qu'elles n'aiment que ceux qu'elles voyent, ni qu'elles considèrent les absens comme des gens qui ne sont point, & qui n'ont jamais été. C'est par là que je vous ai perduë en vous perdant de vûë : au lieu qu'ul-

tie

ne femme du monde étant chaque jour parmi les hommes , en est moins empressée , & n'en choisit qu'un à qui elle se donne toute , & qu'elle aime absent comme présent jusqu'au dernier soupir de sa vie. Votre ame me paroïsoit néanmoins trop grande & trop relevée , pour me donner lieu de la soupçonner des bassesses du vulgaire : je vous croyois aussi constante que passionnée : je croyois que votre feu seroit aussi durable qu'il étoit ardent , mais je vois bien le contraire de ce que je m'étois imaginé. Qu'il est difficile en amour de ne croire pas ce que l'on souhaite !

Cependant j'ai reçu des Lettres , un Portrait & des Bracelets que vous m'avez renvoyez. Pourquoi me les renvoyer ? que ne les brûliez-vous ? je me pourois figurer mon malheur moins grand qu'il n'est , & me flater que vous les auriez gardez ? Que ne les avez-vous effectivement gardez ? appréhendiez-vous qu'ils ne vous fissent ressouvenir d'un homme que vous ne voulez plus aimer , & que vous ne voulez plus croire d'avoir aimé ? Ah ! je vous répons qu'ils n'en auroient rien fait : un Portrait ne feroit pas ce que n'a pu faire l'original : des Lettres sont inutiles , où les sermens de vive voix ne peuvent rien ; & des Bracelets sont de bien foibles chaînes pour retenir une personne qui sçait si bien rompre ses résolutions & ses promesses : Enfin , je n'en serois pas plus aimé ; vous

ne m'en auriez pas moins oublié quand vous auriez gardé toutes ces choses ? Pour moi, j'ai votre Portrait que je ne prétends pas vous renvoyer, ce n'est pas que j'aye besoin de sa présence pour penser à vous, votre dernière Lettre ne m'y fait que trop songer : je le conserve seulement pour pleurer sur la copie, les maux que vous me faites injustement souffrir. Ne m'enviez pas cette petite félicité, si du moins je puis donner ce nom à ce qui ne fera qu'augmenter mes douleurs. Dans mon malheur présent, il me représentera ma bonne fortune passée, & vous sçavez que la pensée d'un bien qu'on n'a plus, est un des plus grands maux qui accablent un misérable. Ce sera devant cette copie que je justifierai toutes mes actions, & que je prendrai de nouvelles forces pour pouvoir supporter plus constamment les tourmens auxquels vous me destinez ; si je n'ose plus vous apprendre que je vous aime, je le dirai à votre Portrait, je me plaindrai à lui de votre changement & de votre cruauté, & je passerai ainsi le reste de ma vie, en vous aimant malgré vous, en souffrant pour vous, & en me plaignant, quoi qu'avec beaucoup de retenue & de modération, de ce que vous traitez avec tant de rigueur & d'inhumanité un homme qui vous adore. Ouvrez cette Lettre, Mariane, ne la brûlez pas sans la lire ; ne craignez pas de vous engager.

ger, vôtre résolution est plus forte que mes paroles : vous ne la romprez pas pour si peu de chose, & ce n'est pas là mon esperance. Tout ce que je prétends, c'est de vous y faire voir mon innocence, & la fermeté de mon amour, qui résistera à toutes les attaques que vous pourrez lui donner, comme il a déjà résisté aux caprices d'une infortune contraire, & aux cruautés d'une si longue & si fâcheuse absence. Vous verrez que je suis toujours Amant, tantôt de Mariane présente, tantôt de Mariane absente; quelquefois de Mariane passionnée, quelquefois de Mariane indifférente; de Mariane douce & de Mariane cruelle : mais toujours de Mariane. Voilà tout ce que je veux vous persuader, afin que vous donniez quelques plaintes à mes souffrances, & quelques larmes à mon trépas, lorsque vous en apprendrez l'agréable nouvelle. Adieu.

DOUZIEME LETTRE. (5)

JE vous écris pour la dernière fois, & j'espère vous faire connoître par la différence des termes & de la manière de cette Lettre, que vous m'avez enfin persuadée que vous ne m'aimez plus, & qu'ainsi je ne dois plus vous aimer. Je vous renverrai donc par la première voye tout ce qui me
reste

reste encore de vous. Ne craignez pas que je vous écrive : Je ne mettrai pas même votre nom sur ce paquet. J'ai chargé de tout ce détail Dona Brites, que j'avois accoutumée à des confidences bien éloignées de celles-ci ; ses soins me seront moins suspects que les miens. Elle prendra toutes les précautions nécessaires , afin de pouvoir m'assurer que vous avez reçu le Portrait & les Bracelets que vous m'avez donnés. Je veux cependant que vous sachiez que je me sens depuis quelques jours en état de brûler & de déchirer ces gages de votre amour , qui m'étoient si chers , mais je vous ai fait voir tant de foiblesse , que vous n'auriez jamais crû que j'eusse pû devenir capable d'une telle extrémité. Je veux donc jouir de toute la peine que j'ai eue à m'en séparer , & vous donner au moins quelque dépit : Je vous avouë à ma honte & à la vôtre , que je me suis trouvée plus attachée que je ne veux vous le dire, à ces bagatelles , & que j'ai senti que j'avois un nouveau besoin de toutes mes réflexions pour me défaire de chacune en particulier, lors même que je me flatois de n'être plus attachée à vous ; mais on vient à bout de tout ce qu'on veut avec tant de raisons : Je les ai mises entre les mains de Dona Brites ; que cette résolution m'a coûté de larmes ! Après mille mouvemens & mille incertitudes que vous ne connoissez pas , & dont je ne vous rendrai pas compte assurément ,
je

je l'ai conjurée de ne m'en parler jamais , de ne me les rendre jamais ; quand même je les demanderois pour les revoir encore une fois , & de vous les renvoyer enfin fans m'en avertir. Je n'ai bien connu l'excès de mon amour , que depuis que j'ai voulu faire tous mes efforts pour m'en guerir ; & je crois que je n'eusse osé l'entreprendre si j'eusse pû prévoir tant de difficultez & tant de violences. Je suis persuadée que j'eusse senti des mouvemens moins defagréables en vous aimant , tout ingrat que vous êtes , qu'en vous quittant pour toujourns. J'ai éprouvé que vous étiez moins cher que ma passion , & j'ai eu d'étranges peines à la combattre , après que vos procedés injurieux m'ont rendu vôtre personne odieuse : l'orgueil ordinaire de mon sexe ne m'a point aidé à prendre des résolutions contre vous. Helas ! j'ai souffert vos mépris , j'eusse supporté vôtre haine & toute la jalousie que m'eût donné l'attachement que vous eussiez pû avoir pour une autre : J'aurois eu au moins quelque passion à combattre , mais vôtre indifférence m'est insupportable , vos impertinentes protestations d'amitié , & les civilitez ridicules de vôtre dernière Lettre , m'ont fait voir que vous aviez reçu toutes celles que je vous ai écrites : qu'elles n'ont causé dans vôtre cœur aucun mouvement , & que cependant vous les avez lûës. Ingrat , je suis encore assez folle

folle pour être au desespoir de me flater qu'elles ne soient pas venuës jusqu'à vous, & qu'on ne vous les aye pas renduës. Je déteste vôtre bonne foi, vous avois-je prié de me mander sincèrement la verité ? Que ne me laissiez-vous ma passion, vous n'aviez qu'à ne me point écrite, je ne cherchois pas à être éclaircie ? Ne suis-je pas bien malheureuse de n'avoir pû vous obliger à prendre quelque soin de me tromper, & de n'être plus en état de vous excuser ? Sçachez que je m'aperçois que vous êtes indigne de tous mes sentimens, & que je connois toutes vos méchantes qualitez : cependant (si tout ce que j'ai fait pour vous peut mériter que vous ayez quelques petits égards pour les graces que je vous demande) je vous conjure de ne m'écrire plus, & de m'aider à vous oublier entierement ; si vous me témoignez foiblement même que vous avez en quelque peine en lisant cette Lettre, je vous croirois peut-être, & peut-être aussi vôtre aveu & vôtre consentement me donneroient du dépit & de la colere, & tout cela pouroit m'enflamer. Ne vous mêlez donc point de ma conduite, vous renverseriez sans doute tous mes projets, de quelque maniere que vous voulussiez y entrer. Je ne veux point sçavoir le succès de cette Lettre, ne troublez pas l'état que je me prépare. Il me semble que vous pouvez
être

être content des maux que vous me causez ; quelque dessein que vous eussiez fait de me rendre malheureuse. Ne m'ôtez point de mon incertitude , j'espère que j'en ferai avec le tems quelque chose de tranquille ; je vous promets de ne vous point haïr. Je me défie trop des sentimens violens pour l'oser entreprendre. Je suis persuadée que je trouverois peut-être en ce païs un Amant plus fidèle & mieux fait ; mais hélas ! qui pourra me donner de l'amour ? La passion d'un autre m'occupera-t-elle ? La mienne a-t-elle pû quelque chose sur vous ? N'éprouvai-je pas qu'un cœur attendri n'oublie jamais ce qui l'a fait apercevoir des transports qu'il ne connoissoit pas , & dont il étoit capable ? Que tous ses mouvemens sont attachez à l'Idole qu'il s'est faite ; que ses premières idées , & que ses premières blessures ne peuvent être gueries ni effacées , que toutes les passions qui s'offrent à son secours , & qui font des efforts pour le remplir & pour le contenter , lui promettent vainement une sensibilité qu'il ne retrouve plus ; que tous les plaisirs qu'il cherche sans aucune envie de les rencontrer , ne servent qu'à lui faire bien connoître que rien ne lui est si cher que le souvenir de ses douleurs. Pourquoi m'avez-vous fait connoître l'imperfection & le desagrément d'un attachement qui ne doit pas durer éternellement , & les malheurs qui suivent un amour violent
lors

lors qu'il n'est pas réciproque ? Et pourquoi une inclination aveugle & une cruelle destinée s'attachent-elles d'ordinaire à nous déterminer pour ceux qui seroient sensibles pour quelqu'autre ?

Quand même je pourois esperer quelque amusement dans un nouvel engagement, & que je trouverois quelqu'un de bonne foi, j'ai tant de pitié de moi-même, que je ferois beaucoup de scrupule de mettre le dernier homme du monde en l'état où vous m'avez réduite, & quoique je ne sois obligée à vous ménager, je ne pourois me résoudre à exercer sur vous une vengeance si cruelle, quand même elle dépendroit de moi par un changement que je ne prévois pas.

Je cherche dans ce moment à vous excuser, & je comprends bien qu'une Religieuse n'est gueres aimable d'ordinaire : cependant, il me semble que si on étoit capable de raisonner sur le choix qu'on fait, on devroit plus s'attacher à elles qu'aux autres femmes. Rien ne les empêche de penser incessamment à leur passion ; elles ne sont point détournées par mille choses qui dissipent & qui occupent dans le monde : Il me semble qu'il n'est pas fort agréable de voir celle qu'on aime, toujours distraite par mille bagatelles ; & il faut avoir bien peu de délicatesse pour souffrir (sans en être au desespoir) qu'elles ne parlent que d'assemblées, d'ajustemens & de pro-
mena-

menades. On est sans cesse exposé à de nouvelles jalousies : elles sont obligées à des égards, à des complaisances, à des conversations : qui peut s'assurer qu'elles n'ont aucun plaisir dans toutes ces occasions, & qu'elles souffrent toujours leurs maris avec un extrême dégoût, & sans aucun consentement ? Ah ! qu'elles doivent se défier d'un Amant qui ne leur fait pas rendre un compte bien exact là-dessus, qui croit aisément & sans inquiétude ce qu'elles lui disent : qui les voit avec beaucoup de confiance & de tranquillité sujettes à tous ces devoirs : mais je ne prétens pas vous prouver par de bonnes raisons que vous deviez m'aimer, ce sont de très-méchans moyens, & j'en ai employé de beaucoup meilleurs qui ne m'ont pas réüssi. Je connois trop bien mon destin pour tâcher à le surmonter, je serai malheureuse toute ma vie : ne l'étois-je pas en vous voyant tous les jours ? Je mourois de frayeur que vous ne me fussiez pas fidèle : Je voulois vous voir à tous momens, & cela n'étoit pas possible : J'étois troublée par le péril que vous couriez en entrant dans ce Convent ; je ne vivois pas lorsque vous étiez à l'armée : j'étois au desespoir de n'être pas plus belle, plus digne de vous : je murmurois contre la médiocrité de ma condition : je croyois souvent que l'attachement que vous me paroissiez avoir pour moi, vous pouroit faire quelque tort, il
me

me sembloit que je ne vous aimois pas assez, j'appréhendois pour vous la colere de mes parens : & j'étois enfin dans un état aussi pitoyable, qu'est celui où je suis presentement. Si vous m'eussiez donné quelques témoignages de vôtre passion depuis que vous n'êtes plus en Portugal, j'aurois fait tous mes efforts pour en sortir : je me fusse déguisée pour vous aller trouver : Helas ! qu'est-ce que je fusse devenuë, si vous ne vous fussiez plus soucié de moi après que j'eusse été en France ? Quel desordre ! quel égarement ! quel comble de honte pour ma Famille qui m'est si chere depuis que je ne vous aime plus ! Vous voyez bien que je connois de sang froid qu'il étoit possible que je fusse encore plus à plaindre que je ne suis ; & je vous parle au moins raisonnablement une fois en ma vie, que ma modération vous plaira, & que vous ferez content de moi ; Je ne veux point le sçavoir ; Je vous ai déjà prié de ne m'écrire plus, & je vous en conjure encore.

N'avez-vous jamais fait réflexion sur la maniere dont vous m'avez traitée ? Ne pensez-vous jamais que vous m'avez plus d'obligation qu'à personne du monde ? Je vous ai aimé comme un insensée ; que de mépris j'ai eu pour toutes choses : vôtre procédé n'est point d'un honnête homme : il faut que vous ayez eu pour moi de l'aversion naturelle, puisque vous ne m'avez pas
aimée

aimée éperduëment ; Je me suis laissée enchanter par des qualitez bien médiocres ; qu'avez-vous fait qui dût me plaire ? Quel sacrifice m'avez-vous fait ? N'avez-vous pas cherché mille autres plaisirs ? Avez-vous renoncé au jeu & à la chasse ? N'êtes-vous pas parti le premier pour aller à l'Armée ? N'en êtes-vous pas revenu après tous les autres ? Vous vous y êtes exposé follement , quoique je vous eusse prié de vous ménager pour l'amour de moi ; vous n'avez point cherché les moyens de vous établir en Portugal , où vous étiez estimé : Une Lettre de vôtre Frere vous en a fait partir sans hesiter un moment , & n'ai-je pas scû que durant le voyage vous avez été de la plus belle humeur du monde ? Il faut avoüer que je suis obligée à vous haïr mortellement. Ah ! je me suis attirée tous mes malheurs. Je vous ai d'abord accoûtumé à une grande passion avec trop de bonne foi , & il faut de l'artifice pour se faire aimer. Il faut chercher avec quelque adresse les moyens d'enflâmer , & l'amour tout seul ne donne point de l'amour. Vous vouliez que je vous aimasse ; & comme vous aviez formé ce dessein , il n'y a rien que vous n'eussiez fait pour y parvenir. Vous vous fussiez même résolu à m'aimer , s'il eût été nécessaire, mais vous avez connu que vous pouviez réüssir dans vôtre entreprise sans passion , que vous n'en aviez aucun besoin : Quelle per-

perfidie croyez-vous avoir pû impunément me tromper ? Si quelque hazard vous ramenoit en ce païs, je vous déclare que je vous livrerai à la vengeance de mes parens. J'ai vécu long-tems dans un abandonnement & une idolâtrie qui me donne de l'horreur, & mon remords me persecute avec une rigueur insupportable. Je sens vivement la honte des crimes que vous m'avez fait commettre, & je n'ai plus, hélas ! la passion qui m'empêchoit d'en connoître l'énormité. Quand est-ce que mon cœur ne sera plus déchiré. Quand est-ce que je serai délivrée de cet embarras cruel ? Cependant je crois que je ne vous souhaite point de mal, & que je me résoudrois à consentir que vous fussiez heureux ; mais comment pourrez-vous l'être si vous avez le cœur bien fait ? Je veux vous écrire une autre Lettre pour vous faire voir que je serai peut-être plus tranquille dans quelque tems. Que j'aurai de plaisir de pouvoir vous reprocher vos procedes injustes, après que je n'en serai plus si vivement touchée, & lorsque je vous ferai connoître que je vous méprise ; que je parle avec beaucoup d'indifference de vôtre trahison ; que j'ai oublié tous mes plaisirs & toutes mes douleurs, & que je ne me souviens de vous que lorsque je veux m'en souvenir ? Je demeure d'acord que vous avez de grands avantages sur moi, & que vous m'avez donné une passion qui m'a fait perdre la raison :

Q mais

mais vous devez en tirer peu de vanité , j'étois jeune, j'étois crédule , on m'avoit enfermée dans ce Convent depuis mon enfance: je n'avois vû que des gens désagréables : je n'avois jamais entendu les loüanges que vous me donniez incessamment : J'entendois dire du bien de vous ; tout le monde me parloit en vôtre faveur : vous faisiez tout ce qu'il falloit pour me donner de l'amour ; mais je suis enfin revenuë de cet enchantement : vous m'avez donné de grands secours , & j'avouë que j'en avois un extrême besoin. En vous renvoyant vos Lettres , je garderai soigneusement les deux dernières que vous m'avez écrites , & je les relirai encore plus souvent que je n'ai lû les premières , afin de ne retomber plus dans mes foiblesses. Ah! qu'elles me coûtent cher , & que j'aurois été heureuse si vous eussiez voulu souffrir que je vous eusse toujours aimé. Je connois bien que je suis encore un peu trop occupée de mes reproches & de vôtre infidélité : mais souvenez-vous que je me suis promise un état paisible , & que j'y parviendrai , ou que je prendrai contre moi quelque résolution extrême que vous apprendrez sans beaucoup de déplaisir : mais je ne veux plus rien de vous ; je suis une folle de redire les mêmes choses si souvent : Il faut vous quitter & ne penser plus à vous ; je croi même que je ne vous écrirai plus. Suis-je obligée de vous rendre un compte exact de tous mes divers mouvemens ?

F I N.

RECUEIL

DE

LETTRES GALANTES,

DE

CLEANTE

ET

BELISE.

WILSON

IN

THE

STATE

OF

NEW YORK

AU LECTEUR

Les Lettres que je vous présente n'ont point besoin ni d'Épître, ni de Préface, il suffit seulement de dire qu'il n'y a jamais eu de Lettres plus galantes & plus agréables. La Personne qui les a composées a eu assez de réputation dans le monde pour faire connoître la délicatesse de son esprit : Je dirai en passant, qu'elles ont été recueillies avec une exactitude très-grande : Et je croi, Lecteur, que vous ne serez pas fâché de lire ce que tant d'honnêtes gens ont trouvé charmant : Je puis vous assurer qu'elles sont très-conformes aux Originaux, y ayant aporté tout le soin qu'il s'y pouvoit prendre :

*Il n'y a rien de Roman que le
nom. C'est tout ce que j'ai pû faire
pour vôtre satisfaction & la mienne.
Adieu.*

LET.



LETTRES

GALANTES

DE MADAME * * *

PREMIERE LETTRE.

JE ne crois pas que la tendresse que j'ai pour vous, pût augmenter la vivacité qu'elle m'a conservée au milieu du tumulte du monde, je m'étois persuadée que la solitude n'y pouvoit rien ajouter; mais hélas! que je me suis trompée, & qu'une vie solitaire dans les lieux où l'on a vû ce que l'on aime, est propre à fortifier une passion; la mienne est ici d'une ardeur que rien ne peut exprimer, chaque arbre de ce bois, chaque lieu où je vous ai parlé l'augmente, & je desire de vous y revoir avec tant d'ardeur, que si vous en avez autant que moi, & aussi peu de raison, vous ferez la folie d'y revenir.

II. LETTRE.

MES derniers malheurs sont si terribles, & il me restera désormais si peu de liberté de vous en instruire, que vous apprendrez plutôt par le bruit du monde que par moi, quelle sera ma destinée : mais assurez-vous que vous sçavez par moi-même dès que j'y verrai le moindre jour, que je vous aime plus tendrement que jamais, & que je vous conserverai mon cœur malgré l'absence & les efforts que l'on fait pour vous l'ôter. Pour reconnaissance d'une tendresse si parfaite, souvenez-vous quelquefois des malheurs que vous me causez : si ceux que je souffre présentement vous étoient connus, vous auriez horreur des peines d'une malheureuse, qui n'est infortunée, que parce qu'elle vous aime. Adieu, mon cher, si l'on mouroit de douleur, j'expirerois sans doute en prononçant ce cruel adieu. Sont-ce là les douceurs que j'espérois goûter en arrivant à Paris ? Je passe toutes les nuits en larmes, dont il faut même que les traces disparaissent le jour ; rien n'égale mes tourmens, & je n'ai pas seulement la liberté de les pleurer. Que de peine fait souffrir une véritable

ble passion ! Adieu encore une fois , mon cher enfant. Un engagement de famille , dont rien ne peut me dispenser , me menera aparemment demain à l'Opera ; j'avouë à la honte de toute ma raison , que je souhaite que vous y foyez témoin de ma tristesse , & de voir dans vos yeux toute la compassion & l'amour que je mérite. Je croi que je n'ai pas besoin de vous dire , qu'il faudra agir avec moi comme avec une personne qui vous seroit inconnuë.

III. LETTRE.

PUIS-je mieux vous convaincre de vôtre crime , qu'en trouvant dans la bouche d'un autre des secrets qui ne doivent jamais être scûs que de vous ? Je vous le redis encore , il y a des choses répanduës dans le monde que l'on ne peut scavoir que par l'un de nous deux , je suis sûre de ne les avoir point dites , elles sont d'une nature à porter cette assurance avec elles , cependant elles sont scûtes , & vous m'accusez d'injustice & de simplicité quand je croi ceux qui me parlent contre vous. Ah cruel ! veux-tu encore redoubler mes suplices , & tes cruautez par les protestations d'une feinte innocence , qui toute fausse qu'elle est , n'affoiblit que trop mes justes ressentimens ?

Q

time

rimens ? Mais ne te flâte point de triompher seul par ton esprit de la plus tendre Amante qui ait jamais été , le tems de ma foiblesse est passé , & si je suis assez malheureuse pour être exposée désormais à la honte de t'aimer encore , au moins sera-ce une honte secrète , aucune de mes actions ne la découvrira , & tu n'entendras plus parler d'une femme qui a reçu de toi un traitement si peu digne de son amour : enfin j'ai lieu de vous croire indiscret , par là je ne doute pas que vous ne me foyez infidèle ; un repentir ne peut effacer tant de crimes , il suffit d'en avoir été coupable pour perdre mon estime , sans laquelle mon cœur ne peut agir. Si je ne vous avois pas estimé , aurois-je pû vous aimer d'une passion si violente ? Mais vous m'ôtez enfin la consolation que j'avois dans ma douleur de penser que si le mérite d'un Amant pouvoit excuser la foiblesse d'une femme , les miennes doivent l'être. Helas ! je n'ai plus cette douce consolation , tout ce que j'ai fait contre mon devoir , contre la raison , & contre la nature même , en donnant des chagrins si sensibles à ma famille , qu'ils se présentent à moi comme des boureaux qui viennent m'assassiner , je suis remplie de honte , de repentir & de desespoir , & si la mort a jamais été desirable , c'est sans doute dans le malheureux état où vous me réduisez :

Je

Je ne dis plus comme autrefois, que si tout ce que je souffre vous étoit connu, vous y seriez sensible, puisque vous l'avez si peu été à tout ce que j'ai fait pour vous, je dois perdre l'esperance de vous le rendre jamais; c'est cette malheureuse assurance qui m'empêchera désormais de chercher à vous voir, car j'avoué à ma honte, que s'il me restoit encore quelque espoir de me faire aimer de vous, il n'y a rien que je ne fisse pour y parvenir, & pour vous faire sentir ensuite par des duretez semblables aux vôtres, quelles sont les douleurs que je souffre à present. Quel plaisir de te voir, ingrat, vivement touché d'une femme que tu as si mortellement offensée: Que tu le serois alors, des gênes que je souffre aujourd'hui: elles te paroîtront ce qu'elles sont effectivement, c'est-à-dire insupportables; je ne puis plus souffrir, j'en mourrai, ou j'en perdrai le peu de raison qui me reste. Le moyen d'en conserver dans des malheurs si terribles: J'ai perdu les bonnes graces de ma famille, & me suis fait un enfer de mon domestique pour un Amant qui ne mérite que ma haine. Mais Dieu! c'est là le comble de ma misere, je ne puis le haïr, je le méprise, je l'abhorre, mais je sens que je ne le hais pas: n'espere pourtant rien, ingrat, de ce reste de foiblesse, j'avalerois ce poison que tu me demandes, & que tu sçais bien que tu ne re-

cevras jamais de ma main , si je me croyois capable de la bassesse de faire à l'avenir aucun pas vers toi. J'avois résolu de te paroître modérée & froide , & j'y étois , ce me semble , parvenuë dans la Lettre que je t'ai écrite cette nuit ; mais celle que je viens de recevoir de toi , me tire de cet état aparent d'indifference ; je ne puis considérer sans fureur le plaisir que tu te fais de te jouïr de moi : qu'en veux-tu faire , puisque tu ne m'aime point ? Je sçai qu'il est des choses d'usage même sans amour avec d'autres femmes , mais pour moi qui ne te verrois pas , quand tu serois aussi fidèle que perfide , & que je serois aussi contente de toi que je m'en plains , que peux-tu gagner par tes manéges ? cherches-tu le plaisir de me tromper ? Je t'assure que tu ne l'auras de ta vie : Je vois clair enfin , je connois par une malheureuse expérience que la vanité seule fait agir la plupart des hommes ; il les faut haïr & mépriser tous si l'on veut conserver quelque tranquillité. Si la haine que j'aurai desormais pour tous les autres m'en pouvoit acquérir pour toi , que je serois assurée d'être bien-tôt heureuse. Adieu , Monsieur , une pareille Lettre écrite tout d'un trait avec des sentimens si pénibles , & un bras nouvellement saigné , n'est pas une petite affaire : vous avez aparemment apris par celui qui vous a rendu ma Lettre , quelle est ma maladie , mais aprenez

nez par moi que je n'oublierai rien pour la rendre considérable & capable de finir une vie que je trouve trop longue, quoi qu'à peine commencée : j'ai trop vécu, puisque j'ai pû vous dire que je vous aime, & que je n'ai pû me faire aimer de vous.

IV. LETTRE.

N'Avez-vous point de meilleurs conseils à me donner pour prévenir les nouveaux malheurs que la jalousie me prépare, que celui de vous abandonner ? Ah ! j'y périrai : si je n'en puis sortir que par cette voye ; les nouveaux tourmens où je vais être exposée, feront sur moi le même effet qu'ont déjà fait ceux que j'ai soufferts, je vous en aimerai avec plus d'ardeur. Un cœur véritablement touché, ne cède point aux difficultez, & un Amant qui ne cesse point d'être aimable, doit toujours être aimé : soyez donc persuadé, mon cher enfant, que rien ne détruira l'amour que j'ai pour vous, puisque vous êtes sûr de mon cœur. Pourquoi vous abandonner au desespoir ? Et pourquoi renoncer aux douceurs de l'esperance ? La jalousie avec toute sa vigilance a-t-elle pû parvenir jusqu'à present à m'ôter les moyens de vous voir ? Il y a deux ans que l'on y travaille, & il n'y a que deux jours que nous nous jurions une fidélité
 éternelle

éternelle. Ah ! mon cher Amant , il ne faut que s'aimer toute sa vie pour être assuré d'être toujours heureux , nos plaisirs même ne sont pas éloignés , j'ai une fermeté qui me fera passer sur toutes les difficultez , & une tendresse qui ne cèdera pas à d'inutiles bienféances ; il me semble que vous devez être touché de me voir tant de courage dans le fort du péril même ; que sera-ce quand il sera passé ? Gardez-vous bien de vous affliger , vous n'êtes pas en état de le faire sans danger : Pensez à votre santé , mon cher Enfant , & n'ayez d'autre soin que de la rétablir ; votre maladie est pour moi le plus pressant des malheurs , guérissez-vous , & laissez faire le reste à l'amour , qui n'abandonne pas des Amans si dignes de ses faveurs.

V. LETTRE.

Vous êtes trop malade pour m'écrire de longues Lettres , mais vous ne l'êtes pas assez , pour manquer à m'écrire quatre lignes tous les jours : Votre maladie vous a-t-elle ôté & les desirs & les craintes ? N'en devez-vous point avoir de perdre mon cœur ? Je lui remarque depuis peu des foiblesses qui m'épouventent , votre présence est nécessaire pour le remettre à son devoir , & si vous êtes encore malade
long.

long-tems. Je ne vous répons de rien. Il y a long-tems que je suis blessée du peu de disposition que vous avez à devenir jaloux : je suis lasse de ne vous pas paroître digne des soins & des sentimens qui peuvent rendre une Maîtresse fidèle ; je ne veux pas que la jalousie d'un Amant vienne d'une mauvaise opinion qu'il ait de sa Maîtresse , mais de la violence de sa passion , & si vous demeurez davantage dans une profonde certitude de ma fidélité , je vous ferai bien voir qu'un cœur qui manque d'ardeur & de délicatesse , n'est pas digne du mien , & qu'il faut le regarder comme un bien précieux que l'on doit toujours craindre de perdre : enfin soyez jaloux , si vous voulez me faire croire que vous m'aimez , & si vous voulez que je ne cesse pas de vous aimer ; car je trouve vôtre tranquillité si injurieuse , que l'excez de la jalousie la plus terrible ne me paroît pas un mal si dangereux ; je n'ai jamais été qu'à vous , & j'y veux être toute ma vie : mais soutenez ma constance , faites qu'elle soit un effet de ma passion , & non pas de ma vanité ; venez par vôtre vûë fortifier des sentimens qui s'affoiblissent ; vous me trouverez avec des empressements & des ardeurs qui vous persuaderont mieux ma fidélité , que tout ce que je pourois vous écrire : guerissez donc promptement pour venir goûter les douceurs que vous promet l'amour , n'ayez d'autres
soins

soins que celui d'avancer vôtre bonheur en avançant le retour de vôtre santé ; conservez & ma vie & la vôtre ; elles sont jointes inséparablement. Enfin , je reconnoîtrai vôtre amour aux soins que vous prendrez de guérir ; n'est il pas juste que vous travaillez à diminuer le malheur que vous me causez , & que vous veniez m'aider à supporter ceux qui ne dépendent point de vous.

VI. LETTRE.

Oui , je croi que vous m'aimez , vos discours & vos yeux m'en ont donné des assurances trop tendres pour me laisser aucun lieu d'en douter ; mais puisque je rends justice à vôtre cœur , rendez-la au mien , & soyez sûrement persuadé que je n'ai jamais aimé Monsieur... Le goût que j'ai pour vous , n'est-il pas une suffisante preuve que je ne puis en avoir eu pour lui : faites réflexion à vôtre bizarre jalousie , mon cher Amant , & vous serez assurément honteux de l'avoir conçûe , elle me fait une mortelle injure , & je m'en plaindrois fort sérieusement si je ne vous trouvois assez puni par la pensée d'être le maître d'un cœur qui auroit pu être si méprisable : Je suis bien obligée à la pitié de mon Amie : mais je ne sçai si une personne qui est sûre de vôtre cœur , doit

en

en inspirer, quelque malheureuse qu'elle soit ; d'ailleurs, pour moi je me trouve digne d'envie : vous êtes aimable, & vous m'aimez ; en faut-il davantage pour paroître heureuse & pour l'être en effet ? il n'y a de sensible & de vrai honneur au monde que dans l'union de deux cœurs dignes l'un de l'autre, & tout ce qui ne la détruit pas, ne peut-être un malheur considérable : Je croi même être redevable aux persecutions que l'on me fait souffrir depuis long-tems de la vivacité de vos sentimens, vous m'aimiez moins quand il vous étoit permis de me le dire, l'amour qui a voulu me venger & punir votre orgueil vous a rendu plus sensible, à mesure que je suis devennë plus captive ; la connoissance que j'ai de cet effet de mes souffrances me les a renduës si cheres, que je regarde sans envie, les commerces pleins de liberté ; je suis presque persuadée que vous cesseriez de m'a mer si je cessois d'être malheureuse, gardez-vous bien de m'ôter cette opinion, dans l'état où je suis, elle adoucit de beaucoup les maux que je souffre, & n'altere point l'amour que j'ai pour vous.

VII. LETTRE.

JÉ viens de passer la plus heureuse nuit que j'aye passée depuis que je n'en passe plus avec vous : je vous ai vû, mon cher Amant, je vous ai parlé avec une entière liberté, & dans ces lieux charmans ; la vérité ne fait pas une plus forte impression qu'en a fait cette agréable illusion : Pourquoi la réflexion m'en desabusoit-elle ? Que j'aurois été heureuse, si je ne m'étois point éveillée, j'aurois toujours crû vous voir, & vous dire tout ce que je sens pour vous : il me semble même que je vous parlois avec plus d'ardeur & de tendresse que je n'ai jamais fait, que la crainte n'avoit point de place dans nos cœurs, & que nous n'avions que les émotions & les transports que donne un amour parfaitement heureux : Mais ces plaisirs ne seront jamais pour nous qu'un songe, & je suis trop observée pour esperer d'en connoître jamais la vérité.

VIII. LETTRE.

LE moyen de garder sa colere avec vous :
 J'avois raison de ne vouloir plus vous
 voir,

voir, c'étoit assurément le moyen de garder ma fierté. Dieu que je me trouve foible ! Est-il possible que j'aye si facilement cédé ? Moi que deux mois d'absence & de résolution sembloient avoir renduë invincible : mais vous êtes un homme terrible à qui rien ne peut résister : il faut l'avouer, je ne vous ai pas plutôt vû, que j'ai souhaité d'être vaincuë, & mes reflexions n'ont fait que me persuader que vous êtes digne de vôtre victoire : aimez-la, je vous en conjure : que je vous sois à l'avenir plus chere, que je ne vous l'ai encore été. Aimez-moi, s'il est possible, autant que je vous aime.

I X. L E T T R E.

TU m'accusois, ingrat, & tu me réduis à me justifier : tu as mille torts à mon égard. Ah ! que tu connois bien mon cœur, tu sçais qu'il ne peut rien souffrir qui blesse la délicatesse, & que c'est un moyen sûr de le faire parler que de l'accuser d'infidélité : la maniere dont je suis touchée de tes injustes reproches, me fait sentir mille maux, & je vais te faire connoître que je t'ai trop aimé pour cesser de t'aimer de ma vie : après une dissimulation de plusieurs jours, & des efforts qui m'avoient persuadée que mon amour étoit affoibli, je viens t'avouer que
je

je t'aime encore avec une violence qui ne peut-être comparée qu'à ton injustice : & la honte d'avoüer ce que je croyois te cacher le reste de mes jours, cede sans résistance à la douleur de me voir accusée par un homme que j'ai aimé huit ans entiers sans en être aimée, & sans l'esperance de l'être : non seulement je n'ai jamais aimé que toi, mais je n'ai jamais eu une pensée ni une complaisance qui ait pû te déplaire : j'en jure par la peine que j'ai à cesser de t'aimer malgré les justes sujets que tu m'en donnes : je suis prête à t'en donner toutes les marques que tu voudras, garde mes Lettres, & sur tout celle ci, & rends-les publiques, si tu trouve quand tu daigneras t'éclaircir de ma conduite, que j'aye jamais aimé un autre que toi ; oüi je consens, si tu me trouve infidèle, d'être deshonorée par un horrible éclat ! mais après que je t'aurai fait voir mon innocence, n'attends plus de moi que des marques de mépris & de haine : je ne veux point te persuader sans fondement que tu es un perfide, les preuves que j'en ai ne sont que trop sûres ; cependant, quoi que ma raison soit convaincuë, je sens que mon cœur ne l'est pas encore, & que sa foiblesse cherche à te donner des moyens de te justifier ; j'acorde à l'empressement que j'ai de vous paroître innocente, la conversation que je refuse depuis tant de jours à vos prieres : je vous ver-

rai, s'il m'est possible, dès ce soir, je vas mettre tout en usage pour aller au bal à l'Hôtel de..... ne manquez pas de vous y rendre, il me convient si peu d'y aller, dans l'état où est mon cœur, que je serois inconsolable si je n'avois pas le plaisir de vous y confondre; vous sçavez de quelle conséquence il est de vous déguiser si bien, que personne ne puisse vous reconnoître: je ne veux point vous dire de quelle maniere je serai masquée, pour vous laisser le mérite de me démêler dans la foule; mais comme vôtre cœur est un mauvais guide pour vous conduire vers moi, prenez garde de vous méprendre,

X. L E T T R E.

Vous me faites paroître la plus injurieuse jalousie que l'on puisse témoigner à une femme délicate, vous m'accusez de manquer à tous les sermens que je vous ai faits, & d'accorder à mon mari ce qui doit être consacré à l'amour. Si je l'aime, pourquoi entretiens-je un commerce avec-vous, qui trouble tout le repos de mon mari? Je suis si outrée de vos indignes soupçons, que je ne veux pas me donner la peine de vous faire voir combien ils sont injustes; je veux que vous doutiez encore quelques heures de
ma

ma fidélité , pour vous punir de ne la pas connoître aussi exacte qu'elle est. Adieu, mes dernières Lettres que vous dites que vous avez lûes avec tant d'attention, vous ont pu faire voir que les inquiétudes que j'ai eues pour vôtre vie ont été sans mélange, & que je n'ai pensé dans ces terribles momens à rien moins qu'à la sûreté de mes Lettres; mais dois-je encore craindre quelque chose pour vôtre santé ? Grands Dieux : tremblerai-je toujours pour une vie qui m'est mille fois plus chere que la mienne ? Si vous vous portiez bien , je vous verrois un quart-d'heure aujourd'hui chez la bonne femme , où je vous assurerois que je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé, malgré les cruels soupçons que vous me faites paroître; je les donne aux chagrins de vôtre maladie, je vois bien que vous ne connoissez pas tout ce que je suis capable de faire pour ce que j'aime.

XI. LETTRE.

ON vient de m'apporter une Lettre de vous qui détruit entièrement mes résolutions , & qui me met en état plus que jamais d'être le jouet de l'amour & de vos injustices , vous avez un si puissant ascendant sur mon cœur , que ma raison s'opose toujours

jours en vain à ses mouvemens ; je ne puis tenir contre vos soumissions feintes ou véritables , & j'ai beau connoître de quelle conséquence il est de soutenir sa fierté , je n'en puis conserver pour vous. Bon Dieu ! que vous me faites de plaisir de m'ôter ma colere , je n'en sçavois plus que faire : je ne suis point née pour vous gronder , je ne sçai comment m'y prendre dans le moment que j'ai plus de sujet de le faire , il n'y a que vous d'Amant au monde qui puisse s'offenser de la jalousie de sa Maîtresse ; mais ne parlons plus de rien , on doit faire de bonne grace ce que l'on a promis de faire ; je vous pardonne de bon cœur , & comme le pardon que je vous accorde remet les choses dans une égalité de tendresse entre nous , je vous prie , mon cher Amant , de me pardonner aussi les chagrins que je vous ai cauez : je ne sçaurois vous en avoir donné d'aussi sensibles que ceux que me donnent votre maladie ; l'opinion qu'il me semble que vous avez que c'est moi qui vous la cause , me met au desespoir : vous n'avez déjà pas trop de tendresse pour moi , vous n'en aurez bien-tôt pas aucune , si vous continuez de me regarder comme une femme qui vous accable de maux , & qui augmente par la bizarrerie de ses sentimens les malheurs que vous cause la fortune.

XII. LETTRE.

Tirez-vous au bâton avec une pauvre femme qui n'a pas la liberté de suivre ses volontez ? Parce que vous avez été un jour sans recevoir de mes nouvelles , vous m'en laissez deux sans m'en donner des vôtres , quoique vous n'ignoriez pas que c'est la seule chose dans l'état où je suis qui puisse adoucir mes douleurs : je ne sçai si je ne me flate point , mais il semble que j'entrevois des remedes , & une fin à tout ce que je souffre : je puis esperer de vous donner encore une fois en ma vie des marques de ma tendresse ; mais aurez - vous bien la patience d'attendre un tems qui n'est pas trop proche, quand j'aurai vaincu tous les obstacles qui m'environnent ? N'échapperez-vous point à ma victoire , & retrouverai-je encore votre cœur tendre & fidèle ? Helas ! il n'étoit ni l'un ni l'autre dans le plus fort de nos plaisirs. M'aimerez - vous invisible & malheureuse , si vous ne m'avez pas aimée quand vous avez reçu des témoignages d'une passion si particulière , que vous pouvez vous vanter d'être l'homme du monde le plus tendrement aimé ?

XIII. LETTRE.

IL est nécessaire que les mêmes choses qui conviennent à l'indifférence, puissent aussi être attribuées à un excès d'amour, pour que ce qui se passa avant-hier, entre nous, ne m'ait pas fait mourir de honte & de dépit ; c'est vainement que je m'efforce de me flater : je ne puis me défendre de certains soupçons qui troublent entièrement mon repos : l'amour que vous dites avoir pour moi devoit-il paroître sous une forme si languissante ? Ah, Monsieur ! vos vivacitez sont dans votre tête, & non dans votre cœur : vous avez trop d'esprit, quand il n'est plus tems d'en faire paroître, & vous n'aimez pas enfin comme on aime quand l'Amour est violent : cependant je vous aime, sans que les difficultez de votre passion puissent affoiblir la mienne.

XIV. LETTRE.

C'Est en vain que nous nous flattons d'avoir un jour la liberté de nous voir, la vigilance de ma famille est infatigable : je tremble à chaque pas que l'Amour me fait faire, sans que la raison & la crainte puissent

sent m'empêcher de faire tous les jours de nouveaux projets pour vous voir : mais cette crainte, hélas ! n'est pas toujours le plus grand de mes maux, j'en crains un que j'ai éloigné autant qu'il m'a été possible, & dont la seule idée me fait fremir : Mon mari renouvelle ses persécutions, à peine en suis-je hier échapée : il n'y a point d'effort que je ne veuille faire pour me conserver tout à vous : Mais enfin, il n'y a plus de bonnes raisons pour autoriser un si long refus, & je serai bien-tôt contrainte ou à céder, grands Dieux ! ou à pousser les choses dans une dernière extrémité : je suis prête à m'exposer à tout, plutôt que de vous déplaire : examinez ce que vous devez exiger de moi dans ce péril, & soyez sûr que quand même ce seroit des choses injustes, je m'y mettrai aveuglément : je ne reconnois pour guide que la volonté de ce que j'aime, & je croi que c'est seulement dans un amour de ce caractère que l'on peut trouver des excuses aux foiblesses dont j'ai été capable : il y a long-tems que je me croi justifiée de l'attachement que j'ai pour vous par l'impossibilité de m'en détacher ; & que je ne me reproche plus une passion involontaire ; peut-être que si vous m'aimez véritablement, vous me conseillerez ce que la raison devroit m'inspirer : peut-être aussi qu'une semblable marque d'amour ne me plairait pas ;

pas : enfin , je suis incertaine dans toutes mes pensées & mes projets , je n'en sçai qu'un sûr , qui est de vous aimer toute ma vie. Adieu , je forme tous les jours mille desseins pour vous voir : mais la réflexion me fait aussi-tôt connoître qu'ils sont tous impossibles à executer.

 XV. LETTRE.

VOUS voyez bien par tout ce que je viens de vous dire , que la jalousie & la fureur de famille est venuë à un point , qu'il faudra désormais que j'agisse avec vous comme avec l'homme du monde que je haïrois le plus : que je ne songe jamais à vous voir , & que dans l'inutilité de conserver toujourns une passion qui ne peut plus être heureuse , je combatte la mienne , & fasse mille efforts pour vous oublier sans y pouvoir réüssir : jugez vous-même si cette situation ne m'est pas douloureuse , & s'il y a personne au monde plus à plaindre que moi ? Je n'aurai jamais de liberté que lorsque l'on croira que je ne vous aime plus , & l'on ne perdra jamais l'opinion que je vous aime , parce que je ne cesserai jamais de vous aimer ; c'est en vain que l'on se fie sur de l'esprit & beaucoup de finesse , la verité a un caractere qui n'échape pas à des yeux fins , & j'ai affaire à

des gens qui démêleront toujours mes sentimens , quelque soin que je prenne de les leur cacher : Enfin , mon cher Amant , je ne prévois que des malheurs , & la réflexion me desespere : aussi suis-je dans un état à faire pitié : j'ai eu dans les autres tourmens que j'ai soufferts de la constance & de la fermeté , mais je n'ai plus ni l'un ni l'autre , & le dernier coup m'a accablée ; je suis pénétrée d'une douleur si vive , que je suis comme hebêtée ; enfin je vous toucherois de compassion , quand même vous ne m'aimeriez pas.

XVI. LETTRE.

ON continuë à me vouloir convaincre de vous avoir hier vû dans le Jardin de..... j'ai répondu jusqu'à présent avec froideur , pour gagner tems , & recevoir de vos nouvelles ; mais j'ai reçû trop tard les avis que vous me donnez , & il régne un malheur sur tout ce qui regarde nôtre amour qui m'épouvente ; il semble que le Ciel & la Terre soient conjurez pour nous n'empêcher de nous aimer : mais si vous êtes dans les sentimens semblables aux miens , les Dieux & les hommes ne viendront jamais à bout de désunir deux cœurs si dignes l'un de l'autre : j'en ai trop fait , & nos ennemis en font trop pour
ceder :

ceder : je résisterai avec fermeté à une puissance qui ne s'étend pas jusqu'aux volontez , & vous me trouverez toujours telle que vous me vîtes avant-hier : Mais ne nous reverrons-nous jamais , mon cher Amant ? Y a-t-il lieu de l'espérer après ce dernier malheur ? Le peu de certitude que les jaloux avoient de nôtre commerce , étoit un frein à leurs duretez , mais presentement qu'ils n'en peuvent douter , leur fureur agira dans toute leur étendue , & je vas être la plus malheureuse personne du monde : vous sçavez si mon amour redoute les tourmens , & s'il est timide : je n'en ai point souffert où je n'aye trouvé une secreete douceur , dans la pensée qu'ils pouvoient servir à vous convaincre de la violence de ma passion.

XVII. LETTRE.

Quelque chose que je fasse , je suis une femme perduë. Juste Ciel ! se peut-il que je sois réduite à de si terribles humiliations ? J'en mourrai , & je ne résisterai jamais à ce dernier coup ; le moyen de conserver la constance quand on a perdu tout espoir. Je vois la nécessité de rompre tout commerce avec vous , & je la voi absoluë sans pouvoir m'y soumettre ; je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé , cependant il

cher ! Et que vous êtes à plaindre que je ne les puisse bien exprimer : Vous ignorez la plus grande partie de vôtre pouvoir , & je ne sçai comment vous l'apprendre.

XX. LETTRE.

Vous avez raison de me souhaiter dans la solitude où j'ai passé des momens si doux à mon amour , j'y suis encore plus occupée qu'ailleurs de mon Amant , & j'y suis d'une tranquillité que la jalousie ne me permet pas de goûter à Paris : c'est ici que je suis délivrée de mille complaisances pénibles , je puis m'abandonner toute entière aux mouvemens de mon cœur , je suis délivrée de la vûë de tout ce que je hais. Mais hélas ! je n'y vois point , & je n'ose esperer d'y voir ce que j'aime : Non , mon cher Amant , je me trompe , un vif souvenir vous rend toujours présent à mon esprit , & j'ai crû même plus d'une fois , que vous l'étiez à mes yeux.

XXI. LETTRE.

JE vous avouë que j'ai un déplaisir sensible que vous connoissez si mal la délicatesse de mon cœur , vous n'en avez qu'une
idée

idée grossière , si vous croyez qu'elle doive être satisfaite quand j'ai évité les crimes. Mais connoissez mieux un cœur dont vous êtes le maître , & sçachez qu'il se croiroit indigne de vous , s'il pouvoit avoir de la complaisance pour un homme qui prétend le toucher ; la raison veut sans doute que je le ménage , je le fais aussi : mais je mêle tant de froideur dans mes actions , que je trouve le moyen de satisfaire également & ma délicatesse & la prudence : plus de politique ne convient pas à beaucoup d'amour.

XXII. LETTRE.

Quelles assurances puis-je vous donner contre les plus injurieux soupçons du monde , en croirez-vous quatre lignes d'écriture , vous qui doutez encore de la vérité de mes sentimens ? Les doux momens de saint Germain ne doivent-ils pas vous assurer pour toujours sur des craintes qui pourroient convenir aux autres Maîtresses , mais jamais à la vôtre ? Vous ignorez ce que vous valez , & la force de l'idée que vous laissez de vous , puisque vous croyez que je puisse souffrir un autre que mon Amant , & profaner par un indigne devoir ce qui ne doit être accordé qu'à l'amour.

XXIII. LETTRE.

JE m'éloigne d'un lieu où vous arriverez dans peu de jours : un long voyage va nous séparer pour long-tems : la douleur que j'ai de n'avoir plus l'esperance de vous voir , est infinie , mais mon amour n'en est pas moins violent , & je vous aime avec une ardeur qui ne cede point à celle qui inspire les plaisirs aux Amans les plus heureux ; mais hélas ! je crains , & mes craintes me paroissent justes que vous ne soyez bien-tôt rebuté d'une passion qui auroit à peine pû faire vôtre bonheur , quand elle auroit été aussi heureuse qu'elle est traversée par la jalousie : il faut aimer comme j'aime pour résister à tant de tourmens , & vous ne m'avez jamais véritablement aimé ; & si vous vous êtes donné le soin de me le dire , ç'a été par une compassion que la verité de mon amour vous a inspirée ; vous avez respecté une passion dont vous êtes l'objet , & vous l'avez voulu flâter par quelques marques de tendresse ; mais quand j'aurois le malheur de vous être indifferente , de quoi vous pourrois-je accuser. Je ne sçai que trop par moi-même que l'amour n'est pas volontaire ! Je n'ai point, il est vrai , de véritable sujet de me plaindre de vous ; mais en suis-je plus heureuse ? Et puis-je

je m'accommoder de ne toucher que foiblement vôtre cœur pendant que vous remplissez le mien tout entier , & que je vous sacrifie mon repos & ma gloire , en aimant jusqu'à la folie un homme dont je ne croi être que médiocrement aimée ? Nous eûmes hier toute la frayeur que donne à des femmes l'apparence d'un grand péril , nous nous crûmes noyées , & nous fûmes effectivement en danger de l'être ; l'opinion d'une mort prochaine ne vous effaçâ pas un moment de mon souvenir & de mon cœur , & ce ne fut que l'idée de me séparer éternellement de vous qui me la fit paroître affreuse : de tout ce que je crûs aller perdre , je ne regrettai que vous , & la nature même ne partagea point mes sentimens.

XXIV. LETTRE.

JE m'attendois hier à recevoir de vos nouvelles , & je m'étois flatée que vous continuëriez à m'en donner souvent. Ne vous affermirez-vous jamais dans les soins que vous devez prendre de me plaire ? Vos manieres sont si inégales , qu'il semble que le personnage d'un Amant tendre ne vous soit pas naturel. Ne puis-je vous inspirer l'envie de suivre mon exemple ? Ah ! si vous scaviez quelle douceur l'on trouve à penser

toûjours à ce que l'on aime, & d'employer à lui rendre compte des plus secrets sentimens de son cœur, ces heures que le commun du monde employe à une oisiveté ennuyeuse, vous feriez plus exact à me donner de marques de vôtre amour; l'interêt du mien veut que je fasse ma Lettre fort courte, & que le chagrin que vous en aurez, vous fasse comprendre celui que j'ai de ne point recevoir des vôtres.

XXV. LETTRE.

JE ne puis differer de vous dire combien je suis contente de vous avoir vû, vous ne m'avez jamais paru si aimable, & vous ne m'avez jamais si bien persuadée que vous m'aimiez que cette après-dînée, vôtre vû m'a laissé une joye si vive, que la présence de ceux que je dois haïr si mortellement, n'a pû la dissiper; ils n'ont pû parvenir de tout le soir à me mettre de mauvaise humeur, la fatyre même n'a pû me déplaire, & il me semble que j'aime tout le monde, le jour que je vous ai vû. Adieu, mon cher enfant, les difficultez que nous avons de nous voir, ne servent qu'à augmenter mon amour, en donnant toûjours une nouvelle ardeur à mes desirs, & la passion que nous avons l'un pour l'autre, a des plaisirs que les passions communes ne font jamais connoître.

XXVI.

XXVI. LETTRE.

Vous me faites mourir, mon cher Enfant, si vous ne me laissez quelques momens en repos, vous devriez faire scrupule de m'occuper autant que vous faites, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit, vos charmes, vos regards & vos discours ne m'ont point sorti de la tête : j'ai pensé à vous avec des transports si violens, que ma santé ne peut plus résister à tous les mouvemens que l'amour me cause, j'entendis parler de vous tout hier, par cette Dame que vous veniez de quitter ; un de ses Amans étoit avec elle, ses manieres si différentes des vôtres, me firent encore mieux connoître votre mérite, je m'applaudis mille fois en secret d'aimer, & d'être aimée d'un Amant qui a tant de charmes au dessus des autres ; votre passion m'a donné un orgueil qui me rend insupportable, & je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez, mille soupçons avoient jusqu'à présent combattu ma passion, je n'en ai plus grace à l'amour, & je m'abandonne à vous & à la tendresse, sans réserve & sans crainte. Jouissez de cette victoire, mon cher Amant, & souhaitez que le Soleil se montre au plus vite, pour aller où l'amour nous doit donner la récompense dûë aux peines que nous venons de souffrir
pour

pour lui. Avez-vous autant d'empressement de la recevoir, que j'en ai de vous la donner ? La desirez-vous avec une ardeur égale à la mienne : Ah ! que l'amour nous garde de plaisirs pour ce bienheureux jour, je vous en promets qui vous seront plus sensibles que mille Lettres, on n'a jamais aimé comme je vous aime.

XXVIII. LETTRE.

JE ne pense pas avec moins de plaisir que vous à l'inutilité des soins que la jalousie a pris pour nous séparer : quelle seroit la rage de l'homme que vous sçavez, s'il pouvoit sçavoir ce qui se passe entre nous : Mais mon cher Amant, prenons tant de précautions qu'il n'en puisse jamais rien connoître, & faisons nôtre principale occupation de nôtre amour : peut-on mieux faire que de travailler à se rendre heureux : Et peut-on l'être sans s'aimer, & sans voir une personne qu'on sçait qui nous aime uniquement, & qui nous préfère à toute la terre : C'est là le portrait de la passion que j'ai pour vous, que je serois heureuse si du même trait j'avois peint le vôtre ; l'esperance de vous revoir ce soir m'a guerrie ; je me porte fort bien aujourd'hui. Bon soir, mon cher Amant, aimez-moi comme je vous aime, je vous adore.

XXVIII.

XXVIII. LETTRE.

LA connoissance que j'ai de votre passion, donne une ardeur à la mienne, que je n'ai point encore ressentie, & je vous aime jusqu'à la folie depuis que j'ai lieu de croire que votre cœur est tout à moi; mais est-il bien vrai qu'il y soit? Et ne me trompai-je point, quand je me flâte? Le stile tendre qui est dans vos Lettres, ne seroit-il dicté que par votre esprit? Mais pourquoi douterois-je de votre tendresse? L'excès de la mienne ne m'assure-t-il pas de la vôtre? Pouvez-vous être assuré du mien, sans être touché d'une Maîtresse qui a tant souffert pour vous? Oüi, mon cher Amant! vous m'aimez, & je vous adore; que les jaloux s'applaudissent de leur vigilance, & qu'ils se remercient de la pensée qu'ils ont d'avoir par leur fureur détaché nos cœurs l'un de l'autre. N'admirez-vous pas comme l'amour confond leurs projets; tout ce qu'ils ont fait contre nous, nous est devenu avantageux? Si nous n'avions pas été contraints, nous aurions sans doute laissé trop voir nos sentimens, & j'aurois payé la perte de ma réputation, les plaisirs d'une passion tranquille; mais graces à leurs soins, je la conserve toute entiere en goûtant toutes les douceurs de l'amour: & pour quelques moments

mens que vous êtes sans me voir, vous me retrouvez digne de tout l'attachement de votre cœur; les contraintes & les manéges ont leurs charmes & depuis huit jours que je vous voi dans des lieux où à peine le langage des vœux est permis, j'ai passé des momens que je ne changerois pas pour ceux que l'on croit les plus sensibles; quel plaisir, mon cher Amant! de se dire impunément qu'on s'aime en presence de mille gens qui ignorent seulement si nous nous connoissons, & qui se picquent d'une finesse infinie, & de démêler tous les mysteres d'amour. Qu'une véritable passion est noble, & qu'elle inspire de sentimens élevez! Si jamais je parviens à avoir quelque mérite, je le devrai à la mienne; je suis touchée d'émulation pour toutes les femmes qui en ont: l'extrême envie que j'ai de me rendre digne de vous, me fait chercher tous les moyens de leur ressembler, & je ne puis souffrir que ce que vous aimez ne soit pas parfait: il y a déjà long-tems que cette maladie me tient, & je l'ai depuis que je vous aime, c'est-à-dire depuis que j'ai de la raison; mais je me trompe, je vous aimois avant que d'en avoir, & elle n'a commencé à se faire sentir en moi que par l'inclination naturelle que j'ai toujours eue pour vous.

XXIX. LETTRE.

JE vous attends avec une impatience qu'on ne peut s'imaginer, sans sentir une passion aussi vive que la mienne ; j'aurois présentement le plaisir de vous voir & de vous donner enfin des marques sensibles de mon amour, mais l'heure s'avance, vous ne paroissez point. Ah ! que faites-vous, vous ne m'envoyez personne de vôtre part, il y a une demie heure que je suis seule ? Faut-il perdre de si précieux momens ? Jamais je ne me suis sentie agitée de mouvemens si violens, la crainte des choses affreuses qui peuvent nous arriver, & le désir de vous voir. Mais Dieux ! on me dit que vous arrivez.

XXX. LETTRE.

JE me reprochois mes folies, comme j'étais sans exemple ; mais je louë le Ciel d'apprendre que vous êtes encore plus foû que moi. Je n'ai point cessé depuis hier de penser à vous & d'en parler, j'y employe les nuits & les jours, que j'emploierois bien autrement si la jalousie ne mettoit des bornes à mes desirs. Que vous seriez content de moi, si vous sçavez

viez ce qui se passe dans mon cœur, & avec quelle application nous pensons ma confidente & moi aux moyens de vous voir souvent; je me flâte que nôtre rendez-vous d'hier vous en a laissé une forte envie. Pour moi je vous adore, & ce que je sens pour vous est quelque chose au delà de l'amour.

XXXI. LETTRE.

JE commence à vous écrire aussi-tôt que vous venez de me quitter. Pourois-je être occupée d'autre chose que de vous dans les momens qui succedent à ceux que nous venons de passer ensemble? Ah! mon cher Amant, puis-je en croire les transports que je vous ai vûs? Etes-vous aussi tendre & aussi sensible que moi? Mais, non, personne n'a jamais connu ce que je viens de sentir, & l'amour pour me récompenser de tant de peines, a fait pour moi des plaisirs tout nouveaux; l'impression qu'ils ont faite sur mes sens est si vive, que je n'ose encore me laisser voir à personne; il seroit aisé de démêler quelle est la paresse où je suis, mais mon mari entre. Dieux! quelle cruauté, d'être obligée de voir ce qu'on hait, en quittant ce qu'on aime. Comment me présenterai-je à ses yeux en l'état où je suis, il me ramene la crainte & la pudeur que vous aviez écartées?

XXXII.

XXXII. LETTRE.

LA conversation que je viens d'essuyer est l'épine des roses. Quels supplices, grands Dieux ! d'entretenir un homme de sang froid, quand on est si éloignée d'en avoir. Pleine de vous & du souvenir de nos plaisirs, que pouvois-je lui dire ? Je lui ai dit en deux mots que je m'étois trouvée fort mal toute l'après-dînée, & je me suis mise tout aussi-tôt à chanter, sans penser à la contradiction qu'il y avoit entre les mouvemens de joye & ce que je venois de lui dire. Pourois-je être sage aujourd'hui, & penser à autre chose qu'à vous ? Mais où êtes vous, mon cher Amant, au moment que je vous écris ? Quelles sont vos occupations ? Pour moi je pense à vous dans le même lieu où vous m'assuriez tantôt une fidélité éternelle. Qu'il est doux de triompher ainsi de la vigilance des jaloux ! & quelle seroit leur rage s'il connoissoient nôtre bonheur ? il me semble qu'il y manque quelque chose, parce qu'ils n'ont pas de la douleur de sçavoir comme nous les trompons : disons-leur pour nous venger, mais non, qu'il n'y ait que nous qui connoissions nos plaisirs ; faisons tout ce qu'il faut pour que le monde nous oublie autant que je l'ai oublié : je crois qu'il n'y a que vous
dans

dans l'Univers, & je ne vois plus rien pour ce qui a rapport à mon amour. Adieu, la réflexion augmente les vrais plaisirs, & j'ai une joye si vive, qu'elle éclate dans tout ce que j' fais.

XXXIII. L E T T R E.

Est-il bien vrai que vous m'aimez aussi tendrement que vous venez de m'en assurer ? Ah ! je crains de me flater, j'en veux douter toujours pour en recevoir des nouvelles marques. Qu'il seroit doux ! mon cœur, d'en recevoir dans un lieu pareil à celui de l'autre jour ; que j'en ai d'envie, & qu'il est cruel de ne l'oser suivre ; chaque moment que je vous vois ajoute quelque chose à la vivacité de ma passion ; si vous êtes de mon goût, je vous dois paroître la plus aimable Maîtresse du monde ; car j'avouë que si j'étois homme, une femme aussi observée que je suis, auroit pour moi des charmes capables d'effacer ceux des plus belles personnes du monde. Parmi les autres Amans, les rendez-vous & les plaisirs ne sont pas toujours les preuves d'une forte passion : mais entre vous & moi, jusqu'à un regard, tout a son prix, & nous ne nous voyons jamais que nous ne puissions nous assurer avec raison, que nous
 nous

nous aimons plus que nôtre vie. Ne sentez-vous point vôtre amour propre flaté par des réflexions : Et quelque chose pouvoit-il vous détacher d'une Maîtresse que tant de raisons vous doivent faire aimer ? Je ne sçai d'où me vient certains mouvemens de jalousie que je combats vainement depuis deux jours, mais je ne suis point contente de vous sans avoir de véritables sujets de me plaindre. Venez demain aux Tuilleries vous justifier, ou rougir de vôtre injustice par les nouvelles marques que je vous donnerai de mon amour.

XXXIV. LETTRE.

LA tête vous a-t-elle tourné depuis l'autre jour que je vous trouvai raisonnable, & vous me paroissez aujourd'hui le plus juste & le plus foû de tous les hommes ? Ne vous souvient-il plus des raisons que j'ai de vous refuser ce que vous me demandez ? Est-il possible que vous vouliez hazarder pour un moment de plaisir ma réputation & ma gloire ; Ah ! si elle n'a pû chasser l'amour de mon cœur, il n'est pas juste aussi que l'amour en triomphe absolument, & je suis persuadée qu'une Maîtresse décriée n'a point de charmes aux yeux d'un honnête homme & d'un Amant délicat ;

délicat ? que vous ne m'obligerez jamais à faire des démarches qui puissent entièrement me deshonorer, comme seroit celle d'aller au lieu que vous me proposez ; si pour vous voir je pouvois hazarder ma vie sans mon honneur, je n'y balancerois pas un moment : je vous aime avec une ardeur à toute épreuve, hors celle de l'infamie : vous en conviendrez, si je suis assez heureuse pour que le rendez-vous de demain réussisse. Que je crains de me flater en vain du plaisir de vous voir en particulier : Dieux ! que j'attens avec une terrible impatience, il me semble que depuis la conversation que nous eûmes dans le Jardin de... je ne vous ai point entretenu assez vivement de mon amour ; je croi que j'avois ce jour-là un secret pressentiment du long silence auquel j'allois être condamnée, je ne vous ai jamais parlé si tendrement ni si hardiment : car, je vous l'avouë, je manque souvent de hardiesse quand je vous vois ; je ne suis encore familiere qu'avec vos idées, & je vous dis les choses sans vous voir, que je n'ose plus prononcer quand vous pouvez m'entendre : venez donc, mon cher Amant, m'enhardir & triompher d'un reste de prudence qui vous dérobe le plaisir de m'entendre dire tout ce que m'inspire l'amour, & qui vous coûte le chagrin que vous avez de me reprocher quelquefois que vous me

trouvez

trouvez plus passionnée dans mes Lettres ,
que dans mes conversations.

XXXV. L E T T R E

JE ne vous trouvai pas hier dans tous les lieux où je croyois vous rencontrer , mais il n'y a rien de perdu , le plaisir dont nous aurions jöüi hier ne seroit plus , & nous sommes assurez de l'avoir aujourd'hui , puisque vous me trouverez le soir chez.... Si ce raisonnement vous choque , aprenez que je le tiens de vous , & que je m'en fers par vengeance , & non par aucun goût : je suis au contraire persuadée qu'il faut toujours être impatiente , & vivre pour ce que l'on aime , & que la délicatesse d'une passion aussi bien que la sagesse , ne permettent pas qu'on préfere l'avenir au present , & qu'on compte le lendemain pour beaucoup.

XXXVI. L E T T R E.

IL est bien vrai que l'amour vend bien cher ses plaisirs , mais on ne peut trop payer celui de revoir son Amant , & de le retrouver fidèle. Je suis si satisfaite de la conversation que j'eus hier avec vous , & je vous trouvai des sentimens si tendres , que je ne
doute

doute presque plus que vous n'avez pour moi un véritable attachement , & que vous ne meritez tout le mien : aussi suis-je résoluë à ne plus écouter désormais les discours de ceux que je reconnois qui sont mes ennemis , aussi bien que les vôtres , qui ne cherchent qu'à m'inspirer de la défiance de votre procédé , pour affoiblir la violence des sentimens , qu'ils sont au desespoir que j'aye pour vous ; je vous aime trop pour que ma passion ne soit pas une preuve que vous êtes aimable , & vous ne pourriez l'être si vous manquiez de fidélité pour une Maîtresse qui vous aime si constamment , malgré tout ce que vous lui causez de douleur ; si le détail vous en étoit bien connu , vous admireriez la force de la passion qui m'attache à vous , & la folie des précautions des jaloux : car enfin malgré tous leurs soins & leur vigilance , & pendant qu'ils se flattent d'avoir détruit le penchant que j'ai pour vous , nous nous aimons plus que jamais ; nous nous le dîmes hier , & nous nous le jurerons encore en peu de jours au milieu de tous les plaisirs de l'amour. N'admirez-vous point combien il est difficile de desunir deux cœurs véritablement attachés l'un à l'autre ? Quel triomphe pour deux Amans de braver ainsi toutes les précautions de la plus affreuse jalousie ? Que l'union qui sera désormais entre nous serve de punition à ceux qui me
perse-

persecutent, & qu'elle me venge de tout ce qu'ils me font souffrir. Quelle seroit leur rage, s'ils sçavoient les plaisirs que je vous prépare dans peu de jours ? L'idée que je me fais de leur colere ajoûte de nouveaux charmes à tout ce que je fais pour vous.

XXXVII. LETTRE.

C'Est enfin demain ce jour si ardemment désiré, & si long-tems attendu ; c'est demain assurément qu'après une si longue absence, & tant de tourmens, vous vous verrez entre les bras de l'amour : oüi ce sera de l'amour même que vous recevrez des faveurs, car jamais mortel n'a fait sentir à un cœur tout ce que j'ai prétendu demain faire sentir au vôtre ; que la sûreté de ce rendez-vous ne vous empêche pas de venir d'assez bonne heure de Versailles, pour me voir à la Messe, je prétens y rencontrer vos yeux, je ne sçaurois les voir assez.

XXXVIII. LETTRE.

CRoyez-vous que je puisse laisser échapper une occasion de vous écrire, & qu'il suffise à ma tendresse, que j'aye été aujourd'hui deux heures avec vous ? Ah ! votre

vûe m'inspire trop d'amour pour ne chercher pas à vous en parler : il faudroit que je pusse vous voir le moment après que vous m'avez quittée, pour vous bien exprimer tout ce que vôtre presence fait sentir à mon cœur. Je n'ai jamais été si contente de vous, il me paroît avoir trouvé dans vos yeux & dans vos discours le caractère d'une véritable passion. Seroit-il bien vrai que vous m'aimassiez autant que je vous aime ? Jugez quelle vivacité cette pensée doit donner à mon amour ; je vous ai aimé insensible & ingrat, comment ne vous aimerois-je pas tendre & fidèle ? Je n'aimois alors que vôtre personne & ma victoire ; j'en jouïs avec un plaisir qui flate également & ma tendresse & ma vanité ; je m'estime d'autant plus heureuse, que je dois mon bonheur à mes soins, & je trouve qu'il est bien plus doux d'avoir forcé par son attachement & sa tendresse un cœur rebelle à devenir sensible, que d'en devoir la conquête facile à un premier coup d'œil.

 XXXIX. LETTRE.

Oui, je me vengerai, & je vous ferai voir qu'on ne m'offense point impunément. Je vous donnerai tant d'amour la première fois que nous nous verrons, que
vous

XL. Lettre.

411

vous ne serez plus capable de manquer (comme aujourd'hui) à m'écrire le lendemain que vous m'avez vûë : je veux vous punir des anciennes froideurs que vous avez eu pour moi , pour vous inspirer plus d'ardeur & de desirs que n'en ont eu tous les Amans ensemble , & par ce pas , croire ensuite ce que vous me direz de vôtre amour. Pour la jalousie dont vous me parlez , je ne comprends pas ce qui peut l'avoir fait naître ; en prend-on dans les momens que nous passâmes hier ensemble ?

XL. LETTRE.

JE vous écris dans un lieu qui me rapelle des souvenirs bien vifs , ce que j'y ai senti de plaisir & de douleur a occupé tout aujourd'hui mes rêveries : tout me parle ici de vous, pourquoi ne m'en parlez-vous pas vous même ? L'absence est toujours sensible , quelque courte qu'elle soit : les plaisirs qui l'ont précédée , & ceux qui la doivent suivre , ne scauroient entierement détruire la tristesse qui l'accompagne ; elle est trop longue quand elle dure plus d'un jour , & celle d'aujourd'hui m'a paru un siècle. Veüille l'amour que le tems que vous passez sans moi vous paroisse aussi ennuyeux , & que vous souhaitiez de me revoir avec le même empressement que

j'ai de vous rejoindre, & que je vous retrouve tel que je vous laissai hier.

XLI. LETTRE.

J'Avouë que j'ai joint à la captivité où l'on m'a tenuë depuis quelque tems, l'envie d'éprouver vôtre cœur, & que j'ai voulu juger de vôtre amour par la maniere dont vous résisteriez aux obstacles que j'ai aportez moi-même à vôtre bonheur ; mais un moment de vôtre vûë a bien changé mes projets, vos regards m'ont inspiré plus d'ardeur que je n'en ai jamais senti, & je ne suis plus occupée au moment qu'il est, que de trouver des moyens de vous voir, même aux dépens de ma vie. Bon Dieu ! que j'ai de choses à vous dire, mais la plus pressante est de vous assurer de la joye que j'ai euë de trouver vôtre santé si parfaite après qu'elle m'a donné tant d'alarmes. Les soins que vous me mandez que vous avez pris pour me plaire, ont si bien réüssi, que j'aurois commencé à vous aimer aujourd'hui, si je vous avois vû pour la première fois : vous m'avez paru dans un état si propre à vous faire aimer, que j'aurois bien voulu qu'en sortant de l'Eglise, vous eussiez été vous enfermer dans vôtre chambre : & je n'ai pû songer sans quelques mouvemens de jalousie, qu'en vous éloignant de
mes

mes yeux , vous alliez vous faire voir à d'autres. Adieu.

XLII. LETTRE.

MES propres douleurs ne sont rien pour moi en comparaison des vôtres , & si vous voulez me voir bien-tôt expirer de desespoir , vous n'avez qu'à continuer dans l'horrible affliction où vous êtes. Quoi ! le courage vous abandonne , & vous souffrez qu'une femme en ait plus que vous ? Que pensez-vous qui pourroit me soutenir dans l'état malheureux où la jalousie m'a réduite , si l'amour que vous avez pour moi ne servoit de consolation à tous mes maux ? Celui que j'ai pour vous est si malheureux , que si j'en suivois les mouvemens , je ne songerois qu'à mourir. Suivez donc mon exemple ; que les assurances que vous devez avoir de ma tendresse vous soutiennent contre tous les chagrins que la fortune & l'amour vous causent, le tems peut changer nos destinées , & même sans de grands changemens , vous aurez bien-tôt la consolation de me parler de vos douleurs. Pensez-vous que j'aye consenti à ne vous revoir jamais ? Avez-vous pû croire que j'aye pû m'y résoudre. Ah ! je vous reverrai aux dépens de ma vie , & toute la terre ensemble , ne peut pas m'empêcher de vous

dire adieu avant le départ de la Cour ; que cette esperance adoucisse les peines que vous cause mon absence , & la tristesse que vous donne le souvenir de feuë Madame de
 quoi qu'elle ne puisse occuper vôtre cœur sans le distraire de la tendresse que vous me devez. Je ne sçaurois trouver mauvais que vous y pensiez encore tendrement , & je la pleurerois avec vous , s'il m'étoit permis de vous voir , mais on nous envie jusqu'à la consolation de mêler nos larmes. Que j'eus peu de tems l'autre jour à vous laisser voir les miennes ; deux Amans qu'on sépare pour toujours l'ont-ils jamais été si brusquement ; cette douce & cruelle conversation ne m'est pas sortie de la tête ; il me semble à chaque instant vous voir essuyer mes larmes , & me jurer une fidelité éternelle. Quand je pense à ces momens , tous mes malheurs s'évanoüissent , & peu s'en faut que je ne me tienne heureuse au milieu de toutes mes douleurs , quand je songe que je suis aimée de l'homme du monde que je trouve le plus aimable.

XLIII. LETTRE.

Croyez-vous que je trouve bon de voir vôtre santé si brillante sur le point d'abandonner une Maîtresse que la seule peine
 de

de vôtre absence fait mourir de douleur ? Ah ! je veux vous voir abatu & languissant ; & puisque le chagrin que vous devez avoir de me quitter n'est pas suffisant pour le faire, je veux appeler tant de plaisirs au secours, que je voye enfin la langueur dans vos yeux pareille à celle que vous avez dû remarquer ce matin dans les miens. Venez donc me voir tantôt, abandonnons-nous sans réserve à l'amour pendant le peu de jours qui nous reste à nous voir, quand l'absence devoit même nous en paroître mille fois plus sensible : venez promptement, le plaisir de vous voir m'est nécessaire, je meurs d'amour & de langueur.

XLIV. LETTRE.

CROYEZ-vous le courage qu'on se fait par raison à l'épreuve des attaques que vous m'avez données aujourd'hui : Quoi il seroit vrai que vous pourriez être un an absent, & vous pouvez en parler sans des marques d'une douleur extrême ? Ah ! vous ne savez point aimer, & vôtre cœur est bien inférieur à la sensibilité du mien : vous êtes, ce me semble, déjà consolé de vôtre départ, je ne voi plus en vous cette affliction tendre & vive que je vous ai vûë les premiers jours, & je crains fort de penser que vous me devez quit-

ter ; vous vous êtes déjà accoûtumé à l'absence ; pour moi , quelques efforts que la raison fasse sur mon cœur , il ne peut se résoudre à cette cruelle séparation , je mourai sans doute à vos yeux de la douleur que me causera vôtre départ : & si vous m'aimez , vous souffrirez ce desespoir sans vous y opposer : il me fera plus doux de mourir en vous quittant , que de vivre après que vous m'aurez quittée.

XLV. LETTRE.

L'Amour de la gloire n'est pas si fort dans mon cœur que vous vous l'imaginez : vous l'avez vaincu , & je suis à vous si vous pouvez trouver le secret de me voir inventer le moyen de tromper la vigilance des jaloux , & je ne m'opposerai plus ni à vos desirs ni aux miens , je vous laisserai voir tout mon amour. Helas ! il n'a jamais diminué : mais il est vrai que desespérant de le voir jamais heureux , j'ai cherché à vous lasser d'un commerce qui ne seroit qu'à entretenir des sentimens que je croyois devoir être affoiblis : mais puisque de si longues épreuves ne vous ont point lassé , je m'abandonne tout à vous : songez seulement que je suis perdue sans ressource si je suis surprise ; agissez sur ce principe , & parlez , je vous obéirai en tout : je n'hazarde rien si vôtre amour est aussi véritable

table

table qu'il me parur hier dans vos yeux. Adieu, mon cher Amant, souffrez sans scrupule tous les termes de ma tendresse, il n'y en a aucuns que j'aye jamais profanez : vous m'en soupçonnez à tort, & je vous jure que l'amour & ses expressions, ne m'ont jamais été connus que pour vous. Adieu, je vous aime plus que jamais, & quelque forte que soit ma passion par elle-même, je scai bien qu'elle est encore plus vive qu'elle n'étoit hier.

XLVI. LETTRE.

Rien ne guerit tant une passion, & n'est si propre à la garantir de l'assoupissement de l'absence, que d'en parler souvent; ainsi je consens très-volontiers que vous parliez de la vôtre à la personne dont vous me parlez : ce secours vous est plus nécessaire qu'à moi, & cet Amant qui crie qu'on l'abandonne, est peut-être tout prêt à m'abandonner; je suis plus sûre de mon cœur que vous ne l'êtes du vôtre, & je crois même que vous êtes de même opinion que moi; on se connoît toujours malgré les efforts que fait l'amour propre pour nous tromper, & vous avez un fond de coqueterie, que je suis sûr qui allarme quelquefois votre raison, qui ne scauroit manquer d'être de mon parti.

S

vous

vous me conservez votre cœur, je devrai ce bonheur à la différence qu'il y a à présent de l'Italie, à ce qu'elle étoit du tems qu'Ovide en écrivoit les galanteries, & je ne répondrois pas de votre fidélité, si Corine étoit en même lieu que vous : au Portrait que vous avez fait de moi au Comte de..... vous n'avez pas eu dessein qu'il démêle ce que je suis ; car quoique vous lui disiez que je ne suis pas belle, ainsi qu'il n'est que trop vrai, vous me peignez cependant avec tant d'avantage, qu'une femme ainsi faite auroit suffisamment de quoi se consoler de n'être pas belle ; sur tout, vous ne devriez pas me peindre enjouée ; croyez-vous qu'on la soit éloignée de ce qu'on aime ? l'absence d'un Amant tendrement aimé, fait un grand changement dans une Maîtresse fidèle.

XLVII. LETTRE.

JE m'étonne que vous employez votre philosophie à vous préparer à supporter courageusement un malheur, qui ne peut être qu'imaginaire ; & je ne comprends pas que vous me connoissiez, & que le changement de mon cœur puisse être l'objet de vos méditations, elles seroient mieux employées à penser à l'inconstance & à l'ingratitude de la fortune à laquelle vous vous êtes entièrement

ment sacrifié ; c'est un malheur auquel on ne court jamais risque de se préparer inutilement : j'ai été réjoüie d'apprendre par un de vos amis , qu'on est fort satisfait de vous à la Cour ; mais pour me donner une joye parfaite , il faudroit me faire voir une copie de vôtre congé : vous avez beau contenter le Roy , je ne puis être contente que quand vous reviendrez.

XLVIII. LETTRE.

JE ne comprends pas comme il est possible d'aimer fortement quelqu'un , sans se faire une affaire serieuse de tout ce qui peut lui faire de la peine , & la facilité que vous avez à me gronder dans vos Lettres me fait sentir la difference qu'il y a entre vos sentimens & les miens ; car bien que vous méritiez encore de plus violens reproches que ceux que je vous ai fait , je ne laisse pas en les écrivant d'être occupée du chagrin que vous auriez à les lire , & quoi qu'ils soient bien fondés , je vous les aurois épargnez sûrement , si les réflexions qu'ils peuvent vous faire faire n'étoient nécessaires pour éviter à l'avenir tout ce qui vous est arrivé de fâcheux , par le peu d'aplication que vous avez donné à de certaines choses.

XLIX. LETTRE.

CRaindrai-je toujours pour vôtre cœur ? Ah ! quoique je sois peut-être née avec un peu trop de défiance , & peu portée à croire ce que je souhaite le plus , vous n'êtes pas innocent de mes craintes ; il falloit me persuader si fortement que je suis aimée comme j'aime , que je n'en pûsse douter que dans les momens où la délicatesse agit plutôt que la raison : mais comment m'auriez-vous fait voir une violente passion , si vous ne l'avez jamais sentie ? On n'abuse point une Maîtresse éclairée , & si j'ai quelquefois paru satisfaite de vous , c'est que je voyois bien que ce qu'il auroit falu pour remplir mes desirs , passoit la portée de vos sentimens , ou le pouvoir de mes charmes.

L. LETTRE.

JAmis un Amant n'a essayé de rassurer les craintes d'une Maîtresse par une Lettre , comme celle que j'ai reçûe de vous : le stile dont vous vous servez pour me dire que vous m'aimez , est une preuve claire que vous ne m'aimez plus , & je suis plus mal contente que je ne veux vous le dire , des senti-

sentimens que j'entrevois dans vôtre cœur : je ne la suis pas moins de moi-même : je me trouve trop de tendresse pour un ingrat , & je ne puis souffrir la foiblesse que j'ai de vous en donner encore des marques : mais mon cœur est si fort à vous , que rien ne le peut détourner d'un penchant qui lui est si naturel : je ne connois que trop le pouvoir que vous avez sur lui , & vous le dire dans le dépit où je suis , n'est pas une des moindres marques que vous ayez reçûes de mon cœur : j'ai touûjours été pour vous , tendre , fidèle & patiente dans les persecutions les plus horribles : je suis à present jalouse sans emportement , & mécontente sans colere. Que puis-je faire , si cela ne peut vous toucher ? Et quel est le moyen de gagner vôtre cœur ? Serait-il possible , ingrat , qu'un autre l'eût trouvé ? Ah ! cette pensée me tourmente au point de me faire perdre l'esprit : il ne tiendra qu'à vous de la détruire.

LI. LETTRE.

J'Ai du plaisir de vous voir pour adoucir tous les chagrins que me cause la bizarerie de ma famille , elle passe l'imagination , si je ne me contoïis pour beaucoup , j'agirois d'une maniere que je leur ferois bien voir que je les conte pour rien , ou plutôt si j'étois bien sage,

sage, je ne songerois plus du tout à vous voir, j'en ai mille bonnes raisons, mais il n'y en a point qui tienne contre une passion bien vive. Je ne suis point contente de vous, votre absence & celle de ma Rivale en même tems blesse mon imagination : Je commence à partager l'opinion du public, vous pourriez bien avoir poussé la feinte jusqu'à la vérité, & m'avoir plus obéi que je ne souhaitois de l'être.

LII. LETTRE.

Les sentimens de votre cœur n'échappent ni à mes lumieres ni à mon amour. Vous êtes tel qu'on doit être pour se faire uniquement & éternellement aimer ; aussi vous aimai-je jusqu'à la folie. Mon cœur est à vous indépendamment, même de la tendresse de votre ; & vous devez compter que je ne profiterai jamais du mauvais exemple que vous deviez me donner, si vous deveniez infidèle, je vous aimerois même quand vous n'auriez plus pour moi que de l'indifference : mais je veux esperer que vous n'éprouverez jamais jusqu'où pourroit aller la force de l'inclination que j'ai pour vous, & que vous pouvez toujours soupçonner ma passion d'être mêlée de reconnoissance. J'avoué que je ne puis me résoudre de vous donner mon Portrait,

senez.

renez-vous-en à l'idée qui vous restera de moi, tant de choses que l'on ne peut peindre y devroient entrer, que j'ose me flater qu'elle ne me sera pas si defavantageuse que le Portrait que je pourois vous donner.

LIII. LETTRE.

JE reconnois aux Châteaux en Espagne que vous faites sur l'avenir, la difference de vôtre passion à la mienne ; l'amour ne peut subsister chez vous sans l'esperance des plaisirs, & pour moi je ne vous en promets plus de ma vie, & je ne vous en aime pas moins, & quelque convaincuë que je sois que je jouïrois d'une assez heureuse tranquillité si je ne vous aimois pas, aucun bonheur ne me paroît desirable, s'il faut pour l'acquiescer sacrifier les sentimens que j'ai pour vous : mon amour, tout malheureux qu'il est, m'est plus cher que toutes les choses du monde, & que la vie même ; vous ne sçavez pas aimer ainsi.

LIV. LETTRE.

Pourquoi me vouloir faire croire que vous souhaitez si ardemment vôtre retour, & que vous allez tenter tous les moyens de l'avan-

l'avancer ? Ah ! si je vous avois été véritablement chere , vous ne vous seriez jamais résolu à me quitter ; mais puisque vous avez eu la force , ou pour mieux dire la cruauté de le faire , je dois être la premiere à vous exhorter à soutenir en homme de courage le parti que vous avez pris , & à n'oublier rien pour le rendre utile à vôtre fortune : vous ne sçaviez , dans la situation où vous êtes prendre trop garde à donner des prises sur vous à vos ennemis , ou à ces sortes de gens , qui sans haïr précisément personne , sont toujours prêts à expliquer peu favorablement les actions de tout le monde. Je suis bien sûre que vous ne manquerez pas aux choses essentielles : mais vous sçavez mieux que moi que ce sont souvent les plus petites qui attirent des ridicules , & qu'on a vû quelquefois des gens d'un vrai mérite gâtez par des bagatelles : ainsi donnez , je vous conjure , de l'attention jusqu'aux moindres de vos actions : le caractere enjouié qui a fait l'agrément de vos jeunes années , ne doit plus convenir au poste où vous êtes : celui même d'un homme qui vise à la galanterie , n'est pas du personnage que vous jouiez : Au nom de Dieu , n'allez point vous gâter pour des niaiseries , & croyez que je n'ai pas assez bonne opinion de mes lumieres pour les opposer aux generales , & que je jugerai de vous selon qu'en pensera le public ; si j'étois moins

moins délicate que je suis , ou que je vous aimasse moins véritablement , ces sortes de choses ne me toucheroient gueres ; mais je suis une amie difficile , & une Maîtresse glorieuse : je vous pardonnerai même plutôt les fautes qui me regarderont , que celles qui pourront affoiblir l'estime que je souhaite que tout le monde aye pour vous ; je vous explique peut-être mes sentimens avec trop de liberté : mais je suis persuadée qu'on doit souffrir les conseils des personnes dont on sçait qu'on est sincèrement aimé ; vous sçavez quelle créance j'ai eüe aux vôtres , & combien je vous croyois capable d'en donner de bons : mais tout homme sage doit se défier de l'amour propre ; il est à craindre qu'il ne gauchisse la règle pour lui en même tems qu'il la redresse pour les autres. Voila un discours bien sérieux , & je vois bien qu'on le prendroit plutôt pour la lettre d'un Philosophe , que pour celle de la plus tendre & de la plus passionnée Maîtresse du monde.

L V. LETTRE.

JE me porte assez bien depuis quelques jours ; aussi ne pensai-je qu'à ma santé depuis que vous me l'avez ordonné : & après vous avoir donné mon cœur , & vous avoir encore sacrifié l'indifférence que j'avois pour elle ,

elle, je suis à present obéissante à tout ce que veulent les Medecins, parce que vous m'avez mandé que vous le vouliez. Enfin, je ménage ma santé d'une maniere, qui fait bien voir que j'en dois bien rendre compte à l'amour; & il ne tiendra pas à moi que vous ne trouviez à vôtre retour cette Maîtresse que vous avez pensé perdre, en bon point, & en état de se venger des sottises que son mari lui a faites depuis peu.

LVI. L E T T R E.

IL ne faut pas que vous fassiez tant de choses qu'un autre pour donner une violente jalousie à un Amant, on est aisément jaloux d'un Rival aimable; Monsieur..... s'est aperçû sans doute que vous l'êtes, il peut craindre que sa Maîtresse ne s'en aperçoive à son tour, & les discours qu'on a tenus sur cela me donnent lieu de croire qu'elle n'a pas attendu jusqu'à cette heure à s'en apercevoir: croyez-moi, il n'y a point d'affaire de vanité qui mérite qu'on mette sa vie au hazard; & quand on en fait la sottise, il faut du moins pouvoir être excusé par la violence d'une veritable passion: il me paroît qu'il ne vous doit pas être difficile d'éviter pour une Maîtresse qui vous adore, ce qui choque la fidelité que vous lui devez, & qui peut en même

même tems vous perdre : quand je vous ai vû partir, j'ai esperé que vous me seriez fidèle pendant vôtre absence : mais je n'ai point fondé cet espoir sur le manque d'occasion, je connoistrop vôtre mérite, & je suis persuadée que j'aurai pour Rivaletoutes les femmes qui auront de la délicatesse & du goût : mais je veux me flâter aussi, que vous n'en trouverez point de plus digne de vôtre cœur que moi : je cederai à plusieurs l'avantage de la beauté, mais pour les sentimens de tendresse & une fidelité qui va jusqu'au scrupule, je prétends l'emporter sur toutes les femmes du monde : & il me semble si ces sentimens ne sont pas tout-à-fait nécessaires pour une galanterie, ils le sont du moins pour soutenir une longue passion.

L VII. L E T T R E.

Depuis que je ne vous vois plus, j'ai un tel dégoût pour toutes choses, & même pour la vie, que quand j'y songe, je ne comprends pas qu'avec un si grand attachement pour vous, j'en aye si peu pour elle : le moyen de n'être pas desesperée quand vous êtes absent, & que le tems de vôtre retour est incertain, & vôtre presence seule peut dissiper mes douleurs ; Il faut vous voir pour oublier ce que je souffre, & un moindre remede ne peut me soulager : au reste si vous voulez que

je

je me donne la consolation de vous instruire avec sincérité de tout ce qui me peut arriver dans les suites, il faut être plus modéré & plus sage que vous ne l'avez été, en aprenant ma dernière maladie, autrement vous m'ôtiez la douceur de me plaindre : & il faudroit joindre à la contrainte où je suis ici, celle de vous cacher mes plus secrètes pensées : ne m'exposez pas à une peine si cruelle, & laissez-moi, la liberté de vous dire tout ce que je souffre par rapport à vous & à l'amour.

LVIII. L E T T R E.

ON ne vient que de me rendre vôtre Lettre du 14. Juin, je ne comprends pas qu'elle ait pû être si long-tems en chemin, la poste iroit plus vîte, si ceux qui en ont soin connoissoient l'inquiétude qu'on a de recevoir deux jours plus tard des nouvelles de ce qu'on aime ; je suis à tout moment aussi occupée de vous, que vous me mandez l'avoir été de moi en courant la poste, & je n'ai pas besoin qu'une belle nuit & son silence augmente ma tendresse pour en avoir une infinie : je ne vis que pour vous, je vous desire incessamment, & je sens pour vous les mêmes ardeurs qu'inspire aux autres Maîtresses la présence de ce qu'elles aiment : il me semble même que vôtre absence redouble mon
 amour

amour, du moins redouble - t-elle mon attention pour vous ; je prens garde encore de plus près à ma conduite , & je serois au desespoir d'avoir la moindre chose à me reprocher sur l'exacte fidelité que je vous ai promise ; je ne vai plus dans les lieux où se rassemble tout le monde, il me paroît que je sens davantage le malheur de ne vous point voir. Ah ! qu'il est cruel de voir qu'on ne peut rencontrer en aucun lieu ce qu'on aime , & qu'on mène pendant l'absence une triste vie. Qu'il faut de courage pour la soutenir ; la mienne est d'une retraite qui me feroit tort si les sentimens que j'ai pour vous étoient connus de beaucoup de personnes. J'ai trouvé le secret d'être plus solitaire que les Chartreux , & cette retraite me livre toute entiere à l'amour, dont la vivacité s'affoiblit par la dissipation que cause le grand monde : il me semble que depuis que vous êtes parti , Paris est devenu un desert ; je n'y vois plus rien , ou du moins je n'y vois rien qui puisse m'occuper un quart d'heure ; je ne la suis que de vous ; & je vous aime si uniquement & si passionnément , que la tête me tournera sans doute , si vôtre absence est aussi longue que je crains qu'elle ne soit. Quoi ! ne revient-on pas plutôt que les autres , quand on est assuré d'être le plus aimé de tous les hommes ? Er le plaisir de revoir une Maitresse tendre & fidèle , n'est-il pas

pas préférable à toutes les choses du monde. Auriez-vous l'imprudence de comparer les plaisirs de l'ambition à ceux de l'amour? Ah! cette passion doit toujours être la plus forte; comme elle est la plus agréable, il n'y a qu'elle qui puisse faire cherir jusqu'à ses souffrances, & les miennes ont un charme secret & de certaines douceurs, que je ne changerois pas pour tous les fades amusemens des personnes indifferentes.

LIX. LETTRE.

JE vous ai promis dans ma dernière Lettre un long recit de quelque chose qui regarde mon mari, mais en vérité je n'ai pas la force de songer à lui, ni d'en parler si long-tems; quittez-moi de ma parole, & vous contentez de sçavoir qu'il me traite à présent d'une manière toute opposée à celle que vous lui avez connue: il est presque devenu galant avec moi, mais s'il est assez malheureux pour pousser ses prétentions plus loin, ma vengeance est certaine; je vous jure une fidélité à l'épreuve de tout. Vous a-t-on mandé que le Confesseur de Madame de..... est du nombre des exilés? Qu'elle en a une douleur si grande, qu'elle pleure nuit & jour; cela va à un excès ridicule, & son amie que je vis hier m'en parût toute honteuse. N'admirez-vous

vous point la foiblesse des femmes & leur legereté ? Diroit-on que des yeux qui ont scû vous regarder autrefois avec tant de tendresse, ne dûssent s'employer aujourd'hui qu'à pleurer la disgrâce d'un cagot ? Je trouve les femmes plus méprisables dans la dévotion que dans la galanterie.

LX. LETTRE.

AH ! que ne pouvez-vous voir tout l'amour qui est dans mon cœur, & connoître tous les maux que me cause votre absence, vous abandonneriez bien-tôt la fortune pour venir essuyer mes larmes : les laisseriez-vous encore long-tems couler ? Est-ce une absence de plusieurs années que j'ai à caindre, ainsi que le dit tout le monde : annoncez-moi, cruel, tout mon malheur ? Vous ne m'avez que trop flatée. Helas ! que j'étois aveuglée de me laisser persuader que votre séparation ne seroit que pour quelques jours, si je l'eusse crûe aussi longue que je vois presentement quelle la doit être, je serois morte à vos yeux, & vous ne m'auriez point vûe survivre à nos derniers adieux ; n'aurois-je pas été heureuse d'éviter tout ce que je souffre depuis trois mois, & tout ce qui me reste à souffrir avant que de vous revoir ? mais ce qui augmente ma douleur, c'est que la vôtre n'est

n'est point aussi vraie que la mienne ; non ; vous ne sentez point l'absence aussi cruellement que moi , c'est vous qui m'avez voulu quitter , & vous n'avez pas regardé comme le plus grand des malheurs pour vous , ce qui devoit me causer des douleurs si terribles. Ingrat n'ai-je pû vous inspirer une passion digne de la mienne ; & ne ferai-je aimée que médiocrement d'un homme que j'aime avec tant de violence ? Pardonnez, mon cher Amant , si j'augmente aujourd'hui par mes reproches l'ennui de la vie que je mène depuis votre départ , je ne vous en ferai plus , ils sont inutiles dans l'état où nous sommes , j'oublie le passé ; & puisque ce qui nous sépare est sans remède , pensez au moins à rendre votre éloignement utile à votre fortune , & moi je ne penserai qu'au bonheur de votre retour ; si l'ardeur de mes desirs pouvoit l'avancer , je vous verrois dans cet instant. Que je vous dirois des choses tendres ! il me semble que je n'ai jamais bien exprimé tout mon amour , & je sens dans ce moment une ardeur capable de réparer tout ce que j'ai manqué à vous dire ! Ah rien ne seroit comparable à tout ce que l'amour mettroit de transports & de vivacitez dans mes yeux & dans tous mes sens ; mais pourquoi augmenter mon tourment par l'image d'un bonheur si parfait , & dont je suis si éloignée de jouir ? Adieu ,
cruel

cruel Amant ! pensez quelquefois au milieu de vos occupations , que vous êtes plus aimé qu'homme du monde.

LXI. LETTRE.

JE ne puis vous pardonner la malice que vous avez de me donner par vôtre dernière Lettre un conseil qui ne peut convenir qu'à une coquette. Avez-vous crû que je donnerois dans ce panneau ? Apprenez à me mieux connoître , & soyez persuadé que si le hazard fait jamais que je plaise à quelqu'un, ce sera assurément sans dessein, & que je me donnerai bien de garde de faire aucun pas pour conserver les conquêtes que j'aurai faites , ni pour en faire apercevoir les autres ; si j'ai eu autrefois la fantaisie de paroître aimable à de certaines gens , c'est que je ne vous plaisois point encore , & que je croyois que pour y parvenir , de certaines conquêtes n'y seroient peut-être pas inutiles , & auroient donné un prix à ma personne & à mon cœur que vous n'y aviez pas trouvé. Je vois par le conseil que vous me donnez , que je ne m'étois pas fort trompée ; mais je ne sçaurois plus avoir cette sorte de complaisance pour vôtre vanité , qu'elle se contente si elle peut de sçavoir que vôtre

T lus

plus violens desirs de la plûpart des femmes ;
& que hors vous , aucun homme ne peut pas
seulement m'amuser un moment.

LXII. LETTRE.

Que ne puis-je croire que vous ne m'aimez pas assez pour être poussé à m'écrire de la maniere que je vous aime : je serois moins à plaindre , que de craindre depuis quinze jours , comme je fais , que vous ne foyez malade. Etes-vous pardonnable de m'exposer à une inquiétude si cruelle ? Ne conoissez-vous pas ma délicatesse & ma vivacité ? M'avez-vous oubliée , ou ne pouvez vous m'écrire ? L'un ou l'autre de ces malheurs seroit un coup mortel pour moi , il n'y a rien de funeste qui ne m'ait passé dans la tête depuis que je ne reçois point de vos nouvelles. Vrayement l'absence est la source de bien des maux.

LXIII. LETTRE.

JE ne demeure pas d'accord des loüanges que vous me donnez dans vôtre dernière Lettre , je vous cede du côté de l'esprit & du mérite , & vous gagnerez autant aux comparaisons que je ferai de vôtre personne à la
miennne

mienne, que vous perdrez quand vous en ferez de vôtre cœur au mien : personne n'aime comme moi, & pour vous en convaincre, il ne faut que lire ce que vous m'écrivez sur l'ambition & sur la fortune ; on voit pleinement que les affaires du cœur ne vont pas chez vous les premières, & que vous cherchez à vous persuader que l'amour cause en vous le desir naturel que vous avez de vous agrandir. Tout ce que vous m'écrivez sur cela est de la fausseté, & une passion véritable ne connoît de bonheur qu'à vivre avec la personne qui l'a inspirée. Tout ce qui éloigne le plaisir de la voir ne peut lui paroître avantageux, & ce sont les regards d'une Maîtresse qui doivent faire la félicité d'un véritable Amant ; cependant vous cherchez la fortune préférablement à moi, & vous donnez lieu de craindre que des vûës ambitieuses ne vous accoutument à vivre loin de moi, & à ne vous en pas croire peut-être plus malheureux.

LXIV. L E T T R E.

Les reproches que vous vous faites de m'avoir quittée, & les remords que vous donnent les marques de mon amour, ne me vengent point encore assez de tout ce que me fait souffrir vôtre absence. Tant de douleurs finiront quand il plaira à la fortune

qui nous guide presentement. Il y a long-tems que je vous ai mandé que je m'attendois à vous recevoir de ses mains plutôt que de celles de l'amour, vous nous avez l'un & l'autre méprisez pour elle : je souhaite qu'elle reconnoisse ce sacrifice par des faveurs plus constantes que ne sont celles qu'elle a accoutumé de faire , & que vous ne veniez pas un jour chercher dans les bras de l'amour une consolation à son inconstance, & un azile contre ses dégoûts : peut-être que si vous m'aviez bien connue, vous ne l'eussiez point abandonnée pour elle. Adieu , pensez à moi , & m'écrivez régulièrement.

L X V. L E T T R E.

MES maux ont été si violens depuis que je ne vous ai écrit , que j'ai été en danger de perdre la vie ; c'est quelque chose d'affreux que de voir de près une mort douloureuse , mais elle n'a rien de si terrible que de se trouver privé dans ces momens de la consolation de voir ce qu'on aime , & de n'oser prononcer son nom : l'amour m'est témoin que vôtre absence a été la plus sensible de mes douleurs , & que j'ay été occupée de vous en ce triste état avec autant de vivacité que dans des momens plus heureux ; mais que mes souffrances augmentèrent quand je connus que la prudence vouloit que

que j'ôtasse d'auprès de moi & de mon cabinet tout ce que j'ai de vous : je sentis, je croi, ce qui arrive dans la séparation de l'ame & du corps, car je ne vis que pour l'amour & par les assurances que vous me donnez de m'être fidèle. Adieu, croyez que vous perdez beaucoup à ne pas voir de près la passion que j'ai pour vous.

LXVI. LETTRE.

Vous ne dites pas un mot de votre retour dans vos Lettres, ce silence m'en dit assez. Que j'étois simple de me laisser persuader que vous seriez peu de tems séparé de moi ! Ah ! croyez-vous que si j'avois sçû sur cela ce que je sçai presentement, que j'eusse jamais consenti à votre départ, je vous aurois mis dans la nécessité de choisir de votre fortune ou de votre Maîtresse ; mais non, je vous aurois laissé faire ce que vous avez fait, & je n'aurois pas voulu démentir le caractère de la passion que j'ai depuis long-tems pour vous : je me suis toujours picquée de preferer vos interêts aux miens, & de n'exiger rien de vous de pénible ; j'ai mis mon plus grand bonheur à ne pouvoir mériter vos reproches, & à vous faire rougir d'aimer médiocrement une femme qui vous aime avec tant de tendresse : mais connoissez-vous assez la difference qu'il y a de

vôtre passion à la mienne , pour ressentir cette sorte de honte ? Ne vous trompez-vous point ? Il me paroît par vos Lettres que vous faites hardiment des comparaisons avec moi. Pourriez-vous vous méprendre au point de ne plus connoître que je vous aime mille fois plus que vous ne m'aimez ? Est-il possible que vous me donniez pour exemple Madame de.... si je supportois votre absence comme elle fait celle de Monsieur de.... vous auriez quelque sujet de vous plaindre , la date de douze ans ne fait rien à l'affaire selon moi , il faut toujours aimer ce que l'on a une fois jugé digne de son estime & de son cœur , les années ne diminuënt que les passions médiocres , & la maniere dont vous regardez douze ans , ne me fait pas coire la vôtre à l'épreuve du tems ; il n'en est pas un plus propre à diminuer l'amour que celui de l'absence. Adieu , je vous aime , & vous souhaite avec une ardeur qu'il n'y a que moi capable de sentir. Que ne donnerois-je point pour vous donner le bon soir ? Ah ! quand ce seroit par magie que votre figure paroîtroit à mes yeux , je me tiendrois heureuse de la voir.

 LXVII. LETTRE.

Vous me quittez quand tout change pour nous , quand nous passons tous
les

les huit jours dix heures ensemble ; vous renoncez à des plaisirs que vous avez paru désirer avec tant d'ardeur : vous laissez votre Maîtresse malade sans penser au péril qui peut menacer sa vie ; vous voulez devenir héros , & chercher la gloire d'être au dessus des foiblesses humaines. Songez que quand on veut être plus qu'un homme , on devient beaucoup moins quelquefois. Thésée fut moins b'âmé d'avoir été sensible aux charmes d'Ariane , que de l'avoir abandonnée ; le plus grand des crimes est de violer ses sermens , vous m'en aviez fait de m'aimer tendrement ; puis-je croire que je la suis après ce que vous avez fait ? Mais que me sert-il de vous faire des reproches ? Mes Lettres n'auront aparemment pas plus de pouvoir que n'en ont eu mes larmes ? Grands Dieux ! des larmes mêlées de toutes les douceurs de l'amour. Dans quel état vous ai-je prié de ne point partir ? Dans quel mouvement vous ai-je dépeint la douleur & le desespoir que me causeroit votre absence : Rien de tout cela ne vous attendrit , & vous êtes parti malgré mon amour & mes douleurs : après les marques d'une passion mediocre aurois-je la folie de croire que vous êtes fort touché de ce que je souffre presentement. Adieu , je sens dans ce moment de certains mouvemens de dépit, dont je veux vous épargner la

connoissance : aimez-moi s'il est possible , & vous souvenez de moi si vous pouvez.

LXVIII. LETTRE.

Sur qui fondez-vous vos soupçons de jalousie qui vous occupent si fort ? Est-ce sur ce que je vous ai écrit de ce prétendu Amant ? Cette exactitude à vous rendre compte des moindres choses ne vous prouvoit-elle pas que je ne suis occupée que de vous ? Pouvez-vous me dire que j'ai peut être des sentimens secrets pour lui , que je ne démêle pas bien encore ? Une femme qui a aimé dix ans n'est plus novice en amour , & les mouvemens d'une passion n'échappent pas à sa connoissance ? En verité vous ne vous faites pas une juste idée de ce que je souffre , si vous le connoissiez bien , & que vous m'aimassiez tendrement , vous me souhaiteriez plus de dissipation que je n'en ai : mais vous n'êtes pas capable de tant de délicatesse , & vous comparez hardiment ce que vous faites pour moi à ce que je souffre pour vous ; cependant il me semble que vous ne devriez point avoir tant de peine à me ceder l'avantage de sçavoir mieux aimer que vous. Hélas ! que je t'achete cher , & qu'il m'en coûte de douloureux momens !

LXIX. LETTRE.

JE vous demande pardon de vous avoir écrit aigrement, mais le principe qui m'a fait agir ne doit point vous déplaire; cependant je suis une divinité plus équitable que vous ne croyez, car suivant l'usage des Dieux, je gronde, & je menace suivant mes caprices, & la crainte peut faire souvent ce que la reconnoissance ne feroit pas.

LXX. LETTRE.

LA fortune met une grande différence entre vôtre vie & la mienne. Mon partage est les douleurs, pendant que vous êtes tous les jours aux Opera de Venise; je ne suis pas fâchée que vous soyez plus heureux que moi, mais je crains que les divertissemens ne vous accoûtument à suporter tranquillement mon absence; la joye dissipe trop, & la mélancolie rend assurément l'amour plus sensible: on souhaite avec plus d'ardeur ce qu'on aime quand on ne jouit d'aucun plaisir dans les lieux où l'on est sans Maîtresse, & de l'humeur dont je vous connois, il est difficile que vous viviez sans amusement, & plus difficile encore, que celui de m'écrire, de recevoir de mes Lettres, & de vous souvenir de moi, en soit un capable

ble de remplir toute vôtre vivacité ; cependant ne vous préparez à aucunes indulgences , plus vôtre absence sera longue , plus je serai severe , parce que je souffrirai davantage , & que de si longues peines me paroîtront dignes de vôtre fidélité : les sentimens sont peut-être un peu injustes , mais beaucoup d'amour est ordinairement suivi d'un peu d'injustice. N'y en a-t-il pas à m'ennuyer comme je fais avec tous mes amis , parce que vous êtes absent ? Devroient-ils être punis de vos fautes ? Cependant je suis de si mauvaise humeur , que je ne comprends pas que quelqu'un me veuille voir.

LXXI. LETTRE.

SI la passion que vous m'avez inspirée vous étoit bien connue , vous seriez au dessus des inquiétudes qui agitent ordinairement les Amans ; vous ne craindriez point que j'en aimasse un autre , & vous ne songeriez qu'à vous rendre digne d'être toujours ardemment aimé de moi. Pour cela il faut souhaiter fortement vôtre retour , & n'employer que peu de tems à tenter la fortune : si mon absence vous étoit aussi sensible que m'est la vôtre , vous payeriez trop cher les plus éclatantes faveurs ; mais les raisonnemens que vous faites dans vos dernières Lettres , par rapport à elles , font bien voir que
vous

vous n'êtes encore qu'apprentif Philosophe : l'avenir est-il à vous pour en disposer comme vous faites ? Qui me fera caution de vos espérances : & ne faut-il pas avoir perdu le sens pour renoncer au bien présent qu'on possède , dans l'espoir d'en acquérir un chimerique ? Les conseils du confident de Pyrrhus vous conviennent mieux qu'à lui : vous courez pour vous reposer , & dans la vûë incertaine d'acquérir un jour plus de liberté de me voir , vous avez renoncé pour mille années au plaisir de me voir au moins tous les huit jours une fois : pour moi sans renoncer aux avantages que le tems peut m'apporter , je regarde le présent comme ce qui décide de ma destinée , & les douceurs que vous me dépeignez dans l'avenir , ne me consolent point du mal présent de vôtre absence : la mienne ne vous touche pas de la même maniere , l'ambition partage vôtre cœur , & vous vous faites un plaisir de servir le Roy pour vous cacher à vous-même la foiblesse que vous avez de ne pouvoir vous passer des faveurs de la fortune : je m'aperçois que je ne songe pas que l'amour doit être badin , & ne s'accommode guères des réflexions d'un Philosophe : mais je suis d'une mélancolie & d'une mauvaise humeur qui ne convient point du tout à parler de tendresse.

LXXII. LETTRE.

SI vous êtes comme vous me l'écrivez ,
un exemple de la puissance de l'amour ;
j'en suis un des malheurs que causent les
passions extrêmes : & comme je donne
ordre que vous ne receviez cette Lettre ,
qu'en aprenant ou ma mort , ou ma gue-
rison , je ne dois point craindre de vous y
laisser voir le triste état où mon cœur & ma
santé sont réduits. J'ai souffert deux fois
vingt-quatre heures tout ce qu'on peut
souffrir du corps & de l'esprit : & comme je
suis si abatuë , que je ne puis m'assurer de ne
pas succomber à un remede violent que les
Medecins veulent me faire prendre cette
nuit , j'ai voulu avant que de m'y exposer ,
vous assurer que quoique je meure , ou que
je vive , l'amour régnera dans mon cœur
jusqu'au dernier soupir , avec la même vi-
vacité que vous m'avez vûë au milieu de
ses plus doux transports ; & que si le destin
veut terminer si promptement une vie aussi
peu avancée que la mienne , je mourrai sans
me repentir de tout ce que l'amour me fait
faire pour vous , sans vous reprocher un dé-
part dont la douleur seule est cause des maux
dont je veux peut-être mourir : pour vous
montrer digne d'une passion si constante ,
conservez de moi un tendre souvenir , je sçai
que les morts n'en doivent pas demander da-
vanta-

vantage, s'ils veulent être exaucez ; je vous demande seulement de respecter assez la passion que j'ai pour vous, pour ne vous servir jamais des mêmes expressions des mêmes transports qui m'ont persuadé de votre amour, pour convaincre d'autres femmes de votre ardeur, mettez dans les manières que vous pourrez avoir pour elles, toute la différence qui est effectivement entre l'attachement que j'ai pour vous, & ceux dont sont capables les autres femmes ; vous n'en trouverez point qui aient un cœur digne de remplacer le mien, & je m'assure que vous me regretterez quand vous voudrez songer à la manière dont je vous ai aimé ; que ma destinée vous inspire une tendre compassion : je n'ai jamais été heureuse, & je meurs encore plus malheureuse que je n'ai vécu, & ma mort ne peut mettre ma gloire à couvert, & que ceux qui me haïssent veulent pour se venger de moi publier ce qu'ils ont pu découvrir de mon aventure ; justifiés la violence de ma passion par la durée de la vôtre, & qu'on connoisse par votre attachement pour une Maîtresse morte, qu'elle a dû tout faire pour vous pendant sa vie : mais je m'abandonne trop à la cruelle tristesse dont je suis remplie, & je ne songe pas aux larmes que cette Lettre pourra vous faire verser. Au nom de votre amour, pardonnés-moi la douleur qu'elle vous causera : s'il est des
momens

momens où il est permis de ne se pas contraindre, ce sont sans doute ceux où l'on envisage la mort de près ; mais voici le moment d'être Philosophe, & de ne pas démentir le caractère que vous connoissez, & que vous avez paru aimer en moi : j'espère que vous n'apprendrez pas que j'aye rien fait en ce triste moment qui en soit indigne, vous seul m'attachez à la vie, & vous seul aussi me rendez la mort pénible. Rien ne me touche plus sensiblement, que de ne pouvoir appeler personne auprès de moi, qui vous puisse rendre un compte exact de tout ce que je sentirai de rendre pour vous dans ce moment. S'il est écrit qu'il doive si-tôt arriver, imaginez-vous tout ce que peut sentir le cœur le plus sensible & le plus délicat qui ait jamais aimé, & pour vous en former quelque idée, croyez que j'aurai quelque plaisir à mourir, parce que ma mort préviendra la vôtre, & que j'éviterai par ce moyen le supplice affreux de vous voir peut-être expirer à mes yeux. Adieu, mon cher Amant, je vais mettre tout en usage pour que ce ne soit pas là le dernier de ma vie, & pour retirer ce que vous aimez des bras de la mort ; mais si mes soins sont inutiles, songez que votre Maîtresse a plus aimé que femme du monde, & que vous devez quelque chose aux sentimens qu'elle conserve pour vous jusqu'à la mort. Adieu.

FIN.

**LETTRES
GALANTES**

ET

AMOUREUSES,

Tirées des meilleurs Auteurs.

Avec l'Histoire de la Matrone d'Ephese.

AVERTISSEMENT
AU LECTEUR.

Comme l'on a commencé dans cet Ouvrage par les Lettres les plus tendres & les plus délicates qui aient jamais paru, l'Auteur qui les a compilées a jugé à propos de joindre dans ce Recueil, les Lettres les plus passionnées & les plus amoureuses, que Voiture, Bussi Rabutin, Montreüil Scaron, le Chevalier d'Her & Bour-sault ont mis au jour: j'espere que le Lecteur en sera content lors qu'il les aura lûës: l'Histoire de la Matrone d'Ephese que Petrone a tant pris soin d'écrire, & dont la plus grande partie du monde a entendu parler, est aussi à la fin du present Livre. C'est la plus fidèle qui ait encore paru jusqu'à present.

A

M A D E M O I S E L L E * * *

M A D E M O I S E L L E ,

Si je pouvois , vous auriez plus souvent de mes nouvelles : mais d'ordinaire nous arrivons en des lieux où l'on trouve plus aisément toute autre chose que de l'encre & du papier. Et puis , il vous faut écrire avec tant de retenuë , qu'étourdi comme je suis , je ne prends jamais la plume , que je ne tremble de peur d'en trop dire , & que je ne fasse d'étranges efforts pour m'en empêcher. A cette heure même , je meurs de vous entretenir des choses qu'il est plus à propos de taire , & qui peut-être ne vous sembleroient pas trop bonnes. Car vous m'avez défendu de parler d'amour , & il faut que je vous obéisse , quelque peine que j'y aye. Je ne puis pourtant , Mademoiselle , que je ne vous dise que malgré la passion que j'ai pour la Guerre , j'en sens une autre qui est plus forte , & je connois que nos premières inclinations sont toujours les maîtres. Nous ne rencontrons rien qui nous résiste ; nous nous aprochons tous les jours du País des melons , des figues , des muscats : & nous
allons

allons combattre dans des lieux , où nous ne cueillerons point de palmes , qui ne soient mêlées de fleurs d'Oranges & de Grenade. Mais je quitterois volontiers ma part de toutes ces victoires pour avoir l'honneur d'être à vos pieds , & j'estimerai toujours moins le titre de Conquerant , que celui ,

MADemoiselle ,

De vôtre , &c.

A MADemoiselle.....

Déclaration d'Amour.

JE fors d'auprès de vous , Mademoiselle , pour être plus avec vous que je n'y étois. Madame.... m'observoit , & je n'osois vous regarder. Je craignois même , comme elle est habile , que cette affectation ne me découvrit. On sçait si bien qu'il vous faut regarder quand on est auprès de vous , qu'on croit que qui ne vous regarde pas , y entend finesse. Si je ne vous vois point à présent , au moins ne s'aperçoit-on pas que j'aye de l'amour , & j'ai la liberté de ne l'apprendre qu'à vous. Mais que je serois heureux , si je pouvois vous le persuader au point qu'il est , & qu'alors vous seriez injuste , si vous n'aviez quelque bonté pour moi.

A M A D A M E.....

MA D A M E ,

Je vis de régime le mieux qu'il m'est possible, & cela pour obéir au commandement que vous m'avez fait, de ne point mourir que vous ne m'avez vû, mais avec tout mon régime, je me meurs tous les jours d'impatience de vous voir. Si vous aviez mieux mesuré vos forces & les miennes, je ne serois pas en cet état. Vous autres Dames de prodigieux mérite, vous pensez qu'il n'y a qu'à commander. Nous autres malades nous ne disposons point ainsi de nôtre vie. Contentez-vous de faire mourir plutôt qu'ils ne veulent, ceux qui vous voyent, & ne songez pas à faire vivre, autant que vous le souhaitez, les personnes qui ne vous voyent point. Si là-dessus je ne vous puis obéir, ne vous en prenez qu'à vous-même : vous en êtes la seule cause, & si rien me console, c'est que si je vous avois vûë, j'en serois mort d'une manière bien plus cruelle. Vous êtes une dangereuse Dame, & les gens qui ne vous regardent pas sobrement, en sont très-malades, & ne la font gueres longue. Je me tiens à la mort que vous me donnez, & je vous le pardonne volontiers. Adieu, Madame, je meurs vôtre très humble serviteur, &
je

je prie le Ciel que tous les divertissemens que vous aurez en Bretagne ne soient pas troublez par les remords d'avoir fait mourir un homme qui ne vous avoit jamais offensée.

A M A D A M E

MA D A M E ,

Vous pouvez bien n'avoir de vôtre vie souffert qu'on vous fît une déclaration d'amour ; mais qu'on ait osé vous en faire, comme cela n'a pas dépendu de vous, permettez-moi d'en douter, tant que vous ne me commanderez pas absolument de le croire.

Si vous étiez de ces Beutez vulgaires ,
Un severe regard , une noble fierté ,
Pouvoient vous garantir des discours téméraires
D'un Amant emporté.

Mais peut-on quand on vous a vûë ,
Avec tous les attraits dont vous êtes pourvûë ,
N'être pas d'amour embrasé ?
Et peut-on vous aimant , vous cacher qu'on vous aime ?

Helas ! je juge par moi-même ,
Que lorsque l'Amour est extrême ,
Le secret en est mal aisé.

Avoüons de bonne foi, Madame, que nous avons manqué d'ingenuité, l'un & l'autre, dans les premières Lettres que nous nous
som-

sommes écrites : & que s'il est impossible qu'on ait osé vous parler d'amour, charmante comme vous êtes, il ne l'est pas moins qu'ayant du discernement, j'aye pû me réduire à n'être que de vos amis. Si cet aveu a le bonheur de ne vous pas déplaire, vous verrez qu'à la Cour il y aura presse à se faire estropier. Il n'importe, je n'en tâcherai pas moins à mériter, par l'impetuosité de ma passion, ce que vôtre langueur naturelle me permet d'espérer : & cependant qui ne sera pas assez malade pour vous plaire, à son dam.

A MADAME.....

MADAME,

Vous avez eu, comme la Reine de Suede, la curiosité de me voir ; vous devriez comme elle, me permettre d'être amoureux de vous, & vous faire honneur d'une chose qui ne dépend plus de vôtre consentement. Si vous croyez que je vous demande ce que vous ne devez pas m'accorder, ou que j'entreprends trop, je veux bien me réduire à n'être que de vos amis, & à vous cacher ce que je vous serai davantage. Vous pouvez vous imaginer après cette déclaration, que je ne voudrois pas vous tromper pour quelque chose que ce fût. Dans cette
pen

pensée, je m'en vais vous apprendre les bonnes & les mauvaises qualitez de celui qui se donne à vous. Le corps en est si irrégulier, qu'on défend aux femmes grosses de le voir. Mais c'est la meilleure ame du monde; & sur ce chapitre, il ne se troqueroit avec personne si ce n'étoit avec vous. Quand il aime, c'est avec tant de violence, qu'il en a honte quelquefois; & puis qu'il vous faut tout dire, quoi qu'il soit très-punctuel dans les devoirs de l'amitié, il ne l'est pas trop à écrire à ses amis. En récompense, il en dit du bien partout, & souvent jusqu'à fatiguer; & lors qu'il est obligé à prendre le parti des gens qu'il aime, un Lion & lui c'est la même chose. Si vous me voulez tel que je me viens de représenter, je me donne à vous corps & ame, en attendant que vous vous déclariez sur mon bon ou mauvais destin, je suis & serai,

De votre langue naturelle, MADAME,
L'homme le plus charmé.....

A M A D A M E.....

J'Ai fait tout ce que j'ai pû, Madame, pour vous oublier, & je n'ai jamais rien entrepris de plus difficile, ni qui m'ait si mal réüffi. Ce qui me passe d'aimable par l'imagination, me rapelle dans l'esprit vos manieres; elles sont honnêtes & engageantes. Je suis malade,
&

& quelques mots que vous me faites l'honneur de m'écrire, s'ils ne m'ont pas rendu toute ma santé, ils m'obligent au moins à souhaiter de ne pas mourir. Un homme qui auroit assez de modération pour ne vous aimer que de la sorte que vous le desirez, seroit heureux auprès de vous. Il pouroit admirer une très-agréable & très-generouse Dame, & joiir tranquillement de son amitié. Mais il est difficile de s'en tenir-là, quand on a le goût de ce qui plaît. Il y a dans vôtre personne & dans vos moindres actions, des graces qui enchantent. J'en suis charmé, & elles me font être vôtre très-humble serviteur, avec plus de passion, que qui que ce soit.

A MADEMOISELLE.....

Rendez-moi ma parole, je vous en conjure, Mademoiselle, je vous allai promettre l'autre jour bien étourdiment, que je n'aurois pour vous qu'une de ces amitez sages, qui n'alterent point le repos, mais je ne sçaurois faire ce que je vous dis; & j'avois mal mesuré vos forces & les miennes. Quelques efforts que j'aye fait, il ne m'a pas été possible de me défendre des troubles qui accompagnent les grandes affections. Il y a trois jours que je me combats là-dessus, & tout cela n'a servi qu'à me rendre plus abatu. Pardonnez-moi, si je ne vous tiens point la
pro-

promesse que je vous ai faite. Vous me trouverez véritable en toute autre chose : & cependant souffrez que je vous dise, que si je vous trompe aujourd'hui, vous m'avez trompé la première ; & qu'encore que vous m'aiez paru l'une des plus charmantes personnes qui vivent, je n'aurois jamais pensé que vous eussiez été si redoutable à une ame comme la mienne, si peu née à la servitude, & si rébellé naturellement.

A M A D A M E.....

J'Ai l'esprit & le cœur pleins des merveilles d'hier ; & de long-tems, il n'y aura place pour autre chose. On ne sçauroit les remplir de rien de plus beau, ni de plus charmant, & afin de vous bien exprimer les plaisirs que j'eus à vous voir, & à vous entendre, c'est de vous protester, qu'il n'y a au monde que vous qui m'en puissiez donner de plus grands s'il vous plaisoit, c'est à dire, si je vous plaisois assez pour cela. Vous seriez adorable, si vous étiez un peu plus sensible. C'est-là votre seul défaut ; il n'y en a point dont il soit plus aisé de vous corriger. Je suis pourtant résolu de ne me pas rebuter, & d'employer à ce dessein le reste de mes jours, avec ce seul regret de n'y avoir pas donné les plus beaux.

A U N E I N C O N N U E.

Déclaration d'Amour.

MADAME, OU MADemoiselle,
Vôtre Lettre est si galante, que je brûle de sçavoir qui vous êtes. Cependant, il me semble que pour mon repos, il vaudroit mieux que nous demeurassions vous & moi, comme nous sommes. Il n'y a point de jeu avec les personnes qui se font tant aimer, avant que de se faire connoître, qui sont des *surpreneuses de cœur*, & qui les obligent de se rendre à discrétion. Je n'ai rien vû de vous, que quelques rayons de votre esprit dans ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & ils allument en moi des desirs qui me troublent. Que seroit-ce, si j'avois eu le bonheur de voir ce même esprit briller dans vos yeux, & jeter de là feux & flames. L'amour est un Dieu qu'il est tres-dangereux de tenter, & il le faut combattre en Cravate, plûôt en lâchant le pied, qu'en lui résistant. Mais hélas ! ces belles moralitez sont hors de saison. Je suis tombé dans l'embuscade que vous m'avez dressée, & je me sens piqué en la plus tendre partie de mon ame. Si cette déclaration vous choque, prenez-vous-en à vous même. On est sujette à faire de mauvaises rencontres, quand on va déguisée. Je ne vous connois
V point

point, & je ne serai pas marri de vous obliger à me dire des grosses dents, je vous apprendrai bien à qui vous parlez. C'est tout ce que je vous demande. Decouvrez-moi cette Divinité à qui j'adresse mes vœux, devant que je brûle mon encens, & qui prend plaisir, comme elle dit, à pêcher les cœurs en eau trouble. L'amour est aveugle, mais il n'en est point qui le soit tant que le mien; donnez-lui de bons yeux, & je vous engage ma foi, que cessant d'être aveugle, il commencera d'être muet au cas que la liberté que je prends de vous entretenir, ne vous soit pas agréable. Je suis,

MADAME, OU MADEMOISELLE,
Vôtre très, &c.

A M A D A M E.....

MA D A M E,

Comme vôtre très-humble serviteur, mon devoir m'oblige à vous avertir que mon cœur se va mutiner, & que si vous ne m'aidez, je ne puis l'obliger de vous conserver la fidélité qu'il vous a jurée. Il m'a empêché, toute la nuit de fermer l'œil; & n'a cessé de me représenter les cruelles paroles que vous me dites hier, & qu'ils le percerent de part en part. Il menace des rompre ses chaînes, si vous continuez à le maltraiter. Il se plaint que depuis quinze

quinze

quinze jours, vous le faites languir dans une tristesse mortelle; lui qui d'ordinaire ne se nourrit que de joye & de plaisir. Il dit qu'à chaque moment vous retranchez de ses esperances, quelque modestes qu'elles soient, & que vous abusez du pouvoir absolu qu'il vous a donné sur lui. Enfin, Madame, il m'a puissamment sollicité de finir ma misere par un genereux depit, & de chercher ailleurs le repos que je ne trouve pas à vôtre service. Je ne le croirai point: mais en récompense, croyez-moi; un si brave cœur mériterait plus de bonté, qu'il ne vous plaît de lui en faire paroître. J'espere le retenir dans l'obéissance qu'il doit à sa Souveraine: cependant de vôtre côté, usez mieux de vôtre toute puissance, & regardez sa foiblesse avec plus de pitié que de mépris. Je suis,

M A D A M E ,

Vôtre très, &c.

A M A D A M E.....

DEquoi vous avisez-vous, Madame, de me vouloir donner à tout le monde? voici la quatre, ou la cinquième fois que vous m'avez offert, & qu'il n'a pas tenu à vous que vous ne m'avez livré. Encore que je sois à vous à la vie & à la mort, je n'y suis ni à vendre ni à engager. Vous êtes maîtresse absoluë de ma personne, horsmis que vous n'en pouvez pas

V 2 faire

faire un présent comme de vos perles & de vos bijoux. Mon cœur est un fond d'une autre nature: Il ne se peut aliener, & vous le garderez tant qu'il vous plaira, ou que vous lui plairez, & que vous serez aussi aimable que vous l'êtes. Mais quand vous vous lasserez de moi, ne prétendez point vous en défaire à la première de vos amies. Vous avez un plus sûr & un plus court moyen : c'est celui dont vous vous servîtes l'autre jour, lorsque vous me voulûtes étrangler. Si cela vous semble un peu violent, & que vous appréhendez qu'on n'en murmure, rendez-moi plutôt à moi-même, & remettez-moi dans ma première liberté. Je ne sçai néanmoins si je le voudrois : tant je suis fou ; si vous me mettiez entre les mains les clefs de ma prison, je ne m'en servirois pas pour en sortir. Non, Madame, ne me rendez point tout ce que m'avez pris, mais rendez-vous vous-même, & ne résistez plus avec tant de rigueur & d'ingratitude à une affection aussi constante que la mienne: quand vous y serez résoluë, je vous supplie de me disposer doucement à une si étrange révolution de ma fortune, de peur qu'une joye si surprenante ne me tuë, & ne soit plus forte que n'a été le desespoir.

A M A D E M O I S E L L E

DE puis que je vous vois, je ne sçauois, Mademoiselle, ni prier Dieu, ni dormir.
Je

Je sens dans ma conscience & dans ma santé, un desordre épouvantable; & si je suivois le conseil de mon Directeur, ou de mon Medecin, je ne vous verrois jamais: ils ont beaucoup de raison, & je n'en ai gueres. Votre severité m'en devoit fournir d'une bonne pour ne point songer à vous, & si j'étois sage, l'assurance que vous m'avez donnée de n'avoir de votre vie, de bonté pour moi, me rebuiteroit d'un service dont je ne puis esperer de récompense. Mais non,

Pour éteindre des feux naissans,
Vous m'assurés en vain, que je perdrai mon tems.
A toutes vos rigueurs malgré vous, je m'expose.
Vous voir, & vous servir, est un assez grand bien.
Autrefois quand j'aimois, j'aimois pour quelque chose;
Mais vos yeux m'ont appris, qu'on doit aimer pour rien.

A M A D A M E.....

IL y a long-tems, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, si vous aviez eu le loisir d'être aimée de moi: mais parce que vous avez je ne sçai combien de soupirans, j'ai crû qu'il étoit à propos de vous garder mon amour Il pourra arriver quelque occasion favorable où je le placerai. Peut-être votre Cour sera-t-elle moins grosse durant quelque petit intervalle?

Peut-être serez-vous bien aise d'inspirer de la jalousie à quelqu'un, en faisant paroître tout d'un coup un nouvel Amant? Comptez, Madame, que vous en avez un de réserve, dont vous pouvez vous servir quand il vous plaira. Je tiendrai toujours mes soins & mes vœux tous prêts; vous n'avez qu'à me faire signe que je commence, & je commencerai. Adieu, Madame, jusqu'à nos amours.

A M A D E M O I S E L L E.....

Vous vous êtes bien gendarmée de ma déclaration; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte, vous m'aimerez. Oüi, vous m'aimerez: je sçai ce que je dis, & ce que je sens. N'ayez point, je vous supplie, si bon sentiment de vôtre indifférence. J'ai pour en vaincre quatre comme la vôtre. Rien ne me coûte en matière d'aussi charmantes filles que vous. Faut-il des années; Hé bien soit: Je n'ai rien de plus cher à faire. Vous ne m'accorderez aucune grace, je vous jouïrai le tour d'aimer jusqu'à vos cruautés. Vous ne me ferez que de légers faveurs, elles me paroîtront d'un très grand prix. Vous m'opposerez des Rivaux, je les ferai deserter par le desespoir où je les mettrai de vous rendre autant de services que moi. Enfin, prenez tel parti qu'il vous plaira, je ferai enrager vôtre indifférence; & après beaucoup de tems,

com.

comblée d'amour, de tendresse & de respect, vous ne sçaurez plus de quel côté tourner, & vous m'aimerez.

M O N S I E U R.....

A M A D A M E.....

Déclaration d'Amour.

JE suis au desespoir, Madame, que toutes les déclarations d'amour se ressemblent, & qu'il y ait quelquefois tant de différences dans les sentimens. Je vous aime plus que tout le monde n'a accoûtumé d'aimer; & je ne sçau-rois vous le dire, que comme tout le monde vous le dit. Ne prenez donc pas garde, je vous en conjure, à mes paroles qui sont foibles, & qui peuvent être trompeuses: mais faites réflexion, s'il vous plaît, sur la conduite que je vais avoir pour vous: & si elle vous témoigne qu'afin de la continuer long-tems, de même force, il faut être vivement touché, rendez-vous à ses témoignages, & croyez que puisque je vous aime si fort, n'étant point aimé de vous, je vous adorerais, quand vous m'aurez obligé d'avoir de la reconnoissance.

RE'PONSE DE MADAME.....

A M O N S I E U R.....

S'il y a quelque chose qui vous empêche d'être crû, quand vous parlez de vôtre amour,

amour, ce n'est pas qu'il importune, c'est que vous en parlez trop bien. Les grandes passions sont plus confuses. Il me semble que vous écrivez en homme qui a beaucoup d'esprit, qui n'est point amoureux, & qui veut faire accroire qu'il l'est. Et puis qu'il me semble, à moi qui meurs d'envie que vous disiez vrai, jugez ce qu'il sembleroit à des gens à qui vôtre passion seroit indifferente. Ils s'imagi-neroient aussi-tôt, que vous voulez rire; mais moi qui ne veux point faire de jugement téméraire, j'accepte le parti que vous m'offrez, & je veux bien juger par vôtre conduite, des sentimens que vous aurez pour moi.

M A D A M E.....

A M O N S I E U R.....

ON dit que vous avez été battu, c'est peut-être un faux bruit de vos envieux : Mais c'est peut-être aussi une verité. Ah ! mon Dieu, dans cette incertitude je vous demande la vie de mon Amant, & je vous abandonne l'Armée; oui, mon Dieu, l'Armée, l'Etat, & tout le monde. Depuis qu'on m'a appris cette nouvelle, j'ai fait par jour vingt visites. J'ai jetté des propos de guerre pour voir si je n'apprendrois rien qui pût me soulager, & l'on m'a assuré par tout que vous aviez été battu; mais on ne m'a point parlé de vous en particulier. Je n'oserois demander ce que vous êtes devenu; non que
j'apre-

J'aprehende de faire voir que je vous aime. Je suis dans de trop grandes allarmes pour avoir rien à ménager, mais je crains d'apprendre plus que je ne voudrois; c'est l'état où je suis, & où je serai jusqu'au premier ordinaire, si j'ai la force de l'attendre.

M A D A M E...

A M O N S I E U R...

HE' quoi! ne me laisserez-vous jamais en repos? Serai-je toujours dans des craintes de vous perdre, où par votre mort, où par votre changement? Tant que la Campagne dure, je suis en de perpetuelles allarmes. Les Ennemis ne titent pas un coup, que je ne m' imagine que ce ne soit à vous. J'aprens en suite que vous perdez un combat sans sçavoir ce que vous êtes devenu, & quand après mille inquietudes mortelles, je sçai que ma bonne fortune vous a sauvé, l'on dit que vous êtes en Languedoc, où vous vous consolez de toutes vos disgraces entre les bras de Mademoiselle..... Si cela est, je suis bien malheureuse, que vous n'ayez pas perdu la vie dans la bataille. Oüi, j'aimerois mieux vous voir mort qu'inconstant. J'aurois le plaisir de croire, que, si vous aviez vécu, vous m'auriez toujours aimée; au lieu que je n'ai que la rage dans le cœur, de me voir abandonnée pour une autre, qui ne vous aime pas tant que moi.

V S

M A-

M A D E M O I S E L L E.....
A M O N S I E U R....

Que vous êtes cruel, mon cher Amant, avec vos reproches ! N'avez vous point d'autre moyen de vous faire dire que je vous aime, qu'en m'acufant de ne vous aimer pas ? Regardez, je vous en supplie, mes yeux : tout le monde y voit ma passion ; êtes-vous le seul qui ne puissiez découvrir qu'il n'y en a que pour vous ? Oüi, cher Amant, il n'y a que vôtre vûë qui me donne de la joye, & que vôtre absence qui me chagrine. Vous êtes l'unique charme de mon cœur, & toutes mes actions vous en assurent. Je tâche à les démentir, quand je suis avec des personnes indifferentes ; mais on ne laisse point de juger par ma conduite, que je vous adore ; & néanmoins, cruel ! vous en doutez. Hé bien, je vais mourir pour vous en convaincre.

A M A D E M O I S E L L E.....

MA D E M O I S E L L E,

Je fus hier reçû Duc & Pair, & l'on me flatte de n'être pas le plus mal fait, ni le plus malhonnête homme de la Cour. Cependant vous me dites que vous n'êtes point née pour moi. Si quelqu'un vous méritoit, je n'aurois pas
besoin

besoin de ma raison pour vous souhaiter à lui. Mon amour se fera toujours un intérêt particulier de vôtre bonheur. Mais si tous les hommes sont indignes de vous, pour quel autre êtes-vous née? Les plus belles femmes me déplaisent dès les premiers jours, ou par le peu de goût que vous me laissez pour elles, ou par le remords de les avoir regardées. Je suis sans cesse seul à la promenade & aux spectacles, afin de mieux nourrir une passion qui me sera inutile. Par tout où je ne vous trouve point, ma tristesse, ou mon impatience, m'apprenent que c'est vous seule que j'y cherchois. Ainsi réduit à paroître incivil, inquiet, ou solitaire, je me fais haïr de tout le monde, à cause que je ne puis aimer que vous, ne me plaindriez-vous pas si je devois mes malheurs à l'indifférence d'une autre: & parce qu'ils viennent de vous, est-ce une raison pour n'en être point touchée? Le plus solide plaisir, c'est d'avoir fait des grâces au delà de toute reconnaissance. Aussi-tôt que je vous suppose un peu tendre, je cesse de vous regarder simplement comme ce qui est de plus aimable; & je ne puis retenir ces mots, *si vous m'aimiez, je vous adorerois.*

A M A D A M E.....

A Prés m'avoir dit, Madame, que vous consentiez que je vous visse, puis qu'il m'étoit impossible de vous voir sans vous

l'écrire ; je devois me flater que ma Lettre ne sera pas mal reçûë. Cependant je tremble, & l'amour qui n'est jamais sans crainte de déplaire, me fait imaginer que vous avez pû changer de sentiment. Faites-moi, je vous en supplie, la faveur de m'en éclaircir. Si vous sçaviez avec quelle passion je le souhaite, & avec quels transports je recevrai ce que vous m'écrirez, vous ne me jugeriez point indigne de cette grace.

R E' P O N S E.

Pourquoi seroit-on changée, Monsieur ; mais, mon Dieu, que vous êtes pressant ! N'êtes-vous pas satisfait de connoître vos forces, sans vouloir encore triompher de la foiblesse d'autrui ?

Fin des Lettres Galantes & Amoureuses.

HISTOIRE

DE LA

MATRONE D'EPHESE.

IL y avoit autrefois à Ephese une Matrone d'une si grande réputation de chasteté & d'amour conjugal, que la plûpart des Dames des provinces voisines avoient pris soin de la connoître. Celle-ci ayant perdu son mari, ne se contenta point de suivre la bierre, les cheveux épars, de se les arracher, & de se fraper la gorge nuë, elle suivit encore le corps jusqu'au lieu, où, à la coûtume des Grecs, on le laissoit; là, elle se mit à le regarder, & à pleurer nuit & jour. Il y avoit déjà cinq jours que cette femme étoit auprès du corps de son mari sans manger, lorsque ses parens, ses amis, & les Magistrats mêmes l'allerent presser inutilement de sortir de là. La Dame avoit une suivante auprès d'elle, qui lui prétoit ses larmes, & qui entretenoit la lampe qui éclairoit ce monument. On ne parloit par toute la Ville que de cela: & les hommes de toutes les conditions, demeu- roient d'accord que c'étoit le seul exemple d'un véritable amour conjugal. Dans ce tems-là, le Gouverneur de la Province fit pendre

pendre des voleurs de grands chemins , assez proche de l'endroit où cette femme pleuroit son mari. La nuit d'après cette execution , le Soldat qui étoit en garnison aux potences , de peur qu'on n'emportât les corps qu'on vouloit qui servissent d'exemple, ayant vû de la lumiere , & entendu les cris d'une personne affligée , voulut sçavoir ce que c'étoit. Il descendit dans le monument, & y voyant une fort belle femme, le lieu lui fit croire d'abord que c'étoit un fantôme. Enfin voyant un corps mort, des gens qui pleuroient , & une femme qui se déchiroit le visage , il crût que c'étoit que cette femme étoit au desespoir de la perte de son mari. Sur cela il fit dessein de la consoler : pour cet effet , il commença par apporter son petit souper auprès d'elle , & par lui vouloir persuader de ne pas continuer dans une douleur inutile : que c'étoit là le destin de tout le monde ; qu'on ne vivoit que pour mourir , & tous les lieux communs dont on se sert pour adoucir la douleur des personnes affligées. Mais la Dame offensée de ce qu'on la croyoit assez foible pour se consoler , redoubla ses cris se frapa plus rudement la gorge qu'auparavant , & jeta sur le corps du mort une partie de ses cheveux qu'elle s'étoit arrachez. Cependant le Soldat ne se rebuta point , & se servoit ; pour faire manger cette desespérée , des mêmes raisons qu'il avoit employées pour la faire vivre.

La

La suivante émûë de l'odeur des viandes , du vin & des raisons du Soldat , y donna les mains ; & après avoir bû & mangé, elle commença de combattre l'opiniâreté de sa Maîtresse. Que vous servira-t-il , *lui dit-elle*, ce de vous faire mourir de faim , de vous enterrer toute vive , & d'avancer vos jours ce par une mort précipitée ? Croyez-vous que ces morts soient touchez de vos larmes ? ce Pensez-vous ressuciter vôtre mari avec vos cris ? Jouïssiez de la vie tandis que vous ce l'avez. L'état où vous voyez ce corps vous ce apprend à aimer la vie. Il n'est pas mal aisé ce de persuader les gens de vivre. Cette Dame ce dessechée par les pleurs qu'elle avoit versez , & par l'abstinence de quelques jours, se laissa vaincre , & ne mangea pas moins qu'avoit fait sa Demoiselle. Du reste, on sçait à quoi nous porte ordinairement Cerés & Bachus. Avec les mêmes graces que le Soldat avoit employées pour faire vivre la Matrone , il attaqua sa chasteté. Il ne paroïssoit ni sot, ni mal fait à nôtre Lucrece. La Demoiselle même lui rendoit de bons offices , & disoit à sa Maîtresse : Quoi ! vous deffendrez vous ce d'un amour qui vous plaît ! Mais pour-ce quoi vous tenir plus long-tems en suspens ? ce La Dame ne crut pas devoir refuser son corps à celui qui venoit de le lui sauver ; & le Soldat victorieux , lui persuada de l'aimer, comme il lui avoit persuadé de vivre. Ils demeurèrent

472 *Histoire de la Matrone d' Ephese.*

rerent donc ensemble , non seulement cette nuit, mais encore le lendemain , & le jour d'après, les portes du monument fermées sur eux: de sorte que ceux qui passoient auprès de là , croyoient que cette pauvre femme étoit morte de douleur sur le corps de son mari. Cependant le Soldat charmé de la beauté de cette femme, & du secret : employoit sa solde à lui apporter tout ce qu'il pouvoit pour le manger avec elle: lorsque les parens d'un des pendus , s'étant aperçûs qu'il n'y avoit point de garde à l'une des potences, l'en détacherent, & l'allerent enterrer. Le soldat voyant cette potence sans cadavre, & craignant le suplice qui étoit d'être mis à la place , courut dire à sa Maîtresse ce qui étoit arrivé ; qu'il n'attendroit pas son Arrest de mort; qu'il s'aloit passer l'épée au travers du corps, & qu'il la supplioit d'avoir soin de la sepulture de son Amant comme elle avoit eu de celle de son mari. Mais cette Dame aussi pitoyable que » chaste : A Dieu ne plaise, *lui dit-elle*, que » je voye en même tems la mort de deux hom- » mes que j'ai tant aimez : j'aime mieux pendre le mort, que de laisser mourir le vivant : & disant cela, elle fait tirer de la bierre le corps de son mari, & l'envoye atacher à la potence qui étoit vuide. Ainsi le Soldat profira de l'esprit de cette habile femme ; & le peuple parut étonné le jour d'après, de voir qu'un mort se fût allé pendre.

Fin de l'Histoire de la Matrone d' Ephese.

*D E S L E T T R E S ,
& de leur stile.*

R E M A R Q U E I.

Lors qu'on veut faire une Lettre, il importe de penser, qu'écrire, & parler à un absent, c'est la même chose; & qu'ainsi l'on ne doit pas être plus embarrassé à l'égard de l'un que de l'autre. Il faut seulement songer que les paroles dans le discours se perdant en l'air, & que demeurant par écrit sur le papier, on doit davantage prendre garde à ce qui sort de la plume, que de la bouche, parce que la personne a tout le tems qu'elle veut pour remarquer les fautes, & qu'elles échappent aisément à l'oreille de celui qui écoute.

R E M A R Q U E II.

Aux Lettres comme aux Discours faits de vive voix, il faut particulièrement avoir égard au bon sens, & à l'ordre: celui-ci est le soutien de l'autre, & c'est à sa faveur qu'on peut découvrir dans une Lettre tout l'esprit de celui qui l'a écrite; en matière de bon sens, il est seulement besoin d'écrire les choses sans affectation & avec naïveté. Pour ce qui est de l'ordre, une Lettre, comme un discours oratoire, doit d'ordinaire avoir une manière d'exorde, de narration & de fin.

RE-

REMARQUE III.

Il est bon dans les Lettres d'avoir soin de la breveté. Les discours étendus y ennuyent souvent ; & à moins que de certaines choses n'obligent d'y en faire de longs, il faut autant qu'il est possible, y éviter l'étenduë. On doit sur tout songer à la breveté, & principalement quand la Lettre n'est que de complimens ; car alors si elle a une page, ou quelque peu plus, elle est raisonnable.

REMARQUE IV.

Evitez dans la Lettre les Lieux communs ; ce sont autant d'écueils : Ainsi suivez pied à pied vôtre sujet, & ne dites précisément que ce qui est absolument nécessaire ; car la Lettre doit être quelque chose de court, & il faut tâcher que tout y soit bon.

REMARQUE V.

Le stile epistolaire doit être simple & naturel, éloigné de routes les grandes figures, dont les Orateurs embellissent leurs discours. Les Lettres ne veulent qu'une expression aisée & naïve, mais sans bassesse. La maniere de parler trop basse n'est pas moins contraire au stile epistolaire, que la façon de s'exprimer trop élevée. Il ne faut se servir dans les Lettres que de locutions, qui tiennent un milieu entre les basses & les hautes, & qui soient d'usage parmi les gens d'esprit, & qui parlent bien. Voiture, Buffi, Bourfault, Montreuil, Scaron, le Chevalier d'Her... ont réussi

réussi en ces Lettres-là, & celles de ce Recueil sont aussi la plupart du caractère qu'elles doivent être pour plaire.

REMARQUE VI.

On doit fuir la redite dans les Lettres & sur tout dans celles de compliment, qui y sont plus sujettes que les autres. Quand une même façon de parler, ou une même pensée y est rebaruë, elle ne manque jamais de faire bailler, & de donner un peu de dégoût.

REMARQUE VII.

Depuis vingt-cinq ou trente ans, on ne s'écrit ordinairement qu'en Billets; c'est-à-dire, qu'on ne met ni *Monsieur*, ni *Madame*, à la tête ni au bas de la Lettre, parce que regardant la personne à qui on l'écrit comme un autre soi-même, on traite avec elle sans façon, & d'un air familier & honnête. Cette manière de s'écrire s'observe entre gens qui vivent ensemble galamment: Mais elle ne se pratique pas, ce semble parmi les gens inégaux, à moins que celui qui a le plus de qualité n'ait témoigné que tel étoit son plaisir. Au reste, quand la Lettre commence par un *Monsieur*, ou un *Monseigneur*, il se faut bien garder de la continuer par un autre *Monseigneur* ou *Monsieur*. Exemple, *Monsieur,*

sieur, Monsieur votre ami a été bien reçu du Roy. Mais on peut commencer ainsi : Monsieur, vous aurez sans doute bien de la joye d'apprendre que Monsieur votre Ami a été bien reçu du Roy.

R E M A R Q U E VIII.

Il est bon d'observer, qu'on écrit à trois sortes de personnes. Les unes ont plus de qualité que nous; les autres n'en ont pas davantage; & les dernières en ont moins. Il y a des termes propres pour chacune de ces sortes de personnes, quand on a commerce avec elles, & voici ces termes. Les honnêtes gens qui sçavent le monde, se servent de la façon qui se va voir, & c'est tout dire.

R E M A R Q U E IX.

On écrit avec grande civilité à une personne qu'on regarde au-dessus de soi: Plus elle est élevée, soit en qualité, ou en mérite, & plus il faut être respectueux. Nous écrivons familièrement, & en termes qui marquent nôtre cœur à un Ami d'un rang égal au nôtre; mais nous usons d'un air plus grave avec des gens qui sont au dessous de nous, ou qui en dépendent.

R E M A R Q U E X.

Quand nous écrivons à une personne qui est au-dessus de nous, ou qui nous égale, il est de la civilité, si la Lettre est un peu longue, d'y repeter le mot de *Monsieur*, en deux ou trois endroits, où il est le plus naturellement placé. Au reste, le mot de *Monsieur*, s'y met d'ordinaire après quelque particule, ou quelque adverbe, & dans un lieu où il ne fasse ni équivoque ni embarras. Exemple; *Maintenant, Monsieur, que je vous croi de retour, souffrez, s'il vous plaît, que... Je voudrois bien vous envoyer un bouquet; mais, Monsieur, il n'y a point de fleurs.* Dans ces expressions le mot de *Monsieur*, est mis naturellement; mais dans celle-ci il n'est pas supportable: *Je voudrois bien pouvoir, Monsieur, vous accepter la grace que vous me demandez.*

R E M A R Q U E XI.

La Lettre ne se finit point par un génitif, par un datif, ou par un ablatif. Ces sortes de fins ont, au jugement des Connoisseurs, fort mauvaise grace, à cause qu'il ne s'y trouve aucune construction raisonnable. Les exemples le font voir. *C'est ce que vous devez attendre de, Monsieur, vôtre très humble Serviteur..... J'ose me promettre que vous ne refuserez point cela à,*
Monz

Monsieur , vôtre très humble Serviteur.
 Ces fautes sont aisées à corriger. La première se rajuste ainsi : *C'est ce que vous devez attendre de celui qui est , Monsieur , vôtre très humble ;* Et la seconde en cette sorte ; *Vous ne refuserez point cela à celui qui sera toute sa vie , Monsieur , vôtre très humble.....*
 Vaugelas , en ses remarques.

On n'acheve point agréablement aussi une Lettre par une préposition. Exemple. *Faites-moi l'honneur de me tenir pour , Monsieur , vôtre très humble Serviteur.....* Il n'y a point de service qui ne vous doive être rendu par , *Monsieur , vôtre très humble.....*

La Lettre ne doit jamais finir que par un nominatif , ou un accusatif : On n'a qu'à ouvrir un Livre de Lettres , & les exemples en sauteront aux yeux : Cependant voici des preuves de ce qu'on avance. Je vous conjure d'être persuadé que je suis comme je le dois , *Monsieur , vôtre très fidèle Serviteur.*

Cette maniere de finir la Lettre , qui est un nominatif , est la plus naturelle. Celle de l'achever par un accusatif , ne laisse pas d'être bonne : mais elle ne semble point si agréable à Mr. de Vaugelas. Voyez ses Remarques. Voici les exemples qu'il en donne : *Faites-moi l'honneur de me croire , Monsieur , vôtre très humble.....* N'accusez point de paresse , *Monsieur , vôtre très humble Serviteur.*

REMARQUE XII.

La maniere de s'écrire la plus ordinaire & la plus à la mode , est de s'écrire en Billet. On ne commence point le Billet par Monsieur , on ne le finit point aussi par ce même mot , ni par ceux-ci qui sont de civilité. Je suis, Monsieur, vôtre très humble Serviteur. L'honnête homme qui écrit , se contente seulement de mettre son nom au bas de son Billet, & sans aucune façon qui paroisse étudiée. Si pourtant elle est fine & ingénieuse , à la bonne heure , mais que cela ne se connoisse nullement. La simplicité pure & naturelle , est le véritable caractère du Billet.

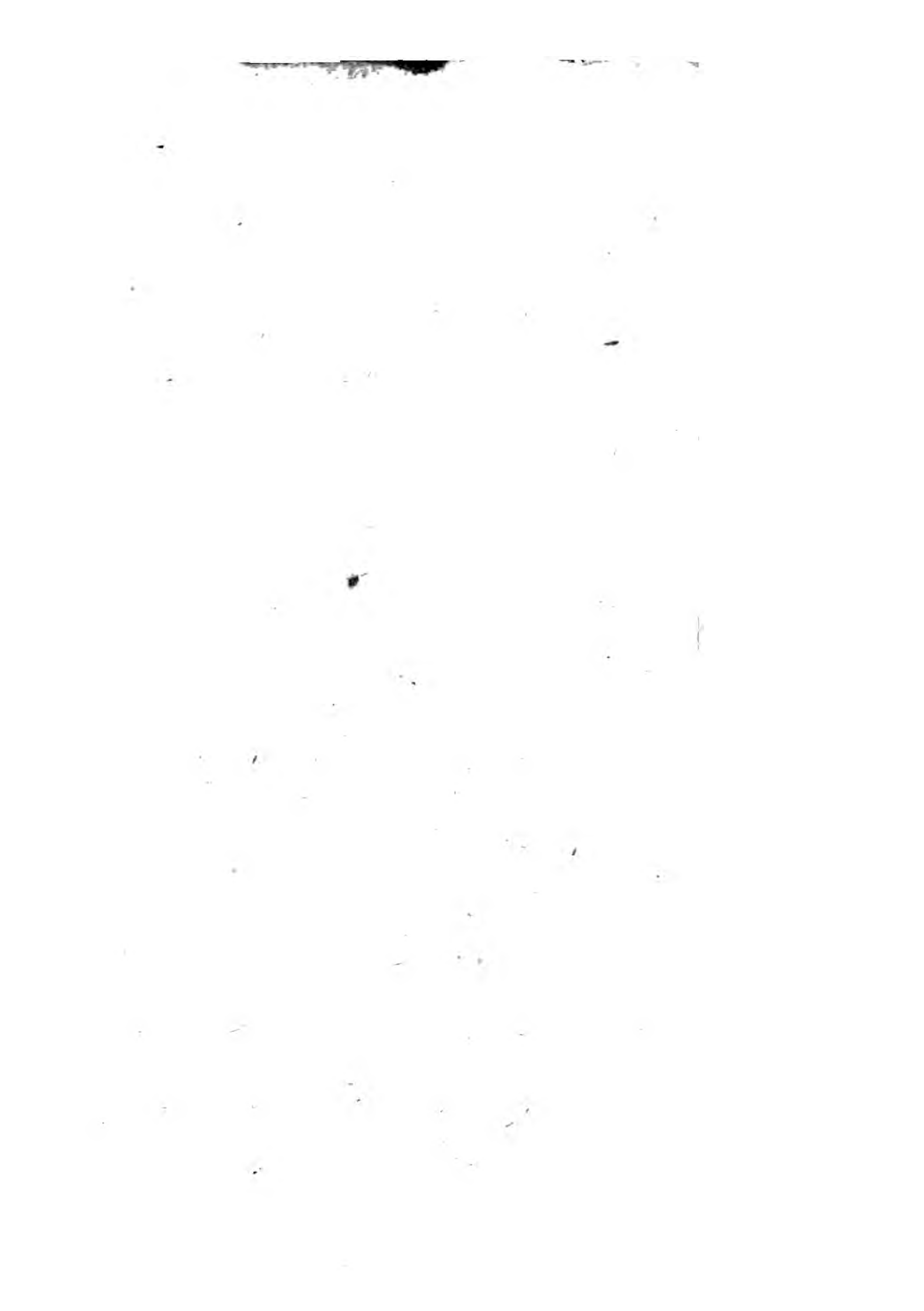
F I N.

*Le prix de ce Livre , est de 45. sols relié
en veau*



981484

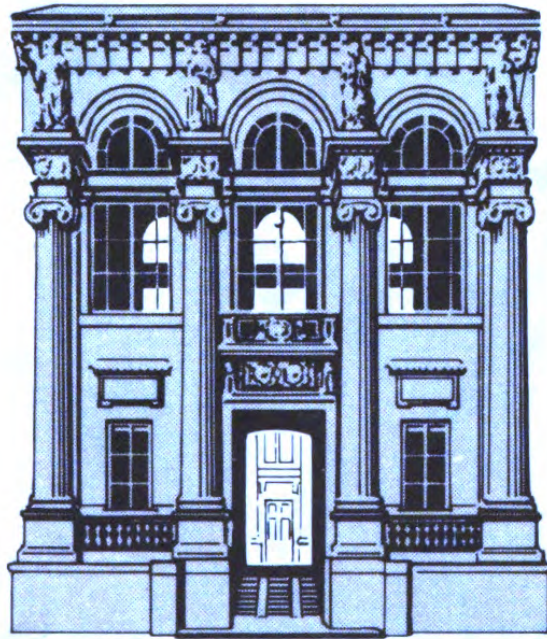








TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VET. FR. II A. 2213

